

MHA

3.990

15 (2009)

Cahiers
d'études
hongroises

2009

15

LANGUES FINNO-UGRIENNES :
ASPECTS GRAMMATICaux ET TYPOLOGIQUES

Actes des 2^e et 3^e journées d'études en linguistique
finno-ougrienne organisées par
le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises –
Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3

CIEH – Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3

L'Harmattan

Cahiers

d'Études

Hongroises

**Langues finno-ougriennes :
Aspects grammaticaux et typologiques**

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'École polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-11315-2
EAN : 9782296113152

2019 OKT 27



M4A
3.990
-

Cahiers

d'Études

Hongroises

**Langues finno-ougriennes :
Aspects grammaticaux et typologiques**

**Actes des 2^e et 3^e journées
d'études en linguistique finno-ougrienne
organisées par
le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises
de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3**

L'Harmattan

Cahiers d'Études Hongroises
15/2009

Revue publiée par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises
de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris3

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Patrick Renaud

RÉDACTION
Sophie Aude, Péter Balogh, Eva Havu, Judit Maár,
Patrick Renaud, Traian Sandu

Ce numéro est dirigé par
Eva Havu et Péter Balogh

Secrétariat
Martine Mathieu

Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises
1, rue Censier
75005 Paris
Tél. : 01 45 87 41 83
Fax : 01 45 87 48 83

Introduction

Le finnois et le hongrois appartiennent à la famille de langues finno-ougrienne et sont de ce fait linguistiquement apparentés, non seulement entre eux, mais avec de nombreuses autres langues de cette même famille, dont par exemple l'estonien et le same. Cette parenté reste visible dans la structure et dans le vocabulaire des langues géographiquement voisines, telles que le finnois et l'estonien. Toutefois, ces langues se sont développées chacune de leur côté au point de ne plus (ou guère) permettre l'intercompréhension, et de masquer de nombreuses ressemblances aux yeux du non-spécialiste. Les distances géographiques et l'appartenance à des contextes socioculturels et sociopolitiques extrêmement différents ont par ailleurs donné naissance à des civilisations très variées, peu connues du grand public et même de nombreux linguistes.

Le *Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises* de l'Université Paris 3 - Sorbonne nouvelle (CIEH), qui propose un enseignement complet de finnois et de hongrois, organise depuis 2007 des journées d'études annuelles en linguistique finno-ougrienne. L'objectif de ces rencontres est de réunir les rares spécialistes travaillant en France sur ces langues, et de les mettre en contact avec des linguistes finlandais et hongrois invités. Ces rencontres annuelles permettent de faire l'état des recherches en cours, d'échanger des points de vue, de trouver de nouvelles pistes de recherche et d'établir des collaborations. Il s'agit également de motiver et d'orienter les étudiants et les doctorants invités à participer. Ce volume contient un choix de textes présentés lors des 2^e et 3^e *journée d'études en linguistique finno-ougrienne* (18 avril 2008 et 22 mai 2009), dont la majeure partie portent sur le finnois ou le hongrois, mais dont certains concernent d'autres langues finno-ougriennes.

Trois articles traitent de la question de la subordination. Dans son article *A discourse perspective to subordination*, Jyrki Kalliokoski examine la subordination dans une perspective discursive et se demande si l'utilisation fréquente de phrases indépendantes introduites par une conjonction de subordination ne bouscule pas les anciennes frontières du concept de subordination. Dans l'article d'Ilona Herlin, intitulé *Les conjonctions complexes en finnois*, la subordination est présentée comme un phénomène graduel, et l'auteure propose que les conjonctions complexes circonstancielles soient considérées comme des éléments moins subordonnants que les conjonctions de subordination simples et fixes. De plus, le sémantisme et la morphologie des conjonctions complexes du finnois sont mis en rapport avec les résultats d'études typologiques portant sur les langues européennes. Eva Havu s'interroge quant à elle sur les limites entre constructions subordonnées et constructions autonomes. Le texte *Prédications averbales en finnois : subordination ou autonomie ?* traite de la frontière entre ces deux types de prédication, qui en finnois se distinguent surtout par le choix de cas différents.

Le thème de la prédication est développé dans trois articles. Dans son deuxième texte, *La traduction en finnois des prédications secondes détachées du français*, Eva Havu aborde le problème de la traduction finnoise des détachements prédicatifs adjectivaux, type de détachement qui n'existe pas en finnois. Marie-Josephe Gouesse et Ferenc Kiefer examinent également les prédications secondes, mais en hongrois, dans leur article *La prédication secondaire en français et en hongrois*. A travers leurs analyses, les auteurs identifient surtout deux propriétés qui déterminent essentiellement le comportement des prédicats secondaires en hongrois, et mettent l'accent sur la contrastivité : en effet, les propriétés de la prédication secondaire en français et en hongrois sont étroitement liées à des différences de structure syntaxique entre les deux langues. Dans son deuxième article intitulé *Prédication et négation en hongrois*, Marie-Josephe Gouesse approfondit ses analyses sur la prédication, mais d'un autre point de vue, en portant son attention sur le hongrois lui-même.

Cinq textes abordent des questions liées à la syntaxe du finnois et du hongrois. L'article *Comment concevoir le rapport entre noms et proformes ? L'exemple des compléments de lieu en finnois* d'Outi Duvallon s'intéresse aux proformes de lieu de type *siinä* et *siellä*, et montre que leurs divers effets de sens et contraintes d'emploi s'expliquent par des traits sémantiques inhérents, [+aréal] pour *siellä*, et [+contact, +fusionnel] pour *siinä*. La question du complément d'objet est traitée dans deux textes : le deuxième article d'Outi Duvallon, *Les oppositions aspectuelles exprimées par le complément d'objet en finnois*, porte sur les oppositions aspectuelles exprimées en finnois par la forme du complément d'objet (total ou au partitif). En fonction des caractéristiques inhérentes du procès (atélique ou télélique, ponctuel ou non ponctuel), sont distingués trois types d'oppositions aspectuelles. Marc-Antoine Mahieu examine dans son article *Cas de l'objet et propositions infinitives en finnois* le problème des cas morphologiques de l'objet direct dans les propositions infinitives du finnois, avec pour objectif de montrer que la théorisation syntaxique aide considérablement à éclaircir les données. Deux textes s'intéressent à l'ordre des mots et à des questions d'accentuation. Tamás Gecső présente, dans son étude *Focusing on the focus in Hungarian (Prosody or syntax?)*, la problématique du focus hongrois : il souligne que la syntaxe et la prosodie sont inséparables et donne des exemples qui montrent que le focus hongrois est avant tout un phénomène prosodique, car les éléments qui occupent cette position dans la phrase portent toujours un accent particulier (à ne pas confondre avec l'accent « neutre »). Enfin Peter Balogh étudie les phénomènes d'ordre des mots en hongrois (avec des remarques contrastives sur le français) dans *Remarques sur l'ordre des mots en hongrois*. L'ordre des mots du hongrois n'est pas défini par les fonctions syntaxiques (comme c'est le cas en français, par exemple), mais par des règles bien particulières qui s'organisent autour de deux notions, *topic* et *focus*, toutes deux en rapport étroit avec l'accent.

Deux textes portent sur des questions sémantiques et lexicologiques. L'article *La reduplication du préverbe : un itératif hongrois* de Ferenc Kiefer traite d'un phénomène qui peut être considéré comme typique du hongrois : cette langue, qui ne dispose que de très peu de temps verbaux, a, dans certains cas, un moyen

particulier pour exprimer l'itérativité, c'est-à-dire la répétition de l'action. Dans sa deuxième étude, *La conversion en hongrois avec des remarques contrastives sur le français*, Peter Balogh examine un type particulier de dérivation. La conversion enrichit depuis des siècles le lexique du hongrois, et l'auteur constate que mis à part certaines classes fermées, nous avons toujours la possibilité de former des mots qui ne sont pas encore lexicalisés, mais qui, grâce à ce type de dérivation toujours productif, ont un sens « potentiel » bien précis en fonction du contexte.

Quatre études se penchent sur des langues autres que le finnois et le hongrois. Jean Perrot présente un phénomène peu connu du public francophone dans le texte intitulé *La conjugaison en vogoul du nord : un modèle fort et ses faiblesses*. Dans son deuxième article, *Structures prédicatives en ougrien et en mordve et genèse de la relation objectale*, Jean Perrot nous offre le panorama de quelques phénomènes grammaticaux apparaissant dans certaines langues ougriennes, tout en mettant en évidence les ressemblances et les différences qui existent entre elles. Krisztina Hevér reste également dans le domaine des langues finno-ougriennes moins connues et traite de particularités morphologiques et syntaxiques du mordve : *Expression du temps simultané en mordve erzya*. Eva Toulouze présente dans son article *Deux missionnaires dans la toundra et dans la taïga au XIX^{ème} siècle : de l'acte à la parole l'œuvre accomplie par les missionnaires orthodoxes au XIX^{ème} siècle* pour évangéliser les populations boréales de la Russie, et se pose la question de savoir quelle était la place de la parole dans l'évangélisation.

En somme, ce recueil d'articles présente diverses questions liées aux langues finno-ougriennes, tout en montrant les multiples facettes. Les linguistes, ainsi que les amateurs de sciences du langage, y trouveront certainement des informations et des réflexions intéressantes sur ces langues si peu connues au niveau mondial, mais si captivantes d'un point de vue grammatical et typologique.

Peter Balogh
Eva Havu

**2^{ème} journée d'études en linguistique finno-ougrienne
(18 avril 2008)**

Remarques sur l'ordre des mots en hongrois

En hongrois, l'ordre des composants les plus importants de la phrase ne dépend pas de leurs fonction syntaxiques (sujet, objet, etc.). Beaucoup pensent que le hongrois a un ordre « libre », mais ce n'est pas exact au sens absolu du terme. Quelles sont les raisons qui font penser à cette « liberté » ? On donne souvent l'exemple « classique » des phrases simples qui remontent à la classification de Greenberg. D'après sa typologie (qui date de 1963), l'ordre de base du hongrois est bien le SOV :

- (1) *Ferenc a könyvet olvassa.*
Ferenc le livre-acc. lit
'Ferenc lit le livre'.

Les questions qui portent sur cette phrase pourraient être les suivantes : 1. Que se passe-t-il ? et 2. Qui est-ce qui lit un livre ?

Mais, en fait, pour cette phrase simple, du point de vue de l'ordre des composants, toutes les combinaisons sont possibles et peuvent donner des phrases grammaticales :

- (2) SVO : *Ferenc olvassa a könyvet.*
VSO : *Olvassa Ferenc a könyvet.*
VOS : *Olvassa a könyvet Ferenc.*
OVS : *A könyvet olvassa Ferenc.*
OSV : *A könyvet Ferenc olvassa.*

Néanmoins, la traduction ne sera pas exactement la même, car il ne s'agit pas toujours d'une phrase neutre (que nous avons vue sous 1 et qui répond à la question : Que se passe-t-il ?). Dans ces phrases, c'est le focus et / ou le topic qui changent ; plus loin, nous allons voir les combinaisons possibles, mais pour l'instant regardons les phrases sans accent particulier sur l'un des éléments :

- (3) SVO : *Ferenc olvassa a könyvet.* 'Ferenc lit le livre'.
VSO : *Olvassa Ferenc a könyvet.* 'Ferenc lit le livre'.
VOS : *Olvassa a könyvet Ferenc.* 'Il lit le livre, Ferenc'.
OVS : *A könyvet olvassa Ferenc.* 'Ferenc lit le livre'.
OSV : *A könyvet Ferenc olvassa.* 'Ferenc, il lit le livre'.

On pourrait donner d'autres exemples, mais revenons aux phrases déclaratives « neutres ». Pour le français standard, on dit qu'en général, un seul GN peut apparaître à gauche du V, par opposition au français parlé, qui permet en cette position plusieurs GN : *Mon frère, son vélo, on l'a volé trois fois* : il s'agit ici d'une topicalisation. On peut dire que, d'une certaine manière, le hongrois fonctionne de la même façon, mais il est à remarquer que des éléments (autres que GN) peuvent également occuper cette position.

On peut facilement ajouter à cette phrase un autre constituant qui a la fonction de COI :

- (4) *Ferenc olvassa a könyvet Marinak.*
 Ferenc lit le livre-acc. Mari-dat.
 S V COD COI
 'Ferenc lit le livre à Mari'.

Dans cette phrase, on peut reconnaître quatre fonctions syntaxiques (d'après la terminologie traditionnelle des grammaires du français) :

- (5) - un sujet (Ferenc)
 - un verbe (lit)
 - un COD (un livre)
 - un COI (à Mari)

En hongrois, on distingue également quatre constituants de base ; néanmoins, faute de prépositions, la fonction COI n'existe pas, on parle d'un « *részeshatározó* » (qui est l'un des équivalents ; on l'emploie pour le COI datif que nous avons dans notre exemple). L'équivalent hongrois du terme « verbe », *ige*, ne peut apparaître en aucune façon au sens de la fonction syntaxique, il ne désigne que la catégorie grammaticale. On emploie un autre terme qui ne désigne que la fonction syntaxique, remplie le plus souvent, mais pas uniquement par un verbe : du point de vue de la terminologie française, le terme exact serait : prédicat.

Mais il est à remarquer qu'en hongrois on distingue deux mots pour le seul terme français « prédicat » aussi : le sens traditionnel se traduit par « *állítmány* » (par exemple dans *Jean écrit une lettre*, c'est le verbe *écrit*), mais le sens « moderne » se traduit par « *predikátum* » qui désigne le prédicat logique où l'élément qui sélectionne les arguments dans une phrase ou dans un syntagme : on va reprendre ce terme un peu plus loin¹. Dans notre phrase simple, on a donc 4 constituants.

¹ Pour le prédicat du hongrois, cf. aussi Jean Perrot-Peter Balogh, « Les 'verbes supports' en français et en hongrois », dans : *Etudes finno-ougriennes*, Tome 40, Paris, L'Harmattan, 2008, 199-221.

A propos de la typologie de Greenberg², nous avons vu que pour 3 éléments, le nombre des combinaisons possibles était de 6. Pour 4 éléments, c'est déjà beaucoup plus, nous avons 24 combinaisons. Si on garde les constituants ensemble, on peut les déplacer et nous pouvons rencontrer les variantes suivantes :

(6)	a) Sujet en tête de phrase :	b) COD en tête de phrase :
	S-COD-V-COI	COD-S- V-COI
	S-COD-COI-V	COD-S-COI-V
	S-V-COD-COI	COD- V- S-COI
	S-V-COI-COD	COD- V- COI-S
	S-COI-COD-V	COD-COI-S-V
	S-COI-V-COD	COD-COI- V-S
	c) V en tête de phrase :	d) COI en tête de phrase :
	V-S-COD-COI	COI-S-COD-V
	V-S-COI-COD	COI-S-V-COD
	V-COD-S-COI	COI-COD-S-V
	V-COD-COI-S	COI-COD-V-S
	V-COI-S-COD	COI-V-S-COD
	V-COI-COD-S	COI-V-COD-S

Quelques exemples :

(7) *Olvassa Marinak a könyvet Ferenc.*

V COI COD S

Répond à la question : Que se passe-t-il ? (à la bibliothèque, p. ex.)

Marinak a könyvet olvassa Ferenc.

COI COD S V

Répond à la question : Que se passe-t-il ?

A könyvet Ferenc Marinak olvassa.

COD S COI V

Répond à la question : A qui lit Ferenc le livre ?

Nous pouvons donc constater que le déplacement ne cause aucun problème de grammaticalité avec les arguments du V (c.-à-d. avec les constituants essentiels, mais il est à remarquer que c'est également possible avec les circonstants qui sont des constituants non-essentiels).

La mobilité des constituants est mise en évidence quand on rencontre une phrase qui se compose de syntagmes plus complexes :

² Joseph H. Greenberg, « Some universals of grammar with particular reference to the order of meaningful elements », dans : *Universal of grammar*, Cambridge, Mass: MIT Press, 1966, 73-113.

- (8) *A holnapi feladat megoldásához Ferenc ezt a hasznos könyvet adja Marinak.*
 Le demain-adj. devoir solution-poss-all. Ferenc pron. dém.-acc. le utile livre-acc donne Mari-dat.
 ‘Pour résoudre le devoir de demain, Ferenc donne ce livre utile à Mari’.

Dans la position préverbale, par exemple, on trouve ici les éléments suivants :

- (9) [a_{ART} [[holnapi_{ADJ}] feladat_N] megoldásához_N] [ezt_{PR.DI.M.} [a_{ART} [[hasznos_{ADJ}] könyvet]]]

La modification de l’ordre des constituants ne change pas la grammaticalité de la phrase, on peut aussi dire :

- (10) *Marinak a holnapi feladat megoldásához Ferenc ezt a hasznos könyvet adja.*
 Mari-dat. le demain-adj. devoir solution-poss-all. Ferenc ce-acc. art.déf. utile livre-acc. donne-pr-S/3
 ‘Pour résoudre le devoir de demain, Ferenc donne ce livre utile à Mari’.

Toutes les combinaisons donnent des phrases grammaticales, indépendamment de la structure intérieure des composants ; l’essentiel, la règle de base, c’est qu’il faut déplacer les constituants toujours ensemble (par constituant, nous entendons ici les éléments qui assurent ensemble une fonction syntaxique donnée). Avec 5 constituants (par exemple, par l’ajout d’un complément circonstanciel de temps), le nombre des combinaisons s’élève à 120³, mais le principe de la grammaticalité des phrases ne change toujours pas et en déplaçant les constituants (et non les éléments), les phrases restent, en principe, toujours acceptables⁴ :

- (11⁵) *A holnapi feladat megoldásához* *Ferenc* *ma este*
 CC de but S CCtemps
ezt a hasznos könyvet *adja* *Marinak.*
 COD V COI
 ‘Pour résoudre le devoir de demain, Ferenc donne à Mari ce livre utile ce soir’.

³ Avec 6 éléments, on a déjà 720 combinaisons possibles et les phrases restent toujours correctes, mais ce sont déjà des exemples extrêmes, c’est-à-dire peu naturels, comme *Otthon ma este neked a holnapi feladat megoldásához egy hasznos könyvet adok.* [CC de lieu – CC de temps – COI – CC de but – COD – V] ‘Ce soir, à la maison, pour que tu puisses résoudre le devoir demain, je vais te donner un livre utile.’

⁴ Mais avec 6 constituants, les phrases peuvent facilement devenir trop lourdes ; l’extension des analyses avec un nombre des constituants supérieur à 4 nous semble superfluc. Néanmoins, il y a des ordre qui paraissent « plus naturels » que certains autres ; les causes seront exposées plus loin.

⁵ Les groupe de mots soulignés représentent ensemble la fonction syntaxique indiquée en bas.

Au sein des constituants, l'ordre des éléments est contraint. Par exemple, dans la séquence adjectivale (indépendamment de la fonction syntaxique qu'il remplit dans la phrase), par exemple, nous pouvons observer le figement très fort des adjectifs devant un substantif où l'ordre de base est le suivant :

(12) évaluatif > dimension > couleur > N

Exemple :

(13) *egy szép kis barna asztal*
 une belle petite brune table-nom.
 'une jolie petite table brune',

mais on ne peut pas dire **egy kis barna szép asztal*, **egy barna kis szép asztal*, etc. : l'ordre est senti « bizarre », même si la construction reste compréhensible.

Au-delà de trois adjectifs, la construction devient de plus en plus lourde et moins naturelle, surtout en français qui est une langue ANA. En hongrois et dans les langues AN en général, la même construction avec un adjectif de nationalité reste absolument acceptable, avec un ordre bien défini pour chacun des adjectifs⁶, mais en français, elle devient problématique et peu naturelle pour la plupart des locuteurs :

(14) *egy szép kis barna angol asztal*
a nice small brown English table
ein schöner kleiner brauner englischer Tisch
 ?? *une jolie petite table brune anglaise.*

Le problème vient du fait que les adjectifs de couleur et de nationalité devraient occuper la même position – juste après le nom. Si on a deux adjectifs qui apparaissent typiquement à la même position, il est souhaitable de modifier la construction et de dire, par exemple :

(15) *une jolie petite table brune de fabrication anglaise* ou
une petite table anglaise jolie et brune, etc.

La première construction permet de « rétablir l'ordre » et de mettre un adjectif à côté d'un substantif, la deuxième avec la conjonction « et » facilite l'énumération. Néanmoins, en hongrois, comme dans les langues AN (ou NA), les constructions de ce type sont ressenties comme beaucoup plus naturelles que dans les langues ANA – pour des raisons syntaxiques⁷.

⁶ Il serait bizarre de dire : **egy barna szép angol kis asztal* ; **a brown nice English small table* ; **egy angol barna szép kis asztal* ; **an English brown nice small table*, etc.

⁷ Sur ce problème, cf. Péter Balogh : « La problématique de l'ordre dans la séquence adjectivale en hongrois », dans : Ilona Kassai (éd.), *La structure informationnelle de la phrase*, Budapest, L'Harmattan, 2007, 125-143.

Mais reprenons maintenant l'ordre des constituants de la phrase simple. Nous avons vu qu'avec les mêmes constituants, mais avec un ordre différent, les phrases n'avaient pas le même sens. Pour mettre en évidence les différences, en français, on emploie le plus souvent la mise en relief ou un élément détaché.

Néanmoins, il y a des ordres qui paraissent, pour la plupart des locuteurs, « plus naturels » que certains autres – mais, en hongrois, tout en gardant les mêmes constituants, il est difficile de créer une phrase simple incorrecte dont l'agrammaticalité vient uniquement d'une mauvaise organisation de l'ordre des composants.

D'où viennent les différences ? Pour le montrer, reprenons la phrase (4) : *Ferenc olvassa a könyvet Marinak*. 'Ferenc lit le livre à Mari.' Sans aucun accent particulier, la phrase peut répondre à la question : que se passe-t-il ? Au centre de la phrase, on trouve ici le nom propre *Ferenc* : on dit quelque chose à propos de lui. Avec un accent emphatique, on peut garder le même ordre⁸ :

- (16) *FERENC olvassa a könyvet Marinak.*
 S V COD COI
 'C'est Ferenc qui lit le livre à Mari'.

On peut modifier l'ordre des éléments : *Ferenc a könyvet olvassa Marinak*. 'C'est le livre que Ferenc lit à Mari'⁹. (et non la lettre, par exemple : il s'agit d'un topic contrastif). Dans ce cas, l'accentuation change forcément, l'élément qui porte l'accent sera bien le livre :

- (17) *Ferenc A KÖNYVET olvassa Marinak.*
 S COD V COI
 'C'est le livre que Ferenc lit à Mari'.

On peut donc observer qu'ici, la position préverbale peut être accentuée et désigner « l'élément central » de la phrase¹⁰.

Mais ce n'est pas la seule possibilité, car dans une phrase simple, plusieurs éléments peuvent porter un accent. Pour présenter le phénomène, prenons une autre phrase simple avec trois éléments : S, V et O. Choisissons maintenant un COD animé, un nom propre et le verbe *ismer* « connaître » :

- (18) *Ferenc ismeri Marit.*
 Ferenc connaît Mari-acc.
 'Ferenc connaît Mari'.

⁸ Le premier élément qui porte l'accent est mis en majuscules, et, s'il y en a deux, le deuxième est marqué de ' en plus des majuscules.

⁹ et non la lettre (par exemple) : il s'agit d'un topic contrastif que nous allons présenter un peu plus loin.

¹⁰ Il est à remarquer que l'élément à gauche du prédicat (ou du verbe) est le focus ; plus loin, nous allons reprendre ce sujet.

En principe, nous avons chacune des 6 combinaisons possibles pour les 3 éléments (Cf. les exemples de 1 à 3 : SOV, SVO, VOS, VSO, OSV, OVS), mais à la modification de l'ordre des constituants, s'ajoute encore la place variable de l'accent emphatique. De plus, on peut accentuer plusieurs éléments dans une même phrase ; un ou deux éléments sur trois peuvent facilement porter un accent. De cette manière, nous avons plusieurs possibilités pour la même structure :

- (19) *FERENC ismeri Marit.*
 'C'est Ferenc qui connaît Mari'.
FERENC 'ISMERI Marit.
 'Ferenc, lui, il connaît effectivement Mari'.

De cette manière, nous avons les possibilités suivantes pour ces trois éléments¹¹ :

- (20) - ordre SVO :
FERENC ismeri Marit.
 'C'est Ferenc qui connaît Mari'.
Ferenc ISMERI Marit.
 'Ferenc, il la connaît effectivement, Mari'.
FERENC 'ISMERI Marit.
 'Ferenc, lui, il la connaît effectivement, Mari'.
- ordre SOV :
Ferenc Marit ismeri.
 'Ferenc connaît Mari'.
Ferenc MARIT ismeri.
 'C'est Mari qu'il connaît, Ferenc' (cf. et non Joli).
Ferenc Marit ISMERI.
 Ferenc, il la connaît, Mari.
FERENC 'MARIT ismeri.
 'Ferenc, c'est Mari qu'il connaît' (cf. et Antal [connaît] Joli).
- ordre OVS :
Marit ISMERI Ferenc.
 'Ferenc, il la connaît très bien, Mari'.
MARIT ismeri Ferenc.
 'C'est Mari que Ferenc connaît' (et non Joli).
MARIT 'ISMERI Ferenc.
 'Mari, il la connaît très bien, Ferenc'.

¹¹ Cf. aussi l'article de Tamás Gecsó dans ce même volume.

- ordre OSV :
 **MARIT Imre ismeri*¹².
Marit IMRE ismeri.
 ‘C’est Imre qui connaît Mari’.
MARIT 'IMRE ismeri.
 ‘Mari, c’est Imre qui la connaît’.

- ordre VSO :
ISMERI Imre Marit.
 ‘Imre connaît très bien Mari’.
 **Ismeri IMRE Marit.*
ISMERI 'IMRE Marit.
 ‘Imre, il la connaît très bien, Mari’.

- ordre VOS :
ISMERI Marit Imre.
 ‘Imre connaît très bien Mari’.
 **Ismeri MARIT Imre.*
 **ISMERI MARIT Imre.*

On peut donc constater que l’ordre des constituants n’est pas libre en hongrois ; tout ce qu’on peut dire, c’est que l’ordre n’est pas en relation avec la fonction syntaxique (comme en français, par exemple), mais il est défini par la fonction logique des constituants.

De ce point de vue, on distingue deux notions de base : un sujet logique et un prédicat logique. Le sujet logique, appelé aussi « topic » sert à désigner une personne ou un objet déjà connus pour les interlocuteurs (ou bien supposés connus) et à propos de qui la phrase, ou plus exactement le locuteur, dit quelque chose. La partie qui présente l’information donnée à propos de cet objet est le prédicat logique, c’est-à-dire le prédicat (les verbes *olvas* ‘lire’ ou *ismer* ‘connaître’) dans nos exemples.

Le topic est un élément qui peut apparaître en tant que rection du verbe (= un argument du verbe), indépendamment de sa fonction syntaxique dans la phrase. Le topic peut être le sujet, l’objet ou bien un complément circonstanciel. Pour pouvoir mettre en évidence le sujet, nous choisissons une phrase avec un sujet nominal : ‘Ferenc lit le livre sur le banc.’

(21)	<i>Ferenc a padon</i>	<i>a könyvet</i>	<i>olvassa.</i>
	Ferenc	le banc-superess. (un) livre-acc.	lit.
	Sujet	CC de lieu	COD
			prédicat (V)

¹² Nous avons marqué la phrase comme agrammaticale, pourtant on peut imaginer des cas où elle serait correcte. Par exemple, si quelqu’un n’a pas bien entendu la phrase et pose une question qui porte sur l’objet *Mari* : la réponse serait le plus couramment l’exemple donné.

qui peut donner :

- (22) a) [_{TOP} *Ferenc*] [_{PRED} *a padon a könyvet olvassa.*]
'Ferenc lit le livre sur le banc'.
b) [_{TOP} *A könyvet*] [_{PRED} *olvassa a padon Ferenc.*]
'C'est le livre que Ferenc lit sur le banc'.
c) [_{TOP} *A padon*] [_{PRED} *olvassa a könyvet Ferenc.*]
'C'est sur le banc que Ferenc lit le livre'.

Ces phrases décrivent la même action, mais au centre de l'information transmise, on trouve le sujet (*Ferenc* ; phrase a), l'objet (*könyvet* ; phrase b) ou le complément circonstanciel de but (*a padon* ; phrase c) ; autrement dit, l'affirmation exprimée par la phrase met au centre le sujet, l'objet ou le circonstanciel.

Certains exemples sous (20) montrent bien que la phrase peut contenir plusieurs éléments accentués, mais on peut également rencontrer des exemples qui mettent en évidence que la présence du topic n'est pas obligatoire dans la phrase – cf. les exemples qui commencent par un V ou bien les verbes impersonnels :

- (23) a) [_{PRED} *Történt egy baleset.*]
'Un accident s'est produit'.
b) [_{PRED} *Esik (ti. az eső).*]
'Il pleut'. (cf. littéralement « La pluie pleut. »)

On emploie les constructions de ce type (c'est-à-dire sans topic) pour décrire un événement – à l'opposition des phrases qui décrivent un état. Un verbe d'état sans topic exprime un accent fort sur le fait désigné par le verbe où, en français, l'ajout d'un adverbe peut mettre en évidence cette valeur particulière, cf. l'un de nos exemples déjà présentés sous (20) :

- (24) [_{PRED} *Ismeri Imre Marit.*]
'Imre connaît très bien Mari'.

Il est à remarquer qu'en hongrois, à la troisième personne (du singulier et du pluriel), on ne rencontre que la partie nominale du prédicat verbo-nominal :

- (25) [_{PRED} *Okos a fiam.*]
'Il est intelligent, mon fils'.
[_{PRED} *Okosak a fiaim.*]
'Ils sont intelligents, mes fils'.

Dans ce cas, il n'y a pas d'élément verbal phonologiquement réalisé dans la phrase, il s'agit donc forcément d'un attribut du sujet (en hongrois, on parle d'un prédicat nominal, « névszói állítmány »).

E. Kiss précise¹³ que parfois, il n'est pas facile de séparer le topic du prédicat : dans la phrase *Marit Imre ismeri*, 'Imre connaît Mari'. Néanmoins, il est possible de reconnaître le prédicat, car dans la phrase c'est l'élément qui porte le premier accent obligatoire (c'est-à-dire qu'on peut faire des tests de prosodie). Les autres éléments qui précèdent celui qui porte le premier accent obligatoire sont les topics. En principe, l'auteur précise également que le topic ne peut pas porter un accent plus fort que le prédicat.

- (26) [TOP *Marit Imre*] [PRED *ISMERI*]
 'Mari, Imre la connaît très bien'.
 [TOP *Marit*] [PRED *IMRE ismeri*]
 'C'est Imre qui la connaît, Mari'.

Le topic désigne forcément un objet, une entité ou un être connu pour le locuteur et l'interlocuteur ; c'est pourquoi, en cette position, on ne trouve que des noms propres ou bien un GN défini. Néanmoins, nous connaissons des cas où un GN indéfini peut occuper la position du topic, mais uniquement s'il s'agit d'un élément (indéfini) d'un groupe déjà défini. E. Kiss propose l'exemple suivant :

- (27) [PRED *A gyerekek kinyitották az ablakot.*]
 'Les enfants ont ouvert la fenêtre'.
 [TOP *Egy gyerek*] [PRED *kinézett.*]
 'Un enfant a jeté un coup d'œil à l'extérieur'.

Les phrases de ce type semblent d'ailleurs peu naturelles, en hongrois comme en français, on devrait employer plutôt un pronom, comme *egyikük* ou *az egyik (közülük)* 'l'un d'entre eux', etc. D'autres GN indéfinis ne peuvent pas occuper la fonction topic, surtout ceux qui « dérivent » de l'action désignée par le verbe de la phrase :

- (28) *[TOP *Egy levelet*] [PRED *írtam.*]
 ('J'ai écrit une lettre'.)
 *[TOP *Egy autópálya*] [PRED *épült.*]
 ('Une autoroute a été construite'.)

D'une part, nous pouvons constater que le topic n'est pas forcément accentué : *Marit IMRE ismeri* n'est pas égal à *MARIT 'IMRE ismeri*. (cf. les exemples de l'ordre OSV sous 20) ; d'autre part, on peut dire que l'accent emphatique n'est pas strictement lié au topic et que la place de l'élément accentué n'est pas décisive non plus. Ces phénomènes peuvent être facilement mis en évidence par le topic contrastif :

¹³ Katalin E. Kiss, « A mondat alapszerkezet », dans : F. Kiefer (éd.), *Magyar nyelv*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 2006, 110-114.

- (29) *Marit ismeri IMRE, Katit (pedig) FERENC.*
Marit ismeri IMRE, FERENC (pedig) Katit.

Marit IMRE ismeri, FERENC Katit.
Marit IMRE ismeri, Katit FERENC

IMRE Marit ismeri, FERENC Katit.
IMRE Marit ismeri, Katit FERENC.

Le sens des phrases est strictement le même : ‘C’est Imre qui connaît Mari et c’est Ferenc qui connaît Kati.’

Pour terminer nos remarques sur l’ordre des constituants de la phrase, jetons un coup d’œil à la négation qui peut également modifier l’ordre des constituants de la phrase. En hongrois, l’adverbe de négation *nem* ‘non’ est placé immédiatement devant le mot (ou le constituant) sur lequel porte la négation :

- (30) *Nem Ferenc olvassa a könyvet Marinak.*
‘Ce n’est pas Ferenc qui lit le livre à Mari’.
Ferenc nem olvassa a könyvet Marinak.
‘Ferenc ne lit pas le livre à Mari’.

Certains ordres ne sont pas possibles ; ainsi, au lieu de dire :

- (31) **Ferenc olvassa nem a könyvet Marinak.*
**Ferenc olvassa a könyvet nem Marinak.*

Il faut modifier l’ordre des composants :

- (32) *Ferenc nem a könyvet olvassa Marinak.*
ou bien
Nem a könyvet olvassa Ferenc Marinak.
‘Ce n’est pas le livre que Ferenc lit à Mari’.
ou bien
Ferenc nem Marinak olvassa a könyvet.
ou bien
Nem Marinak olvassa a könyvet Ferenc.
‘Ce n’est pas à Mari que Ferenc lit le livre’.

Cela s’explique par le fait que l’adverbe de négation apparaît normalement en position de focus (ou en tout cas : obligatoirement à gauche du verbe) et pour cela, il faut qu’il précède le verbe. Néanmoins, il est à remarquer que le topic contrastif fait exception à la règle :

- (33) *Ferenc olvassa a könyvet, de nem Marinak, hanem Jolinak.*
‘Ferenc lit le livre, mais non à Mari, mais à Joli’.

Mais on peut aussi dire (avec le même sens) :

- (34) *Nem Marinak, hanem Jolinak olvassa Ferenc a könyvet.*
'Ce n'est pas à Mari, mais à Joli que Ferenc lit le livre.'

Si la négation porte sur le verbe, l'adverbe de négation doit apparaître immédiatement avant le verbe et le préverbe sera rejeté :

- (35) *Ferenc elolvassa a könyvet Marinak.*
'Ferenc va lire le livre à Mari'.

On ne ne peut pas dire :

- (36) **Ferenc nem elolvassa a könyvet Marinak.,*

Mais :

- (37) *Ferenc nem olvassa el a könyvet Marinak.*
'Ferenc ne va pas lire le livre à Mari'.

Nem Ferenc olvassa el a könyvet Marinak.
'Ce n'est pas Ferenc qui lit le livre à Mari'.

Ferenc nem a könyvet olvassa el Marinak.
'Ce n'est pas le livre que Ferenc lit à Mari'.

Ferenc nem Marinak olvassa el a könyvet.
'Ce n'est pas à Mari que Ferenc lit le livre'.

On peut donc conclure que dans le cas de la négation, l'ordre des composants n'est pas aussi libre que dans les phrases déclaratives : on constate que l'adverbe de négation apparaît (avec l'élément sur lequel la négation porte) obligatoirement à gauche du verbe et la position du préverbe empêche également certaines constructions.

Conclusion

Au premier coup d'œil, le hongrois semble avoir un ordre des mots libre. Cette constatation est vraie – d'un certain point de vue : si on déplace les constituants d'une phrase libre (en les gardant toujours ensemble), dans la plupart des cas, chacune des combinaisons possibles donne une phrase grammaticale : l'ordre des mots en hongrois n'est pas lié aux fonctions syntaxiques, comme en français par exemple, mais exprime « l'élément central » de la phrase. Cette position est indépendante de l'accent emphatique que nous pouvons mettre sur n'importe quel constituant de la phrase – et le plus souvent, indépendamment de sa position. Le topic porte également un accent dans la phrase, mais ce terme désigne

essentiellement une position syntaxique bien définie (qui n'a, en principe, aucun rapport avec l'accent et le sens, mais connaît, le plus souvent, des restrictions syntaxiques : il ne peut être qu'un nom propre ou un GN défini.)

La traduction française d'une phrase simple quelconque en hongrois dépend aussi de l'accent emphatique (pour l'élément qui porte l'accent, on emploie le plus souvent la mise en relief, comme dans une grande partie de nos exemples). Néanmoins, à l'écrit, l'accent n'est pas marqué : le sens de la phrase n'est pas visible et on peut avoir plusieurs traductions en fonction du contexte.

Les oppositions aspectuelles exprimées par le complément d'objet en finnois

1. Introduction

Le complément d'objet constitue un phénomène complexe dans la grammaire finnoise : l'objet peut non seulement prendre plusieurs formes, mais les critères qui en déterminent le choix sont aussi multiples et de nature diverse. On s'intéressera dans cet article à la façon dont la littérature a traité du point le plus épineux de la question, à savoir les oppositions aspectuelles exprimées par la forme de l'objet.

Je me propose de passer en revue trois points de vue sur la problématique, d'abord la position traditionnelle fondée sur l'idée de *résultativité*, ensuite l'approche qui a introduit l'idée de *bornage* et qui constitue aujourd'hui le point de vue largement partagé, et enfin la proposition récente de T. Huumo, publiée dans la revue *Virittäjä* en 2006¹. La discussion sur ces approches sera précédée d'une brève présentation de la notion de complément d'objet telle qu'elle est définie dans la grammaire finnoise².

2. Le complément d'objet

La grammaire finnoise appelle *complément d'objet* un complément essentiel du verbe qui est soit au cas partitif, soit à un cas structural³, c'est-à-dire au nominatif, au génitif (singulier) ou à l'accusatif. Le choix entre les trois cas structuraux est dicté par des mécanismes largement formels et syntaxiques⁴, alors

¹ Tuomas Huumo, « Kvantiteetti ja aika I. Nominaalisen aspektin näkökulma suomen objektin ja subjektin sijanmerkintään », *Virittäjä* 110, 2006, 504-538.

² Pour les termes *terminatif / duratif et perfectif / imperfectif*, plus marginalement présents dans la littérature sur le complément d'objet, voir Pentti Leino, *Lauseet ja tilanteet. Suomen objektin ongelmia*, Helsinki, Société de littérature finnoise, 1991, 143-144.

³ Marc-Antoine Mahieu, « Les cas structuraux en finnois », *Études finno-ougriennes*, vol. 39, 2007, 65-103.

⁴ L'accusatif en *t* est réservé aux pronoms personnels et au pronom interrogatif *kuka* « qui ». En ce qui concerne les deux autres cas, le nominatif s'emploie pour les objets au pluriel ou comportant un numéral (à l'exception de *yksi* « un ») et pour les objets au singulier lorsque la forme verbale est dépourvue de sujet au nominatif ; le génitif s'emploie pour les objets au singulier lorsque la forme verbale est accompagnée, explicitement ou implicitement, d'une forme sujet au nominatif (pour plus de détails, voir Auli Hakulinen, Maria Vilkkuna, Riitta Korhonen, Vesa Koivisto, Tarja Riitta Heinonen, Irja Alho, *Iso suomen kielioppi (ISK)*, Helsinki, Société de littérature finnoise, 2004, <http://scripta.kotus.fi/visk/ctusivu.php>, § 934).

que les cas structuraux dans leur ensemble s'opposent au partitif par des critères sémantiques. La coutume est de parler d'*objet total*, d'une part, et d'*objet au partitif*, d'autre part.

Trois facteurs sémantiques sont habituellement présentés pour expliquer l'emploi de l'objet total et de l'objet au partitif. Premièrement, dans les phrases à sens négatif qui impliquent la non-réalisation du procès, l'objet est systématiquement au partitif (cf. (5b)) :

- (1) Nainen ei löytänyt *sateenvarjoaan*.
 femme-NOM NEG-3 trouver-PP parapluie-PAR-POS⁵
 « La femme n'a pas trouvé *son parapluie*. »

Deuxièmement, dans les phrases affirmatives, le partitif peut être utilisé pour indiquer une quantité imprécise. Cela est possible lorsque l'objet est un nom massif se rapportant à une entité non dénombrable, comme *vettä* « de l'eau » en (2) ou que l'objet est un nom dénombrable au pluriel, comme *työkaluja* « des outils » en (3a). L'objet total permet d'indiquer la quantité définie (3b) :

- (2) Mars Odyssey -luotain löysi *vettä* Marsista.
 sonde spatiale Mars Odyssey-NOM trouver-PRET-3 eau-PAR Mars-ELA
 « La sonde spatiale Mars Odyssey a trouvé de l'eau sur Mars. »
- (3a) Laatikko sisältää *työkaluja*.
 boîte-NOM contenir-PRES-3 outil-PL-PAR
 « La boîte contient des outils. »
- (3b) Laatikko sisältää *työkalut*.
 boîte-NOM contenir-PRES-3 outil-NOM.PL
 « La boîte contient les outils. »

Troisièmement, l'emploi du partitif peut avoir trait à la notion d'aspect. Considérons les exemples en (4) et en (5) :

- (4a) Tyttö luki *kirjaa*.
 fille-NOM lire-PRET-3 livre-PAR
 « La fille lisait le livre. »
 « La fille a lu le livre (mais ne l'a pas terminé). »

⁵ Les abréviations suivantes sont utilisées dans les gloses des exemples : ACC accusatif, ABL ablatif, ALL allatif, ELA élatif, GEN génitif, INE incessif, NOM nominatif, PAR partitif, PL pluriel, POS suffixe possessif, NEG verbe négatif, PRES présent, PRET prétérit, PP participe passé, 1 première personne, 3 troisième personne.

- (4b) Tyttö luki kirjan.
 fille-NOM lire-PRET-3 livre-GEN
 « La fille a lu le livre (en entier). »
- (5a) Nainen etsi sateenvarjoaan.
 femme-NOM chercher-PRET-3 parapluie-PAR-POS
 « La femme cherchait son parapluie. »
 « La femme a cherché son parapluie (mais ne l'a pas trouvé). »
- (5b) Nainen löysi sateenvarjonsa. (*sateenvarjoaan)
 femme-NOM trouver-PRET-3 parapluie-POS parapluie-PAR-POS
 « La femme a trouvé son parapluie. »

Ci-dessus, le partitif du complément d'objet, qui est un nom dénombrable au singulier, *kirjaa* « livre » en (4a) et *sateenvarjoaan* « son parapluie » en (5a), n'a pas de fonction quantitative qui s'attacherait uniquement au complément d'objet. La différence entre les phrases en (4) se traduit en français par la forme verbale ou par les explications entre parenthèses : en (4a), le verbe *lukea* « lire » qui est au prétérit et construit avec un objet au partitif décrit le procès en cours de déroulement (« La fille lisait le livre ») ou selon la deuxième interprétation possible, il s'agit d'un procès qui a été interrompu avant d'avoir été mené à terme (« La fille a lu le livre (mais ne l'a pas terminé) ») ; en (4b), la même forme verbale construite avec l'objet total décrit le procès comme ayant été mené à terme (« La fille a lu le livre (en entier) »)⁶.

Les exemples en (5) opposent deux verbes différents, *etsiä* « chercher » et *löytää* « trouver », qui se distinguent par rapport à la durée interne du procès qu'ils décrivent : *löytää* indique un procès ponctuel, alors que *etsiä* exprime un procès qui s'étale sur le temps. La forme de l'objet, au partitif en (5a) et total en (5b), traduit la différence entre les procès décrits. Le point commun entre les exemples en (4) et en (5) est que l'opposition exprimée par la forme de l'objet est liée à la durée interne du procès et à sa possibilité de se poursuivre dans le temps.

Avant de passer à l'examen plus détaillé des oppositions du type aspectuel, il faut noter deux choses. Premièrement, il est des cas où les emplois quantitatif et aspectuel du partitif sont étroitement imbriqués⁷. Deuxièmement, les oppositions quantitatives et aspectuelles sont neutralisées dans les phrases à sens négatif. Dans ce qui suit, l'examen se limitera aux phrases affirmatives où le complément d'objet est quantitativement défini.

⁶ À noter que l'idée de l'accomplissement du procès est indépendante du temps verbal : un procès situé dans le passé peut ne pas avoir abouti à son terme et un procès situé dans le futur peut être envisagé comme aboutissant à son terme. Le prétérit est un moyen de limiter la durée externe du procès, indépendamment de sa durée interne inhérente (voir 3.2.2.)

⁷ Voir par ex. Terho Itkonen, « Erään sijamuodon ongelmia », *Suomalainen tiedeakatemia: esitelmät ja pöytäkirjat*, 1974, 173-217 ; *ISK*, § 931 ; Matti Larjavaara, « Aspektuaalisen objektin synty », *Virittäjä* 95, 2001, 372-408.

3. Trois approches

3.1. La notion de résultativité

Les oppositions du type aspectuel entre l'objet au partitif et l'objet total sont traditionnellement décrites à l'aide des termes *résultatif* et *non résultatif*⁸. L'aspect est dit *résultatif* si la phrase exprime un procès accompli (ou envisagé comme tel) qui conduit à un changement notable dans l'état de l'objet ou dans les circonstances où il se trouve. En l'absence de changement qui pourrait être considéré comme le résultat du procès, l'aspect est *non résultatif*. L'idée de résultat est indiquée par l'objet total, et l'absence de résultat par l'objet au partitif :

- (6) résultat → objet total
absence de résultat → objet au partitif

Le marquage de l'objet permet de distinguer trois types de verbes : 1) les verbes qui acceptent uniquement l'objet au partitif (par ex. *rakastaa* « aimer », *odottaa* « attendre » en (7)), 2) ceux qui acceptent uniquement l'objet total si l'objet est dénombrable et quantitativement défini (par ex. *löytää* « trouver », *pudottaa* « faire tomber » en (8), voir aussi (5b)) et 3) les verbes ambivalents qui acceptent aussi bien l'objet au partitif que l'objet total avec une différence de sens (par ex. *lukea* « lire » en (4), *kunnostaa* « rénover » et *lyhentää* « raccourcir » en (9)). En s'appuyant sur l'aspect lexical des verbes et le marquage de l'objet, on parle alors de *verbes non résultatifs* (7) et de *verbes résultatifs* (8). Les verbes ambivalents sont appelés *résultatifs-non résultatifs* (9).

(7) Verbes non résultatifs

- (7a) Rakastan tätä kirjaa. (*tämän kirjan)
aimer-PRES-I cc-PAR livre-PAR *cc-GEN livre-GEN
« J'aime ce livre. »

- (7b) Me odotamme sinua. (*sinut)
nous-NOM attendre-PRES-I.PL toi-PAR *toi-ACC
« Nous t'attendons. »

(8) Verbes résultatifs

- (8a) Löysin tämän kirjan pöydältä. (*tätä kirjaa)
trouver-PRET-I cc-GEN livre-GEN table-ABL *cc-PAR livre-PAR
« J'ai trouvé ce livre sur la table. »

⁸ Aarni Penttilä, *Suomen kielioppi*, Porvoo, WSOY, 1963, 534, 589 ; Auli Hakulinen, Fred Karlsson, *Nykysuomen lauseoppia*, Helsinki, Société de Littérature finnoise, 1979, 183-185. Pour l'historique de l'emploi du terme *résultatif*, voir Pentti Leino, *op. cit.*, 138.

- (8b) Lapsi pudotti *lautasen* lattialle. (**lautasta*)
 enfant-NOM faire tomber-PRET-3 assiette-GEN sol-ALL *assiette-PAR
 « L'enfant a fait tomber l'assiette par terre. »
- (9) Verbes résultatifs-non résultatifs
- (9a) Kaupunki kunnosti *rakennuksen*.
 ville-NOM rénover-PRET-3 bâtiment-GEN
 « La ville a rénové le bâtiment. »
- (9b) Kaupunki kunnosti *rakennusta*.
 ville-NOM rénover-PRÉT-3 bâtiment-PAR
 « La ville a effectué des travaux de rénovation dans le bâtiment. »
- (9c) Ompelija lyhensi *hameen*.
 couturière-NOM raccourcir-PRET-3 jupe-GEN
 « La couturière a raccourci la jupe. »
- (9d) Ompelija lyhensi *hametta*.
 couturière-NOM raccourcir-PRET-3 jupe-PAR
 « La couturière a raccourci (un peu) la jupe. »

Le pouvoir explicatif de la notion de résultativité varie selon les exemples. Elle permet de comprendre la différence dans la construction des verbes *etsiä* « chercher » (5a) et *löytää* « trouver » (5b), (8a) : le fait d'être à la recherche de quelque chose n'implique pas de résultat, tandis que le fait de trouver quelque chose en implique nécessairement un. L'idée de résultativité convient aussi pour expliquer l'emploi de l'objet total en (8b), en (9a) et en (9c) où il s'agit de changements de place ou d'état de l'objet.

D'autres exemples se montrent plus problématiques, notamment ceux avec le verbe *lukea* « lire » en (4) : un livre ne subit pas normalement de changement durant la lecture, et il n'y a pas non plus de changement notable dans les circonstances où il se trouve. Avec l'idée de résultativité, il est aussi difficile de justifier la possibilité de l'objet au partitif avec les verbes de changement tels *kunnostaa* « rénover » en (9b) et *lyhentää* « raccourcir » en (9d), utilisés pour exprimer un procès accompli⁹ : les phrases décrivent un procès qui a provoqué un changement dans l'état de l'objet, l'état du bâtiment s'étant amélioré et la jupe étant devenue plus courte.

⁹ Selon la deuxième lecture possible, les phrases en (9b) et en (9d) expriment un procès en cours de déroulement. Dans ce cas, on peut considérer que la fonction du partitif est d'indiquer l'absence de résultat.

3.2. La notion de bornage

3.2.1. Verbes, procès et la forme de l'objet

Les termes *borné* et *non borné* sont introduits, à partir des années 1980, dans la description des oppositions aspectuelles de l'objet au partitif et de l'objet total¹⁰. L'idée de bornage concerne la possibilité que le procès a de se poursuivre. Lorsque l'aspect est borné, le procès a atteint, ou il est envisagé comme atteignant une limite au-delà de laquelle il ne peut plus continuer. Par exemple un procès qui consiste à lire un livre a une limite intrinsèque : une fois le livre parcouru, le procès est arrivé à son terme. Lorsque l'aspect est non borné, deux cas de figure sont possibles : premièrement, le procès n'a pas de limite intrinsèque et peut continuer, en principe, infiniment, à condition qu'une cause externe ne vienne pas l'interrompre, ou deuxièmement, si le procès a une limite intrinsèque, celle-ci n'a pas été atteinte et le procès pourrait encore continuer.

Pour revenir au marquage de l'objet avec les verbes de changement en (9), on peut alors dire que les phrases avec l'objet total ((9a), (9c)) impliquent une borne que le procès a atteinte, tandis que dans celles avec l'objet au partitif ((9b), (9d)), l'idée de la borne est absente. Les travaux pourraient être poursuivis, et la jupe pourrait encore être raccourcie. Il faut noter qu'il n'existe pas forcément de critères objectifs et communément partagés (par ex. un état précis du bâtiment, une longueur précise de la jupe) qui déclencheraient l'emploi de l'objet total dans la construction des verbes de changement. Le locuteur dispose tout simplement de deux façons de concevoir le changement d'état de l'objet.

Lorsqu'on se place dans la perspective de bornage, il est à distinguer différents types de procès¹¹, tout d'abord les procès *téliques* et les procès *atéliques*. Un procès *télique* est doté d'une limite intrinsèque, c'est-à-dire d'un point final auquel il conduit ; un procès *atélique* en est dépourvu. Les procès se différencient aussi par leur caractère statique ou dynamique. Les procès statiques, c'est-à-dire les états, sont *atéliques* ; les procès dynamiques peuvent être *atéliques* ou *téliques*. Enfin, les procès *téliques* sont soit ponctuels, soit non ponctuels (voir schéma 1).

¹⁰ Orvokki Heinämäki, « Aspect in Finnish », dans G. de Groot, H. Tommola (éds), *Aspect bound: A voyage into the realm of Germanic, Slavonic and Finno-Ugrian Aspectology*, Dordrecht, Foris Publications, 1984, 153-177 ; Leino *op. cit.* ; Maria Vilkkuna, *Suomen lauseopin perusteet*, Helsinki, Edita, 1996, 120-125 ; *ISK*, § 930-931, § 1498-1515.

¹¹ Voir Leino, *op. cit.*, 150-156 ; *ISK*, § 1501-1506.

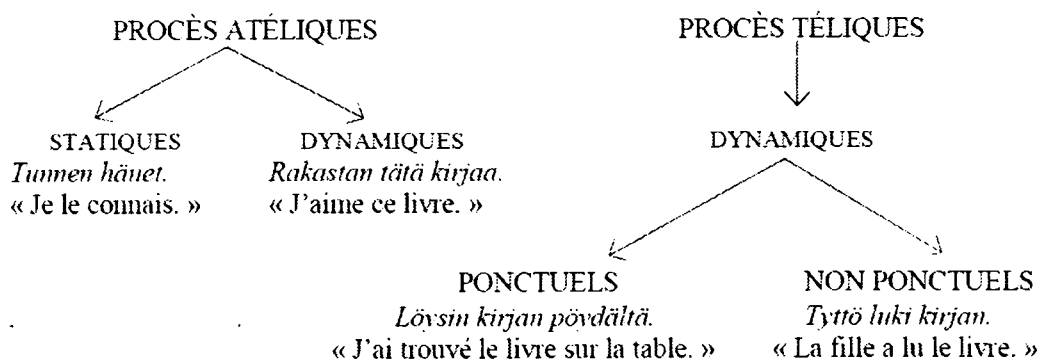


Schéma 1. Les types aspectuels de procès.

Outre les types aspectuels de procès, chaque verbe se caractérise par son sens aspectuel inhérent. La grammaire de Hakulinen *et al.*, *Iso suomen kielioppi (ISK)*¹², propose de remplacer les termes liés à l'idée de résultativité par des appellations inspirées de la notion de bornage. Il existe alors 1) des verbes *anti-limitatifs* (cf. non résultatifs) qui décrivent des procès atéliques, 2) des verbes *limitatifs* qui s'emploient pour décrire des procès téliques ponctuels et 3) des verbes *pro-limitatifs* (cf. résultatifs-non résultatifs) qui sont orientés vers une borne finale et peuvent s'employer pour exprimer un procès doté d'une limite intrinsèque selon deux perspectives, soit dans son déroulement sans en envisager le terme, soit en tenant compte du terme auquel il conduit ou a conduit.

SENS ASPECTUEL DU VERBE	EMPLOI TYPIQUE	FORME DE L'OBJET
anti-limitatif par ex. <i>rakastaa</i> « aimer »	procès atélique	objet au partitif
limitatif par ex. <i>löytää</i> « trouver »	procès télique ponctuel	objet total
pro-limitatif par ex. <i>lukea</i> « lire »	procès télique non ponctuel	objet au partitif / objet total

Tableau 2. Le sens aspectuel du verbe et son emploi typique.

Dans leur emploi typique, les verbes anti-limitatifs se construisent avec le partitif¹³, les verbes limitatifs imposent l'emploi de l'objet total (si la phrase est affirmative et l'objet quantitativement défini), et les verbes pro-limitatifs acceptent aussi bien l'objet au partitif que l'objet total (le choix modifiant le sens de la phrase).

¹² Voir note 4.

¹³ Notons qu'un verbe anti-limitatif peut se construire avec un objet total si l'idée de la borne est exprimée par un autre élément que le verbe, par exemple par un « complément de résultat » (voir *ISK*, § 1509).

3.2.2. Les compléments de durée

La notion d'aspect se rapporte à la durée interne du procès. La durée du procès peut être évaluée aussi par des critères externes, que l'aspect soit borné ou non borné, c'est-à-dire que l'on indique l'espace de temps que le procès occupe. Cette limitation externe de la durée est exprimée par un complément dont la forme varie selon les propriétés aspectuelles de la phrase. Dans une phrase ayant l'aspect non borné, le finnois utilise un complément de durée à un cas structural (ou au partitif)¹⁴ qui indique l'idée de « pendant un certain temps ». Dans une phrase dotée de l'aspect borné, le complément de durée est au cas inessif qui indique l'idée d'« en un certain temps ».

(10a) Tyttö luki kirjaa tunnin.
fillc-NOM lire-PRET-3 livre-PAR heurc-GEN
« La fille a lu le livre pendant une heure. »

(10b) Tyttö luki kirjan tunnissa.
fillc-NOM lire-PRET-3 livre-GEN heurc-INE
« La fille a lu le livre en une heure. »

Selon la règle générale, le complément de durée à un cas structural (ou au partitif) est compatible avec l'objet au partitif (10a), tandis que l'objet total se combine avec le complément de durée à l'inessif (10b).

3.2.3. Cas problématiques

La notion de bornage, comme celle de résultativité, pose des problèmes dans l'analyse de certains verbes. On peut attirer l'attention d'abord sur les verbes qui sélectionnent l'objet au partitif et qui sont, de ce fait, considérés comme anti-limitatifs. Il s'agit d'une classe sémantiquement hétérogène qui comporte, par exemple, des verbes de sentiment (11), des verbes du type *penser* (12), des verbes qui désignent un mouvement de va-et-vient (13) et des verbes du type *toucher* qui expriment l'idée d'entrer en contact physique avec quelqu'un ou quelque chose (14) :

(11a) Lapset pelkäävät pimeää.
enfant-NOM.PL avoir peur-PRES-3.PL noir-PAR
« Les enfants ont peur du noir. »

(11b) Me inhoamme roskaruokaa.
nous-NOM détester-PRES-1.PL malbouffe-PAR
« Nous détestons la malbouffe. »

¹⁴ La forme de ce complément se détermine selon les mêmes types de critères que la forme de l'objet indiquant une opposition quantitative (voir partie 2).

- (12) Minä ajattelen *sinua*.
 jc-NOM penscr-PRES-1 toi-PAR
 Je pense à toi.
- (13a) Tuuli huojuttaa *puuta*.
 vent-NOM faire bouger-PRES-3 arbre-PAR
 « Le vent fait bouger l'arbre. »
- (13b) Koira heilutti *häntäänsä*.
 chien-NOM remucr-PRET-3 qucuc-PAR-POS
 « Le chien a remué sa queue. »
- (13c) Nainen kohautti *olkapäitään*.
 femmc-NOM hausscr-PRET-3 épaulc-PL-PAR-POS
 « La femme a haussé les épaules. »
- (14a) Tyttö silitti *koiraa*.
 fille-NOM carssc-PRET-3 chien-PAR
 « La fille a caressé le chien. »
- (14b) Mies suuteli *vaimoaan*.
 homm-NOM embrasscr-PRET-3 femmc-PAR-POS
 « L'homme a embrassé sa femme. »
- (14c) Opettaja löi *oppilasta*.
 cnsegnant-NOM taper-PRET-3 élève-PAR
 « L'enseignant a tapé un élève. »
- (14d) Bussi tönäisi *pyöräilijää*.
 bus-NOM poussc-PRET-3 cycliste-PAR
 « Le bus a touché un cycliste. »

Les verbes anti-limitatifs ne forment pas de classe homogène en ce qui concerne la durée interne des procès décrits. Une partie des verbes expriment un procès nettement ponctuel, comme par ex. *kohauttaa (olkapäitä)* « hausser (les épaules) » (13c), *lyödä* « taper, donner un coup » (14c) et *tönäistä*, « pousser, bousculer en donnant un coup » (14d). Cela est fâcheux du point de vue du bornage : un procès ponctuel, qui est dépourvu de durée interne, est télique selon le classement des procès (voir schéma 1), c'est-à-dire qu'il est doté d'une limite intrinsèque. Ainsi, il y a une contradiction entre l'idée de bornage selon laquelle l'objet total est utilisé pour indiquer l'existence d'une borne et le comportement de ces verbes qui servent à décrire un procès ponctuel, mais se construisent avec l'objet au partitif.

Un autre problème est posé par des verbes qui décrivent des procès statiques et se construisent avec l'objet total. Les procès statiques sont des états qui n'évoluent pas : ils sont donc atéliques et dépourvus de limite intrinsèque. Compte

tenu des principes du bornage, on pourrait s'attendre à ce que les verbes statiques se construisent avec l'objet au partitif.

Parmi les verbes statiques à objet total, nommés *quasi résultatifs*¹⁵, on trouve des verbes cognitifs, tels *tuntea* « connaître » (15a) et *muistaa* « se souvenir » (15b), et des verbes qui expriment l'idée d'appartenance, tels *omistaa* « posséder » (16a) ou *sisältää* « contenir » (16b) :

(15a) Tunnen hänet.
connaître-PRES-1 le-ACC
« Je le connais. »

(15b) Muistan hyvin ensimmäisen kohtaamisemme.
se souvenir-PRES-1 bien première-GEN rencontre-GEN-POS
« Je me souviens bien de notre première rencontre. »

(16a) Joka kuudes talous omistaa kesämökin.
un foyer sur six-NOM posséder-PRES-3 chalet d'été-GEN
« Un foyer sur six possède un chalet d'été. »

(16b) Pakkaus sisältää käyttöohjeen.
boîte-NOM contenir-PRES-3 mode d'emploi-GEN
« La boîte contient le mode d'emploi. »

Ni la notion de bornage, ni celle de résultativité n'est donc capable de rendre compte de manière tout à fait satisfaisante du phénomène que constitue le marquage aspectuel de l'objet. Les tentatives de définir un seul principe explicatif s'appliquant à l'ensemble des données se fondent sur l'intuition qu'un point commun réunit les différents emplois du partitif, non seulement les emplois aspectuels mais aussi les emplois aspectuels et l'emploi quantitatif : le partitif indique toujours une espèce d'incomplétude. Cependant, cette idée d'incomplétude est bien abstraite. Les notions de résultativité et de bornage ont été proposées pour donner un contenu plus spécifique à la variation de la forme de l'objet, mais la définition de ces termes est restée également vague¹⁶, étant donné la complexité des données qu'ils sont censés couvrir.

3.3. Les oppositions aspectuelles selon Huomo

Dans un article publié en 2006, T. Huomo¹⁷ revisite la problématique du marquage aspectuel de l'objet en proposant de distinguer plusieurs oppositions différentes en fonction des types de procès. On peut en effet noter que les approches traditionnelles de la question se basent sur l'idée que la complétude du procès

¹⁵ Itkonen, *op. cit.*, 183.

¹⁶ Voir aussi Matti Larjavaara, « Objekti ja rajattuus », *Virittäjä* 96, 1992, 272-282.

¹⁷ *Op. cit.*

dépend toujours de son avancement dans le temps. Or, il y a des verbes qui décrivent des procès ponctuels et pour lesquels l'idée de l'évolution vers la complétude selon l'axe temporel n'a pas de sens. D'un autre côté, il y a aussi des verbes qui décrivent des procès dans lesquels aucune évolution n'a lieu et pour lesquels l'avancement sur l'axe temporel n'est pas un facteur pertinent¹⁸.

Huumo divise les oppositions aspectuelles de la forme de l'objet en trois types : 1) l'opposition de résultativité, 2) l'opposition de télicité et 3) l'opposition du type non borné.

3.3.1. Le type résultatif : évaluation du résultat d'un procès achevé

L'opposition du type résultatif concerne en particulier les verbes qui décrivent un procès ponctuel. Dans ce type, aussi bien l'objet au partitif que l'objet total s'emploient pour décrire un procès achevé, ou un procès qui est envisagé comme tel :

(17a) *Lapsi pudotti lautasen (lattialle).*
 enfant-NOM faire tomber-PRET-3 assiette-GEN sol-ALL
 « L'enfant a fait tomber l'assiette (par terre). »

(17b) *Bussi tönäisi pyöräilijää.*
 bus-NOM pousser-PRET-3 cycliste-PAR
 « Le bus a touché un cycliste. »

L'opposition de l'objet au partitif et de l'objet total a pour fonction d'indiquer si le procès provoque un changement plus ou moins catégorique dans l'état de l'objet ou dans les circonstances où il se trouve. La forme de l'objet présente ainsi une évaluation sur le résultat auquel le procès conduit : l'objet total indique un changement, alors que l'objet au partitif marque l'absence de changement catégorique : en (17a) l'assiette tombe ; en (17b) le cycliste ne tombe pas forcément¹⁹.

¹⁸ Voir aussi Eeva Kangasmaa-Minn, « Suomen verbi-ilmausten kvantiteetista ja kvaliteetista », *Virittäjä* 89, 1985, 429-446.

¹⁹ Plus précisément, la phrase ne comporte pas d'information sur l'impact que le procès a sur l'objet. Cependant, si on ajoute dans la complémentation du verbe *tönäistä* « pousser, bousculer en donnant un coup » un complément de lieu, voire deux, indiquant de manière explicite le « résultat » du procès, l'emploi de l'objet total s'impose :

(17b') *Autoilija tönäisi pyöräilijän liukkaalta sillalta järveen.*
 conducteur-NOM pousser-PRET-3 cycliste-GEN glissant-ABL pont-ABL lac-ILL
 « Un conducteur a heurté un cycliste sur un pont glissant en le projetant dans le lac. »

Dans la construction du verbe *pudottaa*, en revanche, l'emploi de l'objet total ne dépend pas de la présence d'un complément de lieu.

Beaucoup de verbes qui appartiennent à ce type n'acceptent pas le choix entre l'objet au partitif et l'objet total : ils appellent soit le partitif (en l'absence de complément de résultat qui rendrait possible l'objet total), soit l'objet total (lorsque la phrase est affirmative et l'objet quantitativement défini). Mais il y a aussi des verbes qui permettent d'opposer les deux formes.

Lorsque le type résultatif s'applique aux verbes qui décrivent un procès télique ayant une durée interne, l'essentiel est que le procès est considéré comme achevé. Ainsi, si on interprète les exemples en (18) selon le type résultatif, le verbe *siirtää* « déplacer, pousser » construit avec l'objet au partitif indique l'idée d'« avoir poussé un peu », alors qu'avec l'objet total, il exprime un changement catégorique de place :

(18a) *Siirsin tuolia.*
 pousser-PRET-1 chaise-PAR
 « J'ai poussé un peu la chaise. »

(18b) *Siirsin tuolin aurinkoon.*
 pousser-PRET-1 chaise-ACC soleil-ILL
 « J'ai poussé la chaise au soleil. »

La caractéristique syntaxique du type résultatif est que les verbes ponctuels n'acceptent pas de complément de durée à un cas structural (ou au partitif) : cela concerne aussi bien les verbes à objet au partitif que ceux à objet total (cf. les ex. en (10)) :

(19a) *Bussi tönäisi pyöräilijää (*hetken).*
 bus-NOM pousser-PRET-3 cycliste-PAR *instant-GEN
 « Le bus a touché un cycliste (*pendant un instant). »

(19b) *Lapsi pudotti lautasen lattialle (*hetken).*
 enfant-NOM faire tomber-PRET-3 assiette-GEN sol-ALL *instant-GEN
 « L'enfant a fait tomber l'assiette par terre (*pendant un instant). »

3.3.2. Le type télique : accomplissement du procès

Le type télique s'applique aux verbes qui servent à décrire des procès téliques dotés d'une limite intrinsèque, mais qui ne sont pas ponctuels. Il s'agit de verbes qui permettent de décrire un procès qui évolue dans le temps progressivement vers la borne finale, comme par exemple le fait de lire un livre qui est accompli une fois le livre parcouru du début jusqu'à la fin.

L'opposition de l'objet au partitif et de l'objet total a pour fonction d'indiquer si le procès a atteint la limite intrinsèque au-delà de laquelle il ne peut plus continuer. Le partitif sert à exprimer le caractère inachevé du procès : le procès

peut être en cours (lecture progressive en (20a)) ou il peut être interrompu (20b), tandis que l'objet total indique que le procès a été mené à son terme (20c), ou qu'il est envisagé comme tel.

(20a) Tyttö luki kirjaa.
 fille-NOM lire-PRET-3 livre-PAR
 « La fille lisait le livre. »

(20b) Tyttö luki kirjaa tunnin.
 fille-NOM lire-PRET-3 livre-PAR heure-GEN
 « La fille a lu le livre pendant une heure. »

(20c) Tyttö luki kirjan tunnissa.
 fille-NOM lire-PRET-3 livre-GEN heure-INE
 « La fille a lu le livre en une heure. »

L'essentiel est ainsi d'indiquer si la limite intrinsèque a été atteinte, et non si l'objet a subi un changement quelconque.

Dans le type télique, l'objet au partitif peut être accompagné d'un complément de durée à un cas structural (ou au partitif) (20b), tandis que l'objet total est compatible avec un complément de durée à l'inessif (20c).

Une même phrase peut avoir plusieurs lectures. La phrase en (21) reçoit une lecture progressive si on l'interprète selon le type télique, alors qu'interprétée selon le type résultatif, elle désigne un procès achevé qui n'a pas abouti à un changement notable (cf. (18a)) :

(21) Poika siirsi tuolia.
 garçon-NOM pousser-PRET-3 chaise-PAR
 « Le garçon *poussait* la chaise. »
 « Le garçon *a poussé un peu* la chaise. »

3.3.3. Le type non borné : estimation sur la nature de l'impact continu

Le type non borné s'applique aux verbes qui décrivent des procès atéliques qui peuvent continuer en principe sans limites. Les procès atéliques peuvent être dynamiques ou statiques. Les verbes de sentiment, par exemple, servent à décrire des procès dynamiques dépourvus de limite intrinsèque²⁰. L'objet au partitif indique le caractère non résultatif continu du procès (22) :

(22a) Mies rakastaa sinua.
 homme-NOM aimer-PRES-3 toi-PAR
 « Cet homme t'aime. »

²⁰ Leino *op. cit.*, 155 ; à noter que la ISK (§ 1503) considère que les verbes de sentiment tels *rakastaa* « aimer » décrivent des procès statiques.

(22b) Lapset pelkäävät pimeää.
 enfant-NOM.PL avoir peur-PRES-3.PL noir-PAR
 « Les enfants ont peur du noir. »

(22c) Me inhoamme roskaruokaa.
 nous-NOM détester-PRES-1.PL malbouffe-PAR
 « Nous détestons la malbouffe. »

Le type non borné concerne aussi les verbes statiques qui décrivent des états qui n'évoluent pas dans le temps. Contrairement aux attentes posées par les notions de résultativité et de bornage, certains verbes statiques se construisent avec l'objet total (cf. ex. en (15) et en (16)). Le partitif est parfois possible aussi, comme en (23b) avec le verbe *tuntea* « connaître » et en (23d) avec le verbe *peittää* « couvrir » (au sens statique) :

(23a) Tunnen hänet.
 connaître-PRES-1 lui-ACC
 « Je le connais. »

(23b) Tunnen häntä (jonkin verran).
 connaître-PRES-1 lui-PAR seulement un peu
 « Je le connais seulement un peu. »

(23c) Lumi peittää patsaat.
 neige-NOM couvrir-PRES-3 statue-NOM.PL
 « La neige couvre (complètement) les statues. »

(23d) Lumi peittää patsaita.
 neige-NOM couvrir-PRES-3 statue-PL-PAR
 « Il y a de la neige sur les statues (mais elles ne sont pas entièrement couvertes). »

Les verbes statiques décrivent souvent des états qui ont été provoqués par un impact ponctuel initial. Une fois qu'il a été provoqué, l'état continue d'exister de manière autonome, mais sans plus évoluer. L'opposition de l'objet au partitif et de l'objet total sert à exprimer une estimation sur la complétude de l'état qui se maintient dans le temps : l'objet total exprime la complétude ; le partitif indique que l'état est, d'une manière ou d'une autre, incomplet.

Dans le type non borné, la forme de l'objet traduit donc la nature de l'impact continu du procès : si le procès est dynamique, le partitif indique son caractère non résultatif continu, et si le procès est statique, le partitif indique une incomplétude de l'état, l'objet total en marque la complétude.

La particularité syntaxique du type non borné est la possibilité d'utiliser un complément de durée à un cas structural (ou au partitif), que l'objet soit total ou au partitif :

(24a) Lumi peittää patsaat kolme kuukautta.
 neige-NOM couvrir-PRES-3 statuc-NOM.PL trois-NOM mois-PAR
 « La neige couvre (complètement) les statues pendant trois mois. »

(24b) Lumi peittää patsaita kolme kuukautta.
 neige-NOM couvrir-PRES-3 statuc-PAR-PL trois-NOM mois-PAR
 « Il y a de la neige sur les statues pendant trois mois (mais elles ne sont pas entièrement couvertes). »

4. En guise de conclusion

La distinction de plusieurs types d'oppositions aspectuelles exprimées par la forme de l'objet a pour avantage de faire face aux différences inhérentes aux procès que les verbes décrivent. Il semble en effet qu'une seule notion ne suffise pas pour expliquer les principes du marquage aspectuel du complément d'objet en finnois.

D'un autre côté, la proposition de Huumo ne permet pas d'échapper à la complexité du phénomène en question. Le partitif est un cas polysémique qui peut exprimer différentes idées : l'absence de changement dans l'état ou les circonstances de l'objet, le non-accomplissement du procès ou l'incomplétude d'un état. On a vu que les mêmes exemples étaient susceptibles de s'interpréter selon plusieurs types d'oppositions sémantiques. L'interprétation faite du cas partitif dépend en fait de la façon dont l'énoncé est plus globalement interprété dans son contexte. Pour ce qui concerne l'emploi du partitif, il est tantôt dicté par le verbe, tantôt en concurrence avec l'objet total pour traduire le point de vue adopté sur le procès, en sus du choix du lexème verbal.

Focusing on the focus in Hungarian (Prosody or syntax ?)

Introduction

In linguistics, the focus determines which part of the sentence contributes the most important information¹. (As to the etymology of *focus* : its original meaning is 'hearth, fireplace'; a hearth is the floor of a fireplace, especially one that extends outwards into the room. The metaphorical meanings 'home', later : 'a point upon which attention, activity, etc. is concentrated' can be derived from the former – original – meaning).

The focus may be expressed either prosodically or syntactically or both, depending on the language.

Focus, due to its often uncertain and broadly applied definition, has been analysed in a variety of ways by linguists. Early proposals for focus made it a feature bound to a single word within a sentence. In *The Sound Pattern of English* by Morris Halle and Noam Chomsky, the authors formulated a Nuclear Stress Rule which proposed this relation between the main stress of a sentence and a single constituent. The purpose of this rule was to capture the intuition that within each sentence, there is one word in particular that is accented more prominently due to its importance – this is said to form the nucleus of that sentence.

Focus stress is a type of word stress. The word stress is a way of differentiating the certain syllable of the word from the others by special means. Generally there are four types of stress :

- a. quantitative – the length of the vowel of the stressed syllable is longer than the length of unstressed vowels ;
- b. dynamic – the stressed syllable is more powerful, intensive and loud in pronunciation, sometimes this type is falsely called expiratory since the strength of the syllable is thought to depend on the amount of exhaled air, but these are different phenomena not determining each other ;
- c. quality of the vowel – the stressed vowel gets clear and distinct and therefore acquires a special quality ;
- d. tonic – the pitch of the stressed syllable is higher.

¹ Cf. also Peter Balogh's article « Remarques sur l'ordre des mots » in this volume.

We can differentiate between two types of focus stress : focus stress for logical and emotive purposes. Focus stress for logical purposes fulfils three functions : it highlights new information, contrast and correction. Focus stress for emotive purposes is not contrastive.

Furthermore, we can differentiate between marked and unmarked focuses. Let us consider the following English examples : *It's HOT.* (unmarked) vs. *It IS hot!* (marked) ; *I'm glad they've LEFT.* (unmarked) vs. *I AM glad they've left.* (marked) ; *It'll be nice to MEET him.* (unmarked) vs. *It WILL be nice to meet him.* (marked), etc. We can find in the unmarked versions a logical emphasis with a contrastive semantic content ('it is HOT and/but not COLD') and in the marked versions an emotive emphasis, rather than simply emphasis on tense, polarity (contrastive semantic content) or modal meanings. Words of certain word classes cannot receive a logical emphasis, only an emotive one. E.g. some speakers convert a statement or a question into an exclamation by focusing the determiners *such* or *so* : *There is SUCH a lot to discuss!* ; *It's SO easy to understand him!*, etc. Lexical words which are already emotive can be heightened by giving them emotive stress : *I WISH you would leave me aLONE !* ; *Don't you just LOVE the way he plays football ?*, etc. Whether for emotive reasons or for the purpose of emphasizing or contrasting, it can happen that a single tone group contains more than one nucleus. The fall-plus-rise or the rise-plus-fall tones often accompany focusing of this kind : *It was QUITE interesting REALLY.* (fall-plus-rise) ; *She doesn't know how to REACT at FIRST.* (rise-plus-fall), etc. To sum up the above mentioned phenomena it can be stated that the emotive focus is highlighted purely prosodically. It is the logical focus which can and has to be investigated from the point of view of syntax and prosody.

As we can see, focus also relates to phonology and has ramifications for how and where suprasegmental information such as rhythm, stress, and intonation is encoded in the grammar, and in particular intonational tunes which mark focus. Speakers can use pitch accents on syllables to indicate what word is/what words are in focus. New words are often accented while given words are not. The accented word forms/words form the focus domain. However, not all of the words in a focus domain need be accented. The focus domain can be either broad, as shown in (a), or narrow, as shown in (b) and (c) :

- (a) Did you see a black dog or a cat ? I saw [a black DOG].
- (b) Did you see a black dog or a black cat ? I saw a black [DOG].
- (c) Did you see a black dog or a brown dog ? I saw a [BLACK] dog.

The question/answer paradigm shown in (a,b,c) has been utilized by a variety of theorists to illustrate the range of contexts in which a sentence containing focus can be used felicitously. Specifically, the question/answer paradigm has been used as a diagnostic for what counts as new information. For example, the focus pattern in (a) would be infelicitous if the question was : *Did you see a black dog or a brown dog ?*

In (a), the pitch accent is placed on *dog* but the entire noun phrase *a black dog* is under focus. In (b), the pitch accent is also placed on *dog* but only the noun

dog is under focus. In (c), pitch accent is placed on *black* and only the adjective *black* is under focus.

Focus directly affects the semantics, or meaning, of a sentence. Different ways of pronouncing the sentence affects the meaning, or, what the speaker intends to convey. Focus distinguishes one interpretation of a sentence from other interpretations of the same sentence that do not differ in word order, but may differ in the way in which the words are taken to relate to each other. To see the affects of focus on meaning, consider the following examples :

(d) John only introduced Bill to SUE.

In (d), accent is placed on *Sue*. There are two readings of (d) – broad focus shown in (e) and narrow focus shown in (f) :

(e) John only [introduced Bill to SUE].

(f) John only introduced Bill to [SUE].

The meaning of (e) can be summarized as '*the only thing John did is introducing Bill to Sue*'. The meaning of (f) can be summarized as '*the only person John introduced Bill to is Sue*'. (The behaviour of the exclusive particle *csak* ('only') is quite different in Hungarian. The equivalents of (e) and (f) would be the following sentences : *János CSAK BEMUTATTA Pétert Máriának* 'John only [introduced Peter to MARY] ; *János CSAK MÁRIÁNAK mutatta be Pétert* 'John introduced Peter only to MARY'. We can eliminate the potential ambiguity of (d) by this latter version : *John introduced Bill only to SUE*. Exclusive phrases in Hungarian containing the particle *csak* demand the direct presence of this particle in front of the focused constituent, that is why the equivalent of (f) is ungrammatical : **János csak bemutatta Pétert MÁRIÁNAK*. In Hungarian, focus is lexically-syntactically marked in phrases containing the particle *csak*, whereas prosody plays only a secondary role in these phrases. A further remark : the particle *only* – in contrast to Hungarian *csak* – can also follow its focused associate, e.g. *John spoke only to one linguist./John spoke to one linguist only*).

In both (e) and (f), the focus is associated with the focus sensitive expression *only*. This is known as association with focus. The class of focus sensitive expressions in which focus can be associated with includes exclusives (*only, just*), non-scalar additives (*merely, too*), scalar additives (*also, even*), particularisers (*in particular, for example*), intensifiers (*very, quite, rather*), quantificational adverbs (*always, often*), quantificational determiners (*some, every*), sentential connectives (a sentential connective is simply a symbol or expression that connects to one sentence or to more sentences to form a new sentence. Expressions such as *John says that* and *It is true that* are both sentential connectives, as we can add these expressions to the front of a statement to form new statements : *Snow is white ; It is true that snow is white ; John says that snow is white*), emotives (*getting mad, being happy*), counterfactuals (*if..., then* constructions with subjunctive, e.g. *If Oswald hadn't shot Kennedy, then someone else would have*), superlatives, negation, generics (determinerless noun phrases, including bare plurals and mass terms, as well as the "generic" readings of such expressions as *the tiger or a student*).

Focus was later suggested to be a structural position at the beginning of the sentence (or on the left periphery) in Romance languages such as Italian, as the lexical head of a Focus Phrase (or FP, following the X-bar theory of phrase structure). It has been argued that focus consists of a feature that is assigned to a node in the syntactic representation of a sentence. Because focus is now widely seen as corresponding to heavy stress, or nuclear pitch accent, this feature is often associated with the phonologically prominent element(s) of a sentence.

Sound structure (phonological and phonetic) studies of focus are not as numerous, as relational language phenomena tend to be of greater interest to syntacticians and semanticists. But this may be changing : a recent study found that not only do focused words and phrases have a higher range of pitch compared to words in the same sentence but that words following the focus in both American English and Mandarin Chinese were lower than normal in pitch and words before a focus are unaffected. The precise usages of focus in natural language are still uncertain.

My paper will plead that focus in Hungarian is primarily a prosodic phenomenon, in spite of the fact that its structural position seems to be clear in the phrase structure of the sentence. Furthermore, my analyses will throw light on the real nature of the focus.

1. One of the most remarkable features of Hungarian syntax is the "parallelism" of the following types of sentences :

- (1) János tud úszni. 'John can swim'.
- (2) János tud úszni ? 'Can John swim ?'

Apparently, the only difference between the two sentences is the distinct intonation : (1) is declarative, (2) is interrogative. The hearer cannot find any syntactic references in the course of the interpretation of both sentences, the compass of understanding is the intonation. This suggests that intonation is not a concomitant phenomenon, it is not a servant of syntactic structure.

Let us examine the corresponding English examples :

- (3) John can swim.
- (4) Can John swim ?
- (5) * John can swim ?

In English, interrogative (auxiliary) inversion is obligatory, that is why (5) is ungrammatical. In contrast to Hungarian, the English hearer can rely on syntactic pieces of information in the course of the interpretation. Naturally, interrogative sentences do have a typical interrogative intonation but in (4) syntactic structure is dominant, whereas intonation plays a subordinate role.

We can find a similar "parallelism" between the following types of sentences :

(6) János szereti Máriát. 'John loves Mary'.

(7) JÁNOS szereti Máriát. 'It is John who loves Mary'.

(6) is pronounced with a neutral intonation while (7) with a so-called focus stress. Sentences containing a constituent with a logical focus stress have a contrastive semantic content. Thus, (7) has e.g. the following meaning :

(8) 'JÁNOS (és/de NEM PÉTER) szereti Máriát'; 'It is John (and/but) not Peter) who loves Mary'.

In Hungarian, it is the intonation (neutral vs. focus stress) that makes the difference between the meanings of (6) and (7); the hearer cannot rely on any syntactic pieces of information in the course of the interpretation. However, (9) and (10) have the same meaning as (7) :

(9) JÁNOS az, aki szereti Máriát. 'It is John who loves Mary'.

(10) Az, aki szereti Máriát, JÁNOS. 'The person who loves Mary is John'.

(9) and (10) are cleft sentences. A cleft sentence is a sentence formed by a main clause and a subordinate clause, which together express a meaning that could be expressed by a simple sentence. Clefts typically put a particular constituent into focus. This focusing is accompanied by a special intonation (focus stress). Cleft sentences have the same contrastive semantic content as the equivalent simple sentence :

(11) JÁNOS (és/de NEM PÉTER) az, aki szereti Máriát. 'It is John (and/but not Peter) who loves Mary'.

(12) Az, aki szereti Máriát, JÁNOS, (és/de NEM PÉTER). 'The person who loves Mary is John (and/but not Peter)'.

We could call (11) and (12) the logical or the explicit form of (7). In (12), the logical predicate is *JÁNOS* ('is John') and its subject is the rest of the sentence : *Az, aki szereti Máriát* ('the person who loves Mary').

In Hungarian, practically all constituents of the sentence can be put into focus. According to the generative point of view, the position of a focused constituent is directly in front of the verb; no other constituents can be inserted between the focused constituent and the verb.

However, as to the position of the focused constituent, there are two exceptions – sentences containing two focuses or a contrastive topic :

(13) JÁNOSNAK van KÉT ÁLLÁSA. 'It is John who has got two jobs'.

(14) √ JÁNOS szereti MÁRIÁT. 'John, he loves Mary'.

A possible interpretation of (13) is the following :

(15) 'JÁNOSNAK van KÉT ÁLLÁSA, √ Máriának pedig CSAK EGY' ;
'It is John who has got two jobs while Mary, she has got only one'.

Note that the contrastive counterpart (or rather equivalent) of the focused constituent *JÁNOSNAK* is the contrastive topic √ *Máriának*; the following version of a possible interpretation is prosodically unacceptable although the focus has the same contrastive semantic content as the contrastive topic : * '*JÁNOSNAK van KÉT ÁLLÁSA, MÁRIÁNAK pedig CSAK EGY*'; * '*it is John who has got two jobs while Mary only one*'. We can explain the unacceptability of the appearance of two

focuses in the second clause by the lack of the finite verb (*van*) directly after the focused constituent *MÁRIÁNAK* 'Mary'. This suggests that a focused constituent of a sentence must precede a verb if there is a second focused constituent in the same clause : '*JÁNOSNAK van KÉT ÁLLÁSA, és/ezzel szemben MÁRIÁNAK van CSAK EGY*' ; 'it is John who has got two jobs while it is Mary who has got only one'. Sentences containing a contrastive topic demand the appearance of a focused constituent either in front of the verb or after it : \surd *János MÁRIÁT szereti*/ \surd *János szereti MÁRIÁT*' ; 'as for John, it is Mary whom he loves'/'John, he loves Mary'.

If a focused constituent follows the verb, another focused constituent (or a contrastive topic) has to precede it but the presence of a focused constituent in front of the verb does not demand the presence of a second one after the verb. Thus, (16) has a slightly different reading from (13) :

(16) *JÁNOSNAK van két állása.*

(16) has e.g. the following meaning : '*JÁNOSNAK (és/de NEM MÁRIÁNAK) van két állása*'; 'It is John (and/but not Mary) who has got two jobs'.

Sentences containing a contrastive topic demand the presence of a focused constituent in the same clause. The contrastive topic must precede the focused constituent as in (14). A possible interpretation of (14) is the following :

(17) ' \surd *János szereti MÁRIÁT, és/ezzel szemben* \surd *Péter szereti ZSUZSÁT*'; 'John, he loves Mary and/while Peter, he loves Susan'.

We can observe a certain asymmetry in the interpretation of (13) while the interpretation of (14) is fully symmetrical.

2. The appearance of a focused constituent after the verb is of special interest from the point of view of the present discussion. Focus in Hungarian does not have only one (unique) position in the surface structure of the sentence (the notion *surface* is enclosed in quotation marks). Focused constituents can appear in all positions of the sentence. There is only one constraint : the contrastive topic must precede the focused constituent. Let us now examine the possible focused positions of verbal prefixes.

(18) \surd *János FELVETTE a cipőjét.* 'John, he put his shoes on'.

Possible interpretations of (18) are the following :

(19) ' \surd *János FELVETTE a cipőjét, míg/ezzel szemben* \surd *Mária NEM VETTE fel (a cipőjét)*' ; 'John, he put on his shoes while Mary, she did not put them on'.

(20) ' \surd *János FELVETTE a cipőjét, míg/ezzel szemben* \surd *Mária LEVETTE (a cipőjét)*' ; 'John, he put his shoes on while Mary, she took them off'.

Note that (18) is ambiguous. We can eliminate the potential ambiguity by putting the focused verbal prefix after the verb :

(21) \surd *János vette FEL a cipőjét.* 'John, he put his shoes on'.

The possible interpretations of (21) exclude the type of (19) and allow only the type of (20), e. g. : '√ *János vette FEL, míg/ezzel szemben* √ *Mária vette LE a cipőjét*' ; 'John, he put his shoes on while Mary, she took them off'.

Focused verbal prefixes can be separated from the verb. This phenomenon in Hungarian is similar to preposition stranding in English and in non-standard French.

In English, preposition stranding is commonly found in three types of constructions : *Wh*-questions, pseudopassives, and relative clauses.

a. In *Wh*-constructions, the object of the preposition is a *Wh*-word in deep structure – from the generative point of view – but is fronted as a result of the *Wh*-movement. It is commonly assumed in transformational approaches to syntax that the movement of a constituent out of a phrase leaves a silent trace. In the case of *Wh*-movement leaving a stranded preposition, the *Wh*-word is fronted to the beginning of the interrogative clause, leaving a trace after the preposition :

What_i are you talking about ___ ?

We can support this view with an argument of traditional descriptive grammars. The verb *talk about* appears in declarative sentences in structures like *somebody talks about something*, e.g. *John cannot talk about his feelings.*, i.e. the object of the preposition follows the preposition directly.

b. Pseudopassives are the result of the movement of the object of a preposition to fill an empty subject position for a passive verb. This phenomenon is comparable to regular passives, which are formed through the movement of the object of the verb to subject position. In pseudopassives, unlike in *Wh*-movement, the object of the preposition is not a *Wh*-word but rather a noun or noun phrase :

This chair_i was sat on ___ .

c. Relative clauses in English can also exhibit preposition stranding, whether with a complementizer introducing the clause or without :

This is the book_i that_i I told you about ___ .

This is the book_i I told you about ___ .

A few non-standard dialects of French seem to have developed preposition stranding as a result of linguistic contact with English. Preposition stranding is found in areas where the Francophone population is under intense contact with English. For example, Prince Edward Island French permits all three types of preposition stranding :

a. *Wh*-movement : *Qui-ce que tu as fait le gâteau pour ?* 'whom did you bake the cake for ?'

(Standard French : *Pour qui as-tu fait le gâteau ?*)

b. pseudopassives : *Robert a été parlé beaucoup de au meeting.* 'Robert has been much talked about at the meeting'.

(Standard French : *On a beaucoup parlé de Robert au meeting.*)

c. relative clauses : *Tu connais pas la fille que je te parle de.* 'you don't know the girl that I'm talking to you about'.

(Standard French : *Tu ne connais pas la fille dont je te parle*)

However, not all dialects of French allow preposition stranding to the same extent. For instance, Ontario French restricts preposition stranding to relative clauses with certain prepositions ; in most dialects, stranding is impossible with the prepositions *à* (*to*) and *de* (*of*).

In Hungarian, there are certain other constituents which can be inserted between the verb and the focused verbal prefix :

(22a) CSAK JÁNOS vette FEL a cipőjét a medencében. 'It was only John who put his shoes on in the swimming pool'.

(22b) CSAK JÁNOS vette a cipőjét FEL a medencében. 'It was only John who put his shoes on in the swimming pool'.

(22c) CSAK JÁNOS vette a cipőjét – legnagyobb meglepetésemre – FEL a medencében. 'It was only John who put his shoes on – to my greatest surprise – in the swimming pool'.

(22d) CSAK JÁNOS vette a cipőjét a medencében – legnagyobb meglepetésemre – FEL. 'It was only John who put his shoes on in the swimming pool – to my greatest surprise –'.

(22a-d) would show that focus stress in Hungarian is a primary carrier of specific contrastive semantic contents whereas the structural position of a focused constituent plays a subordinate role in the course of the interpretation of the sentence. However, (22a-d) are different degrees of expressing polarity. The distance/separation of the verbal prefix from the verb is directly proportional to the increase/intensity of the contrastive semantic content of the sentence. We can assign (slightly) different meanings to the different syntactic positions of the verbal prefix.

In Hungarian, prosody has a primacy over syntax in cases in which two identical (the word *identical* is enclosed in quotation marks) sentences can be opposed to each other purely and simply on the basis of the opposition of the neutral intonation of the whole sentence and of the focus stress of one of the constituents of the sentence. Thus, (6) and (7) form this sort of opposition. Let us now compare (7) with the following sentence :

(23) MÁRIÁT szereti János. 'It is Mary whom John loves'.

(23) does not have a "counterpart" with a neutral intonation like (7), thus (24) is ungrammatical :

(24) * Máriát szereti János. * 'John loves Mary'.

(The English equivalent is also pronounced with a neutral intonation, i.e. the constituent *Mary* does not receive a stress.) We assume that in (23) prosody (the focus stress) is only a concomitant phenomenon, the contrastive semantic content is expressed primarily syntactically. There is an internal syntactic and semantic relation between the following sentences :

(25) János szereti Máriát. 'John loves Mary'.

(26) János MÁRIÁT szereti. 'It is Mary who is loved by John'.

(27) MÁRIÁT szereti János. 'It is Mary whom John loves'.

It is not easy to catch the slight semantic difference in the meaning of (26) and (27) because the logical form of the meaning of both sentences is the same : *Az, akit János szeret, MÁRIA/MÁRIA az, akit János szeret* ; 'The person who is loved by John is Mary/It is Mary who is loved by John'. (26) and (27) are – with an old technical term – the transforms of each other. The first stage of expressing a contrastive semantic content is moving the object of (25) *Máriát* 'Mary' in front of the verb. We cannot highlight polarity by putting the focus stress on the object in (25) : *'*János szereti MÁRIÁT*' ; *'*MARY loves John*' because in Hungarian a (first) focused constituent must precede the verb if it is followed by a (second) focused constituent or a contrastive topic must precede the verb. (25) and (26) are examples for the primacy of syntax over prosody in Hungarian. We can get to (27) through (26). The focused constituent *MÁRIÁT* 'Mary' is moved to the front of the sentence. (26) and (27) are also different degrees of expressing the intensity of polarity : moving the focused constituent to the front of the sentence is directly proportional to the intensity of the contrastive semantic content of the sentence. This suggests that moving the focused constituent to the front or to the end of the sentence yields the highest degree of intensity of the potential contrastive semantic content of the sentence. This phenomenon is once again a clear evidence of the iconicity of language. Increasing intensity of (contrastive) meaning by moving a constituent of the sentence to the outermost syntactic positions in the sentence can be explained by the Proximity principle : conceptual distance tends to match with linguistic distance.

3. On the real nature of the focus

Linguists can describe the two constitutive properties of focus more or less adequately : its prosody and syntax. Both of these phenomena can be observed directly. The (typical) focus stress can be heard just like the (typical) intonation of the contrastive topic. In the majority of cases focus is characterized by its syntactic position : in Hungarian, it must precede the finite verb directly. The different syntactic positions of the focus have a semantic relevance. We could see e.g. that (21) has got only one reading while (18) is ambiguous.

However, there is still one open question concerning the real nature of focus. Namely, it is not clear how the focus stress "provides" the sentence with a contrastive semantic content. Let us return to the examples (6) and (7). The distinct meaning of (7) from the meaning of (6) is based on the phonetic/intonational opposition of the two sentences. We assume that a simple declarative sentence with a neutral intonation contains only one predication. By uttering (6), the speaker has stated that *János szereti Máriát*. 'John loves Mary'. The logical form of this statement can be described with the formula *valaki szeret valakit* 'somebody loves somebody'. Simple sentences with a focused constituent contain two predications. By uttering (7), the speaker has stated that *JÁNOS szereti Máriát*. 'It is John who loves Mary'. The logical form of this statement can be described with the formula [*valaki szeret valakit* 'somebody loves somebody' + *János az, akire ez igaz (és nem*

Péterre) 'the statement is true for John (but it is not true for Peter)']. If the speaker would like to “avoid” the use of the focus (and at the same time, naturally, the use of the focus stress), he could (in fact, he should) utter a consecutive sentence – also with a neutral intonation : *János szereti Máriát. Péter nem szereti Máriát.* 'John loves Mary ; Peter does not love Mary'. Now, in (7), the constituent *JÁNOS* ('It is John') receives a stress, the main stress in the intonation of the sentence. The hearer can deduce the greater semantic importance of a constituent of the sentence either from a change in the intonation or from a change in the syntactic structure. Such changes can be observed by the hearer because they can be heard. The focus stress on *JÁNOS* ('it is John) in (7) indicates the greater semantic importance of this constituent in contrast to the “neutral” semantic importance of *János* ('John') in (6). The greater semantic importance of the focused constituent *JÁNOS* ('it is John') informs the hearer of the fact that specifically the subject *János* ('John') has been pointed out by the speaker among the potential subjects. Pointing out a constituent among the potential constituents (e.g. a certain subject among the potential subjects) excludes the potential rivals; consequently the semantic relationship between the favoured representative and the excluded representatives of a particular constituent will obtain a contrastive nature.

4. Summary

It is more than obvious that syntax and prosody are in close contact with one another. Sentences are realized in utterances, hence every utterance is “made” of a certain syntactic structure and of a certain intonation but the relationship between syntax and prosody is quite unequal. We can investigate their contribution to the meaning of the utterances. Various examples in Hungarian have shown that focus is primarily a prosodic phenomenon. In sentences like (7) the syntactic structure is merely the phonological carrier of the contrastive semantic information expressed by the focus stress.

Focus in Hungarian is primarily a prosodic phenomenon because all focused constituents are characterized by the typical focus stress and there are cases in which the only perceptible difference between two sentences is based on the contrast of the neutral and of the non-neutral intonation (heavy stress, pitch). In these cases focus does not need the help of syntax, it is capable of expressing greater semantic importance/exclusion/contrastive semantic content by itself.

Focus stress should not be confused with the “normal” stress of a constituent. To illustrate the problem, let us consider the following sentences :

(28) *Kettő meg kettő egyenlő négyel.* 'Two plus two makes four'.

(29) *Kettő meg kettő egyenlő NÉGGYEL.* 'Two plus two makes FOUR'.

(30) *Kettő meg kettő NÉGGYEL egyenlő.* 'Two plus two makes FOUR'.

(31) *NÉGGYEL egyenlő kettő meg kettő.* 'It is four that two plus two makes'.

There is only a slight difference between the intonation of (28) and (29). *Négyel* ('four') receives the normal stress in (28), it is the nucleus of the sentence.

In (29), *négyel* is put into focus; the typical focus stress generates the contrastive semantic content of the sentence (*Kettő meg kettő egyenlő NÉGGYEL, és/de nem ÖTTEL. 'Two plus two makes four and/but not five'*) The difference between the two intonations is not always perceptible. (Note that *NÉGGYEL* has been put into focus although it does not precede the finite verb.) If the speaker would like to avoid confusion, *NÉGGYEL* should be fronted as in (31). And again, we can create lower and higher degrees of contrast/contrastive semantic content by moving the focused constituent in different syntactic positions. (29)-(31) are scalar values of contrastive semantic content.

La prédication secondaire en français et en hongrois

1. Introduction

Dans cet article nous présenterons quelques observations concernant la prédication secondaire basées sur une comparaison de deux langues, le français et le hongrois. La définition que nous adopterons rend explicite les deux prédications, la prédication primaire et la prédication secondaire, et elle exclut du domaine de la prédication secondaire, la prédication implicite exprimée par un argument obligatoire. Notre définition sera donc plus restreinte que celles proposées dans la littérature. Les différences entre le français et le hongrois, comme on le verra, sont dues, d'une part, à la riche morphologie du hongrois, d'autre part, à l'existence en hongrois des 'verbes complexes' avec un composant résultatif.

2. Définition

Il y a un certain nombre de constructions à propos desquelles le terme 'prédicat secondaire' a été employé (Godard 2006)¹. Dans la discussion qui suit on prendra comme point de départ la définition suivante.

Définition : une phrase P contient une prédication secondaire si elle peut être paraphrasée par deux prédications P1 et P2 telle que la seconde prédication, P2, exprime une prédication qui est indépendante de la première, P1.

Cette définition qui se distingue des définitions habituellement retenues concerne toutes les langues et elle s'applique en particulier au français et au hongrois.

Prenons comme illustration les phrases suivantes.

- (1) a. Pierre a peint la clôture en bleu.
- b. Péter kékre festette a kerítést.
- (2) a. Jean a travaillé consciencieusement.
- b. János lelkiismeretesen dolgozott.

¹ Godard, Danièle, « Prédicat secondaire », in : D. Godard, L. Roussarie et F. Corblin (éd.), *Sémanticoplédie : dictionnaire de sémantique*, GDR Sémantique et Modélisation, CNRS, 2006, <http://www.semantique-gdr.nct/dico/>

La phrase (3) est la paraphrase de (1a) et la phrase (4) celle de (2a).

(3) Pierre a peint la clôture (P1) et la clôture est bleue (P2).

(4) Jean a travaillé (P1) et il l'a fait consciencieusement (P2).

Considérons maintenant deux phrases qui sont souvent présentées comme étant des exemples de prédication secondaire.

(5) a. Pierre a cru Jean malade.

b. Péter betegnek gondolta Jánost.

(6) a. Jean a rendu sa femme riche.

b. János gazdaggá tette a feleségét.

Ni (5a), ni (6a) ne peuvent être paraphrasées en 'P1 et P2'. Ni 'Pierre a cru Jean' ni 'Jean a rendu sa femme' ne sont des prédications. Il nous semble qu'il y a deux types de verbes qui induisent le même type d'analyse : les verbes d'attitude propositionnelle et quelques verbes de changement. Pour la première classe, on note les verbes *croire*, *penser*, *considérer* ou *tenir*, pour la deuxième, des verbes comme *rendre*, *changer*, *transformer*. Les équivalents hongrois (5b) et (6b) ne sont pas non plus paraphrasables en 'P1 et P2'.

Un prédicat secondaire peut être un argument facultatif du verbe mais jamais un argument obligatoire de celui-ci, par exemple, en (1a) 'en bleu' est un argument facultatif de 'peindre'. En (7a) 'en morceaux' est également un argument facultatif de 'casser'.

(7) a. Catherine a cassé ses jouets en morceaux.

b. Kati darabokra törte a játékaikat.

Par contre, en (5a) 'malade' est un argument obligatoire de 'croire' et en (6a) 'riche' est un argument obligatoire de 'rendre' et, comme signalé précédemment, ni 'être malade', ni 'être riche' ne sont des prédications secondaires.

Des observations ci-dessus on peut tirer la conclusion que si le second constituant est un argument obligatoire d'un verbe, dans le cas des verbes que nous avons énumérés, il ne peut en aucun cas être considéré pour notre définition comme prédicat secondaire.

3. Typologie²

Dans les exemples suivants la prédication secondaire apporte des informations supplémentaires sur l'objet, sur le sujet ou sur l'un et l'autre. Nous appellerons ce type de prédication secondaire *prédication descriptive*, comme cela est généralement fait.

² Voir pour une typologie de la prédication secondaire en français Godard 2006, pour l'anglais : Himmelmann, Nikolaus & Eva Schultze-Berndt (eds.), *Secondary Predication and Adverbial Modification. The Typology of Depictives*, Oxford, Oxford University Press, 2005. et pour le hongrois : Komlósy András, « Régensck és vonzatok », In : Kiefer Ferenc (éd.), *Stukturális magyar nyelvtan. 1. Mondattan*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1992, 299-527. Cependant, les auteurs en question adoptent une définition plus étendue que la nôtre.

- (8) a. Pierre aime le fromage fait.
 b. Péter éretten szereti a sajtot.
- (9) a. Jean boit le thé brûlant.
 b. János forrón issza a teát.
- (10) a. Jean a fait son cours malade.
 b. János betegen tartotta meg az óráját.
- (11) a. Pierre a vu ce film jeune.
 b. Péter fiatalon látta ezt a filmet.
- (12) a. Mon fils a rencontré son ami ivre.
 b. A fiam részegen találkozott a barátjával.
- (13) a. Jean a vu Pierre chauve.
 b. János kopaszon látta Pétert.

En (8a,b) et (9a,b) la prédication secondaire porte sur l'objet, en (10a,b) et (11a,b) sur le sujet, en (12a,b) et (13a,b) elle peut porter soit sur le sujet, soit sur l'objet. L'interprétation de la prédication secondaire comme portant sur le sujet ou sur l'objet est dépendante des conditions pragmatiques. Par exemple, il est évident que 'être malade' n'est pas une propriété des objets et 'être chauve' est une propriété des humains. L'ambiguïté n'existe que dans le cas où la propriété exprimée par la prédication secondaire peut s'appliquer au sujet ou à l'objet. Par exemple, (12a) peut être paraphrasé soit par 'Mon fils a rencontré son ami et son ami était ivre' et 'mon fils a rencontré son ami et mon fils était ivre'. En (12b) *részegen* peut être mis dans d'autres positions dans la phrase, mais, on remarque que c'est seulement dans cette position que l'interprétation est ambiguë. Par contre, (9a) n'a que la paraphrase suivante: 'Jean boit le thé et le thé est brûlant'.

Notons aussi que souvent les exemples français portent une ambiguïté supplémentaire que l'on ne trouve pas dans les équivalents hongrois. Par exemple, (8b) n'est pas l'unique traduction de (8a) ; (8c) en serait une autre interprétation.

- | | | | | | |
|--------|--------|------------|-----|-----------|-------------|
| (8) c. | Péter | szereti | az | érett | sajtot. |
| | Pierre | aimer-PRES | DET | mûrir-PPE | fromage-ACC |

En français, l'ambiguïté entre la prédication secondaire et l'attribut tient essentiellement à l'absence d'une distinction morphologique. En hongrois, la morphologie distingue toujours la prédication secondaire de l'attribut. En (8c) le complément d'objet est précédé de l'adjectif attribut morphologiquement différent de sa forme dans (8b) où elle est marquée par une désinence adverbiale. La situation est identique en (12a) où la prédication secondaire peut être traduite en hongrois par une forme adverbiale (12b), et dans ce cas il s'agit également d'une prédication secondaire, ou par un attribut adjectival portant soit sur le sujet soit sur le complément. La traduction de (12a) en (12b) correspond à la prédication secondaire, la traduction (12c) en serait la lecture attributive.

- (12) c. A fiam találkozott a részeg barátjával.
 DET fils-POSS rencontrer-PASS DET ivre ami-POSS-INSTR

En (12b) on trouve la forme adverbiale *részeg-en* à gauche de V. En (12c) on a l'adjectif *részeg* dans sa position habituelle dans le groupe nominal, à gauche du nom et sans marque morphologique.

Ces observations à propos de l'exemple (12) peuvent être généralisées de la façon suivante : la prédication secondaire en hongrois occupe de façon préférentielle une position préverbale et elle est toujours marquée morphologiquement par le suffixe adverbial-*(V)n*, mais comme on le verra plus loin, d'autres possibilités existent.

Outre la prédication descriptive il y a un deuxième type de prédication secondaire, dans lequel cette dernière exprime un nouvel état. La combinatoire P1 P2 construit un événement qui consiste en deux sous-événements, l'un exprimé par le verbe V, l'autre par une forme adjectivale munie d'une désinence casuelle décrivant ce nouvel état. On parle de résultative pour cette deuxième prédication. Ce résultatif est toujours un argument facultatif du verbe. Rappelons qu'un argument obligatoire ne peut jamais fonctionner comme prédication secondaire. Ce type de construction est appelé *prédication résultative*.

- (14) a. Marie a coupé cette robe large.
 b. Mária bőre szabta ezt a ruhát.
 (15) a. Pierre a repeint les portes en blanc.³
 b. Péter fehérre festette az ajtókat.

En (14a) le résultatif est exprimé par l'adjectif 'large', en (15a) par le syntagme prépositionnel 'en blanc'. Par contre, en hongrois, les résultatifs en (14b) et (15b) sont marqués par le suffixe *-rA*, ce qui distingue le résultatif du descriptif. Le résultatif en (14a) signifie que 'la robe est large' et en (15a) que 'les portes sont blanches'.

Normalement, les verbes n'admettent pas n'importe quel argument facultatif, par exemple, on ne peut pas couper une robe en blanc, ni peindre large. Pour prendre un autre exemple, des verbes comme *casser*, *déchirer* ne permettent que des arguments signifiant 'en morceaux', ces verbes ont une fonction sélective en ce qui concerne l'argument facultatif tandis que ceci n'est pas le cas quand on a affaire à un circonstanciel exprimant une prédication secondaire. Comparons les exemples (16a,b) et (17a,b).

- (16) a. Catherine a cassé ses jouets en morceaux (*en phonèmes, *en lampes)
 b. Kati darabokra (*fonémákra, *lámpákra)
 Kati morceau-PL-SUB (*phonème-PL-SUB, *lampe-PL-SUB)
 törte a játékait.
 casser-PASS DET jouet-POSS-PL-ACC

³ Notons que dans un contexte contrastif il est possible d'utiliser l'adjectif seul : *Il a repeint la porte blanc et la fenêtre gris*. Dans ce cas l'adjectif ne s'accorde pas.

- (17) a. Pierre a apporté le vase vide/en morceaux/en sautant.
 b. Péter üresen/ darabokban/ ugrálva hozta be
 Péter vide-ADV/ morceau-PL-INESS/sauter-PP apporter-PASS PART
 a vázát.
 DET vase-ACC

Comme nous l'avons vu, en français il n'y a pas de différence morphologique entre la prédication descriptive et résultative alors que cette différence est toujours marquée morphologiquement en hongrois.

Une autre différence existe encore entre les deux types de prédications par rapport à la portée de la négation. Dans les descriptifs la négation ne porte normalement que sur P2 (la deuxième prédication).

- (18) Jean ne boit pas le thé brûlant.

La lecture préférée de (18) n'implique pas que Jean ne boit pas de thé. Regardons maintenant un résultatif.

- (19) Pierre n'a pas peint la clôture en rouge.

(19) peut vouloir dire qu'il a peint la clôture mais pas en rouge, mais également qu'il n'a rien fait du tout.

4. Morphologie

En français, il n'y a de marque spéciale ni pour le résultatif, ni pour le descriptif. En revanche, en hongrois le résultatif est marqué par le suffixe casuel dynamique (sublatif) *-ra/-re* et le descriptif par un suffixe casuel-locatif (inessif, superessif ou adessif) ou par l'instrumental, mais il peut également être exprimé par un participe.

- (20) a. *Sírva találkoztam vele.*
 pleurer-PP rencontrer-PASS INSTR-POSS
 'Je l'ai rencontré en pleurs'.
 b. *Estélyi ruhában ment az operába.*
 soirée robe-INESS aller-PASS DET opéra-ALLAT
 'Elle est allée à l'opéra en robe de soirée'.
 c. *Péter biciklivel ment az operába.*
 Pierre bicyclette-INSTR aller-PASS DET opéra-ALLAT
 'Pierre est allé à l'opéra en bicyclette'.
 d. *A baleset a körúton történt.*
 DET accident DET boulevard-SUPERESS se-passer-PASS
 'L'accident a eu lieu sur le boulevard'.

En revanche, les autres cas locaux dynamiques semblent exclus de même que les cas grammaticaux (accusatif, datif). Dans les grammaires traditionnelles du hongrois, outre le suffixe *-ra/-re* (sublatif), les suffixes *-vá/-vé* (translatif), *-ba/-be* (illatif), *-nak/-nek* (datif) sont listés dans les expressions possibles de la résultativité. Il ne semble malheureusement pas possible de trouver des exemples dans lesquels

ces formes casuelles ne sont pas des arguments obligatoires du verbe. Ils sont donc exclus de l'expression de la prédication secondaire selon notre caractérisation.

- (21) a. Péter közönyt tettetett.
Pierre indifférence-ACC feindre-PASS
'Pierre a feint l'indifférence'.
b. Felértünk a hegy tetejére.
Atteindre-PASS DET colline sommet-POSS-SUB
'Nous avons atteint le sommet de la colline'.

Comme le montrent les exemples (20a,b,c,d) le descriptif hongrois peut être rendu en français par un groupe prépositionnel.

En ce qui concerne le participe, il faut distinguer le participe présent du participe passé. On emploie le participe présent lorsque le verbe est imperfectif et le participe passé lorsqu'il est perfectif. Comparons les exemples (22a) et (22b).

- (22) a. Táncolva/énekelve/fütyülve ment haza.
Danser-/chanter-/siffler-PP aller-PASS maison
'Il est rentré chez lui en dansant/chantant/sifflant'.
b. Aláírva/kijavítva/széttépve visszaküldte a szerződést.
Signer-/corriger-/déchirer-PP renvoyer-PASS DET contrat-ACC
'Il a renvoyé le contrat signé/corrigé/déchiré'.

Le participe présent d'un verbe perfectif hongrois est rendu en français par le participe passé, ce qui s'explique par le fait qu'un participe présent d'un verbe perfectif, le plus souvent muni d'un préverbe, dénote un événement accompli. Dans quelques cas, le hongrois admet également pour ce type d'exemples une forme adverbiale construite sur un participe passé.

- (23) a. Aláírtan/*kijavítottan/*széttépetten visszaküldte a
Signer-/*corriger-/*déchirer-PPE-ADV renvoyer-PASS DET
szerződést.
contrat-ACC
'Il a renvoyé le contrat signé'.
b. A rendőrség sérülve /sérülten találta a
DET police blesser-PP/-PPE-ADV trouver-PASS DET
feleségét.⁴
épouse-POSS-ACC
La police a trouvé son épouse blessée'.
c. A gyerekek az almát reszelve/reszelten szeretik.
DET enfant-PL DET pomme-ACC raper-PP/-PPE-ADV aimer-PRES
'Les enfants aiment les pommes râpées'.

En (23a) le verbe *aláír* 'signer' admet la forme adverbiale construite sur le participe passé, en revanche les verbes *kijavít* 'corriger' et *széttép* 'déchirer' ne l'admettent pas. En (23b) la forme participiale est préférée alors qu'en (23c) l'une et l'autre sont admises.

⁴ La forme *meg-sérülve* (avec le préverbe *meg*) est également possible.

5. Aspects contrastifs

5.1. Ambiguïté dans la prédication descriptive en français et non en hongrois

Les exemples (24a) et (25a) sont ambigus en français entre une lecture comportant une prédication secondaire ou non. Comme on l'a déjà mentionné, cette ambiguïté est due à l'absence de morphologie. En hongrois, la prédication secondaire est marquée sur l'adjectif par le suffixe adverbial *-on/-en/-ön*, (24b), tandis que dans la lecture attributive ce même adjectif ne comporte aucune marque morphologique (24c). Les deux interprétations de (24a) et (25a) sont rendues en hongrois par deux phrases différentes.

- (24) a. Marie boit le thé chaud.
b. Mária melegen issza a teát.
Marie chaud-ADV boire-PRES DET thé-ACC
c. Mária issza a meleg teát.
Marie boire-PRES DET chaud thé-ACC
- (25) a. Kati aime la soupe brûlante.
b. Kati forrón szereti a levest.
Kati brûlant-ADV aime-PRES DET soupe-ACC
c. Kati szereti a forró levest.
Kati aime-PRES DET brûlant soupe-ACC

Notons que l'ambiguïté en français n'apparaît que si l'on ne tient pas compte de la prosodie. En effet, la lecture prédicative se distingue de la lecture attributive par une pause avant l'adjectif.

De plus, une différence syntaxique importante existe entre les deux langues. Seul le français autorise la construction d'une clivée avec le prédicat secondaire, cette même structure clivée n'existe pas en hongrois.

- (26) a. C'est chaud que Marie boit le thé.
b. *Melegen, ahogy Mari issza a teát.

L'adverbe *melegen* en (26b) ne peut jamais fonctionner comme prédicat.

En (24b) la prédication secondaire, c'est-à-dire *melegen*, occupe la position de focus sans avoir nécessairement une lecture contrastive, lecture qui n'est pas liée uniquement à cette position. En effet, la position de cet adverbe est complètement libre.

5.2. Constructions résultatives à verbe complexe en hongrois

Ces constructions posent des problèmes de traduction en français. Le verbe *söpör* 'balayer' n'est résultatif ni en hongrois, ni en français, mais dans l'exemple (27) ce verbe est accompagné du résultatif *tisztára* (*tiszta* 'propre' + *ra* 'sub'), qui rend le syntagme verbal résultatif. Ce syntagme est de structure : Adj-sub + V. En hongrois il s'agit bien d'une prédication secondaire, pourtant la traduction française

en (a) est incapable de rendre compte simultanément de 'balayer' et de 'devenir propre'. Une interprétation fidèle de la phrase (27) demanderait de pouvoir coordonner deux prédications comme en (27b).

(27) Péter tisztára söpörte a szőnyeget.
Pierre propre-SUB balayer-PASS DET tapis-ACC

(a) 'Pierre a nettoyé le tapis'.

(b) 'Pierre a balayé le tapis et le tapis est propre'.

On a une situation comparable en (28).

(28) Pali szárazra törölte az asztalt.
Paul sec-SUB essuyer PASS DET table-ACC

(a) 'Paul a essuyé la table'.

(b) 'Paul a essuyé la table et la table est sèche'.

L'interprétation complète de (28) est à nouveau (28b) et non (28a).

Notons qu'en hongrois la résultativité peut également être exprimée par un préverbe, (par exemple *meg-töröl* 's'essuyer comme dans *essuie-toi les mains*, *fel-töröl* 'nettoyer comme dans *nettoyer le sol*' ; *le-töröl* 'essuyer comme dans *essuie-toi les pieds*'). Par contre il n'y a pas de préverbe qui corresponde à la prédication secondaire exprimée par les constructions Adj-sub + V en (27) et (28). Il faut ajouter que les verbes avec préverbe expriment la résultativité mais aussi qu'ils nécessitent des objets spécifiques. Il s'ensuit que ces verbes sont des lexèmes autonomes alors que les constructions Adj-sub + V forment un paradigme ouvert librement construit et dont l'interprétation est compositionnelle.

Dans les exemples cités, (27) et (28), le résultatif occupe la position de focus, cette position du résultatif n'est pourtant pas nécessaire. Les variantes de (28) en (29a,b) sont également des constructions résultatives.

(29) a. Szárazra Pali törölte az asztalt.
sec-SUB Paul essuyer-PASS DET table-ACC
'C'est Paul qui a essuyé la table'.

b. Pali az asztalt törölte szárazra.
Paul DET table-ACC essuyer-PASS sec-SUB
'C'est la table que Paul a essuyé'.

En (29a) le constituant *Pali* est dans la position de focus et il doit de plus être interprété comme focus contrastif. Cette remarque vaut également pour le constituant *az asztalt* dans (29b). La phrase (28) est un exemple de phrase neutre, ceci ne sera jamais le cas de (29a et b).

D'un point de vue syntaxique, tous les exemples hongrois ont une structure commune particulière : dans une phrase neutre le constituant qui exprime la prédication secondaire occupe la position immédiatement à gauche de V (la position du focus). Étant donné que la particule négative doit, elle aussi, occuper cette position, ce constituant doit alors se déplacer (normalement à droite de V, sauf s'il s'agit d'une structure contrastive). Par exemple :

- (30) a. Péter fiatalon látta ezt a filmet.
 Pierre jeune-ADV voir-PASS DEM film-ACC
 'Pierre a vu ce film jeune'.
 b. Péter nem látta fiatalon ezt a filmet.⁵
 Pierre NEG voir-PASS jeune-ADV DEM film-ACC
 'Pierre n'a pas vu ce film jeune'.

La situation est comparable quand on a un verbe avec préverbe comme *meg-néz* 'regarder'.

- (31) a. Péter fiatalon nézte meg ezt a filmet.
 Pierre jeune-ADV regarder-PASS PART DEM film-ACC
 'Pierre a vu ce film jeune'.
 b. Péter nem nézte meg fiatalon ezt a filmet.
 Pierre NEG regarder-PASS PART jeune-ADV DEM film-ACC
 'Pierre n'a pas vu ce film jeune'.

La particule négative agit de façon analogue dans une construction résultative.

- (32) a. Mária bőre szabta a ruhát.
 Marie large-SUB couper-PASS DET robe-ACC
 'Marie a coupé la robe large'.
 b. Mária nem szabta bőre a ruhát.
 Marie NEG couper-PASS large-SUB DET robe-ACC

Cependant, il n'y a pas de constructions comparables à (31b) pour le résultatif cela est dû au fait que les préverbes et les résultatifs sont en distribution complémentaire.

- (33) a. Mária át-szabta a ruhát.
 Marie PART-couper-PASS DET robe-ACC
 'Marie a repris les coutures de la robe'.
 b. Mária bőre szabta a ruhát.
 Marie large-SUB couper-PASS DET robe-ACC
 'Marie a coupé la robe large'
 c.*Mária bőre át-szabta a ruhát.
 Marie large-SUB couper-PASS DET robe-ACC
 d.*Mária át bőre szabta a ruhát.
 Marie PART large-SUB couper-PASS DET robe-ACC

(33a) montre que le verbe *szab* admet un préverbe, en (33b) c'est le résultatif que l'on trouve à gauche du verbe, mais (33c), dans lequel le verbe est précédé par un préverbe ne peut admettre un résultatif. La phrase reste non grammaticale si le préverbe est déplacé et le résultatif est mis dans la position de focus (33d). La distribution complémentaire du résultatif et du préverbe s'explique par le fait que, dans une phrase neutre, le résultatif et le préverbe peuvent occuper la

⁵ Dans le cas d'une structure contrastive, on aurait *Péter nem fiatalon látta ezt a filmet* 'Ce n'est pas quand il était jeune que Pierre a vu ce film', impliquant qu'il a vu le film quand il n'était plus jeune.

position de focus syntaxique mais il faut choisir l'un ou l'autre pour occuper cette position.

Les constructions 'préverbe+verbe' sont considérées comme 'verbes complexes' (Komlósy 1992, Ackerman & Webelhuth 1998⁶). Étant donné que les constructions résultatives se comportent exactement comme les verbes complexes à préverbe et que les unes comme les autres possèdent les mêmes propriétés, on peut intégrer les résultatifs dans la classe des verbes complexes.

Les verbes complexes forment une unité sémantique ce qui se manifeste, entre autres choses, par la possibilité de nominalisation. Les résultatifs permettent la nominalisation aussi facilement que les verbes à préverbes.

- (34) a. fel-mászik 'vers le haut – grimper' – fel-mász-ás 'le fait de grimper'
 be-rendez 'vers l'intérieur – organiser' – be-rendez-és 'le fait d'organiser, de meubler'
 b. pirosra fest 'rouge-sub peindre' – pirosra fest-és 'le fait de peindre en rouge'
 szárazra töröl 'sec-sub essuyer' – szárazra töröl-és 'le fait d'essuyer'

Donc (34a,b) montrent qu'il n'y a pas de différence entre verbes à préverbes et constructions résultatives du point de vue de la nominalisation, on a affaire à une unité sémantique.⁷

5.3. *Prédication secondaire en français et épithète en hongrois*

Considérons les exemples suivants.

- (35) a. Pierre écrit des articles courts.
 b. Pierre les écrit courts.
 c. Péter rövid cikkeket ír.
 Pierre court article-PL-ACC écrire-PRES
 d. *Péter cikkeket rövidre ír.
 Pierre article-PL-ACC court-SUB écrire-PRES
- (36) a. Pierre aime les cigarettes douces.
 b. Pierre les aime douces.
 c. Péter a gyenge cigarettát szereti.
 Pierre DET doux cigarette-ACC aimer-PRES
 d. *Péter gyengén szereti a cigarettát.
 Pierre doux-SUPER aimer-PRES DET cigarette-ACC

Les phrases (35a) et (36a) sont ambiguës entre une interprétation de prédication secondaire et d'adjectif épithète alors que (35b) et (36b) ne peuvent être interprétés que comme prédication secondaire. En (35c) et (36c) il n'y a pas de

⁶ Ackerman, Farrell & Gert Webelhuth, *The Theory of Predicates*, Stanford, CSLI Publications, 1998 et Komlósy, 1992, *op. cit.*

⁷ Notons qu'aucune nominalisation n'est possible dans le cas des constructions descriptives: *részegen találkozás 'ivre-ADV rencontrer-NOM, le fait de rencontrer ivre', *kopaszon látás 'chauvc-ADV voir-NOM, le fait de voir chauve'.

prédication secondaire et l'interprétation de (35b) et (36b) ne peut être rendue en hongrois par une prédication secondaire.⁸ Il nous semble qu'aucune généralisation ne peut être tirée de ces exemples : il s'agit de propriétés idiosyncrasiques des verbes.

6. Quelques conclusions

Les propriétés de la prédication secondaire en français et en hongrois sont étroitement liées aux différences de la structure syntaxique des deux langues. En hongrois toutes les fonctions syntaxiques sont marquées morphologiquement ce qui n'est pas le cas en français. La possibilité de construire des verbes complexes avec un composant résultatif d'une façon productive est une deuxième propriété importante du hongrois qui le distingue du français. Ces deux propriétés déterminent essentiellement le comportement des prédicats secondaires en hongrois.

⁸ On notera que (35a) correspond à une prédication résultative et (36a) à une prédication descriptive.

La traduction en finnois des prédications secondes détachées du français

Dans cet article, nous nous intéresserons à deux problématiques :

- les prédications secondes détachées et leur traduction en finnois
- la distinction éventuelle entre les prédications secondes participiales et les gérondifs en finnois.

1. La prédication seconde

La 'prédication seconde' (PRÉD2) est traditionnellement définie sur plan sémantico-syntaxique comme « un type de séquence qui, malgré son statut syntaxiquement intégré, exprime sémantiquement un contenu phrastique à l'intérieur même de la phrase ». ¹ L'examen des principales contributions sur la question fournit les traits basiques suivants :

- i) l'instauration d'un **lien prédictif de type attributif** entre un thème et un prédicat, mais sans marque verbale de prédication : selon Cadiot et Furukawa, la prédication seconde « exprime sémantiquement un contenu phrastique » ; d'après Wilmet, elle est « greffée sans copule sur un terme quelconque de la prédication première » ; ²
- ii) un **rapport de dépendance** de cette prédication envers une prédication supérieure : Cadiot et Furukawa parlent de son « statut syntaxiquement intégré », Melis d'une « relation prédictive intégrée dans une prédication à un niveau supérieur » ; ³
- iii) le **caractère surajouté** à l'énoncé : d'après Neveu, la prédication seconde est « facultative, surajoutée à l'énoncé », et elle « occupe une position périphérique à la structure argumentale de l'énoncé » ⁴.

Le terme de prédication seconde est utilisé dans la description linguistique du français pour désigner une très large gamme de constructions apparemment assez disparates dont aucune ne correspond entièrement à ces traits basiques, et nous nous demandons si les constructions regroupées sous ce terme et dont nous donnons

¹ P. Cadiot et N. Furukawa (éds.), « La prédication seconde », *Langue française*, 2000, 127.

² Cadiot et Furukawa, *op. cit.* ; M. Wilmet, *Grammaire critique du français*, Bruxelles, Duculot, 1998.

³ Cadiot et Furukawa, *op. cit.* ; L. Melis, « La prédication seconde : présentation », *Travaux de linguistique* 17, 1988, 7-12.

⁴ F. Neveu, « Quelle syntaxe pour l'apposition ? Les types d'appariement des appositions frontales et la continuité référentielle », *Langue française*, 125, 2000, 120-121.

quelques exemples ci-dessous ne devraient pas être mieux définies et s'il ne faudrait pas distinguer entre prédications *secondes* et prédications *secondaires*⁵ :

- (1)
- a) *Sa nièce arrivant*, c'était le feu dans la maison.
 - b) *Enfant*, Jean faisait du sport.
 - c) Jean est parti, *furieux*.
 - d) *Regardant à sa gauche*, il vit le facteur qui sortait de sa maison.
 - e) Il y a encore une place *de libre*.
 - f) Je bois mon café *chaud*.
 - g) Il considère cette affaire *comme importante*.
 - h) J'ai la tête *qui tourne*.

Ici, nous n'examinerons qu'un certain type de prédications secondes adjectivantes⁶ détachées, c'est-à-dire les adjectifs et les participes présents (ex. 1c et 1d), les participes passés ayant été traités dans un autre travail.⁷ Nous nous demandons à quelles constructions finnoises elles correspondent théoriquement et si ces constructions sont vraiment utilisées dans les traductions du français en finnois. Nous définirons d'abord le concept de *prédication seconde détachée*, pour aborder ensuite la partie contrastive.

Combettes nomme trois propriétés qui distinguent les « constructions détachées » des autres tours détachés⁸ :

a) Elles peuvent occuper trois places différentes dans la phrase (initiale, finale, médiane), ce qui en exclut les appositions nominales « identifiantes » : Jean, *mon cousin*, est parti / **Mon cousin*, Jean, est parti / *Jean est parti, *mon cousin*), tandis que les appositions « caractérisantes », « typantes » ou « localisantes »⁹ font bien partie de ces constructions : *Enfant*, Jean faisait du sport / Jean, *enfant*, faisait du sport / Jean faisait du sport, *enfant* :

- (2)
- a) *Stupéfaite*, elle s'immobilisa.
 - b) Cette décision, *trop hâtive*, a été mal acceptée.
 - c) Il est sorti, *exaspéré par ces remarques*.¹⁰

b) Elles constituent une proposition réduite, avec une relation sous-jacente sujet / prédicat (Jean est parti, *furieux* > Jean est parti et il était furieux), donc une prédication seconde.

c) Elles ont un référent sous-jacent dans la principale (cf. exemples 2a-c ci-dessus) : il y a donc une *relation* de coréférence entre le référent sous-jacent à la construction

⁵ E. Havu et M. Pierrard, « La prédication seconde en français : essai de mise au point », *Travaux de Linguistique* 57, 2009 ; v. aussi M.-J. Gouesse et F. Kiefer dans ce même volume.

⁶ Adjectifs, participes passés et participes présents.

⁷ E. Havu, « Quelques problèmes liés à la traduction en finnois des participes passés français », *Neophilologische Mitteilungen* 3 CIII, 2002, 363-381.

⁸ B. Combettes, *Les constructions détachées en français*. Paris, Ophrys, 1998, 10-15.

⁹ cf. M. Forsgren, « Éléments pour une typologie de l'apposition en linguistique française », in D. Kremer (éd.), *Actes du XVIIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1986, 597-612.

¹⁰ Exemples de Combettes, *op. cit.*, 11.

détachée et le référent auquel renvoie l'expression nominale (p. ex 2c : *Il est sorti et il était exaspéré...*).

Par contre, les dislocations qui sont également des constructions détachées sont elles-mêmes référentielles, et la coréférence s'établit entre l'expression référentielle et une anaphore / cataphore pronominale. L'élément disloqué pourrait prendre la place du pronom clitique, tandis que dans le cas d'une prédication seconde, cela n'est pas possible¹¹ :

- (3) a) Maric, elle n'est pas venue [+DIS ; +DET ; -PRED 2] :
Maric n'est pas venue
b) Jeune, elle faisait du sport. [-DIS ; +DET ; +PRED 2] :
* Jeune faisait du sport

Les prédications secondes adjectivales et participiales se distinguent des adjectifs et participes épithètes entre autres par le fait qu'elles ne font pas partie du syntagme nominal ; elles ne sont donc pas remplaçables par un pronom personnel, tandis que le syntagme nominal dont l'épithète fait partie l'est :

- (4) a) Cette décision, *trop hâtive*, a été mal acceptée > *Cette décision, *le*, a été mal acceptée > Elle a été mal acceptée *parce que trop hâtive*.
b) Cette décision *trop hâtive* a été mal acceptée > *Elle* a été mal acceptée.

D'un point de vue informationnel, les prédications secondes détachées apportent une information supplémentaire à un élément déjà mentionné dans le contexte antérieur (thématique) ou à un élément nouveau (rhématique) qui vient d'être introduit, et elles peuvent avoir de multiples valeurs interprétatives (description, temps, cause, concession...). Ces constructions sont très courantes dans la langue médiatique (orale ou écrite) et chez certains auteurs, mais ne sont pas non plus absentes de certains types d'oral spontané.¹²

2. La prédication seconde et le finnois

Le finnois aussi connaît des prédications supplémentaires (*predikatiivinen täydennys*) qui ne sont toutefois pas appelées *prédications secondes* ; elles ne sont jamais détachées et ne font pas partie d'un niveau de langue spécifique. Hakulinen et Karlsson ainsi que Hakulinen *et alii* comptent parmi les prédications supplémentaires les « *predikatiiviadverbiaali* » (adverbiaux prédicatifs)¹³ qui sont

¹¹ B. Combettes, *op. cit.*, 14 ; E. Havu et M. Pierrard, « Le détachement est-il une propriété basique de la prédication seconde ? », *L'Information grammaticale* 109, 2006, 20-26.

¹² C. Blanche-Benveniste, *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys, 59 ; E. Havu et M. Pierrard, « Prédication seconde et type de discours : les adjoints participiaux dans les médias oraux », in M. Broth *et alii* (éds) *Le français parlé des médias*, Stockholm, Actes du colloque de Stockholm 8-12 juin 2005, 2007, 273-288.

¹³ A. Hakulinen et F. Karlsson, *Nykysuomen lauseoppi*, Helsinki, Suomalaisen kirjallisuuden seura, 1995 (1988), 213 ; A. Hakulinen *et alii*, *Iso suomen kielioppi*, Helsinki, Suomalaisen kirjallisuuden seura, 2004 § 866, §974ff.). Le terme « *adverbiaali* » est intéressant. En français, une prédication seconde peut avoir une valeur interprétative adverbiale (circonstancielle), mais garde sa fonction grammaticale (appositive, attributive..., cf. E. Havu et M. Pierrard, « Prédication seconde et lien appositif : Intégration de

soit à l'essif pour exprimer un état, soit au translatif pour marquer une transformation, mais parfois aussi à l'allatif ou à l'ablatif. En traduction française, on trouverait des attributs facultatifs de sujet ou des attributs d'objet, donc des prédications secondes liées, mais jamais des constructions détachées :

- (5) a) Ruoka säilyy *kylmänä* jääkaapissa (essif)
'La nourriture se conserve *froide* dans le frigo.'
b) Pidän häntä *mukavana* (essif) 'Je le trouve *sympathique*'
c) Eikka ojensi selkäsä *suoraksi* (translatif)
'Eikka a dressé son dos *droit*' > s'est redressé
d) Tämä maistuu *hyvältä* (ablatif) / *hyvälle* (allatif)
'Cela a le goût *bon*' > Cela a bon goût

Les adjectifs détachés français pourraient être traduits par un essif, qui, dans son sens « prototypique », marque un état transitoire (Hakulinen *et alii*¹⁴ : « muutosaltis ominaisuus ») : *Hän on sairaana* (essif) ≠ *hän on sairas* (nominatif) 'Il est malade en ce moment ≠ C'est quelqu'un qui est malade'), mais qui peut également avoir des valeurs interprétatives, surtout celles de cause ou de condition¹⁵. La valeur de concession semble devoir être paraphrasée par une subordonnée (ex. 6d) :

- (6) a) *Jeune*, il faisait du sport 'Nuorena hän urheili »
b) *Malade*, il doit rester à la maison 'Sairaana hänen täytyy jäädä kotiin'
c) *Malade*, il devrait rester à la maison 'Sairaana hänen täytyisi jäädä kotiin'
d) Bien que *jeune*, il sait déjà de quoi il s'agit 'Vaikka hän onkin nuori [Bien qu'il soit jeune], hän tietää, mistä on kyse'

Si la prédication seconde française détachée est purement descriptive et marque un état non transitoire, l'essif ne peut pas être choisi. Dans ce cas, la prédication seconde ne pourrait être traduite que par une relative ou par un adjectif épithète ('substantiivin etumäärteenä toimiva adjektiivi'). Toutefois, ce dernier faisant partie du syntagme nominal (v. ci-dessus), la valeur informationnelle de la prédication seconde (qui « exprime sémantiquement un contenu phrastique », qui a un « caractère surajouté ») se perdrait :

- (7) *Transparent*, [...], ce fard [...] accentue les volumes des lèvres et [...] (Le Monde 27.5.00 / 32)
**Värittömänä* tämä voide korostaa huulten volyymia ja [...] > Tämä voide, joka on väritön [Ce fard qui est transparent] / Tämä väritön voide korostaa [...] [Ce fard transparent]

En ce qui concerne les participes présents français détachés (ex. 1d), ils peuvent être considérés comme des converbes¹⁶, tout comme les gérondifs, formes

prédicats et point d'ancrage », *Faits de Langues* 30 & 31, 2009, 357-368.

¹⁴ Hakulinen *et alii*, *op. cit.*, § 975.

¹⁵ Hakulinen *et alii*, *op. cit.*, § 1258 ; cf. aussi R.-L. Valijärvi, *A Corpus-Based Study on the Degrees of Lexicalization and Grammaticalization of Finnish Converbs*, Uppsala, Uppsala Universitet (thèse de doctorat), 2007.

¹⁶ « nonfinite verb form[s] whose main function is to mark adverbial subordination » : M. Haspelmath, The converb as a cross-linguistically valid category, Haspelmath, M. et König, E. (éds), *Converbs in Cross-Linguistic Perspective*, Berlin – New York, Mouton de Gruyter, 1995, 3.

converbaux « par excellence »¹⁷, et les deux formes en –ant peuvent apparaître dans le même paradigme, tout en ayant des fonctions syntaxiques différentes¹⁸ :

- (8) a) *Regardant* à sa gauche, il vit le facteur
Il regarda et il vit : succession, ancrage nominal : prédication seconde
b) *En regardant* à sa gauche, il vit le facteur
Simultanéité, ancrage verbal : complément circonstanciel

Toutefois, le finnois ne connaît pas de gérondif, et le participe présent finnois est seulement adjectival, jamais verbal, et fonctionne uniquement comme épithète ou attribut¹⁹ :

- (9) a) *Viehättävä* nainen / Tämä nainen on *viehättävä*
Une femme *charmante* / Cette femme est *charmante*
b) Elle sourit toujours, *charmant* tout le monde.
*Hän hymyilee aina *viehättävä* kaikki.

Par contre, le finnois connaît d'autres formes converbaux, à savoir des infinitifs, dont trois s'emploient dans la traduction des verbes français (v. corpus examiné)²⁰ :

- l'instructif du deuxième infinitif : sens basique : manière (*juosten* 'en courant') ; autres valeurs interprétatives : co-incidence, postériorité, moyen, cause, concession, conséquence, explication, opposition...
- l'inessif du deuxième infinitif : sens basique : co-incidence temporelle (*juostessa* 'pendant la course') ; autres valeurs interprétatives : condition, opposition, moyen, cause, but ...
- l'adessif du troisième infinitive : sens basique : instrument (*juoksemalla* 'par la course / en courant') ; autres valeurs interprétatives : manière, co-incidence, condition... :

- (10) a) He tulivat *juosten* 'Ils sont arrivés en courant'.
b) He ihailivat *juostessaan* maisemia 'Ils admiraient les paysages en courant'
c) He laihtuivat *juoksemalla* 20 km päivässä 'Ils ont maigri en courant 20 km par jour'.

Les formes converbaux finnoises forment, d'après Hakulinen *et alii* des « adverbialimäärte » ('compléments adverbiaux')²¹ ; en finnois, on ne fait donc

¹⁷ O. Halmøy, *Le gérondif en français*, Paris, Ophrys, 2003, 154 ; M. Haspelmath, *op. cit.*

¹⁸ O. Halmøy, *op. cit.*, 156-157 ; M. Herslund, « Le participe présent comme co-verbe », *Langue française*, 127, 2000, 86-94 ; E. Havu et M. Pierrard, « Participe présent et co-verbialité », in H. Nölke *et alii* (éds) *Grammatica. Festschrift in honour of Michael Herslund*, Bern, Peter Lang, 2005, 137-151.

¹⁹ Hakulinen & alii, *op. cit.*, 148, 487 ; V. Koivisto, « Monikasvoinen-mA ja suomen agenttipartisiipin tausta », in : I. Herlin et L. Visapää (éds) *Suomen infinittien rakenteiden dynamiikka*, Helsinki, SKS, 2005, 148 ; Valijärvi, *op. cit.*, 32.

²⁰ I. Herlin *et alii*, « Kas siinä pulma », in : I. Herlin et L. Visapää (éds), *Suomen infinittien rakenteiden dynamiikka*, Helsinki, SKS, 2005, 26 ; E. König et J. van der Auwera, « Adverbial participles, gerunds and absolute constructions in the languages of Europe », in : J. Bechert, G. Bernini et C. Buridant (éds.) *Toward a typology of European Languages*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1990, 537, Valijärvi, *op. cit.*, 13, 32 ; valeurs interprétatives v. p. ex. Valijärvi, *op. cit.*, 3-4, 39 ; Hakulinen *et alii*, *op. cit.*, 2004, §515 ff., §543 ff., §1251, §1263.

pas la distinction entre la forme adjectivale du verbe (français : participe présent) qui, tout en fonctionnant comme une prédication seconde, peut avoir une valeur interprétationnelle converbale, donc circonstancielle, et la forme adverbiale du verbe (français : gérondif), qui a toujours une valeur converbale et qui fonctionne régulièrement comme un complément circonstanciel : l’infinitif finnois est toujours adverbial, tandis que le participe présent finlandais ne peut jamais remplir la fonction d’un verbe et avoir une valeur circonstancielle.

Comme ce travail porte uniquement sur les constructions à prédication seconde, nous n’examinerons pas ici la traduction des gérondifs²². Le matériel examiné jusqu’à présent montre toutefois que l’adessif du 3^e infinitif n’est employé par les traducteurs que dans la traduction des gérondifs, les deux autres infinitifs apparaissant pour traduire les deux formes *-ant*.

Dans les cas où le participe français est purement descriptif et non transitif, sans aucune valeur interprétative circonstancielle, et donc non converbal, on doit, dans la traduction, avoir recours à une subordination ou à une structure épithétique où apparaît le participe présent (cf. adjectifs) :

- (11) Les lecteurs sont en droit de protester quand une information d’une certaine importance, datant de la veille, ne figure pas dans Le Monde. (Le Monde 12-13.6.2005 / 12)
Lukijoilla on oikeus valittaa, jos suhteellisen tärkeä uutinen, joka kertoo edellisen päivän Tapahtumista qui raconte les événements de la veille, ei ole Le Mondessa / jos suhteellisen tärkeä edellisen päivän tapahtumista kertova uutinen ei ole Le Mondessa.

Les adjectifs et participes présents apparaissant en français dans une construction détachée à prédication seconde doivent donc être traduits par des moyens très différents en finnois, qui distingue très clairement, non seulement par la forme employée, mais aussi par le cas choisi, les formes purement adjectivales des formes converbales. Le tableau (1) montre les différents moyens finnois de traduire en théorie les constructions françaises. Dans le chapitre suivant, nous verrons comment les prédications secondes ont effectivement été traduites.

Tableau 1 : Prédications secondes adjectivales et participiales : solutions de traduction possibles (formes non finies)

	Adjectif à l’essif (état transitoire)	Adjectif / participe épithète (état non transitoire)	Converbe (instructif du 2 ^e infinitif)	Converbe (inessif du 2 ^e infinitif)
adjectif	x	x		
part. prés.		x	x	x

²¹ Hakulinen *et alii*, *op. cit.*, §495.

²² Les correspondances entre les formes en *-ant* soulèvent la question de savoir si les gérondifs détachés français ne pourraient pas être comptés parmi les constructions à prédication seconde. D’après Combettes (*op. cit.*, 19), le fonctionnement des gérondifs permet de les y classer, alors que Neveu (*op. cit.*, 31) s’y oppose, car les gérondifs, formes adverbiales du verbe, n’ont pas d’incidence nominale.

3. La traduction en finnois des adjectifs et participes présents en prédication seconde

Nous examinerons maintenant plus en détail la traduction finnoise des prédications secondes détachées françaises contenant un adjectif ou un participe présent, en nous demandant si les constructions présentées ci-dessus y sont effectivement utilisées. Il s'agit de la traduction des romans *Stupeur et tremblements* (1999) d'Amélie Nothomb par Annikki Suni (*Nöyryin palvelijanne*, 1999) et *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part* d'Anna Gavalda (1999) par Titia Schuurman (*Kunpa joku odottaisi minua jossakin*, 2001).

Comme la position de la prédication seconde (initiale, médiane, finale) a clairement un impact sur sa valeur interprétationnelle des prédications secondes²³, ces trois positions seront prises en considération. En position médiane, les constructions examinées occupent généralement la place postN (*L'ouvrage, racontant l'histoire de X, a paru hier*), ce qui est aussi possible en position finale, par exemple si la prédication seconde réfère à un complément d'objet (*Gallimard vient de publier ce livre, racontant l'histoire de X*).

3.1. Adjectifs

Les adjectifs initiaux sont le plus souvent traduits par un essif :

- (12) *Blême*, elle m'appela. (Nothomb, 62)
Kalpeana hän kutsui minut luokseen (Suni, 41)

Si, en position initiale, la traductrice a choisi une autre construction (ici : attribut), la prédication seconde française est généralement plus complexe (adjectif accompagné de complément(s)) :

- (13) *Enchantée de ma docilité face à ses désirs*, Fubuki trouva une repartie équitable :
[...] (Nothomb, 169)
Fubuki *oli innoissaan* siitä miten nöyrästi minä myötäilin hänen halujaan. (Suni, 114)
[Fubuki *était enchantée* de ...]
?? *Inmostuneena* nöyrästä suhtautumisestani hänen toiveisiinsa...

Suni a traduit les adjectifs médianes postN par un attribut du sujet (14a), tandis que chez Gavalda, on trouve plusieurs adjectifs postN finaux, qui ont été traduits par une construction épithétique (14b) :

- (14) a) Fubuki, déjà *blême* de rage, demanda : [...] (Nothomb, 65)
Fubuki *oli raivosta kalpea* kysyessään : [...] (Suni, 44) [F. *était blême* de rage]
b) Lundi, il demandera à sa secrétaire d'appeler Salomon. Il pense un instant aux seins de sa secrétaire, très *petits*. (Gavalda, 43)
Hetken hän ajatteli sihteerinsä *pikkuisia* rintoja. (Schuurman, 37) [Il pense un instant aux *petits* seins de...]

²³ Havu et Picrard, *op. cit.*, 2008.

Dans quelques cas isolés, il est impossible de savoir si l'adjectif final est en position postN ou s'il se rapporte au sujet ; dans l'exemple suivant, Schuurman a opté pour une position postN :

- (14) c) La voilà partie dans un show d'enfer, *incontrôlable*. (Gavalda, 181)
 Ja hän heittäytyi aivan *hillittömään* showhun (Schuurman, 159) [dans un show tout à fait *incontrôlable*]

La grande majorité des adjectifs finaux sont traduits par un adverbe, comme si l'adjectif avait une valeur converbale et constituait un adjectif à valeur adverbiale (15a, b) (cf. constructions où c'est le cas : *rouler italien, manger japonais* ; cf. aussi *pareil que* dans 15c, qui équivaut à l'adverbe *comme*) :

- (15) a) Vous y avez mis le temps, observa-t-elle, *narquoise*. (Nothomb, 87)
 Kyllähän se kestikin, huomautti Fubuki *ivallisesti*. (Suni, 58) [observa-t-elle '*narquoise*ment']
- b) Il lui a répondu, faussement *distrain*, en la faisant tourner sur elle-même. (Gavalda, 123)
 Nuorukaincn vastasi muka *hajamielisesti* samalla kun pyöritti tyttöä : [...] (Schuurman, 107) [Il lui a répondu 'faussement *dista*itement']
- c) Elle m'a encore souri, *pareil que* la première fois. (Gavalda, 64)
 Ambra hymyili minulle taas, *kuten* ensimmäisellä kerralla (Schuurman, 57) [*comme*]

Toutefois, Schuurman traduit parfois des adjectifs finaux également par un adjectif à l'essif ; Suni reste plus fidèle aux interprétations adverbiales, tandis qu'il est impossible de distinguer une stratégie de traduction dans la variation adjectif / adverbe chez Schuurman :

- (16) Je le regarde, *amusée*. (Gavalda, 13)
 Katselen häntä *huvittuneena* (Schuurman, 10)

3.2. Participes présents

Les participes présents occupent la place finale dans presque tous les exemples, les participes postN manquant entièrement. Dans le seul exemple où le participe présent détaché occupe la position initiale, il peut être considéré comme précédant légèrement l'événement décrit dans la proposition principale, et on trouve en finnois le partitif du participe passé passif qui correspond généralement au participe passé français :

- (17) Ce fut là que notre sympathique Batave, sans le savoir, compromit sa contribution à l'essor de la race curasienne : *avisant* un dirigeable dans le ciel, il courut jusqu'à la baie vitrée. (Nothomb, 111-112)
 Ja silloin meidän miellyttävä bataavimme aivan tietämättään vaaransi mahdollisuutensa päästä kehittämään curaasialaista rotua : *huomattuaan* taivaalla ilmalaivan hän ryntäsi ikkunan äärcen. (Suni, 75) [*ayant avisé*]

Cette solution s'explique peut-être par le fait qu'un infinitif finlandais exprime difficilement une succession, bien qu'Otermaa et Pokela aient trouvé cet emploi, jugé maladroit par les puristes, même dans des textes écrits²⁴.

A la finale, la seule forme non finie utilisée pour traduire les participes présents détachés est l'instructif du deuxième infinitif, qui marque prototypiquement la manière, mais qui peut aussi avoir une valeur causale (cf. ci-dessus) :

- (18) a) [...] : je servis chaque tasse avec une humilité appuyée, *psalmodiant* les plus raffinées des formules d'usage, *baissant* les yeux et m'inclinant. (Nothomb, 19)
 [...] : tarjoilin jokaisen kupin korostetun nöyrästi *lausuen* tyylikkäimmät kohteliaisuusfraasit, *painaen* katseeni ja kumartaen. (Suni, 130) : manière
- b) L'espace d'un instant, il sourit, *croyant* que, dans ma gaucherie légendaire, je m'étais trompé de commodités. (Nothomb, 138-139)
 Hetken hän hymyili *luullen*, että minä legendaarisessa avuttomuudessani olin erchtynyt mukavuuslaitoksesta. (Suni, 94) : cause

Cependant, dans la majeure partie des phrases, les traductrices ont opté pour une construction à verbe fini (19a-b). Parfois, la solution peut s'expliquer par la lourdeur d'une traduction directe (19b : la prédication seconde, traduite par une forme négative en finnois, aurait pu être mis à l'abessif du 2^e infinitif, mais on trouve déjà cette forme dans la proposition principale (*sans appréhension* > 'pelkäämättä') :

- (19) a) L'ignoble vice-président m'avait commandé une bière, *trouvant* sans doute qu'il n'était pas assez gros comme ça. (Nothomb, 90)
 Ihottava Omochi oli tilannut minulta oluen, *luuli* kai ettei ollut vielä tarpeeksi lihava. (Suni, 60) [...m'avait commandé une bière, [il] *croyait* sans doute que...]
- b) [...] : je m'y rendis sans la moindre appréhension, *ignorant* ce qu'il me voulait. (Nothomb, 43)
 [...] : menin sinne pelkäämättä lainkaan, *sillä en tiennyt* mitä asiaa hänellä oli. (Suni, 29) [...sans la moindre appréhension, car j'*ignorais* ce qu'il me voulait]

Parfois, la traductrice de Nothomb a opté pour une phrase coordonnée, ce qui donne l'impression d'une légère succession à l'action exprimée dans la proposition principale :

- (20) De fait, quand il passait par notre bureau, elle se lançait dans une parade nuptiale frénétique, *tournant et retournant* sa ceinture. (Nothomb, 109)
 Ja kun hän käveli toimistomme läpi, Fubuki todella aloittikin soidinmenot, *ja käänteli ja vääniteli* vyötään. (Suni, 73) [*et tournait et retournait* sa ceinture]

²⁴ A. Otermaa, « Hilsettä ja herrastelua ? Toisen infinitiivin instruktiivin ohjailu ja kielenhuollon ideologiat », in : I. Herlin et L. Visapää (éds), *Suomen infiniittisten rakenteiden dynamiikkaa*, Helsinki, SKS, 2005, 333 ; H. Pokela, « Kirjakieltä kehittäen – Lönnrotin 2. infinitiivin instruktiivi », in : I. Herlin et L. Visapää. (éds), *Suomen infiniittisten rakenteiden dynamiikkaa*, Helsinki, SKS, 310.

4. Conclusion

Nous nous sommes d'abord demandé quelles étaient les constructions finnoises correspondant aux prédications secondes détachées du français qui contenaient une forme adjectivante, soit un adjectif, soit un participe présent. Nous avons pu constater que le finnois ne connaît pas de prédications secondes adjectivantes détachées et que les adjectifs s'y comportent d'une manière très différente des participes présents :

- les **adjectifs** prédicatifs transitionnels avec valeur circonstancielle peuvent se traduire par un essif, cas connaissant également différentes valeurs interprétatives, tandis que les adjectifs prédicatifs non transitionnels et purement descriptifs n'ont pas vraiment de bonne forme correspondante en finnois et doivent être traduits par une subordonnée ou par une construction épithétique.

- les **participes présents** prédicatifs ayant un emploi converbal ne peuvent pas être traduits par un participe présent finlandais, forme connaissant uniquement un emploi épithétique ou attributif, mais par des formes verbales du finnois, c'est-à-dire des inessifs ou instructifs du deuxième infinitif. Les participes présents purement descriptifs sans valeur verbale, doivent être traduits en finnois par des participes présents épithétiques ou des subordonnées (cf. adjectifs).

Deuxièmement, nous avons examiné la traduction des prédications secondes détachées adjectivantes dans deux romans, et nous avons pu constater que seuls les adjectifs apparaissaient dans les trois positions dans ces ouvrages, tandis que les participes présents y occupaient presque uniquement la place finale. Si les traductrices avaient opté pour une traduction avec une forme non finie :

- les **adjectifs détachés** étaient traduits à l'initiale par un adjectif à l'essif, en position postN par un adjectif attribut de sujet ou par un adjectif épithète, et à la finale par un adverbe ou, bien plus rarement, par un adjectif à l'essif.

- les **participes présents** étaient traduits à la finale par l'*instructif* du deuxième infinitif correspondant assez bien aux différentes valeurs interprétationnelles des participes (toutefois, les traductions avec verbe fini - subordonnées, coordinations, juxtapositions - étaient bien plus courantes).

Tableau 2 : Les formes les plus courantes utilisées dans la traduction finnoise des prédications secondes adjectivales et participiales françaises

	Adjectif à l'essif (état transitoire)	Adjectif attribut du sujet	Adjectif épithète (état non transitoire)	Adverbe	Converbe (instructif du 2 ^e infinitif)	Ajout de verbe fini (autre que copule)
adjectif	x	x	x	x		
part. prés.					x	x

Les prédications secondes détachées adjectivales et participiales françaises qui se trouvent, en principe, dans des paradigmes identiques en surface (*Etant petit / Petit, Pierre n'a pas encore appris à marcher*)²⁵ se traduisent donc de manières très différentes en finnois, qui ne peut pas traiter de manière syntaxiquement identique deux classes de mots différentes. Les seuls emplois où le finnois se sert assez régulièrement du même type de solution que le français (adjectif > adjectif, participe présent > participe présent) sont les emplois postN. Toutefois, la valeur de prédication seconde disparaît dans la traduction, car, faute de prédications secondes détachées en finnois, on doit avoir recours à une forme épithétique ou à une subordonnée (*Cette ferme, vieille de 100 ans, a été retapée / Cette ferme, datant du 19^e siècle, a été retapée* > *Tämä 100 vuotta vanha maatila [Cette ferme vieille de 100 ans]... / Tämä 1800-luvulta peräisin oleva maatila [Cette ferme datant du 19^e siècle] ...*). Le finnois répartit donc clairement les deux formes adjectivantes examinées en une catégorie adjectivale et une catégorie verbale.

²⁵ En analysant de plus près les deux constructions adjectivantes, on voit bien que le français distingue entre les deux : les constructions participiales acceptent par exemple la présence des clitiques accompagnant les verbes, ce que les adjectifs ne font évidemment pas :

a) *Amenant* sa femme à la mer, il eut un accident/ *L'y amenant*, il eut un accident.

b) *Malade* au bord de la mer, il est revenu sans attendre la fin des vacances / **Y malade*, il est revenu sans attendre la fin des vacances.

Expression du temps simultané en mordve erzya¹

1. Introduction

Le temps et l'aspect sont en général obligatoirement exprimés dans les phrases, donc étudier l'expression du temps sur le verbe est plus naturel que sur les adverbes.

Beaucoup de travaux ont été consacrés à l'étude des notions temporelles et spatiales (ex. Traugott², Clark³). Il a été souvent mentionné que les notions temporelles sont issues des notions spatiales ; le temps sert à localiser les procès. (Cette évidence est contestée par certaines linguistes).

L'étude approfondie des adverbes spatiaux était déjà le sujet d'une étude typologique de Svorou⁴, mais pas sur les langues finno-ougriennes. En ce qui concerne le hongrois, la grammaticalisation de l'espace en temps a été récemment étudiée par Anna Sörös⁵.

2. Expressions de la localisation temporelle en mordve

Le système des cas locatifs du mordve erzya est un *système tridirectionnel*. Il distingue des cas locaux statiques (fait référence à une inclusion, équivalent de la préposition 'dans' en français) et dynamiques.

Le cas *élatif* et *ablatif* servent à exprimer un mouvement de l'intérieur ou de la proximité d'un lieu ou objet. Les cas qui expriment un mouvement vers l'intérieur d'un lieu ou à proximité d'un objet sont l'*illatif* et l'*allatif*.

¹ Le mordve est parlé par environ 1 million 150 000 locuteurs dans le bassin de la Volga, comme d'autres langues finno-ougriennes, tel que le mari (ou tchérimisse). Les Mordves sont un peuple autochtone de Russie. Sur les plans linguistique et ethnique, les Mordves se divisent en deux groupes, les Erzyas et les Mokšas. L'erzya et le mokša sont considérés par certaines linguistes et par les spécialistes étrangers comme deux variétés (dialectes) d'une même langue – le mordve, mais des linguistes mordves, dont D.V.Cygankin, les considèrent comme deux langues distinctes.

² Hopper Paul-Traugott Elisabeth, *Grammaticalization*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

³ Herbert Clark, « Space, time, semantics and the child », dans : Terence E. Moore (éd.), *Cognitive development and the acquisition of language*, New York, Academic Press, 1973.

⁴ Svorou Soteria, *The Grammar of Space*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins, 1993.

⁵ Anna Sörös, *Le hongrois dans la typologie des langues*, Limoges, Lambert-Lucas, 2006.

cas internes	cas externes	direction
élatif -sto/ <i>ste</i>	ablatif -do,-d'e,-de/ -to,-t'e,-te	éloignement
inessif -so/-se	adessif -	pas de mouvement (statique)
illatif -s	allatif -neñ/-néñ	rapprochement

En ce qui concerne l'*adessif* (préposition 'chez' en français) il est remplacé par une construction postpositionnelle analytique. Il faut également mentionner parmi les cas locatifs le *prolatif* (-va/-ga/-ka) qui exprime le lieu ou le milieu à travers lequel se déroule un mouvement :

- (1) *Jakatano mastorga.*
parcourir-PRES-1PL pays-PROL
« Nous parcourons le pays. »

Le suffixe *prolatif* sert également comme distributif temporel. Il ne peut se construire sur le thème du pluriel contrairement au français :

- (2) *čokšne-va* « les soirs »
Soir-PROL.SG
peća-va « les jeudis »⁶
jeudi-PROL.SG

Dans la langue mordve erzya les relations temporelles statiques, que j'appelle relation de la localisation temporelle, s'expriment à travers des suffixes casuels.

Après l'étude d'Haspelmath⁷ nous avons regroupés des expressions de la localisation temporelle selon six notions : l'heure, la partie du jour, le jour, le mois, l'année.

⁶ Edit Mészáros, *Erza-mordvin nyelvkönyv kezdőknek és középfeladóknek*, JatePress, Szeged, 1998, 58.

⁷ Martin Haspelmath, *From Space to Time. Temporal adverbials in the world's languages*, Lincom Studies in Theoretical Linguistics 03, München-Newcastle.

Expressions de localisation temporelle dans le mordve

Heure -stO	<i>kolme čas - sto</i> « à trois heures » trois heure-ELAT
Partie de jour -t' -nie -Ø	<i>či-t'</i> « dans la journée » jour-TEMP <i>ve-t'</i> « la nuit » nuit-TEMP <i>valske</i> « le matin » matin-NOM <i>čokš-nie</i> « le soir » soir-TEMP
Jour -stO	<i>ovtornik-ste</i> « mardi » mardi-ELAT <i>ned'l'ači-ste</i> « dimanche » dimanche-ELAT
Mois -stO	<i>davolgov-sto</i> « en février » février-ELAT
Saison -a -na/-ňa	<i>tund-a</i> « au printemps » printemps-TEMP <i>kiz-na</i> « en été » été-TEMP <i>šokš-ňa</i> « en automne » automne-TEMP <i>t'el-na</i> « en hiver » hiver-TEMP
Année -stO	<i>1935-će ijeste</i> « en 1935 » 1935-DER année-ELAT

Le mordve erzya ne présente pas de spécificité en ce qui concerne l'utilisation du nominatif et du temporel dans l'expression d'une période de temps. Son caractère spécifique se situe dans le fait qu'il emploie un cas locatif dynamique, l'élatif, pour renvoyer à des relations temporelles statiques.

3. Expression de la période de temps

Le mordve utilise trois cas pour exprimer une période de temps :

a. Le temporel

L'emploi du temporel est restreint, il est absent dans le paradigme défini. Le suffixe temporel *-na, -ňa/-ne, -nie* ne se construit qu'avec un nom de saison ou celui d'une journée :

(3) *kiz-na* « en été », *šokš-ňa* « en automne », *t'el-na* « en hiver », *čokš-nie* « le soir »

Le suffixe temporel *-a* concerne exclusivement le lexème suivant :

(4) *tundo* « au printemps »

Si l'expression est déterminée, le suffixe casuel se modifie : une marque de définitude sera postposée au thème temporel. Dans ce cas, il s'agit en mordve de la flexion définie secondaire :

(5) *Sak čokš-ńe !*
venir-IMP-2SG soir-TEMP
« Viens le soir ! »

(6) *Si čokš-ńe-ńt' mon lišan ušov.*
prochain soir-TEMP-DEF je sortir-1SG-PRES extérieur
« Demain soir je vais sortir. »

Si le complément circonstanciel du temps a une valeur objectale c'est l'accusatif-génitif de la déclinaison défini qui apparaît :

(7) *Omboće veńt' tago saś.*
deuxième nuit-ACC/GEN encore venir-3SG-PASS1
« La nuit suivante il est revenu. »

Le temporel *-t/-t'* est employé pour localiser un intervalle de temps dans la journée, mais il exprime aussi la durée: (8) *kuva-t'* « pendant longtemps ».

b. Le nominatif

Il a un rôle de détermination qui renvoie à une période précise. La marque zéro s'emploie uniquement avec l'adverbe : ex. (9) *valske* « le matin ».

c. L'élatif

Dans le mordve erzya, le suffixe élatif (*-sto/-ste* selon l'harmonie vocalique) fait référence sur l'axe horizontal, renvoyant à un mouvement d'intérieur, équivalent à la préposition française *du, de la*. Il est également porteur des indications spécifiques, issues de la nature spatiale du verbe :

(10) *bazarsto ramams* « j'achète au marché ».

On peut relever des cas où l'élatif fonctionne dans un complément circonstanciel de manière ou d'état :

(11) *erazasto* « vite »

(12) *odsto* « étant jeune »

L'élatif-temporel du mordve fait référence à une période de temps ou à un moment donné :

(13) *1935-će ijeste* « en 1935 »

(14) *kolme čassto* « à trois heures »

Toutefois, il existe des restrictions, il ne peut pas être ajouté à tous les noms :

(15) **obedškasto*

déjeuner temps-ELAT

obedžkañe

déjeuner temps-TEMP

« à midi, au moment de déjeuner »

Si nous étudions les exemples ci-dessus, nous pouvons remarquer la présence de l'élatif si la référence temporelle est du système du calendrier (jour, l'heure, mois, année) (Perrin⁸).

Tableau récapitulatif des emplois de l'élatif

Fonction du SN à l'élatif	Nature de relation
Complément circonstanciel	Spatiale Temporelle Manière Etat
Complément de verbe	Spatiale

⁸ Loïc-Michel Perrin: *Des représentations du temps en wolof* (thèse) www.artemis.jussieu.fr/cnslyon/cnslyon2001.

4. La place du mordve dans l'étude typologique

Expressions locatives-temporelles dans les langues finno-ougriennes

unités	Langues		
	hongrois	finnois	oudmourt
1. Heure	<i>három órákor</i> trois heure-TEMP « à trois heures »	<i>seistemä-llä</i> sept-ABLATIF (=kello scitsemän) « à sept heures »	<i>kuiñ cas-yn/cas-e</i> à trois heure-INESS/ILLAT « à trois heures »
2. Partie de jour	<i>reggel</i> matin-NOM/INSTR « le matin » <i>nappal</i> jour-INSTR « dans la journée » <i>este</i> « le soir » soir-NOM <i>éjszaka</i> « la nuit » nuit-NOM	<i>aamu-lla</i> matin-ADESSIF « le matin » <i>päivä-llä</i> jour-ADESSIF « dans la journée » <i>illa-lla</i> « le soir » soir-ADESSIF <i>yö-llä</i> « la nuit » nuit-ADESSIF	<i>čukna</i> « le matin » matin-NOM <i>nunal</i> « dans la journée » jour-NOM <i>dzsit</i> « le soir » sor-NOM <i>ujin</i> « la nuit » nuit-NOM
3. Jour	<i>kedden</i> « mardi » mardi-SPESSIF <i>vasárnap</i> dimanche-NOM « dimanche »	<i>perjantai-na</i> vendredi- ESSIF « vendredi »	<i>pukšon-e</i> mardi-ILLAT « mardi » <i>arínunal-e</i> dimanche-ILLAT « dimanche »
4. Mois	<i>februárban</i> février-INESSIF « en février »	<i>huhtikuussa</i> avril-INESSIF « en avril »	<i>tulispal-in</i> février-INESS « en février »
5. Saison	<i>tavasszal</i> printemps-INST « au printemps » <i>nyáron</i> « en été » été-SUPERESSIF <i>ősszel</i> automne-INST « en automne » <i>télen</i> « en hiver » hiver-SUPERESSIF	<i>kevää-llä</i> printemps-ADESSIF « au printemps » <i>kesä-llä</i> « en été » été-ADESSIF <i>syksy-llä</i> automne-ADESSIF « en automne » <i>talve-lla</i> hiver-ADESSIF « en hiver »	<i>tulys</i> « au printemps » printemps-NOM <i>gužem</i> « en été » été-NOM <i>siz'yl</i> « en automne » automne-NOM <i>tol</i> « en hiver » hiver-NOM
6. Année	<i>1935-ben</i> 1935-INESSIF « en 1935 »	<i>vuon-na</i> 1992 année-ESSIF « en 1992 »	<i>1935-ti ar-in</i> 1935-DER année-INESS « en 1935 »

Le but de ce tableau est de comparer l'emploi des cas locatifs dans les expressions temporelles en étudiant quatre langues de la même famille de langue : le hongrois, le finnois, l'oudmour, et le mordve erzya.

Concernant l'emploi des cas locatifs dans les expressions temporelles nous pouvons remarquer que

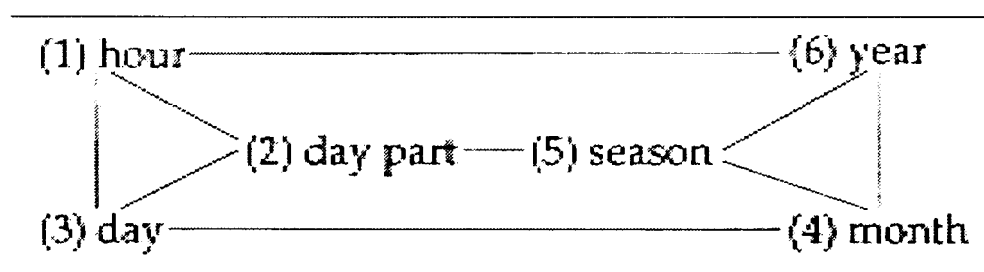
- le votiak utilise exclusivement les cas interne (inessif et illatif), alors que
- le finnois que les cas locatifs externes (adessif, ablatif).
- Le hongrois présente le schéma le plus complexe avec 5 marqueurs dont inessif (cas interne) et superessif (cas externe).

Nous pouvons constater que l'inessif en hongrois et en finnois est différent dans la mesure où il n'a pas le même sens dans les localisations temporelles.

Représentation par carte sémantique

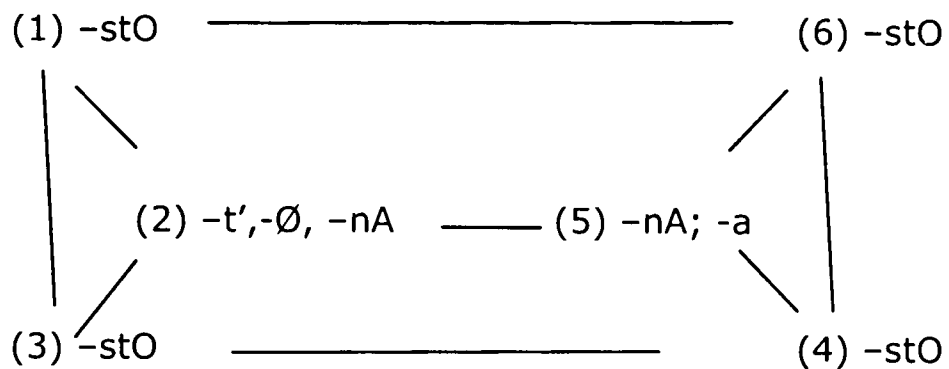
Ci-dessous nous allons présenter sous forme de carte sémantico-cognitive des expressions de la localisation temporelle dans les langues en question⁹.

Dans une carte sémantique, les distances sémantiques sont représentées par la distance physique et seulement celles qui sont connectées par des lignes peuvent être codées avec les mêmes suffixes casuels. Ils décrivent tous la même réalité. Mais ils n'ont pas tous la même conceptualisation de la réalité.

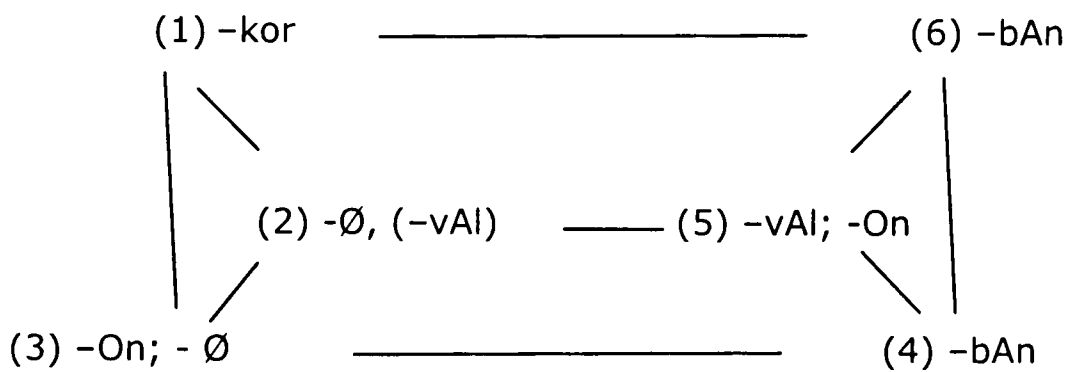


⁹ Voir Haspelmath, *op. cit.*

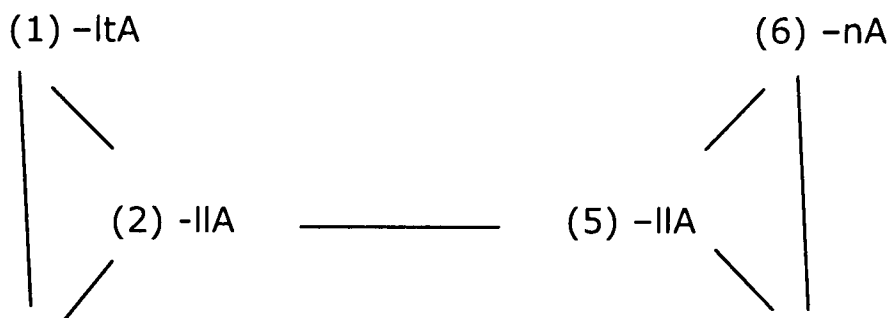
mdE

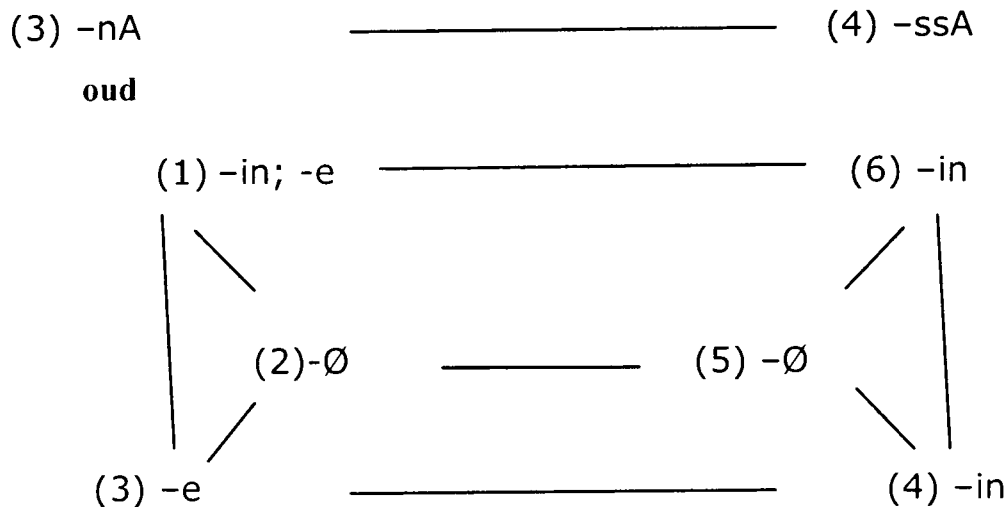


ho



fi





Ces modèles typologiques nous montrent que parmi les 4 langues de cet échantillon c'est **le mordve erzya** qui présente le plus 'clair' dessin distributionnel. Le cas spatial (élatif) s'occupe la base de cette carte pour exprimer un continuum de référence du calendrier. Il est également conforme à la cohérence de l'hypothèse de la carte sémantique.

La langue finnoise exprime avec le même cas (adessif) des temps locatifs de la nature (partie du jour, saisons), quant à la langue votiak c'est la marque zéro.

Dans le finnois la morphologie des temps 'naturels' est homogène, exprimée par l'adessif, qui participe aussi dans l'expression de la localisation : *kotona* « à la maison », *ulkona* « dehors », *kaukana* « loin » etc.

Ces langues se ressemblent dans le fait qu'il n'y en a aucune qui ait recours à une structure analytique.

Les cartes cognitives ne révèlent pas d'universalité. « Si le transfert métaphorique entre espace et temps est une forte tendance dans les langues, il ne s'agit pas d'un trait universel ; parce qu'on peut également trouver des grams temporels qui ne remontent pas à un sens spatial » (Sörös¹⁰).

5. Le mouvement dans le temps en mordve erzya

Les suffixes locatifs-temporels en mordve erzya sont les suivants :

Initiale (début d'un procès) :	-stV (Élatif)
Médiane (événement, temps simultané) :	-stV (Élatif)
Finale (fin d'un procès) :	-s (Illatif)

¹⁰ Anna Sörös, *Le hongrois dans la typologie des langues*, Limoges, Lambert-Lucas, 2006, 158.

L'éloignement à partir d'un temps précis est exprimé par l'élatif et la perspective d'un point d'arrivé par l'illatif :

- (16) *ovtořnikste šeredas*
mardi-ELAT mercredi-ILL
« de mardi à mercredi »
- (17) *valskeste čokšnes*
mardi-ELAT soir-ILL
« du matin au soir »
- (18) *kavto čassto kolmo časos*
deux heure-ELAT trois heure-ILL
« de 2 heures à 3 heures »

Il s'agit d'emplacement métaphorique dans le temps correspondant à des mouvements fondés sur une relation de polarité initiale et finale.

Il a été mentionné ci-dessus que pour la localisation simultanée le mordve a recours au suffixe temporel *-na, -ňa/-ne, -ně*. Dans une perspective diachronique à l'origine de ce suffixe se trouve un suffixe locatif « primaire » (**-nV*) qui est attesté dans toute les langues ouraliennes :

- (19) mdE *těl-ňa* « en hiver » < *kudo-so* (< **kudo-s+no*) « dans la maison »

Nous pouvons constater une transition entre le concept ESPACE > TEMPS.

6. Conclusion : spécificité du mordve

En mordve erzya, le même élément grammatical, le suffixe élatif, apparaît dans des phrases contenant une localisation temporelle ou l'expression d'un éloignement :

- (20) *Valske šisem čassto tujińek kudosto.*
matin-NOM sept heure-ELAT partir-PASS-1PL maison-ELAT
« Nous sommes partis de la maison à 7 h du matin. »

Il me semble qu'il y a peu de rapports sémantiques entre les 2 emplois différents de même suffixe casuel. En ce qui concerne la conception d'espace, on peut remarquer qu'elle a influencé le système de calendrier. On peut observer qu'il y a une restriction sémantico-conceptuelle d'emploi ; au niveau conceptuel, les processus « de la nature » (partie de jour, saison) ne peuvent pas être désignés avec l'élatif.

En mordve erzya le spatial-élatif (*-stV1*) spécifie un lieu (espace ou point) d'aboutissement d'une trajectoire. Le temporel-élatif (*-stV2*) exprime un temps très réduit (*kolme čassto* « à trois heures »), et désigne un événement (*ińečiste* « à paques Pâques ») ou une période (*eřamosto* « dans la vie », *sirečiste* « dans la vieillesse »).

Dans la mesure où le concept de locatif est applicable métaphoriquement au temps, le suffixe élatif *-stV* est polysémique. Toutefois, l'emploi temporel a la

spécificité de commuter avec le morphème Ø pour désigner l'intervalle de procès (*valske* « le matin »).

D'autre, part le couple –stØ /élatif/ - -s /illatif/ désigne un parcours temporel entre une localisation initiale et une localisation finale :

(21) *šeredasto cet' ver'ks* « de mercredi à jeudi »

(22) *kolme čassto* « à trois heures »

(23) *davolgovsto* « en février ».

Si on compare les emplois locatifs spatiaux et temporels, on peut observer que l'élatif désigne aussi bien une localisation ponctuelle (ex. 22) qu'un espace de temps (ex. 23).

A discourse perspective to subordination

During the recent decades, clause-combining in spoken and written discourse has attracted an increasing number of linguists. This interest in clause-combining and in the areas related to coordination and subordination has been explored by linguists representing different research traditions : typologists, functional linguists and scholars of discourse and grammar in interaction, and by cognitive linguists.¹ Most approaches to clause combining and subordination during the recent years have advocated the idea of a continuum of clause-linkage types or the idea of subordination as a prototypical category. According to these views, subordination does not present itself as a strictly definable or clear linguistic category.

The Project *Contexts of subordination*

In cooperation with colleagues in Helsinki, we have initiated a project called *Contexts of subordination. Cognitive, grammatical and rhetorical perspectives to subordination in Finnish*.² Our project approaches subordination as a semantico-grammatical and pragmatic phenomenon. It investigates subordination and the category of subordinated clause both grammatically and from a discourse perspective. This project has three primary goals : first, to present a synthesis of

¹ Often several of these roles are assumed by one person. There are discourse-oriented typologists (Talmy Givón, *Syntax. A functional-typological introduction*. Vol 2, Amsterdam, Benjamins, 1990 ; Christian Lehmann, « Towards a typology of clause linkage », in : John Haiman & Sandra A. Thompson (eds.), *Clause combining in grammar and discourse*, Amsterdam, Benjamins, 1988, 181-226), typologically oriented scholars of discourse and syntax (John Haiman & Sandra A. Thompson, « 'Subordination' in universal grammar », *BLS 10*, 1984, 510-523, Haiman & Thompson *op. cit.*, 1988 ; Cecilia E. Ford, *Grammar in interaction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993), cognitive linguists with a typological orientation (William Croft, *Radical construction grammar*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; Ronald W. Langacker, *Foundations of Cognitive Grammar*. Vol. 2 : Descriptive Application, California, Stanford, 1991 ; Ronald W. Langacker, « Subordination in cognitive grammar », in : Lewandowska-Tomasczyk (ed.) *Asymmetric events* Amsterdam, Benjamins, 2008, 137-149 ; Ronald W. Langacker, *Cognitive grammar. A basic introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2008), and typologists with a cognitive orientation (Sonia Cristofaro, *Subordination* Oxford, Oxford University Press 2003 ; Sonia Cristofaro, « Asymmetric events, subordination, and grammatical categories », in : Lewandowska-Tomasczyk (ed.) *Asymmetric events*, Amsterdam, Benjamins, 2008, 151-172.

² This project is funded by the Suomen Akatemia (the Academy of Finland), Kone Foundation, and the Langnet School for Doctoral Studies. The project team consists of the following scholars : Marja Eteclämäki, Ilona Herlin, Anni Jääskeläinen, Jyrki Kalliokoski, Lari Kotilainen, Rea Peltola, Helena Sorva, Maria Vilkkuna and Laura Visapää.

subordination in Finnish, secondly, to reconsider the notion of subordination in the light of language in context, and thirdly, to produce new, typologically relevant information about subordination in different varieties of Finnish.

Our project has a strong empirical commitment. As a consequence, subordination is studied from the perspective of language in its actual contexts of use. Heterogeneous corpora representing various discourses and genres (oral, written ; monologue, conversation ; expert, non-expert ; standard and non-standard) are an essential part of this project. A large electronic corpus of Finnish texts is available (Kielipankki - The Language Bank in CSC, The Finnish IT Center for Science) but these texts are predominantly written and represent a limited choice of genres, as they are mostly newspaper articles. We have collected texts representing « fresh genres » in the internet (cf. blogs, columns, strategies, vision and mission texts of various companies and organisations).

Theoretically we aim at an innovative use of the various corpora combined with the current research interests of cognitive linguistics and typological and discourse studies. Towards this aim we are adopting several theoretical frameworks : cognitive linguistics, construction grammar, functional-typological research tradition, text linguistics, interactional linguistics and literacy studies.

Looking at subordination in context and in real language use has led us to pay attention to various kinds of *borderline cases*. These cases can be divided roughly into two categories : (1) constructions which may be instances of subordination although they do not look like it at first sight, and structures which look like subordination but are not.

An example of the borderline cases of the first group is the division of labour between the two Finnish causal conjunctions *koska* - *sillä* (cf. French *parce que* vs. *car*). The conjunction *koska* has been traditionally classified as a subordinating conjunction, whereas *sillä* has been categorised as a coordinating conjunction. However, the status of *sillä* as a coordinating conjunction is not at all clear, as shown for example by Kytömäki already twenty years ago.³ Furthermore, we are interested in various lexical means of marking the relationship between two clauses by means of connectives (« non-ideal conjunctions »⁴) which carry the same or similar meaning as the corresponding 'ideal', i.e. canonical, mostly single word conjunctions. This is an area in our project which is currently being studied by my colleague Ilona Herlin⁵.

³ Leena Kytömäki, « Kielipoppia kielipoin vuoksi - *sillä*-konjunktio äidinkielen oppikirjoissa », *Sananjalka* 27, 1985, 45-61.

⁴ Bernd Kortmann, *Adverbial subordination. A typology and history of adverbial subordinators based on European languages*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1997.

⁵ Voir article dans ce même volume.

The second group of borderline cases are constructions which look like subordination but favour a different interpretation and this group includes, among others, the isolated, or what is referred to as independent infinitives (& other independent non-finite constructions). These are studied by Laura Visapää.⁶ Another phenomenon belonging to this group is the quasi-independent or single subordinate clause. In this article, I will concentrate on the analysis of these single subordinate clauses. But before that, I will discuss two central concepts related to clause linking and to intersentential grammar : dependency and asymmetry.

Dependency and asymmetry as criteria for subordinate relation

Dependency is a central concept when defining subordination. Subordinate clauses have been traditionally described as being dependent of their main clause. Lehmann distinguishes two traditional approaches to subordination⁷ : 1) subordination as dependency and 2) subordination as hypotaxis. The first approach covers both finite clauses and a large number of embedded non-finite constructions, whereas the second categorises subordination exclusively as an interclausal relationship (a main clause & a subordinate finite clause).

One way to define the concept of dependency is to see it in terms of it being impossible for a clause to occur in isolation. This criterion is used, for instance, by Cristofaro.⁸ Intuitively, this appears to be a correct and practical definition. But what does it mean that clauses occur in isolation ? The idea of treating clauses as objects which are able or unable to occur in isolation is based on an idealised view of complex sentences – and of language in general. In the real world, however, clauses and other constructions do not occur in 'isolation' but in context.

Another concept mentioned in the studies of clause linkage, especially from the cognitive-typologist perspective, is asymmetry. Langacker⁹ defines subordination as a « situation of cognitive asymmetry between the processes described by two linked clauses ». According this view, « the process described by the subordinate clause lacks an autonomous cognitive profile ». Following Langacker, Cristofaro¹⁰ emphasizes that asymmetry is not a property of particular clause types. Cristofaro argues that the investigation of subordination should be based on conceptual situations, or states of affairs.

Subordination can thus be seen first as syntactic category/relationship, as a phenomenon belonging to (inter-sentential) grammar. From this perspective,

⁶ Laura Visapää, *Infinitiivi ja sen infiniittisyys*, Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, 2008 ; cf. also article of Eva Havu in this volume : « Prédications averbales en finnois: subordination ou autonome ? ».

⁷ *Op.cit.*

⁸ *Op.cit.*, 2003.

⁹ *Op.cit.*, 1991.

¹⁰ *Op. cit.*, 2003.

dependency is a grammatical relationship and the essential criterion for subordination and asymmetry is based on the asymmetric syntactic relationship between the main and subordinate clause. Secondly, subordination can be seen as a semantic relationship. The cognitivist approach emphasises the relationship between the states of affairs expressed by the main and subordinate clauses. These states of affairs stand in an asymmetric relation.

Finally, the discourse perspective offers a third dimension for the study of subordination. This orientation approaches subordination from the point of view of the rhetorical organisation of a text. This means that the syntactic, semantic and discourse aspects are all intertwined and furthermore, these three aspects or dimensions may sometimes lead to contradictory interpretations.

I will now use the rest of my article to discuss one of the borderline cases of subordination explored within our project, namely single or quasi-independent subordinate clauses as analysed from the discourse perspective.

Quasi-independent subordinate clauses in discourse

In written texts, the full stop, space and capital letter (instead of comma) are sometimes used between a main clause and a single clause beginning with a subordinating conjunction, so that a sentence-boundary is established by means of punctuation. This usage is shown in examples (1) and (2) :

1. Kasvottomia voimia ei ole olemassa vaan vain piilossa pysyviä vaikuttajia, joiden me annamme mellastaa tahtonsa mukaan. **Jos annamme.**

*There are no faceless powers but authorities that hide themselves if we let them have their way. **If we let them.*** (Internet columns)

2. On jo hyvin tiedetty että me kaikki tarvitsemme vaatteita. **Koska** ne suojevat meitä tuulelta, pakkaaselta jne.

*It is a well known fact that we all need clothes. **Because** they protect us against the wind, frost, etc.* (L2 corpus)

As evident in (1) and (2), the full stop, space and capital letter are used in writing to separate single subordinate sentences from the main cause. In contrast, prosody is exploited for this purpose in speech (e.g. Ford 1992, 1993, Auer 2000).¹¹

Chafe distinguishes four kinds of adverbial clauses : « bound » pre- and postposed clauses which are tightly linked (integrated) to the main clause, and pre-

¹¹ e.g. Cecilia E. Ford, « Variation in the intonation and punctuation of different clause types in spoken and written English », in : Downing & Noonan (eds.) *The Linguistics of Literacy*, Amsterdam, John Benjamins, 1992, 3-16 ; Cecilia E. Ford, *Grammar in interaction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993 ; Peter Auer, « Introduction : John Gumperz' Approach to Contextualization », in : Auer & di Luzio (eds.), *The Contextualization of Language*, Amsterdam, John Benjamins, 1992, 1-37.

and postposed « free » clauses.¹² One of the criteria Chafe uses for distinguishing between free and bound clauses in writing, is punctuation (comma or not). Chafe¹³ treats punctuation units as being equivalent to intonation units in speech. In speech, bound clauses occur within the same intonation unit as the main clause, whereas free clauses are produced by the speaker as separate intonation units. In examples 1 and 2, the clauses beginning with a subordinating conjunction (conditional *jos* 'if', causal *koska* 'because') are separated by stronger means than comma (a full stop, space and capital letter). This suggests that their degree of freedom from the main clause is greater, in the sense of Chafe.¹⁴ In other words, the writers of these texts have signalled more explicitly the status of these clauses as being free adverbial clauses.

We could also, following e.g. Haiman and Cristofaro¹⁵, refer here to the concept of iconicity (the iconicity of independence) : the subordinate clause is less dependent on the main clause, as the states-of-affairs expressed by the main clause and subordinate clause are separated by stronger means than in the case of a 'normal' subordination linkage.

Ford¹⁶ distinguishes the category of « *if*-clauses without main clauses » in conversation. Her examples consist of instances where the main clause is not realised (as such) at any point in the conversation. This type of single subordinate clauses are not common in Ford's spoken data, and they are also rare in writing. The single subordinate clauses in my data mostly occur after a syntactic unit which can be interpreted as their main clause, such as I examples 1 and 2, where syntactic dependency between the main clause and subordinate clause exists beyond the typographical unit. In some contexts, it is more problematic, however, to determine the main clause.

In the example 3, the marking of the paragraph boundary seems to function in two opposite ways. Here it is difficult to say whether the preceding or the following clause should be interpreted as the main clause for the single subordinate clause :

3. Jokaisella meistä joku uusi tuntematon asia, tässä tapauksessa uudeen maahan muuttaminen väliaikaisesti, kiihdyttää meidän kehon ja mielen toimintoja. Niin tapahtui ainakin minulla, kun minä ensimmäisen kerran tulin Suomeen. Sydän löi normaalia nopeammin, oli vähän hermoilua ja aivot raksuttivat vilkkaasti. Kaikki uusi ja tuntematon on aina aluksi vähän pelottava, erityisesti silloin kun kyse on sellaisesta vakavasta asiasta kuin maastamuutto. **Koska** päätöstä muuttamisesta on crittään vaikea tehdä.

¹² « I want call attention to two ways in which English adverbial clauses may vary. One has to do with **their position with respect to their main clause** : an adverbial clause may come before its main clause, or it may come after. With reference to this distinction I will speak of « preposed » and « postposed » adverbial clauses. The other distinction has to do with **how tightly the adverbial clause is bound its main clause.** » (cf. Wallace Chafe, « How people use adverbial clauses », *BLS* 10, 1984, 437).

¹³ Chafe, *op. cit.*, 440.

¹⁴ Chafe, *op. cit.* ; see also Ford, *op. cit.*, 1992, 3-16.

¹⁵ John Haiman, *Natural syntax*. Cambridge, Cambridge University Press, 1985 ; Cristofaro, *op. cit.*

¹⁶ Ford, *op. cit.*, 1993.

On vaikea lähtä vanhasta kotimaasta, uudeen kotimaahan. Täytyyhän jättää melkein kaikki omaisuus, talo, auto, sukulaiset, tuttavat, kaverit jnc. ja mennä jonnekin muualle jossa ei ole ketään tuttua edessä.

3. *For everyone of us any new unknown thing, in this case a temporary immigration to a new country, excites the action of body and soul. It happened so to me, at least, as I came to Finland for the first time. [My] heart beat faster than normal, I was worried and [my] brain was ticking vividly. Everything new and unknown is a little frightening in the beginning, especially [then] when/if we are talking about something serious like immigration. Because it is very hard to make the decision about immigration.*

It is difficult to leave the old home country for a new home country. One has to leave all belongings : house, car, relatives, acquaintances, friends, etc. and leave for some other place where one does not meet anyone one knows. (L2 corpus)

The paragraph boundary in this passage supports the interpretation that the causal *koska*-clause defines the preceding temporal (*silloin kun* 'then when') clause. On the other hand, the state of affairs expressed by the single *koska*-clause is semantically linked to the following sentence (*On vaikea lähteä vanhasta kotimaasta, uudeen kotimaahan* « It is difficult to leave the old home country »), which begins a new paragraph. According to this interpretation, the linkage between the main and the subordinate clause would exist across the paragraph boundary. Yet there is also a third possible interpretation for this passage : the paragraph-final *koska*-clause in example 3 has a more global function and it is linked to the preceding typographical paragraph as a whole.

If we accept the analogy between punctuation in writing and prosodical phenomena in speech, we could treat both the paragraphing and marking of sentence boundaries as contextual cues in the sense of Gumperz.¹⁷ Thus punctuation and paragraphing are contextualization cues that are available in written discourse. By means of paragraphing and sentence boundaries, the writer guides the reader's interpretation of the text. Furthermore, according to Auer¹⁸, it is possible that the co-occurring contextual cues in speech point to different interpretations of the utterance. In example 3, the marking of paragraph boundary seems to function in this way.

A sentence-initial adverbial clause has a more global cohesive function : it may link the sentence to the previous discourse/paragraph whereas a sentence-final adverbial clause serves local cohesion and is semantically connected to the preceding main clause.¹⁹ If we turn to an example (4) of a simulated job application text by an L2 writer, we see that it is impossible to point out one single main clause which can function as a grammatical head for the single subordinate sentence. Here the final paragraph consists of a single clause beginning with the causal conjunction *koska* 'because'. The *koska*-clause presents a state-of-affairs which can be interpreted as a « reason » for the argumentation consisting of the whole preceding

¹⁷ John. J. Gumperz, *Discourse strategies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

¹⁸ Auer, *op. cit.*, 1992.

¹⁹ c.g. Givón, *op. cit.* ; Ford, *op. cit.*, 1993 ; Ford & Thompson, *op. cit.*, 1986 ; Mary J. Schleppegrell, « Conjunction in Spoken English and ESL writing », *Applied Linguistics* 17 : 3, 1996, 271-285, etc.

paragraph. (According to Herlin²⁰ *koska* signals reason rather than causal linkage in contemporary everyday Finnish conversation.) As a comparison to the final clause, the other *koska*-clause in the same passage (*koska olen asunut Suomessa seitsemän ja puoli vuotta*), is an example of a local causal linkage, and occurs together with its preceding main clause within the boundaries of one single sentence.

4. Työpaikkahakemus

Arvoisa johtaja Mauri Myöhänen Minä olen yhdeksäntoista vuotias poika Kosovosta (entinen Jugoslaviasta). Minun suomen kielen taito on erinomainen, koska olen asunut Suomessa seitsemän ja puoli vuotta.

Olen hakemassa töitä kioskimyyjäksi, minulla on paljon kokemuksia kioskimyyjästä. Olen ollut kioskimyyjänä vuodesta '92.

Mutta viime vuonna olin ulkomailla opiskelemaan, siksi jouduin ottamaan vapaa vuosi. Mutta nyt olen taas vapaa ja toivon, että pääsisin teille tekemään töitä.

Koska olen hyvin rehellinen ihminen, oma aloitteen, humorintajuinen ja tulen hyvin toimeen kaikenlaisten ihmisten kanssa.

4. Job application

Dear director Mauri Myöhänen I am nineteen-year-old boy from Kosovo (former Yugoslavia). I have an excellent command of Finnish, because I have lived in Finland for seven and a half years.

I am applying for the job as a kiosk salesperson, I have experiences of kiosk salesperson. I have worked as a kiosk salesperson since '92. But last year I was abroad studying, and that's why I had to take a year off.

But now I am available again and hope, that I could work with you.

Because I am a very honest person, take initiative, [I] have a sense of humour and [I] get well along with all kinds of people. (L2 corpus)

Oral-written interface

The orthographic marking of sentence boundaries is learnt at school. Correcting problems in inter-punctuation is an everyday routine for a teacher in secondary schools, even during upper secondary education. This is because problems in marking sentence boundaries and in building complex sentences often co-occur with other problems in the production of standard written language. These problems can in part be explained by the dominance of oral discourse in the language use of young writers. Examples 2-4 contain quasi-independent causal

²⁰ Ilona Herlin, *Suomen kielen koska-konjunktion merkitys ja merkityksenkehitys* (Suomi 183), Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, 1997.

(*koska*-) clauses that were in essays written by L2 writers on their final (Matriculation) exam of Finnish secondary education.

Nevertheless, it is important to acknowledge that not all single subordinate clauses can be categorised as mistakes by a novice writer. Texts written by adults and even by professional writers likewise contain clauses with initial subordinating conjunctions as independent typographical units in certain genres and in certain contexts. This happens in written genres which mix elements of oral and written discourse, especially in sequences of reported discourse (for instance, interviews in journalistic texts) and in genres that exploit the dialogic dimension of language use (columns, blogs etc.). Example 1 is from an internet blog.

Tuomarla²¹ (2004) argues that « atypical » phrases in media texts and fiction are means to import features of oral discourse into writing. Among several kinds of « fragment-like » expressions she also presents examples of single conjunction-initial clauses. According to Tuomarla, especially the direct representation of speech favours this usage. Tuomarla relates the use of fragment-like expressions to the phenomenon of conversationalisation in the present-day media discourse, as introduced by Fairclough.²²

The quasi-independent subordinate clauses in the texts written by the professional writers in my data mostly occur in the sequences of reported speech and thought, especially in the sequences of Free Indirect Discourse. The conjunction for marking indirect discourse in Finnish is *että* (*that*). A main clause with the reporting (speech act) verb plus a following *että*-clause functions as a conventional linguistic device to mark a sequence as an ID in Finnish. As a contrast, my data show that single *että*-clauses can be used to mark the text as an FID (example 5). However, other conjunctions are also used in these contexts. In example 6 the causal conjunction *koska* functions as marker of the beginning of a FID section in the text.

5. Benita Kivistö toivoo kartanon tulevaisuudelta samaa kuin kytäjäläiset yleensä.

Että kartano pysyisi elävänä kylän keskuksena. **Että** viljeltäisiin peltoja, että hoidettaisiin karjaa. **Ettei** kartanosta tulisi mitään matkailubisnestä . Kytäjä on yhtä kuin kartano. Ilman sitä kylä olisi kuin mikä tahansa Kontula. (Hyvinkään Sanomat 1994, Kielipankki.)

5. Benita Kivistö is hoping from the future of the manor house the same as people in Kytäjä in general. That the manor house would remain a living centre for the village. That fields would be cultivated that cattle would be taken care of. That the manor house would not turn into some touristic business. The manor house stands for Kytäjä [village]. Without it, the village would be like any suburb. (Finnish Text Collection, local newspaper)

²¹ Ulla Tuomarla, « La parole telle qu'elle s'écrit ou la voix de l'oral à l'écrit en passant par le discours direct », in : Lopez Muñoz, Marnette & Rosier (eds.) *Le discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, 2004, 328-334.

²² Norman Fairclough, *Discourse and social change ?* Cambridge, Polity Press, 1992 ; Norman Fairclough, « Conversationalization of public discourse and the authority of the consumer », in : R. Keat, N. Whiteley & N. Abercrombie (eds.) *The Authority of the consumer*, London, Routledge, 1994, 253-268.

6. Leila Tuomenpuro pystytti elintarvikkeioskkiinsa kahvinurkkauksen. **Koska** tilaa oli . Kahvinmyynnillä sinänsä on liiketoiminnallisesti vain vähän merkitystä, Tuomenpuro kuvaa. (Hyvinkään Sanomat 1994, Kiclipankki.)

6. *Leila Tuomenpuro built a coffee corner in her kiosk. **Because** there was room [for it]. From a business perspective, coffee selling has little importance, describes Tuomenpuro.* (Finnish Text Collection, local newspaper)

Feature of dialogic discourse ?

As already suggested, separating the subordinate clause from the main clause with punctuation can be seen as a kind of contextualisation convention (contextualisation cue), analogical to the use of prosody in conversation. As a result, single subordinate clauses can be used to import a dialogic dimension into a written text.²³

In examples 6 and 7, the journalist-narrator merges the voice of the interviewee with his own discourse, and the quasi-independent subordinate clause serves as a device for signalling FID. Another means to activate the dialogic dimension is the use of single subordinate clauses as answers to rhetorical questions – the narrator’s questions addressed to him/herself or to the reader. The following example is from a blog :

8. Rypäle- eli kasettipommit ovat taatusti yksi vittumaisimmista ja älyttömimmistä asetyypeistä. Miksi ? Koska suuri enemmistö rypälepommiin uhreista on siivilcität.

8. *Cluster bombs certainly are one of the nastiest and most insane type of weapons. Why ? Because the great majority of the victims of cluster bombs are civilians.* (Blogs)

Furthermore, my data of L2 writing includes examples in which the writer engages in a dialogue with the reading audience :

9. Onko käsky « Rakasta lähimmäistäsi niinkuin itseäsi » mahdotonta ? Jos on mahdotonta, miksi keskiaikana kristittyjä pidettiin hyvinä kansalaisina ? Siksikö, että he tappelivat päivät pitkät ja viettivät muutenkin moraalitonta elämää ? Ei. Koska he rakastivat ja kunnioittivat lähimmäistään niin kuin itseään. Onko sitten mahdotonta totuttaa käsky nykyaikanakin ?

9. *Is the command « Love your neighbour as yourself » impossible ? If it is impossible, why were the Christians in the Middle Ages considered to be good citizens ? Was it because they fought all day and led immoral life otherwise, as well ? No. **Because** they loved and respected their neighbour as themselves. Is it then impossible to follow the command in modern times, as well ?* (L2 corpus)

There is a range of linguistic devices which are used to introduce a dialogic dimension in writing. These devices are (partly) language-specific. The dialogic function of single subordinate clauses in writing relates them to other

²³ cf. eg. M. M Bakhtin, *The Dialogic Imagination. Four Essays*, ed. by M. Holquist., transl. by C. Emerson & M. Holquist, Austin, University of Texas Press, 1981 ; Cecilia E. Ford, « Dialogic aspects of talk and writing : because on the interactive-edited continuum », *Text* 14 : 4, 1994, 531-554.

features which are used to import a dialogic dimension into written discourse. This observation is parallel to the findings by Tuomarla.²⁴ In Finnish texts, these features include 1st and 2nd person personal pronouns, interrogatives, (Finnish) dialogic passive/impersonal constructions, and sentences without a finite verb, etc.²⁵ Example 10 provides the larger context for the single causal clause presented in (8). Here the single *koska*-clause clearly functions as a dialogic element among other linguistic features that import dialogicity into the text :

10. No niin. Suomi harkitsee henkilömiinojen korvaamista rypälepommeilla. Samaan aikaan kansainvälinen yhteisö keskustelee niistä luopumisesta.

Ei ! Ei taas näin.

Rypäle- eli kasettipommit ovat taatusti yksi vittumaisimmista ja älyttömimmistä asctyypeistä. Miksi ? Koska suuri enemmistö rypälepommien uhreista on siviileitä. He astuvat suutariksi jääncisiin pommin sirpaleisiin, joita lojuu pitkin poikin maastoa. Tilastojen mukaan rypälepommien aiheuttamista vahingoista 98 prosenttia sattuu siviileille. Usein lapsille ja nuorille.

Nyt haluan äänestäjänä tietää, mitä kansanedustajachokkaat tuumaavat suunnitelmista. Kuka chtiä kysymään ensimmäisenä ?

10. Well. Finland is thinking of replacing landmines with cluster bombs. At the same time the international community is discussing how to get rid of them.

No ! Not again !

Cluster bombs certainly are one of the nastiest and most insane type of weapons. Why ? Because the great majority of the victims of cluster bombs are civilians. They step on pieces of the unexploded bombs which are scattered around the terrain. According to statistics, 98 per cent of the damage caused by cluster bombs happens to civilians. Often to children and adolescents.

Now, as a voter I want to know what the candidates for the Parliament think of these plans. Who will be the first one to ask ?

Interpretation of single subordinate clauses

As readers, we rarely encounter single subordinate clauses.²⁶ But when this happens, we can easily interpret them – on the basis of our knowledge of

²⁴ Tuomarla, *op. cit.*

²⁵ Henna Makkonen-Craig, *Toimittajan läsnäolo sanomalehtitekstissä*, Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, 2005 ; Visapää, *op. cit.*

²⁶ When discussing shortly « final adverbial clauses punctuated as separate sentences or fragments », Ford (*op. cit.*, 1992, 10) mentions that her data of freshmen writing (131 exams) mostly contained causal and conditional separated adverbial clauses (plus one temporal clause). According to Ford, (see also Wallace Chafe, *op. cit.*, 1984 and « Linking intonation units in spoken English », in : John Haiman & Sandra A. Thompson (eds.), *Clause Combining in Grammar and Discourse*, Amsterdam, Benjamins, 1988, 1-28), causal clauses always occur after the main clause in English conversation. Postposed causal clauses also dominate in her written data. This tendency also emerges in my data of Finnish L2 matriculation exams : in 226 essays (62 650 words), there were 237 postposed (sentence-final) causal *koska*-clauses and 10

spoken interaction. My data indicates that these clauses are to be found in written genres which exploit resources of oral discourse in general, either unconsciously by non-professional (novice) writers or by experienced writers in order to import a dialogic dimension into the text.

Quasi-independent subordinate clauses are a written language phenomenon, which on the other hand, has counterparts in oral language use due to the (contextualization) functions shared by punctuation in writing and prosody in speech. For instance, post-positioned causal clauses are typical of spoken language, and also of spoken Finnish. The use of a full stop and empty space before the subordinating conjunction beginning with a capital letter obviously marks a closure at least on the typographic level. What seems to be a writer's (mere) typographical solution can be interpreted as a means of establishing a barrier between the argument presented in the main clause and the reason or justification presented in the following conjunction-initial clause. Hence, one could argue that quasi-independent subordinate clauses in writing are motivated by iconicity.

By separating the conjunction-initial clause from its main clause, the syntactic relation between the preceding main clause and the subordinate clause is explicitly marked as not-the-only-relevant relationship. Whether or not the novice writer has failed to recognize the syntactic relation of subordination is here irrelevant. When studying language in use, we cannot neglect the sentence boundary which is explicitly marked in the text by typographical means. The fact that professional writers use single subordinate sentences shows that we are not dealing with a phenomenon that could be accounted for as merely an indication of developing literacy (in L2 or L2). Thus the category of quasi-independent subordinate clauses represents a test case for exploring the borders of subordination as a syntactic and discourse phenomenon.

preposed (sentence-initial) which occurred in the same sense with the preceding main clause. Furthermore, there were eight single causal clauses, 10 temporal (including simultaneous, comparative like *kun taas* 'whereas' clauses) clauses, five conditional and four concessive single clauses, and 2 separate *että*-clauses (complement clauses). The data of professional writers and internet columns and blogs contain several separated complement clauses in sequences with representation of speech (sections of Direct Speech and Free Indirect Speech).

Cas de l'objet et propositions infinitives en finnois

1. Introduction

L'objectif de cet article est d'aborder la question des cas morphologiques de l'objet direct dans les propositions infinitives du finnois. On pourrait juger que les questions liées au système casuel dans les langues finno-ougriennes sont tout à fait éculées. Le sujet est pourtant loin d'être épuisé, notamment en ce qui concerne le fonctionnement casuel des propositions non finies. Et il importe d'autant plus de ne pas mépriser ces questions qu'elles engagent la grammaire centrale des langues finno-ougriennes.

Un parti pris de cet article est que le traitement adéquat du problème posé par la forme de l'objet dans les infinitives ne peut pas faire l'économie du recours aux résultats de la théorie linguistique. En particulier, nous voulons montrer que la théorie standard sur la syntaxe interne des infinitives aide véritablement à éclaircir les données finnoises

D'une manière générale, il est crucial pour la linguistique finno-ougrienne de se confronter aux modèles développés par les linguistes généralistes. Il ne s'agit pas de s'inféoder à telle ou telle doctrine – mais uniquement de prendre acte du fait que les « données » dépendent autant de la théorisation que la théorisation dépend des « données ».¹

Le plan de l'article est le suivant. La section 1 est un résumé des principes qui commandent le choix du cas morphologique de l'objet dans la phrase simple en finnois. La section 2 donne un statut à la forme « non marquée » de l'objet dans les infinitives isolées. La section 3 dresse un tableau de la situation observable dans les infinitives complétives. La section 4 met à l'épreuve une hypothèse rendant compte des faits présentés.

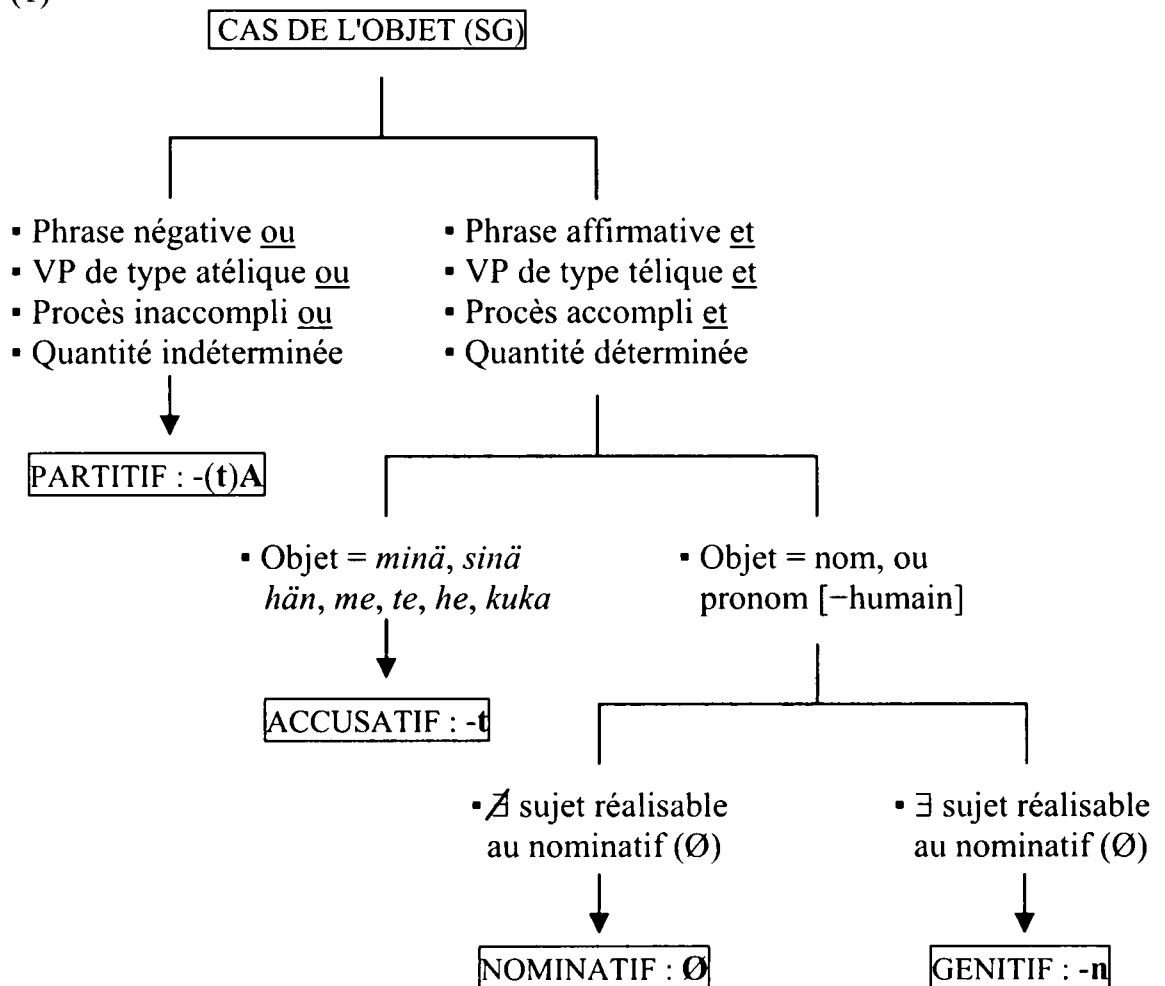
2. Le système des cas de l'objet dans la phrase simple

Le schéma (1) est une représentation du système de choix binaires auquel le locuteur de finnois est confronté lorsqu'il doit assigner un cas à l'objet direct dans la phrase simple. La situation où l'objet est au pluriel n'est pas prise en considération.

¹ La lecture de Karl Popper peut servir d'antidote au positivisme qui règne encore dans divers cantons de la linguistique. « Notre expérience et nos observations ne consistent pas en "données", mais en un réseau de conjectures et d'hypothèses qui s'entremêlent à un ensemble de croyances traditionnelles, scientifiques ou non. L'expérience et l'observation, à l'état *pur*, c'est-à-dire abstraction faite de toute attente ou théorie, n'existent pas » (*La société ouverte et ses ennemis*, t. 2, Paris, Éditions du Seuil, [1945] 1979, 201). Faire de la science, c'est donc oser des théories, voir où elles peuvent conduire, les comparer avec d'autres qui ont pu être soutenues, et tenter de les falsifier pour en proposer de meilleures.

(Il faudrait pour cela insérer un autre branchement – entre le premier et le deuxième en partant du haut). C'est la dernière alternative qui nous intéresse. Le schéma nous dit que cette alternative se pose seulement lorsqu'aucune des conditions listées sous la branche de gauche des deux premières alternatives n'est remplie.² Il en résulte la généralisation énoncée en (2).

(1)

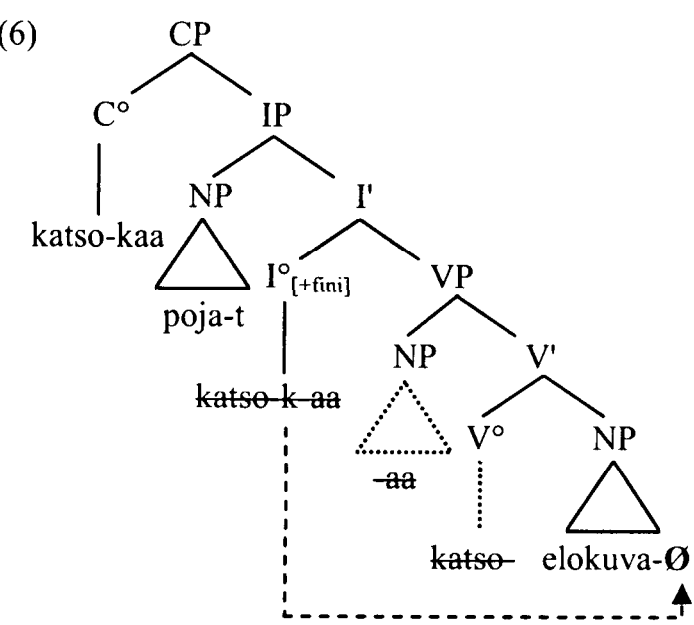
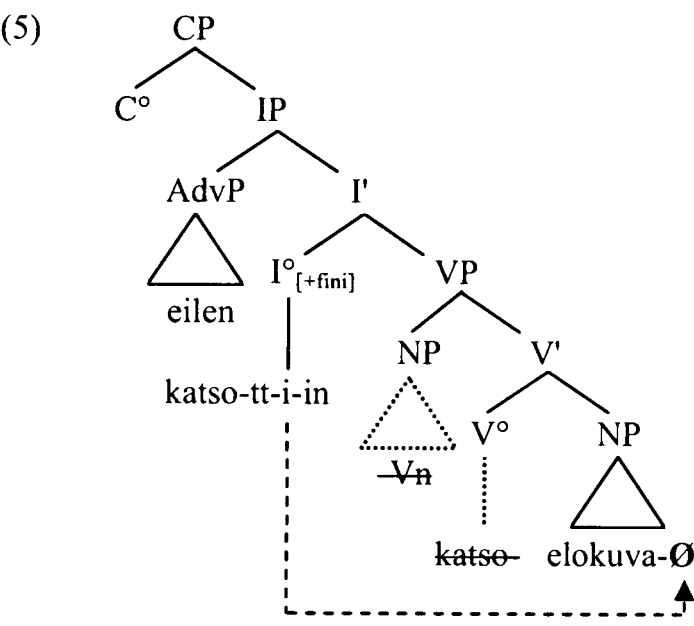
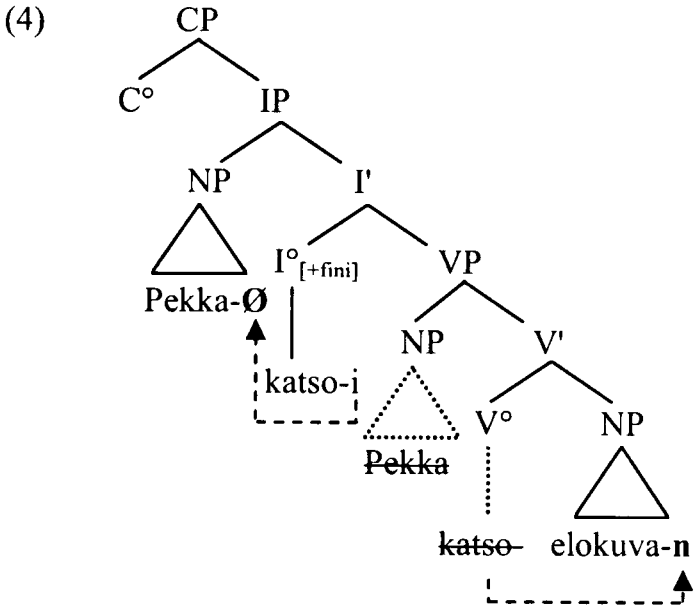


(2)

Généralisation

Dans un VP télique où le procès est visualisé comme accompli, l'objet nominal - quantitativement déterminé, au singulier - prend le génitif si (et seulement si) la phrase inclut ou peut inclure un sujet au nominatif.

² Le schéma (1) comporte deux légères simplifications. D'une part, un petit nombre de verbes atéliques, appelés « quasi-résultatifs » par la grammaire traditionnelle, sont compatibles avec un objet non partitif (p. ex. *sisältää* 'contenir', *tietää* 'savoir', *tarvita* 'avoir besoin de'). D'autre part, il existe en finnois un type de phrase spécial, où l'objet nominal peut prendre le génitif alors qu'aucun sujet au nominatif n'est réalisable. Il s'agit des phrases génériques. Voir Anders Holmberg, « The Null Generic Subject Pronoun in Finnish », dans Elsi Kaiser & al. (éd.), *Passives and Impersonal in European Languages*, Amsterdam, John Benjamins (à paraître).



Il est malheureusement impossible d'entrer ici dans les détails de l'analyse. On devrait pour cela raffiner considérablement la structure du domaine lexical (VP) et formuler explicitement les contraintes de localité qui justifient la possibilité pour la tête fonctionnelle I° de sonder son domaine de c-commande jusqu'à l'objet. Ceci n'est pas crucial pour la suite.

2. La forme de l'objet dans les infinitives isolées

Concentrons-nous à présent sur les propositions infinitives, et tout d'abord sur celles que l'on peut appeler « isolées », parce qu'aucune tête ne les sélectionne. L'observation qui s'impose est la suivante : dans une infinitive⁴ à VP télélique, où le procès est visualisé comme accompli, un objet nominal quantitativement déterminé est toujours « non marqué » – au sens où il ne porte pas de morphème casuel plein. C'est ce qui est établi par (7) :

- (7) a. « Katsoa elokuva » on infinitiivilauseke.
 regarder film-?? être-3S groupe.infinitival-NOM
 « Regarder un film » est un groupe infinitival.
- b. Tämän päivän tavoite : katsoa elokuva.
 ce-GEN jour-GEN objectif : regarder film-??
 Objectif de la journée : regarder un film.

A première vue, cette observation se ramène à la situation décrite au sujet de la phrase simple : une infinitive ne peut pas inclure de sujet au nominatif ; c'est donc l'objet qui reçoit ce cas.

Il est pourtant loin d'être évident que l'objet nominal « non marqué » des infinitives isolées soit au nominatif. Du point de vue de la didactique du finnois, ce mode de présentation est entièrement défendable. Mais il en va différemment pour un point de vue scientifique.

C'est la conjonction de deux points séparés qui conduit à envisager ici une autre analyse. Le premier est que les langues naturelles distinguent entre des formes de nominatif, prises par certains NP quand ils font partie intégrante d'une structure phrastique, et des formes dites « par défaut », prises par les NP en particulier quand ils se trouvent « hors structure ». ⁵ La plupart des langues à cas confondent ces deux formes, en ce sens que la forme par défaut est calquée sur celle de nominatif. C'est ce qui arrive en finnois. Mais ceci n'est pas nécessaire. Il existe des systèmes où le

⁴ Notons que toutes les propositions non finies (infinitives et participiales) sont affirmatives en finnois, où la tête Neg dépend crucialement du temps fini.

⁵ Voir par exemple Carson Schütze, « On the Nature of Default Case », dans *Syntax* 4(3), 2001, 205-238.

nominatif est un morphème plein, et où la forme utilisée en l'absence de marqueur casuel est « nue ». Il existe aussi des langues où le nominatif est un morphème vide, et où la forme par défaut est calquée sur un autre cas, par exemple celle d'accusatif. Au total, si le nominatif est un cas *spécifique* dont la forme n'est pas toujours vide (\emptyset), et qu'on peut l'opposer à la forme prise à défaut d'une « source d'assignation casuelle » accessible, rien n'exclut qu'en finnois l'objet non marqué des infinitives isolées soit à la forme par défaut.

Le deuxième point est lié aux résultats de la théorie syntaxique, et plus précisément à ce que l'on admet en général à propos de la syntaxe des infinitives, à savoir qu'elles constituent des domaines fermés, à l'intérieur desquels le nominatif n'est pas disponible. Détaillons rapidement ce point. D'abord les infinitives ne sont pas de simples groupes verbaux, mais bien des propositions complètes, soit des CP. En français, la tête C° (le complémenteur) est quelquefois réalisée sous la forme du mot *de* ou *à*, comme en (9). Même lorsqu'elle est vide, comme en (10), sa présence est détectable par la possibilité d'avoir un constituant interrogatif dans la position de spécificateur qu'elle détermine.

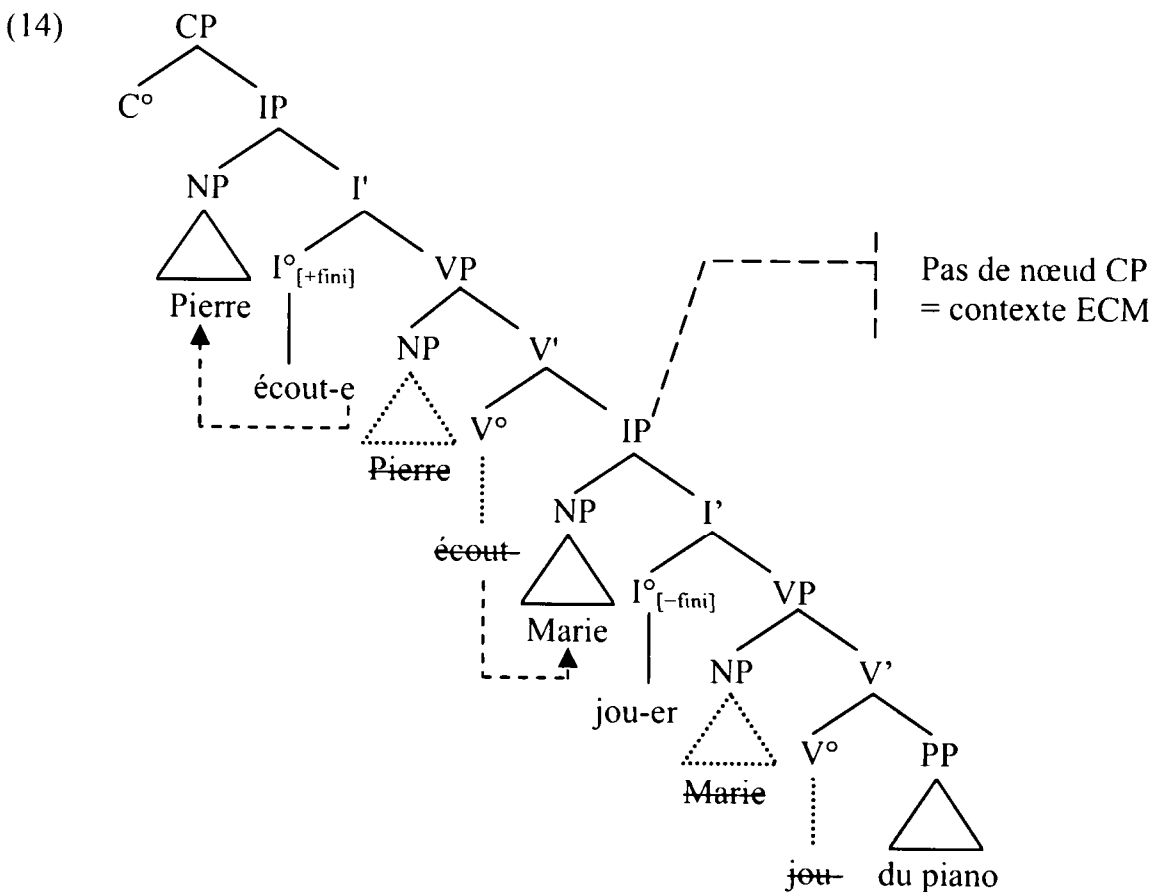
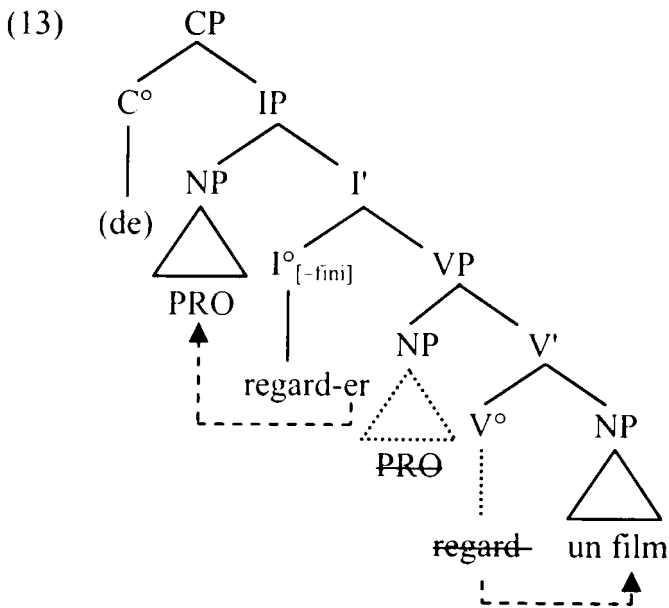
- (9) a. Pierre a accepté [_{CP} de ... prendre cette décision].
 b. [_{CP} de ... confesser son mensonge] soulagerait Pierre.
 c. Pierre regrette énormément [_{CP} de ... devoir partir].
- (10) a. Pierre ne sait pas [_{CP} [de quelle façon] ... procéder].
 b. Pierre ignore [_{CP} [qui] ... choisir parmi les candidats].
 c. Pierre montre aux autres [_{CP} [par où] ... s'en aller].

Ensuite, les infinitives contiennent un sujet implicite. Ce « sujet vide » des verbes non finis, noté « PRO », possède une réalité syntaxique. Sa présence au sein des structures est manifestée par ses propriétés référentielles et aussi par le fait qu'il déclenche l'accord, comme en (11) :

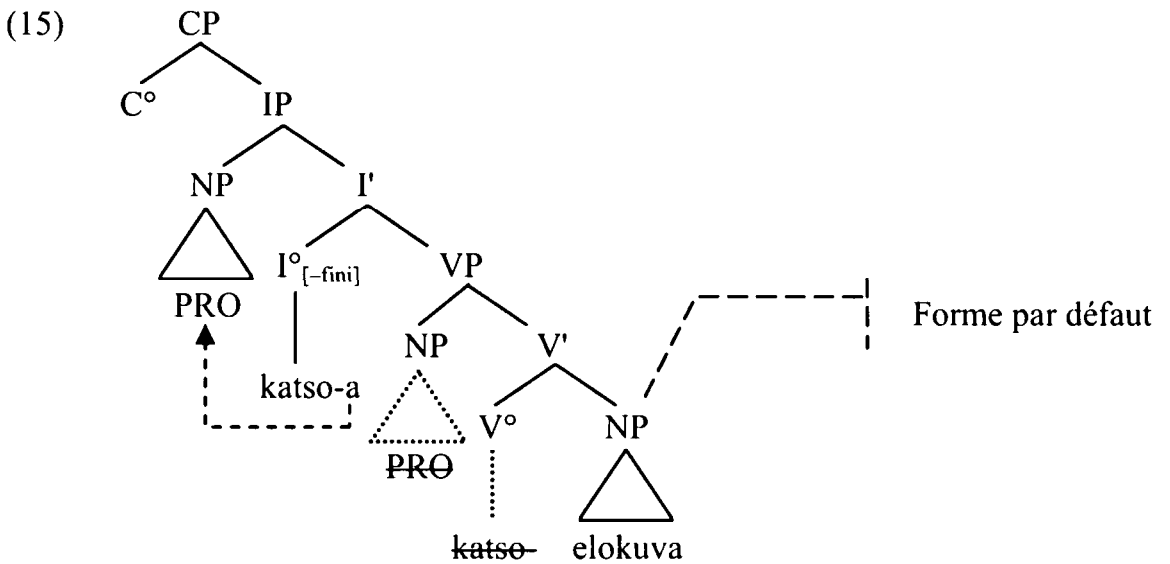
- (11) a. Marie_i a convaincu Pierre_j d' [_{CP} PRO_j être présent].
 b. Marie_i a promis à Pierre_j [_{CP} d' PRO_i être présente].
 c. Marie_i a proposé à Pierre_j [_{CP} d' PRO_{ij} être présent(e)].

Enfin, le verbe des propositions infinitives est un verbe fléchi, autrement dit un verbe qui s'est adjoint à un morphème flexionnel d'infinitif. Il n'y a donc aucune raison de supposer que le domaine flexionnel (IP) est absent de ce type de structures. L'idée qui nous intéresse est justement celle-ci : c'est *parce qu'*une flexion infinitive est présente que le sujet du verbe doit rester implicite : la tête $I^{\circ}_{[-\text{fini}]}$ ne peut en effet « légitimer » que le sujet vide, PRO. C'est ce que représente l'arbre syntaxique (13). Le seul contexte où le sujet d'un verbe à l'infinitif est réalisable est celui où le nœud CP – qui définit une barrière pour l'établissement des relations de dépendances A, et

qui rend donc l'infinitive imperméable à la matrice – est détruit. Dans ce contexte, le sujet du verbe à l'infinitif se retrouve dans la localité du verbe fini, qui peut alors lui assigner l'accusatif, comme en (14). On parle alors de contexte « ECM » (Marquage Casuel Exceptionnel).



Résumons-nous. D'un côté, même si le finnois les confond formellement, la forme casuelle de nominatif ne doit pas être confondue avec la forme par défaut. D'un autre côté, la théorie syntaxique nous dit que l'assignation du nominatif à un argument du verbe est cruciallement dépendante de la présence d'une flexion finie. Dans ces conditions, il est légitime de penser que la forme non marquée de l'objet dans les infinitives isolées est une forme par défaut, « nue » ou si l'on préfère « de citation », que l'objet prend en l'absence d'un marqueur casuel accessible. C'est ce que nous admettrons ici.



3. Le problème posé par les infinitives complétives

Intéressons-nous maintenant aux infinitives complétives du finnois. Quelle que soit l'analyse retenue pour la forme non marquée de l'objet dans les infinitives isolées, on s'attend à ce que l'objet contenu dans les infinitives complétives soit lui aussi non marqué. En effet, nous avons vu qu'une infinitive standard constituait un domaine propositionnel complet (soit un CP), imperméable à tout ce qui l'enclasse, donc autonome pour le fonctionnement casuel. Que l'infinitive soit isolée ou non ne devrait rien changer.⁶

Or cette attente est lourdement contredite par les faits. Commençons par la situation observable dans les infinitives déclaratives complétant un verbe. De façon tout à fait inattendue, on retrouve systématiquement l'alternance casuelle présentée en (3) : l'objet prend soit génitif soit le nominatif – selon que la matrice à temps fini

⁶ Les contextes ECM sont totalement absents en finnois. Contrairement à ce qui a parfois été soutenu, les verbes du type *antaa* (au sens de 'laisser', 'faire (faire)'), *sallia* ('permettre, autoriser'), *suoda* (accorder), ou *käskeä* ('ordonner'), ne déclenchent pas la destruction du nœud CP, ni par conséquent l'apparition de contextes ECM. Sur ce point, voir Mahieu, *op. cit.*, 185-188.

inclut ou non un sujet réalisable au nominatif, et quel que soit par ailleurs le nombre d'infinitives intervenantes.

(16) a. Yritän [katsoa elokuvan].
 essayer-1S regarder film-GEN
 J'essayerai de regarder le film.

b. Yritä [katsoa elokuva]!
 essayer-IMP-2S regarder film-NOM
 Essaye de regarder le film !

(17) a. Yritän [muistaa [katsoa elokuvan]].
 essayer-1S se.souvenir regarder film-GEN
 J'essayerai de me souvenir de regarder le film.

b. Yritä [muistaa [katsoa elokuva]]!
 essayer-IMP-2S se.souvenir regarder film-GEN
 Essaye de te souvenir de regarder le film.

(18) Voin [yrittää [muistaa [käydä [katsomassa
 pouvoir-1S essayer se.souvenir aller regarder-3INF-INE
 elokuvan]]]]
 film-GEN
 Je peux essayer de me souvenir d'aller regarder le film.

Dans les infinitives déclaratives complétant un nom, la situation est encore plus inattendue. Certes la situation normale, exemplifiée en (19), est celle où l'objet doit rester non marqué, et où l'on peut donc penser qu'il apparaît sous sa forme par défaut. Mais dans un certain nombre de situations telles (20), l'objet *doit* prendre le génitif dès lors que la matrice à temps fini contient un sujet réalisable au nominatif. Et il arrive pour finir que les locuteurs ne sachent pas très bien quelle forme choisir, comme par exemple en (21).

(19) a. Lääkärit paheksuvat tapaa [jättää lapsi yksin
 médecin-PL déplorer-3P habitude-PART laisser enfant seul
 kotiin].
 maison-ILL
 Les médecins déplorent l'habitude de laisser l'enfant seul à la maison.

b. Pekka mainitsi mahdollisuudesta [ostaa
 Pekka-NOM mentionner-PRET-3S possibilité-ELA acheter
 asunto].
 appartement
 Pekka a mentionné la possibilité d'acheter un appartement.

- (20) a. Toimittaja sai luvan [suorittaa
journaliste-NOM recevoir-PRET-3S permission-GEN effectuer
haastattelun].
interview-GEN
Le journaliste a obtenu la permission d'effectuer l'interview.
- b. Kustantaja on aikeissa [julkaista Pekan
éditeur-NOM être-3S intention-PL-INE publier Pekka-GEN
romaanin].
roman-GEN
L'éditeur a l'intention de publier le roman de Pekka.
- (21) a. Pekka vahvistui päätöksessään [hankkia
Pekka-NOM se.renforcer-PRET-3S décision-INE-Px3S acheter
auto(n)].
voiture-(GEN)
Pekka s'est renforcé dans sa décision d'acheter une (/ la) voiture.
- b. Opettaja antoi oppilaille tehtäväksi [piirtää
maître-NOM donner-PRET-3S élève-PL-ALL tâche-TRA dessiner
talo(n)].
maison-(GEN)
Le maître a donné aux élèves comme tâche de dessiner une (/ la) maison.

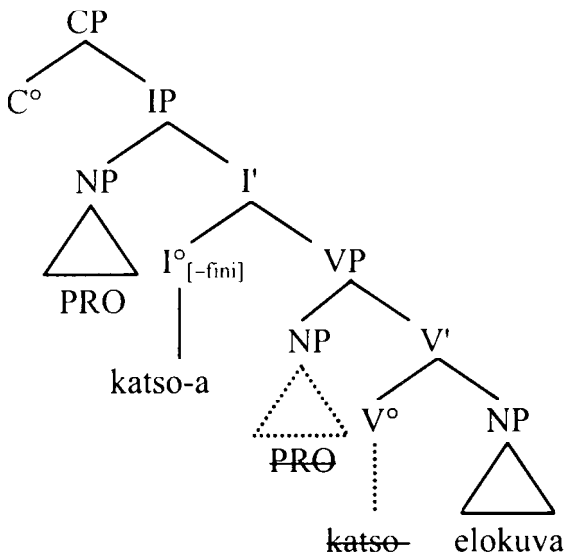
Le tableau des faits est donc extraordinairement complexe, surtout pour un point de grammaire aussi élémentaire que celui des cas de l'objet direct. Le fait que la prédiction faite au début de cette section ait été falsifiée par les données suffira à certains pour rejeter la théorie d'où elle est issue, et renouveler leurs attaques contre les théories en général. Nous estimons au contraire que les faits présentés réclament davantage de théorie.

4. Restructuration des infinitives complétant une tête V°

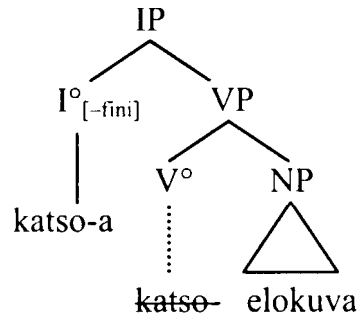
Notre hypothèse est la suivante : en finnois, les infinitives déclaratives en position de complément de V° sont systématiquement restructurées. En un mot, la restructuration (on dit aussi « clause-union » en anglais) est l'opération qui produit une seule proposition à partir de deux, en éliminant le domaine CP et tout ou partie du domaine IP de la proposition enchâssée. Cette opération banale est par exemple responsable du contraste italien entre [_{CP} *lo_{cl} voglio [vedere t_{cl}]*] et * [_{CP} *lo_{cl} detesto* [_{CP} PRO *vedere t_{cl}]*].⁷

⁷ Pour une présentation approfondie de ce phénomène, voir Susie Wurmbrand, *Infinitives: Restructuring and Clause Structure*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 2001.

(22) a. Infinitive complète.

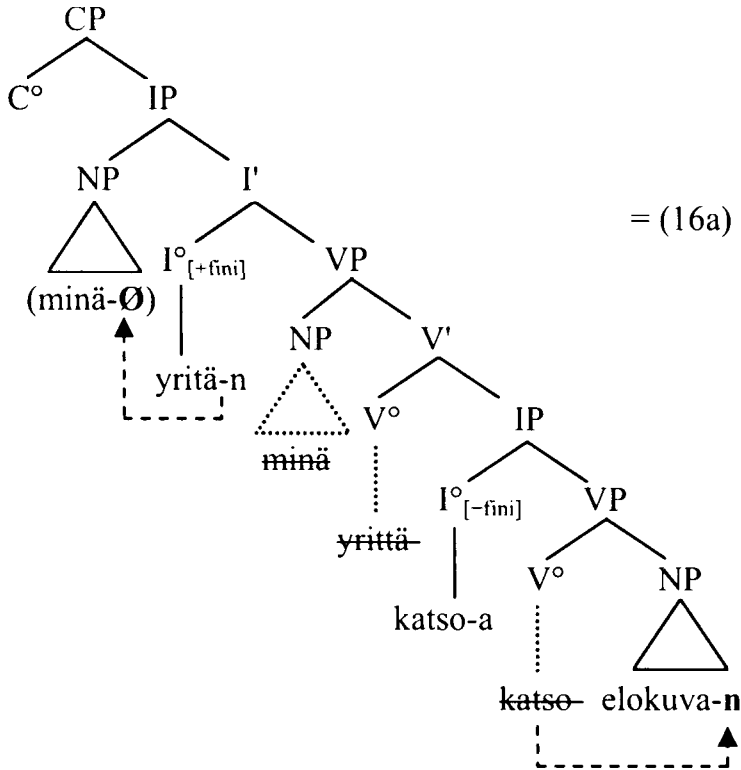


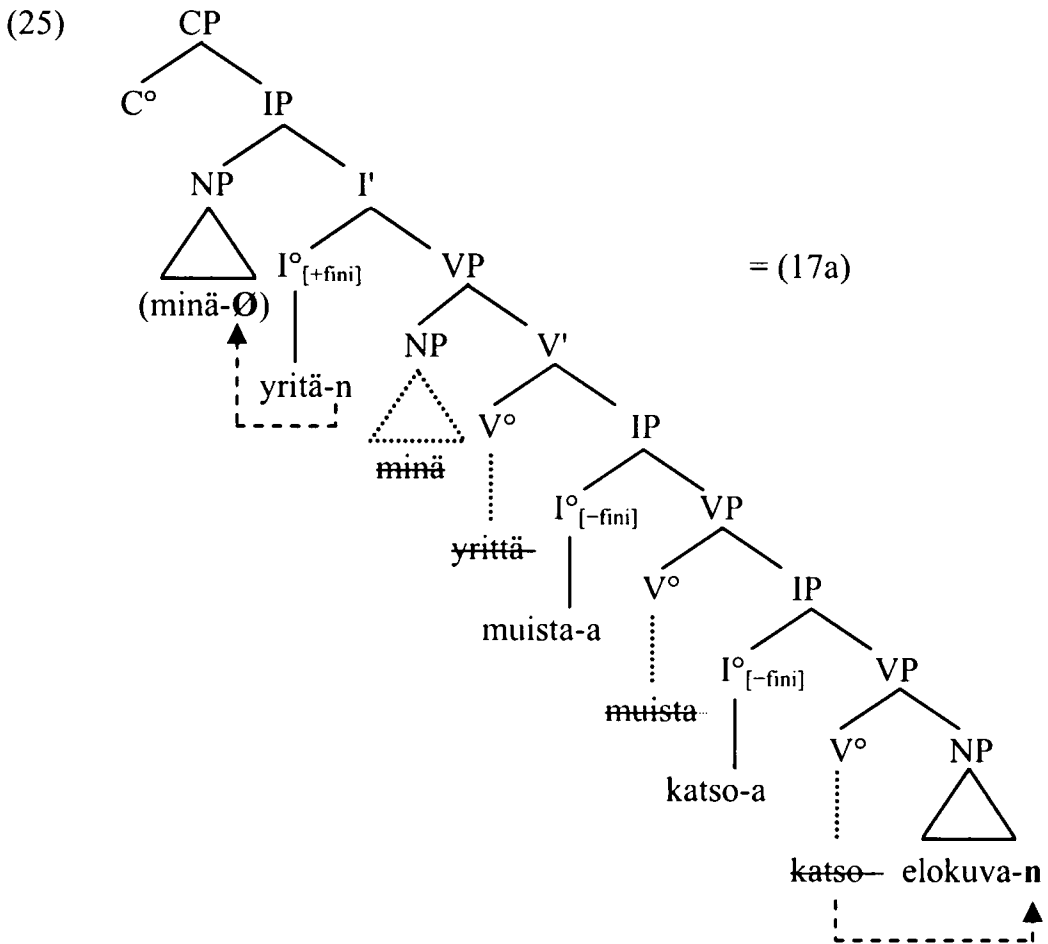
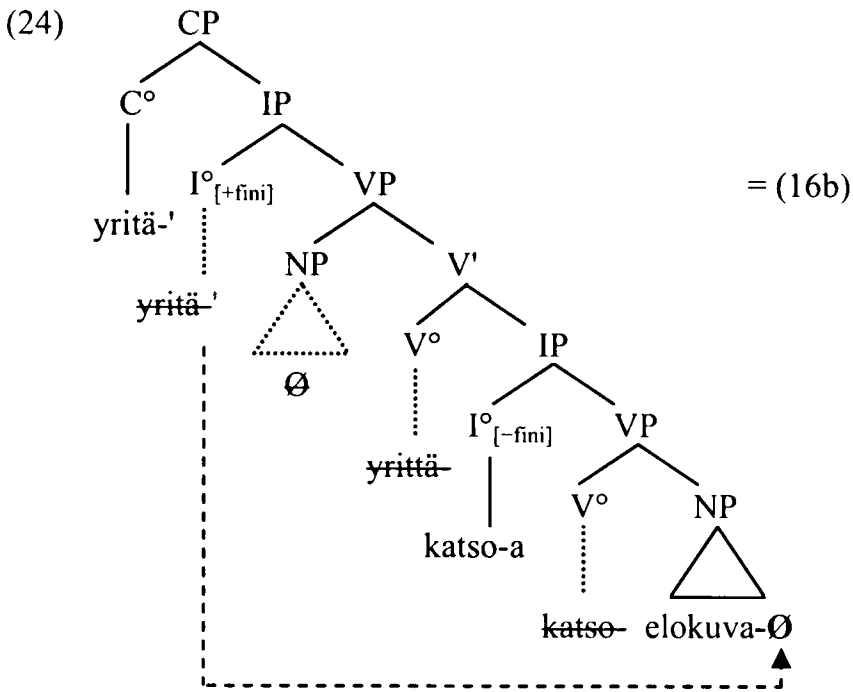
b. Infinitive restructurée.



Si notre hypothèse est correcte, il est clair qu'elle explique facilement les faits du type (16-18). D'une part, l'élimination de la barrière absolue que représente le nœud CP rend l'infinitive perméable à la matrice. D'autre part, l'élimination de la barrière relative que représente PRO (dans le domaine IP) suspend ce qu'on appelle les « effets d'intervention » entre le verbe fini et l'objet. Tout se passe donc comme dans une phrase simple.

(23)





Il va de soi que cette hypothèse est intéressante seulement si elle n'est pas ad hoc. La question est alors : existe-t-il des preuves indépendantes de sa validité ? La réponse est oui. D'une part, toutes ces infinitives où l'on suppose une opération

de restructuration sont des infinitives dites « à contrôle obligatoire », au sens où la référence du sujet implicite du verbe non fini est toujours la même que la référence du sujet du verbe fini. Ce partage obligatoire du sujet coïncide bien avec l'idée que PRO est éliminé.

D'autre part, on dispose d'un bon test pour détecter en finnois la présence ou l'absence d'un nœud CP, qui en l'occurrence donne le résultat attendu. Comme (26) le met en évidence, aucun déplacement ne peut croiser le nœud CP en finnois : il est presque impossible d'extraire quoi que ce soit d'une proposition complète. Or on peut voir en (27) que l'extraction est tout à fait possible à partir d'une infinitive complétant un verbe.

(26) a. Pekka haluaa, [CP että Marja katsoo
 Pekka-NOM vouloir-3S que Marja-NOM regarder-3S
 elokuvan].
 film-GEN
 Pekka veut que Marja regarde le film.

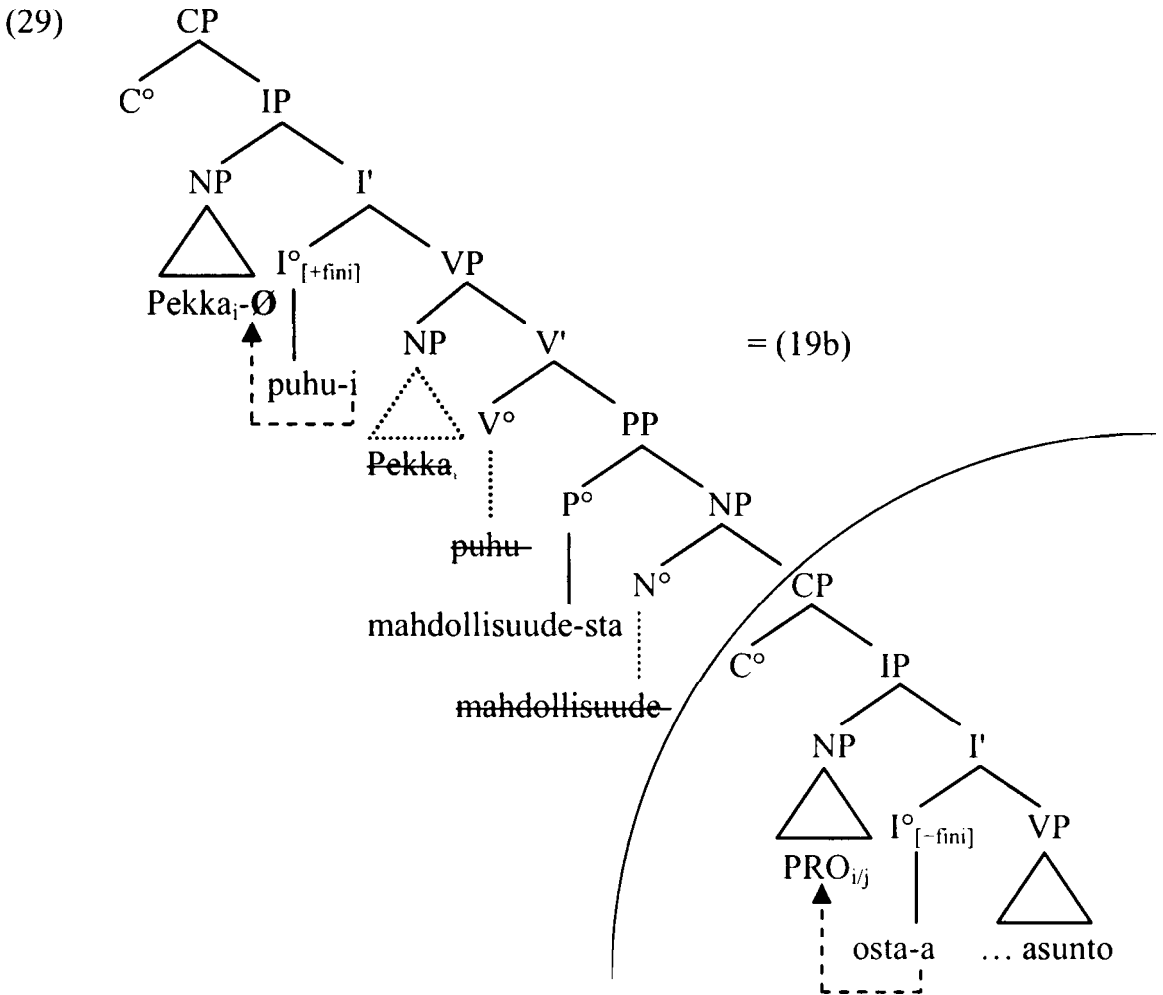
b. ?*Mitä hän haluaa, [CP että Marja
 quoi-PART lui-NOM vouloir-3S que Marja-NOM
 katsoo mitä] ?
 regarder-3S
 Qu'est-ce qu'il veut que Marja regarde ?

(27) a. Mitä sinä yrität [IP katsoa mitä] ?
 quoi-PART toi-NOM essayer-3S regarder
 Qu'est-ce que tu essayes de regarder ?

b. Miksi sinä haluat [IP katsoa tämän miksi] ?
 pourquoi tu-NOM vouloir-3S regarder cela-GEN
 Pourquoi veux-tu regarder cela ?

c. Mitä sinun täytyy [IP muistaa [IP katsoa mitä]] ?
 quoi-PART toi-DAT falloir-3S se.souvenir regarder
 Qu'est-ce que tu dois te souvenir de regarder ?

Notre hypothèse est aussi directement compatible avec les données du type (19). Cette fois, l'infinitive complète un nom, et n'est donc pas restructurée. En tant que CP, elle constitue un domaine fermé où l'objet est condamné à prendre sa forme par défaut. Logiquement, on voit que PRO n'est pas obligatoirement contrôlé et que l'extraction est exclue.



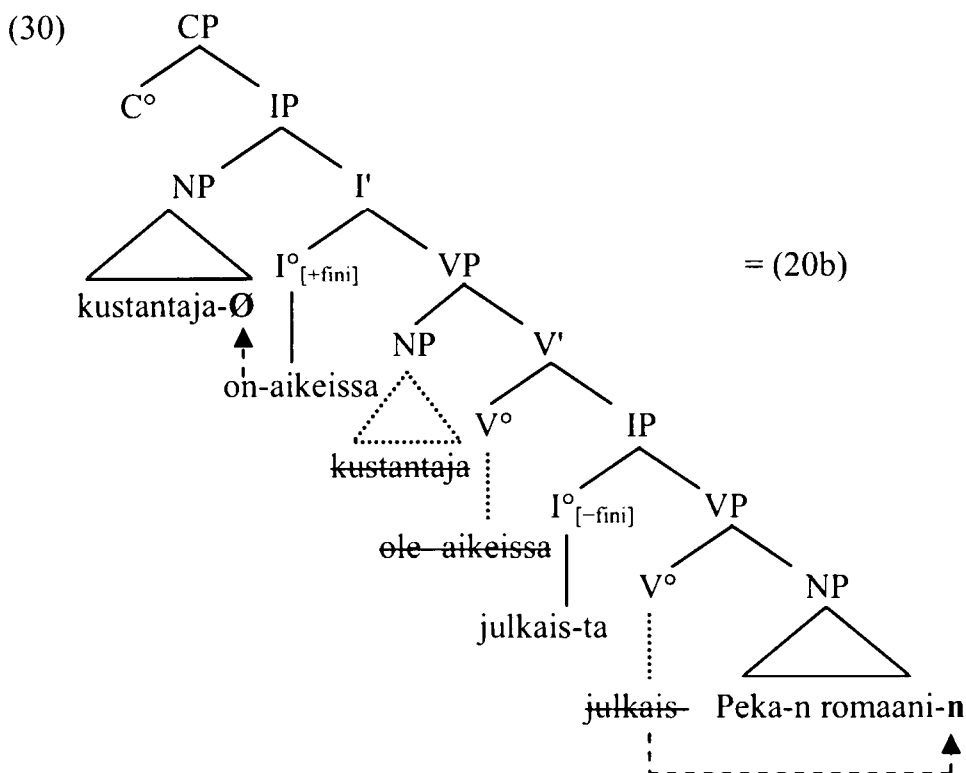
- (29) *Mitä Pekka mainitsi mahdollisuudesta
 quoi-PART Pekka-NOM mentionner-PRET-3S possibilité-ELA
 [CP ostaa mitä]?
 acheter
 Qu'est-ce que Pekka a mentionné la possibilité d'acheter ?

Reste le problème posé par les faits du type (20), qui paraissent contredire notre hypothèse. En effet dans ces phrases, bien que l'infinitive complète à première vue un nom, l'objet reçoit automatiquement le génitif si la matrice contient un sujet réalisable au nominatif, et le nominatif en l'absence d'un tel sujet. Comment rendre compte de ce phénomène ?

La solution apparaît dans un texte déjà ancien de Osmo Ikola. « Si le verbe à l'infinitif dépend conjointement du verbe fini et du nom [= du nom que complète l'infinitive], alors l'objet du verbe à l'infinitif suit les règles posées jusqu'à présent dans notre grammaire ».⁸ Comprenons ceci : dans les phrases qui nous occupent, le verbe fini et le nom complété par l'infinitive forment ensemble une unité, en réalité

⁸ Traduit de : Osmo Ikola, *Lauseopin kysymyksiä, Tutkielmia nykysuomen syntaksin alalta*, Tictolipas 26, Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, 1964, 79.

une seule tête verbale, qui déclenche la restructuration de l'infinitive et l'application des règles d'assignation casuelle valant dans la phrase simple. Ainsi, en (20a), *olla aikeissa* est substituable au verbe simple *aikoa* ('avoir l'intention de'). De même en (20b), *saada lupa* équivaut au verbe simple *saada* ('avoir la permission de'). L'idée que la restructuration a bien lieu ici est encore confortée par le contrôle obligatoire et la possibilité de l'extraction.

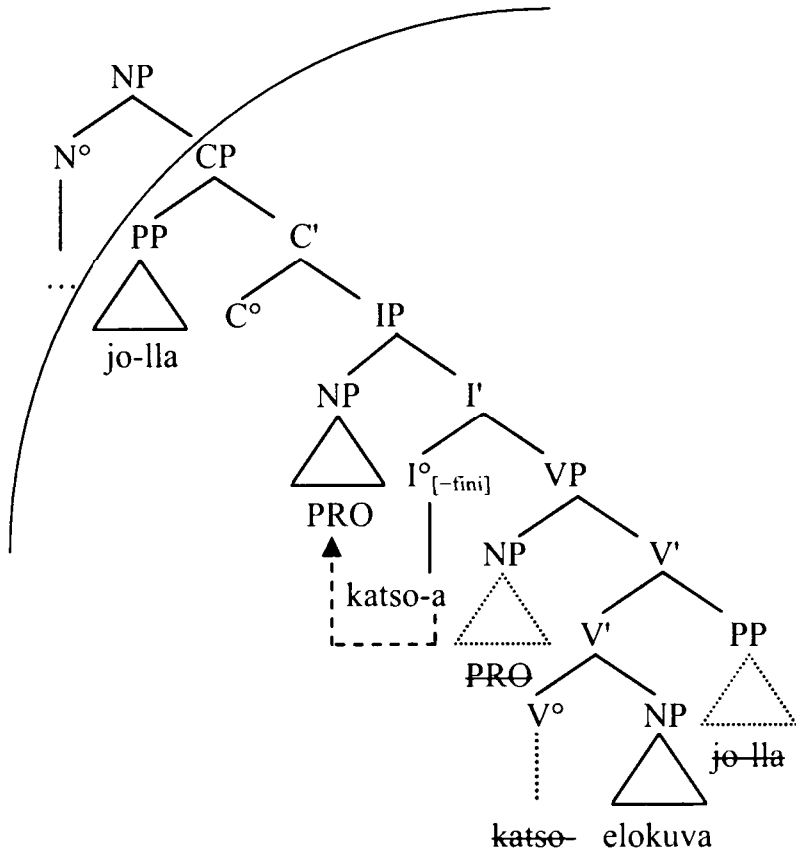


- (31) Mitä kustantaja on aikeissa [julkaista mitä]?
 quoi-PART éditeur-NOM être-3S intention-PL-INE publier
 Qu'est-ce que l'éditeur_i a l'intention de PRO_{i/*j} publier ?

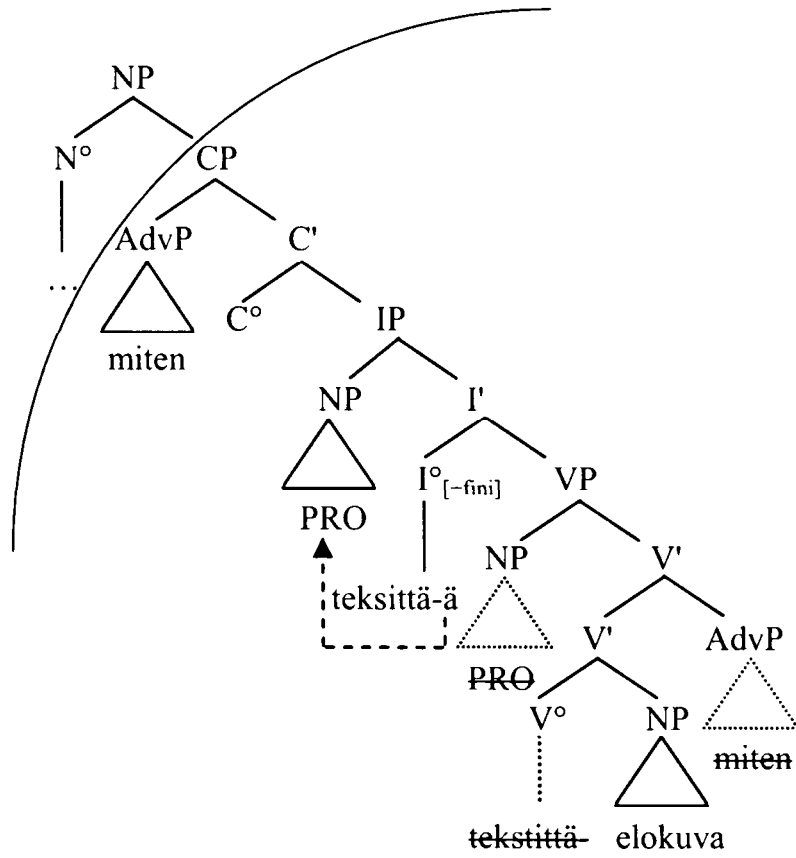
Les situations du type (21), celles où les locuteurs hésitent entre les trois formes, sont de loin les plus délicates à traiter. Dans ces structures, l'infinitive est vraiment le complément d'une tête N°, et l'on s'attendrait donc à ce que l'objet ne puisse prendre que sa forme par défaut. Le fait qu'il *puisse* prendre le génitif ou le nominatif (en fonction du cas du sujet dans la matrice) est clairement conditionné par la présence dans ces phrases d'un élément destiné à fixer la référence de PRO. Cet élément est un affixe possessif adjoint au nom complété en (21a), et un nom à l'allatif en (21b).

Mais cette relation de contrôle obligatoire, qui « intègre » l'infinitive à la phrase matrice sans la restructurer, paraît seulement être une condition nécessaire. La condition suffisante, d'après les locuteurs, est que l'objet du verbe à l'infinitif soit défini. Ainsi, en (21b), quand l'objet prend le génitif (*talon*), on comprendrait

(35)



(35)



La conjugaison en vogoul du nord : un modèle fort et ses faiblesses

1. Les réflexions exposées dans le texte qui suit et relatives à quelques faits précis observables dans la conjugaison vogoule exigent que soit préalablement défini le système mis en œuvre dans l'ensemble très fortement structuré de formes clairement constituées que représente cette conjugaison.

Ce système doit être analysé à partir d'une identification rigoureuse des formes que présentent les paradigmes verbaux, c'est-à-dire sur la base de la morphologie verbale, qui se trouve mettre en œuvre des éléments grammaticaux appartenant fondamentalement à la morphologie nominale, d'une part des marques de nombre (duel et pluriel), d'autre part et surtout des éléments grammaticaux dont les valeurs relèvent de la possessivation telle qu'elle s'exprime dans le cadre nominal.

Cette caractéristique fondamentale n'est pas seulement un trait essentiel de la morphologie : elle impose, dans l'analyse syntaxique des énoncés, de sortir du cadre sacro-saint des relations actancielles appliquées aux énoncés et de la conviction implicite que ces relations fournissent un principe universel de structuration des énoncés. Le vogoul montre très clairement – mais il n'est pas le seul – qu'une langue peut organiser la prédication sur des bases tout autres, fondées sur des relations d'appartenance, les partenaires engagés dans la structure prédicative étant le possesseur et le possédé.

Cette thèse a été exposée depuis longtemps dans une série de textes dont les principaux seront mentionnés dans les références indiquées en fin d'article. Elle est en accord avec une proposition d'analyse présentée il y a 80 ans par Antal Klemm dans sa syntaxe historique de hongrois¹, où il reconstruit une prédication d'appartenance dont la trace est encore perceptible en hongrois moderne (position approuvée par A. Sauvageot (Sauvageot 1971b [p. 361] et 1971a, où sont résumées [pp. 90-92] les vues de Klemm). Ni Klemm ni Sauvageot ne sont allés plus loin, et la doctrine traditionnelle a continué de fausser la réalité linguistique, même dans les travaux de linguistes attentifs aux problèmes de la linguistique générale.²

¹ Antal Klemm, *Magyar történeti mondattan* (Syntaxe historique du hongrois) II, 6.füzet, 1928, 119-122.

² Deux exemples sont donnés par Perrot 2007, 18.

2. Pour illustrer les faits relatifs à cette problématique dans la conjugaison du vogoul, il faut considérer l'ensemble des données regroupées dans le tableau présenté ci-après.³

Les caractéristiques essentielles de cette morphologie verbale se dégagent très clairement du tableau et font apparaître les conjugaisons comme mettant en œuvre un matériel grammatical de nature nominale, ce qui n'empêche pas le verbe de présenter par ailleurs des morphèmes qui lui sont propres pour l'expression des valeurs modales ou temporelles comme le *-s-* du prétérit et le *-we-* du passif, représentés dans le tableau ou encore le *-nuw-* du conditionnel.

Le matériel nominal exploité par les conjugaisons est de deux types : d'une part les marques de nombre que comportent les conjugaisons subjective et passive, *-γ-* pour le duel et *-t-* pour le pluriel : *tot-s-iy* « ils (les 2) ont apporté », *tot-s-ōt* « ils (> 2) ont apporté », au passif *tot-we-s-iy* « ils (eux 2) ont été apportés », *tota-we-t* « ils (> 2) ont été apportés » – et d'autre part les marques personnelles qui font référence aux participants impliqués dans le procès exprimé par la forme verbale, marques qui sont fournies par les mêmes suffixes qui, dans les formes possessivées du nom, font référence au possesseur. Ces marques sont dans l'ensemble communes aux trois conjugaisons : ainsi le même suffixe *-mēn* qui apparaît dans la forme possessivée *sāli-mēn* « notre renne (à nous 2) » fournit aussi la désinence verbale de 1^{ère} personne du pluriel dans les formes verbales *tot-s-mēn* de la conjugaison subjective « nous (2) l'avons apporté (qqch de non défini) » et au passif *tot-we-s-mēn* « nous(2) avons été apportés » et dans les formes de la conjugaison objective *tot-ās-l^o-mēn* « nous (2) l'avons apporté », *tot-s-aγ-mēn* « nous (2) les avons apportés (les 2) » et *tot-s-an-^omēn* « nous (2) les (> 2) avons apportés ».

Les formes de la conjugaison objective comportent un affixe complémentaire qui fonctionne comme une marque de nombre et cette marque, elle aussi, est la même que celle dont sont pourvues les formes possessives du nom : le même *-aγ-* qui renvoie à une possédé duel dans *sāli-aγ-mēn* « nos (2) rennes (à nous 2) » se retrouve au singulier dans la forme verbale *tot-say -mēn* « nous (2) les (les 2) avons apportés ».

³ La morphologie verbale présentée dans les conjugaisons subjective, objective et passive, est celle du prétérit en *-s* plutôt que celle du présent, où l'intervention d'une marque de présent complique l'analyse des formes, sans rien changer à l'analyse qui fonde la thèse proposée ici.

Tableau des formes possessivées du nom et des formes verbales des trois conjugaisons

Ex. *sāli* : « renne » –*toti* « apporter » au prétérit en –s

	Posseur ou « objet »	Nom : possessivation	Conjugaison objective	Conjugaison subjective	Conjugaison passive	
Possédé/ « objet » singulier	Sing.	1 ^e	<i>sāli-m</i>	<i>tot-ēs-l-^om</i>	<i>tot-s-^om</i>	<i>tot-we-s-^om</i>
		2 ^e	<i>sāli-n</i>	<i>tot-ēs-l-ēn</i>	<i>tot-s-ēn</i>	<i>tot-we-s-ēn</i>
		3 ^e	<i>sāli-te</i>	<i>tot-ēs-te</i>	<i>tot-ēs</i>	<i>tot-we-s</i>
	Duel	1 ^e	<i>sāli-mēn</i>	<i>tot-ēs-l-^omēn</i>	<i>tot-s-mēn</i>	<i>tot-we-s-ēmēn</i>
		2 ^e	<i>sāli-jin</i>	<i>tot-ēs-l-ēn/ēn</i>	<i>tot-s-ēn/ēn</i>	<i>tot-we-s-ēn</i>
		3 ^e	<i>sāli-tēn</i>	<i>tot-ēs-t-ēn</i>	<i>tot-s-īγ</i>	<i>tot-we-s-īγ</i>
	Plur.	1 ^e	<i>sāli-uw</i>	<i>tot-ēs-l-uw</i>	<i>tot-s-uw</i>	<i>tot-we-s-uw</i>
		2 ^e	<i>sāli-n</i>	<i>tot-s-l-ēn/an</i>	<i>tot-s-ēn/an</i>	<i>tot-we-s-ēn</i>
		3 ^e	<i>sāli-anēl</i>	<i>tot-s-anēl</i>	<i>tot-s-ēt</i>	<i>tot-we-s-ēt</i>
Possédé/ « objet » duel	Sing	1 ^e	<i>sāli-aγ-^om</i>	<i>tot-s-aγ-^om</i>		
		2 ^e	<i>sāli-aγ-ēn</i>	<i>tot-s-aγ-ēn</i>		
		3 ^e	<i>sāli-aγ-e</i>	<i>tot-s-aγ-e</i>		
	Duel	1 ^e	<i>sāli-aγ-mēn</i>	<i>tot-s-aγ-^omēn</i>		
		2 ^e	<i>sāli-aγ-ēn</i>	<i>tot-s-aγ-ēn/ēn</i>		
		3 ^e	<i>sāli-aγ-ēn</i>	<i>tot-s-aγ-ēn</i>		
	Plur.	1 ^e	<i>sāli-aγ-uw</i>	<i>tot-s-aγ-uw</i>		
		2 ^e	<i>sāli-aγ-an</i>	<i>tot-s-aγ-ēn/an</i>		
		3 ^e	<i>sāli-aγ-anēl</i>	<i>tot-s-aγ-anēl</i>		
Possédé/ « objet » pluriel	Sing	1 ^e	<i>sāli-an-^om</i>	<i>tot-s-an-^om</i>		
		2 ^e	<i>sāli-an-(ēn)</i>	<i>tot-s-an-(ēn)</i>		
		3 ^e	<i>sāli-an-e</i>	<i>tot-s-an-e</i>		
	Duel	1 ^e	<i>sāli-an-mēn</i>	<i>tot-s-an-amēn</i>		
		2 ^e	<i>sāli-an-ēn</i>	<i>tot-s-an-(ēn)</i>		
		3 ^e	<i>sāli-an-ēn</i>	<i>tot-s-an-ēn</i>		
	Plur.	1 ^e	<i>sāli-an-uw</i>	<i>tot-s-an-uw</i>		
		2 ^e	<i>sāli-an-ēn</i>	<i>tot-s-an-(ēn)</i>		
		3 ^e	<i>sāli-an-anēl</i>	<i>tot-s-an-(an)ēl</i>		

Marques du nombre dans le nom non possessivé ;
duel : -γ
 (īγ après consonne - jīγ après -i)
pluriel : -t
 Pour *sāli* :
sāli -jīγ « (2)rennes »
sāli-t « (>2) rennes »

3. Ces similitudes des marques personnelles ainsi que des marques de nombre dans les formes nominales possessivées et dans les formes verbales des conjugaisons imposent, pour les énoncés à prédicat verbal de conjugaison objective, une analyse syntaxique dont Klemm, dans l'ouvrage cité ci-avant (Klemm 1928)

avait reconnu l'application encore possible au hongrois moderne : dans un énoncé parfaitement correct comme *a nő megfőzte a halam* « la femme a fait cuire mon poisson » la forme *megfőzte*, qui aujourd'hui s'interprète comme un prétérit, comporte le *-e* qui fonctionne comme marque possessive dans les noms pour faire référence à un possesseur singulier de 3^{ème} personne ; c'est qu'effectivement *megfőzte* s'interprète historiquement comme une forme possessivée du participe passé en *-t-* qui, selon un processus bien connu, a fourni un prétérit dans le cadre d'une réinterprétation syntaxique : l'énoncé *a nő megfőzte a halam*, s'interprète originellement comme « la femme, mon poisson [est] son cuit » avec prédicat nominal sans copule ; la réinterprétation aboutit à un prédicat verbal issu du participe possessivé ; et il est significatif, dans le processus diachronique reconstruit, que le substantif *halam*, (originellement sujet dans cette construction à) prédicat nominal donc normalement à marque actancielle zéro) ait, à titre facultatif, conservé jusqu'en hongrois moderne cette marque zéro alors que sa fonction dans le nouvel énoncé à prédicat devenu verbal, est devenue objectale et que le hongrois s'est donné une marque objectale avec l'accusatif en *-t*, tandis que les langues obougriennes, et en particulier le vogoul, qui ont conservé la structure ancienne des énoncés, n'ont pas d'accusatif dans le système casuel des noms (sur le prétendu accusatif pronominal du vogoul, voir Perrot 1991). Il existe un lien évident entre le fait que la prédication en vogoul se réalise, quand fonctionne la conjugaison objective, sur la base d'une relation d'appartenance : « Y (le pseudo-objet de l'analyse traditionnelle) [est] le cuit de X (le prétendu sujet de l'analyse traditionnelle) » et le fait qu'il n'y a dans la déclinaison nominale aucune opposition entre une forme d'accusatif et la forme zéro de base, situation dont le hongrois est sorti en associant la création d'un accusatif à l'affectation d'une forme (nominale) de participe comme prédicat (verbal). C'est dans le cadre de ce processus diachronique qu'il faudrait reprendre le problème qui reste posé en hongrois par l'utilisation comme marque d'accusatif d'une désinence *-t* dont l'origine reste discutée.

4. Le vogoul organise donc la prédication dans une structure fondée conceptuellement sur des relations d'appartenance : les participants sont marqués comme un possesseur ou comme un possédé. L'autre composante de la branche obougrienne, l'ostiak, présente une morphologie des conjugaisons un peu moins nette, avec des différences selon les dialectes, mais organisée dans ses grandes lignes selon les mêmes principes, notamment dans les formes dialectales de l'est (ainsi en vach, décrit par Perrot 1992-93 et Perrot 2007).

Faut-il considérer que ce marquage des participants exclut une analyse qui leur attribuerait des fonctions actanciennes « classiques » comme la fonction subjectale et la fonction objectale ? La question se pose et a été posée, mais en termes de typologie des énoncés plutôt qu'en termes proprement actanciels, par Gilbert Lazard, qui a soutenu (Lazard 2004) que la distinction entre le type ergatif et le type accusatif dans le comportement syntaxique des langues restait applicable aux langues obougriennes et que mon argumentation en faveur de la reconnaissance d'une prédication fondée sur la relation d'appartenance, justifiée par une morphologie très claire, n'était pas exclusive d'une autre analyse fondée sur des critères différents et mettant en évidence d'autres aspects de la morphosyntaxe des langues.

L'argumentation que j'ai résumée ci-avant et qui avait suscité la réaction de G. Lazard ne voulait pas exclure toute autre analyse des structures syntaxiques que celle que je mettais en évidence, et je voudrais ici préciser que des fonctions syntaxiques reconnues comme relevant de l'actance sont parfaitement applicables aux énoncés vogouls. La conceptualisation fondée sur l'appartenance s'accompagne en effet de relations entre constituants nominaux et verbaux où il est parfaitement légitime de reconnaître la fonction subjectale, identifiable à partir de critères objectifs dont le principal est l'accord. Le phénomène d'accord peut être interprété comme la manifestation de la relation privilégiée qui s'établit entre un constituant nominal ou pronominal de l'énoncé et le prédicat verbal et qui se manifeste par le fait que le premier communique au second, en vertu de cette relation privilégiée, la marque d'une catégorie donnée ; c'est ce qui apparaît notamment quand la forme verbale prédicative est affectée d'une marque de nombre qui matérialise l'existence au niveau conceptuel de la relation privilégiée entre les deux constituants, l'un nominal et l'autre verbal.

En examinant de ce point de vue quelques spécimens d'énoncés, on constate que l'analyse des formes verbales en fonction prédicative dans les énoncés vogouls conduit à reconnaître deux types distincts liés à la conjugaison mise en œuvre, subjective (CS) ou objective (CO) : le marquage personnel est le même et correspond aux références au possesseur dans les formes possessivées du nom, mais le marquage du nombre se présente sous deux espèces différentes : l'une fonctionne dans la conjugaison subjective et consiste à marquer le duel ou le pluriel comme dans les noms possessivés (duels en *-γ*, pluriel en *-t*), l'autre se présente dans la CO et consiste à utiliser un infixe de nombre, duel (*-aγ-*) ou pluriel (*-an-*), identique à celui que présentent les formes possessivées du nom pour faire référence au possédé. C'est ce qui ressort des quelques exemples suivants où s'établissent des relations entre formes du substantif *ōjka* « homme » et formes du verbe *wār* « faire, fabriquer », au prétérit en *-s*.

1 - Avec CS :

1.a <i>ōjka</i>	<i>xāp/xāp-īy /xāp-ōt</i>	<i>wār-ōs</i>
« l'homme	a fait	1/2/>2 barque(s) »
1.b <i>ōjka-γ</i>	<i>xāp/xāp-īy /xāp-ōt</i>	<i>wār-s-īy</i>
« les (2) hommes	ont fait	1/2/>2 barque(s) »
1.c <i>ōjka-t</i>	<i>xāp/xāp-īy /xāp-ōt</i>	<i>wār-s-ōt</i>
« les (>2) hommes	ont fait	1/2/>2 barque(s) »

2. Avec CO

2aa. <i>ōjka xāp wār-ōs-te</i>	« l'homme a fait la barque »
2ab. <i>ōjka xāp-īy wār-s-aγ-e</i>	« l'homme a fait les (2) barques »
2ac. <i>ōjka xāp-ōt wār-s-an-e</i>	« l'homme a fait les (>2) barques »
2ba. <i>ōjka-γ xāp wār-ōs-tēn</i>	« les (2) hommes ont fait la barque »
2bb. <i>ōjka-γ xāp-īy wār-s-aγ-ēn</i>	« les (2) hommes ont fait les (2) barques »
2bc. <i>ōjka-γ xāp-ōt wār-s-an-ēn</i>	« les (2) hommes ont fait les (>2) barques »
2ca. <i>ōjka-t xāp wār-s-anōl</i>	« les (>2) hommes ont fait la barque »
2cb. <i>ōjka-t xāp-īy wār-s-aγ-anōl</i>	« les (>2) hommes ont fait les (2) barques »
2cc. <i>ōjka-t xāp-īy wār-s-an-(an)ōl</i>	« les (>2) hommes ont fait les (>2) barques »

De cet ensemble d'énoncés se dégagent deux types de références au nombre des participants représentés par les constituants nominaux.

Les variations de nombre affectant « homme(s) » entraînent des variations dans les formes du suffixe qui suit la base verbale *wār-s* ou *wār-ās* et ces variations concernent la référence par marque personnelle au participant agent ; cette marque a les mêmes formes que les références au possesseur dans les noms possessivés, qui ont des formes distinctes pour le singulier (*-te*), le duel (*-tēn*) et le pluriel (*-anāl*) : il s'agit de formes amalgamant personne (en l'occurrence la 3^{ème}) et nombre (singulier, duel ou pluriel) sans qu'il y ait pour le(s) participant(s) au(x)quel(s) renvoie la désinence personnelle une marque spécifique de nombre.

Les marques de nombre affectant « barque(s) » sont d'une autre nature : ce sont les infixes insérés entre le thème verbal et le suffixe personnel : zéro pour le singulier, *-ay-* pour le duel et *-an-* pour le pluriel. Il s'agit ici d'un véritable transfert de marque du constituant nominal au prédicat verbal, et les formes de la conjugaison objective présentent exactement les mêmes éléments, exprimant le duel et le pluriel respectivement *-ay-* et *-an-* que les formes possessivées du nom pour le possédé (voir les énoncés 2bb (duel) et 2cc (pluriel)). C'est à cette relation entre participant et procès que doit être réservée la dénomination d'accord.⁴

Les suffixes personnels que présentent les formes verbales et qui sont communs à la conjugaison objective et à la conjugaison subjective (où la 3^{ème} personne constitue un cas particulier avec désinence personnelle zéro) ont pour fonction d'identifier (avec un rôle de possesseur) le participant impliqué dans le procès, mais indépendamment de sa fonction dans l'énoncé, puisque c'est la relation d'appartenance qui établit le rapport entre ce participant et le procès ; il s'agit donc non pas d'un accord (transfert d'une marque grammaticale d'un participant au procès) mais d'une congruence référentielle qui doit s'établir entre le participant désigné par un substantif et la personne (la 3^{ème}) à laquelle renvoie le suffixe personnel.

Là où apparaît un accord au sens précis défini ici, la relation privilégiée qu'indique cet accord justifie l'identification du constituant nominal comme le sujet de l'énoncé dont le verbe soumis à l'accord est le prédicat. L'application de ce critère conduit à identifier comme sujet un constituant nominal qui n'est pas le même participant selon que le prédicat verbal est de conjugaison subjective ou de conjugaison objective. Avec un prédicat de conjugaison subjective, le constituant nominal qui communique son nombre au prédicat verbal de 3^{ème} personne est le participant-agent. Traité comme possesseur dans le jeu des désinences aux deux premières personnes, la 3^{ème} personne ayant la désinence zéro, c'est-à-dire « homme(s) » dans les phrases 1a à 1c, où, avec un prédicat de conjugaison objective, le constituant qui impose l'accord en nombre au prédicat verbal est « barque(s) » le participant patient, qui impose à la forme verbale les infixes marqueurs du duel ou du pluriel. De ces analyses on doit conclure que le sujet,

⁴ L'article de G. Lazard cité ci-avant (Lazard 2004) ne fait pas la distinction entre accord et congruence référentielle, ce qui conduit à une confusion entre participants et actants. Il considère comme indices actanciels aussi bien les suffixes personnels *-te*, *-tēn*, *anāl*, que les marques de nombre *-ay-* et *-an-* (position critiquée par Perrot 2007).

quand le prédicat est fourni par une forme de la conjugaison subjective, est l'agent tandis que quand le prédicat est de forme objective, c'est le patient.

C'est ainsi que se présente la relation entre deux principes complémentaires de structuration des énoncés d'une phrase : d'une part celui qui organise l'énoncé comme posant au niveau conceptuel une relation d'appartenance entre procès et participants et qui utilise le matériel exprimant les rapports de possession, avec une assimilation de l'agent au possesseur et du patient au possédé – et d'autre part celui qui construit les rapports actanciels au sein de l'énoncé et qui leur donne comme critères morphologiques le jeu de l'accord auquel sont soumises les formes verbales.

5. Si le tableau des conjugaisons examiné ci-avant fait apparaître une morphologie très clairement structurée, avec une connexion systématique entre les marques possessives du nom et la conjugaison objective, cette relation entre les deux ensembles morphologiques se trouve poser un problème pour la constitution des formes de la conjugaison objective lorsqu'elle doit faire référence à un patient (présenté traditionnellement comme un objet, mais traité en fait comme un possédé dans une relation d'appartenance) si ce patient est singulier. Du côté du nom possessivé, la situation est simple : les formes relatives au possédé comportent une marque de nombre en même temps qu'une référence personnelle, mais s'il s'agit d'un possédé singulier, c'est un zéro morphologique qui y renvoie, en opposition avec une marque de nombre, duel (l'infixe *-ay-*) ou pluriel (l'infixe *-an-*), et le paradigme ne comporte que les désinences personnelles : *-m*, *-n*, et *-e/-te* au singulier etc. qui font référence au(x) possesseur(s). La situation est nécessairement plus complexe pour les formes de la conjugaison objective. Le paradigme doit être distinct de celui de la conjugaison subjective et comporter, outre les marques personnelles, renvoyant au « possesseur » une distinction de nombre entre singulier, duel et pluriel pour faire référence au « possédé », mais le parallélisme avec les formes possessivées du nom se traduirait par une marque de nombre zéro, et ce zéro se trouve exclu comme entraînant la non-distinction entre la forme subjective et la forme objective : il s'agit de la référence au nombre du « possédé », et pour le singulier le paradigme nominal de la possessivation a une marque zéro, ce qui, dans le verbe, entraînerait la perte de la distinction entre les formes des deux conjugaisons : l'absence de référence au « possédé » dans la conjugaison subjective et la référence à un « possédé » singulier dans la conjugaison objective aboutiraient au même résultat : l'absence de marque. Il se trouve que ce risque n'existe pas quand la référence au « possesseur » vise la 3^{ème} personne, parce qu'ici intervient une interférence avec un trait ouralien certainement ancien, qui est d'utiliser pour la 3^{ème} personne du participant agent unique un zéro morphologique, ce qui permet à la forme *tot-əs-te*, sans marque de nombre, de s'opposer avec son suffixe *-te* à la forme subjective à marque possessive zéro *tot-əs*. Le problème devrait en revanche subsister pour les deux premières personnes qui sont représentées dans la conjugaison subjective par des formes à suffixe personnel renvoyant au « possesseur », mais sans marque de nombre renvoyant au « possédé », formes avec lesquelles un zéro pour le nombre singulier du possédé entraînerait une confusion. Le problème a été résolu par le recours à une marque *-l* qui est bien représentée en ob-ougrien (en ostiak dans diverses zones dialectales) comme marque possessive correspondant à un possesseur de 3^{ème} personne, mais qui, combinée dans les formes objectives de 1^{ère} et de 2^{ème} personnes avec les

marques possessives faisant référence à ces personnes comme agents, a pu servir de marque de 3^{ème} personne pour le patient (finales *-l-m* à la 1^{ère} personne du « possesseur », finale *-l-ən* pour la 2^{ème} personne, etc.).

6. On peut penser que cet élément *-l* est celui que comporte le suffixe possessif et verbal *-anə*, *l* qui fonctionne comme référence à un possesseur de 3^{ème} personne du pluriel et qui pourrait combiner cette référence *-əl* avec l'infixe *-an-* utilisé comme référence à un possédé (possessivation du nom) ou à un patient pluriel (CO). Un flottement a été signalé pour cette forme qui renferme une double référence : à un possesseur pluriel jouant un rôle d'agent (*-anə*) et à un possédé pluriel jouant le rôle de patient (*-an*) : elle peut se réduire à une finale *-anl*, et il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'un simple accident haplogique. On peut émettre l'hypothèse d'un certain flottement dans la pratique des locuteurs ; la référence au possesseur-agent peut très bien être interprétée comme réalisée par un suffixe réduit à un *-l* qui fonctionne dans d'autres secteurs obougriens avec cette valeur, l'infixe *-an-* étant présent normalement pour faire référence au possédé-patient.

7. Il y aurait là une manifestation du trouble qu'a pu générer la rupture paradigmatique déjà évoquée : la référence à la 3^{ème} personne du possesseur-agent est représentée dans la conjugaison subjective par un zéro (*-tot-əs*) au prétérit quand ce participant est singulier (ce sont uniquement les marques nominales de duel et de pluriel qui, le cas échéant, peuvent terminer les formes). La morphologie verbale du vogoul peut apparaître comme paradoxale dans le rapport qui s'établit entre les deux conjugaisons, subjective et objective : la conjugaison objective est porteuse d'une référence complémentaire par rapport à la conjugaison subjective, et comme elle fait référence à un participant qu'ignore la conjugaison subjective, on pourrait penser que dans la morphologie de cette conjugaison objective la référence nouvelle concerne ce nouveau participant ; or il n'en est rien : entre *tot-əs-te* (CO) et *totə-s* (CS) la différence tient à l'apport de *-te-* dans la forme objective, et c'est une référence au possesseur, c'est-à-dire au participant agent, tandis que le participant nouveau, le patient, n'est référencé que par les marques du nombre, duel ou pluriel. C'est la manifestation de la différence dans la structure de la prédication entre les deux modèles liés à CS et à CO, différence qui, on l'a vue, fait que le partenaire privilégié du prédicat est avec CS le participant agent, tandis qu'avec CO c'est le participant patient. On peut penser que c'est cette rupture de parallélisme entre les rôles des deux participants et les fonctions syntaxiques mises en évidence dans les deux structures prédicatives qui a entraîné le bouleversement syntaxique qu'il faut supposer dans l'histoire du hongrois si antérieurement la prédication s'y présentait comme en vogoul, où le système ancien s'est maintenu.⁵ Le bouleversement a comporté en hongrois l'apparition de l'accusatif, toujours absent dans la flexion nominale en vogoul.

⁵ On trouvera un exposé de cette reconstruction chez Perrot 1990 et 1997.

Ouvrages cités

Klemm, Antal, *Magyar történeti mondattan* (Syntaxe historique du hongrois) II, 6. füzet, 1928, 119-122.

Lazard, Gilbert, « Légitimité des approches multiples en typologie. Un exemple : actance et possession », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 99/1, 2004, 107-128.

Liimola, Matti, « Noch einmal über das *l* der objectiven Konjugation des Wogulischen », *Mémoires de la Société Finno-ougrienne*, 150 (Mélanges Itkonen), 1973, 196-204.

Perrot, Jean, « Morphologie verbale et nominale et structure de l'énoncé dans le développement historique des langues ouraliennes », *Travaux 8 Cercle linguistique d'Aix-en-Provence*, Aix-en-Provence 1990, 203-221.

Perrot, Jean, « Sur l'accusatif pronominal en finno-ougrien », *Études finno-ougriennes XXIII*, 1991, 25-33.

Perrot, Jean, « Morphologie verbale et relations actanciennes en ostiak oriental », *Modèles linguistiques* n° 28 = XIV, 1992-1993, 2, 105-140.

Perrot, Jean, « Aspects de la reconstruction en finno-ougrien : morphosyntaxe de l'actance », *Mémoires de la Société de Linguistique*, nouvelle série, V, 1997, 125-150 ; repris dans *Études de linguistique finno-ougrienne*, Leuven-Paris 2005, 257-286.

Deux missionnaires dans la toundra et dans la taïga au XIX^{ème} siècle : de l'acte à la parole

Dans cet article, je vais me concentrer sur l'œuvre missionnaire accomplie par les missionnaires orthodoxes au XIX^{ème} siècle pour évangéliser les populations boréales de la Russie. Sans doute l'évangélisation de la Russie est-elle restée quelque peu en marge de la recherche en anthropologie de la conversion : ceci est dû à l'idéologie soviétique, dominante pendant plus de 70 ans, qui niait non seulement toute vertu, mais encore toute existence à l'activité historique de l'Église orthodoxe. En même temps, l'accès limité qu'avaient les chercheurs étrangers aux sources russes a également limité la recherche au plan international. Ce n'est que ces toutes dernières années que la Russie, redécouvrant le domaine religieux, se penche sur son histoire et redécouvre par la même occasion le travail de diffusion de l'orthodoxie réalisé pendant des siècles sur son territoire.¹

Je m'intéresse ici à un territoire situé dans la Fédération de Russie : il s'agit des régions de toundra et de taïga de part et d'autre de l'Oural, qui sont habitées par des populations finno-ougriennes et samoyèdes, lesquelles ont, pour une part du moins, préservé jusqu'à aujourd'hui leur mode de vie traditionnel de chasseurs, de pêcheurs et d'éleveurs de rennes nomades ou semi-nomades. Ces autochtones du Nord sont les tout premiers que les Russes ont rencontrés dans leur expansion vers l'Est, qui a fini par les mener jusqu'à la mer d'Okhotsk. Les contacts ont commencé donc il y a très longtemps, avec les expéditions des marchands de Novgorod vers l'est², les Russes ayant franchi l'Oural au milieu du XVI^{ème} siècle. Toutefois, l'entreprise systématique de christianisation est plus tardive. J'en évoquerai les grandes lignes, pour me concentrer par la suite sur deux personnalités de missionnaires qui ont œuvré dans ces régions à deux époques différentes.

J'aborderai leur œuvre missionnaire dans une perspective particulière : celle de l'usage, dans le contact avec les populations à convertir, de la parole. Jusqu'à quel point les missionnaires parlaient-ils ? Comment ? Pour quoi faire

¹ Voir sur cette question Eva Toulouze, « About missionary studies today: new approaches on the study of Christianisation among the Khanty and the Nenets », *Navigare humanum est... Pusztay János hatvanadik születésnapjára*, Pomozi Péter szerk. Finnugor Népek Világkongresszusa Magyar Nemzeti Szervezete, Budapest, 2008, 221-228.

² *История Сибири с древнейших времён до наших дней, Т. I*, Ленинград, 1968, 367 ; З.П. Соколова, « Ханты », *Вопросы истории*, 1971/8, 214.

exactement ? Quelle approche avaient-ils de la langue des « missionisés » ? Autant de questions auxquelles je vais m'efforcer d'esquisser des réponses dans ce texte.

1. L'évangélisation des autochtones du Nord de la Russie

L'évangélisation des autochtones de la Russie a lieu dans une période où l'Église orthodoxe avait perdu de son autonomie par rapport à l'État : affaiblie par la réforme du patriarche Nikon (1652), elle a été prise en main par Pierre le Grand avant tout pour servir l'intérêt de la couronne. C'est donc d'abord vers le pouvoir politique qu'il faut se tourner pour étudier ce qui se passe en Russie au début du XVIII^{ème} siècle dans le domaine religieux. Pierre le Grand est engagé à moderniser la Russie, dont il a pu évaluer le retard dans son voyage de jeunesse dans les pays occidentaux. Cette modernisation tous azimuts trouve son reflet sur la décision obstinée du tsar de débarrasser la Russie de ses derniers païens. Si l'Islam et le bouddhisme, non moins que les rebelles à la réforme de l'orthodoxie, font l'objet d'un combat allant de soi, Pierre est résolu à venir à bout rapidement des animistes de l'empire, que l'on trouve avant tout chez les autochtones des toundras des rivages de l'Océan glacial arctique et sur tout le territoire de la Sibérie, qui est encore fort peu connu. Dans la première décennie du XVIII^{ème} siècle en effet Pierre I^{er} émet toute une série de décrets visant à obtenir la conversion rapide des populations boréales et sibériennes à l'orthodoxie. Les oukazes se succèdent à intervalles rapides (notamment en 1700, 1706, 1710, 1714)³, ce qui semble prouver que les résultats n'étaient pas à la hauteur des attentes. Quelles mesures d'accompagnement étaient prévues pour réaliser ces objectifs ambitieux ?

Je ne me pencherai pas sur les stimulants matériels parfois prévus, parfois exclus par ces décrets – la politique de la couronne s'est montrée sur ce point fort peu cohérente. Je m'intéresserai plutôt ici aux institutions. Dès 1700, le tsar crée en Sibérie un poste de métropolite chargé de convertir les autochtones. C'est Filofej Leščinskij (1650–1727) qui est nommé à ce poste en 1702⁴ et entreprend depuis Tobolsk, à partir de 1704, des expéditions dans la taïga de Sibérie occidentale, pour évangéliser les Khantys et les Mansis (Ostiaks et Vogouls suivant le vocabulaire de l'époque). Je reviendrai sur le détail de son activité ci-dessous. Pour l'instant, je me contenterai de signaler qu'après une longue période de stagnation, il parvient à évangéliser un nombre important d'autochtones, que les sources d'époque évaluent à 40 000. C'est là la toute première entreprise systématique de conversion à l'orthodoxie des peuples premiers de la Russie.

Après la mort de Filofej en 1727 plus aucune entreprise de cette envergure ne verra le jour en Sibérie Occidentale. Les monastères essaient d'entretenir la flamme et quelques missionnaires arpentent les forêts et remontent les rivières de

³ Cf. *История Сибири с древнейших времён до наших дней: Т. II Сибирь в составе феодальной России*, Ленинград, 1968, 324 ; James Forsyth, *A History of the Peoples of Siberia, Russia's North-Asian Colony 1581-1990*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, 154 ; И.И.Огрызко, *Христианизация народов Тобольского Севера в XVIII в.*, Ленинград, 1941, 25.

⁴ В. Ю. Вануйто, « Филофей Лещинский », *Народы Северо-западной Сибири*, Томск, 1994, 101 ; Валерий Тимофеевич Кузьмин, *Земля кодская, Ханты-Мансийск*, 1995, 19.

temps à autre. Mais outre que les nouvelles conversions sont rares, les prêtres ont bien du mal à travailler avec ceux qui sont déjà formellement convertis. En effet, les conversions n'ont pas été accompagnées d'un remodelage fondamental de la vision du monde des autochtones du Nord : le christianisme n'était qu'un nouvel élément qu'ils y intégraient, sans pour autant chambouler l'ensemble. Ceci a conduit à bien des heurts et des incompréhensions, voire des tensions, qui ont souvent conduit les missionnaires à exercer envers les communautés des violences afin de les amener à respecter les rites orthodoxes.⁵

La deuxième entreprise de grande ampleur dans les régions du Nord de la Russie a eu lieu entre plus d'un siècle après Filofej, entre 1825 et 1830, dans les toundras occidentales, c'est-à-dire celles situées en Russie d'Europe. Ces régions étaient habitées par des Nenets nomades (appelés à l'époque Samoyèdes), éleveurs de renne sur grande échelle, qui au XIX^{ème} siècle se voyaient concurrencés par l'émergence de groupes komis (les Komis de l'Izhma, chrétiens depuis plusieurs siècles), lesquels avaient entrepris de développer l'élevage du renne de manière encore plus extensive et déjà capitaliste. Ceux-ci avaient assujetti des Nenets ruinés qui travaillaient pour eux, assurant un contact quotidien des Nenets avec des populations chrétiennes.

C'est un missionnaire du nom de Veniamin (Vassili Smirnov, ?-1848) qui s'engage dans un travail de longue haleine, arpentant les toundras et appelant les nomades à se convertir au christianisme. En cinq ans, il réussit à convertir près de 80% des autochtones recensés dans la région. J'examinerai en détail ses méthodes et surtout la manière dont il se sert de la parole pour arriver à ses fins. Après Veniamin, le potentiel pour de nouvelles conversions est pratiquement épuisé : personne n'est passé par les mailles du filet, tous ceux qui ont voulu se convertir ou qui étaient susceptibles de le faire, l'ont fait. Je comparerai dans cet article l'œuvre missionnaire de Filofej et de Veniamin.

A partir de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, un peu partout en Russie le moment est venu de consolider et d'approfondir. Le fait qu'une partie de ces populations ait déjà accepté le baptême crée les conditions d'un dialogue destiné à faire naître de réels noyaux de christianisme. Telle est l'orientation des institutions ecclésiastiques au milieu du XIX^{ème} siècle. La grande figure dans l'élaboration de cette approche est en fait l'orientaliste russe Nikolaj Il'minskij (1822-1891), qui a œuvré à Kazan.⁶ Étant avant tout intéressé à détacher les Tatars de l'Islam et à les convertir au christianisme, il élabore une méthode destinée à faire des chrétiens nominaux issus des nationalités non russes de véritables diffuseurs de la foi. Il s'agissait de faire pénétrer en profondeur les vérités chrétiennes en les proclamant dans la langue des autochtones et de les confirmer en développant l'école, qui devait fonctionner dans les langues vernaculaires et servir de pôle d'attraction pour enfants et adultes.⁷ Cette orientation est très vite reprise par Moscou (Il'minskij est en

⁵ Огрызко, *op. cit.*, 91.

⁶ Voir sur Il'minski en français : Eva Toulouze, « Mission et école dans la région de la Volga au XIX^{ème} siècle : l'œuvre de Nikolaj Il'minski », *Etudes finno-ougriennes* N° 36, 2004, 7-46.

⁷ Н. И. Ильминский, « Школа для первоначального обучения детей крещенных татар в Казани », *Журнал министерства народного просвещения*, часть СXXXIV, 1867n 325. Et encore : Eva

dialogue épistolaire avec le président du saint Synode Konstantin Pobedonoscev)⁸ et devient la politique officielle de l'empire envers les nationalités situées à l'intérieur de son territoire. C'est ainsi qu'Il'minskij a une influence considérable sur l'ensemble du territoire, y compris dans le grand Nord.

Les succès de l'évangélisation des Nenets en Russie d'Europe (les Nenets de Sibérie étaient restés totalement réfractaires aux entreprises de Filofej) et des Ougriens de l'Ob en Sibérie occidentale ont conduit l'Église à créer des missions permanentes. C'est ainsi que la mission d'Obdorsk, créée en 1832, rassemblait deux ou trois missionnaires chargés de couvrir une zone énorme, de convertir à l'orthodoxie ceux qui ne l'avaient pas encore fait et en même temps de desservir les croyants – mariages, enterrements, surtout baptêmes, confessions... Son « âge d'or » est certainement la période où elle est dirigée par Irinarh Šemanovskij, entre 1898 et 1917. Irinarh apparaît comme un digne disciple d'Il'minskij, dont il applique de manière créative les principes à Obdorsk, où il devient l'un des principaux acteurs de la vie culturelle de la ville. Il y avait certes d'autres centres de diffusion de l'orthodoxie en Sibérie occidentale, une mission à Surgut, les monastères étant aussi agissants en cette matière. Mais il semble bien d'Obdorsk ait été le phare et que les autres aient été nettement moins actifs - en tout cas leur action est nettement moins bien documentée.⁹

Cette activité de l'orthodoxie, en tout cas, est brusquement tronquée par la révolution d'octobre. Les derniers temps de la mission d'Obdorsk ne sont pas documentés, en tout cas nous ne savons pas avec précision ce qui s'est passé après 1917. Et c'est un silence qui a duré jusqu'à ces toutes dernières années.

Aujourd'hui, l'orthodoxie a repris droit de cité partout en Russie, et en Sibérie comme ailleurs. Partout des églises sont rouvertes, construites, consacrées. Pourtant, vis-à-vis des populations autochtones, ce n'est pas l'église orthodoxe qui est la plus active. Avec l'écroulement du régime soviétique, ce sont avant tout les sectes protestantes qui ont trouvé un champ très réceptif à leur activité de prosélytes. En effet, baptistes et pentecôtistes ont l'obligation de diffuser la foi, et la christianisation des païens est une tâche qu'ils entreprennent avec enthousiasme et avec un certain bonheur. Leur conception de l'œuvre missionnaire est fort différente de celle des orthodoxes, mais... C'est là un autre sujet, à étudier dans un cadre autre que celui de cet article.¹⁰

Toulouze, « Принципы школа Ильминского в свое время и сегодня », *VI конгресс финно-угорских писателей Саранск 2000*, Саранск, 2001, 78-90.

⁸ Н. И. Ильминский, Письма Н.И. Ильминского (к оберпрокурору Святейшего Синода Константину Петровичу Победоносцеву, Казань, 1898.

⁹ Sur la mission d'Obdorsk, cf. Eva Toulouze, « Irinarh Šemanovskij et la mission d'Obdorsk : une page de l'évangélisation des Khantys et des Nenets », *Études Finno-ougriennes*, N° 37, 2005, 29-63.

¹⁰ Une seule monographie a été publiée sur ce thème : Laur Vallikivi, *Arktika nomaadid šamanismi ja kristluse vahel: Jamb-to neenetsite pöördumine baptismi*, Tartu, 2004.

2. Filofej Leščinskij : l'évangéliste de l'Ancien Testament

Avant de réfléchir sur l'usage de la parole par Filofej, je présenterai rapidement son œuvre, pour m'arrêter ensuite sur ses méthodes.

2.1 L'œuvre de Filofej

Comme je viens de l'évoquer, Filofej est entré en fonctions en 1702. Sa première tâche a bien été de visiter les autochtones de la région, mais dans une première période sans aucun résultat. Les autochtones ne l'écoutent pas et refusent d'abandonner leurs croyances au profit du christianisme.¹¹ A la fin de la décennie, il y a quelques années où nous n'avons pas une totale certitude sur ses activités : il a été affecté à une mission en Extrême orient, mais probablement, entre autres pour des raisons de santé, il semble qu'il ait fini par rester en Sibérie occidentale.¹² En tout cas il s'est retiré du monde et a passé quelques années à se soigner, au terme desquelles, ce n'est plus en tant que métropolite de Sibérie, mais sous le nom de Fedor, qu'il repart évangéliser les Mansis et les Khantys. Cette fois-ci son travail, nous allons voir dans quelles conditions, est couronné de succès, et il convertit des centaines, puis des milliers d'autochtones (d'après ses évaluations).¹³ Ils seraient 40000.¹⁴ Bien sûr, ce chiffre n'est pas à prendre au pied de la lettre. Il est peu vraisemblable que Filofej ait pu rencontrer autant d'autochtones, si tant est que le nombre total de ceux-ci ait atteint plusieurs dizaines de milliers. La valeur de ce chiffre est plutôt symbolique. Ce parcours n'est pas sans moments difficiles¹⁵, mais de manière générale, on peut considérer qu'il s'agit de son point de vue d'une réussite assurée. Les seuls autochtones avec lesquels il essuiera des revers jusqu'à la fin de sa vie sont les Khantys les plus septentrionaux et les Nenets, qui refusent par exemple de le laisser débarquer à Obdorsk : le missionnaire, un an avant sa mort, doit repartir de la ville sans même avoir pu quitter son navire et mettre le pied à terre et sans avoir pu tenter de s'adresser aux habitants d'Obdorsk.¹⁶ Il poursuit ses expéditions pratiquement jusqu'à sa mort, survenue en 1727. Après quoi, il entre dans la légende : il est vu comme l'apôtre de la Sibérie occidentale et nous trouvons de nombreuses apologies de son œuvre, dont certaines m'ont ici servi de sources.¹⁷

¹¹ Огрызко, *op. cit.*, 32 ; Н. Абрамов, « Филофей Лещинский, митрополит Тобольский и Сибирский », *Журнал Министерства народного просвещения*, 1846, № 12, 2, « Краткий очерк миссионерства в Тобольской епархии », *Православный вестник*, 1892/14, 25.

¹² Yuri Slezkine, *Arctic Mirrors. Russia and the Small Peoples of the North*, Ithaca (New York), Cornell, 1994, 49 ; Анатолий Шашков : « О Троицком монастыре и христианстве в Нижнем Приобье », *Югра*, 4/1996, 28 ; Н.Абрамов : « Проповедь Евангелия сибирским вогулам », *Журнал Министерства народного просвещения*, 1854, часть LXXXIII, отд. II, 41-42.

¹³ Абрамов, *op. cit.*

¹⁴ Абрамов, *op. cit.*, 13.

¹⁵ Forsyth, *op. cit.*, 154, Огрызко, *op. cit.*, 38. Entre autres en 1717 une attaque de Mansis coûte la vie au chroniqueur de Filofej, Grigori Novicki.

¹⁶ « Краткий очерк... », *op. cit.*, 28 ; Иеромонах Ирнарх, « История обдорской духовной миссии », *Православный вестник*, 1905/1, 22.

¹⁷ Je pense notamment aux écrits de Nikolaj Abramov : « Филофей Лещинский митрополит Тобольский и Сибирский », *Журнал Министерства народного просвещения* 1846, №12, 1-18 ; « Проповедь Евангелия сибирским вогулам », *Журнал Министерства народного просвещения*

Qu'est-ce qui explique qu'après avoir été systématiquement rejeté dans ses toutes premières expéditions, soudain Filofej parvient à évangéliser de grands nombres d'autochtones ? L'explication est toute simple, elle tient aux nouveaux moyens dont le missionnaire dispose.

2.2 Les moyens mis en œuvre par Filofej

Quand Filofej part pour ses premières missions, au cours desquelles il ne parvient à évangéliser personne, il est seul. En effet, dès son arrivée, Filofej essaye d'obtenir de Pierre le Grand l'autorisation de pouvoir donner aux autochtones quelque chose en échange de la conversion, des avantages dans les relations avec les autorités russes, par exemple une exemption d'impôts. Le tsar refuse. C'est ainsi que le missionnaire se retrouve les mains nues.¹⁸ Il parcourt à pied la forêt et y rencontre des groupes d'autochtones. Il ne nous a pas laissé de compte-rendu détaillé de ces missions, mais nous pouvons imaginer qu'il a été bien reçu, comme le sont en général tous les visiteurs, sans que personne n'ait pris la peine d'écouter ce qu'il avait à dire ou de le prendre au sérieux. Quand, après sa maladie, il y retourne, les conditions ont changé.

La politique tsariste évolue. Sans doute sur la base de l'expérience. Et surtout, le gouverneur de Sibérie, M.P. Gagarin, s'intéresse à l'évangélisation des populations autochtones et s'engage personnellement, en donnant au missionnaire des moyens considérables en hommes et en argent : non seulement Filofej a désormais de quoi offrir des cadeaux aux communautés qu'il visite, mais il dispose d'un bateau, qui lui permet de remonter les rivières. De plus, il a à sa disposition une dizaine de cosaques, qui donnent d'emblée à son apparition la caution de la force publique.¹⁹ En tout cas les résultats sont spectaculaires. Comment Filofej a-t-il fait usage de ces nouveaux moyens ?

2.3 Les objectifs de Filofej

Quel était l'objectif de Filofej ? Plus sans doute que ses successeurs, Filofej voyait dans le baptême son but essentiel et l'aune à laquelle mesurer le succès de son entreprise. Il fallait obtenir que les autochtones acceptent le christianisme et cessent de ce fait d'être « païens ». On pourrait, aujourd'hui, s'interroger sur la profondeur d'une conversion qui repose exclusivement sur l'acte du baptême. Cette question ne se pose pas au début du XVIII^{ème} siècle. Le baptême est un rite magique de passage : il permet en lui, indépendamment de la conscience de l'individu baptisé, l'œuvre du saint Esprit, et il en fait donc réellement un chrétien, quelles que soient les idées du baptisé sur ce point. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous rencontrons à la même époque en Russie des exemples abondants de baptêmes

1854, часть LXXXIII, отд. II, 43-58 ; “Материалы для истории христианского просвещения Сибири со времени покорения ее в 1581 до начала XIX столетия (окончание)”, *Журнал Министерства народного просвещения* 1854, часть LXXXI, отд. V, 39-56.

¹⁸ В.Г.Карцов, *Очерк истории народов Северозападной Сибири* – Москва, 1937, 69.

¹⁹ Slezkine, *op. cit.*, 49.

collectifs, violents et forcés (cf. l'action du Bureau des Convertis en Russie centrale). D'une part l'aspiration à remplir des objectifs, à faire du chiffre, ne peut aucunement être écartée : les missionnaires tenaient certainement à montrer à leurs chefs et au pouvoir politique qu'ils avaient accompli la mission dont ils avaient été chargés. Mais s'en tenir à cette explication serait se contenter d'une approche superficielle de la vision du monde des missionnaires eux-mêmes. En effet, il n'y a pas contradiction entre leur compréhension du christianisme et la volonté de baptiser à tout prix. L'individu ne compte encore que pour peu de chose : si le saint Esprit peut agir en lui, il deviendra automatiquement un véritable chrétien. Cela nous rappelle les baptêmes tels qu'ils ont été effectués lors de la christianisation des régions du Nord de l'Europe à l'occasion de la croisade du XIII^{ème} siècle : la Chronique d'Henri le Letton nous relate bien des baptêmes collectifs qui ponctuaient l'avancée des croisés en Livonie et en Estonie. La valeur politique de ces baptêmes n'était pas en contradiction avec la perception du christianisme en vigueur, et peu d'évolutions sont ainsi perceptibles entre le christianisme occidental du XIII^{ème} siècle et le christianisme oriental au XVIII^{ème} siècle.

L'argument principal dans cette phase est celui de la puissance de Dieu : le missionnaire entend faire passer une idée principale : mon Dieu est plus fort que ton Dieu. Des notions plus fines, comme par exemple l'importance de la notion d'amour dans le Nouveau Testament, sont complètement ignorées : le Dieu de Filofej est avant tout le Dieu de l'Ancien Testament, le Dieu qui frappe le veau d'or, objet d'idolâtrie, et qui est avant tout vengeur. Filofej en est le bras séculier. Nous verrons comment ceci se traduit dans la pratique missionnaire.

2.4 Les méthodes

Nous en venons à la question que j'ai voulu mettre au cœur des réflexions livrées dans cet article : comment et jusqu'à quel point Filofej, pour atteindre ses fins, a-t-il fait usage de la parole ? Je constate en effet, en écrivant ces lignes, que spontanément je rattache la tentative de conversion à un acte de dialogue, comme par défaut, et cela se traduit par l'usage répété de verbes de la parole. Est-ce que cette perception est justifiée ? Il me semble que dans le cas de Filofej, elle ne l'est pas réellement.

2.4.1 La non parole

Comment en effet Filofej aurait-il pu communiquer avec les autochtones de Sibérie occidentale qu'il rencontrait sur son chemin et qu'il entendait convertir ? Comme de manière générale les missionnaires jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle, il ne parlait pas les idiomes vernaculaires de la région dans laquelle il agissait. Les autochtones, de manière très générale, ne parlaient pas russe. D'emblée, les possibilités de dialogue apparaissaient pratiquement inexistantes. La présence d'un interprète était certes envisageable, et dans son équipe, Filofej avait des locuteurs des langues locales. Nous pouvons nous interroger sur la personnalité et sur l'univers mental de ces interprètes, donc malheureusement nous ne savons pas

grand-chose. S'agissait-il d'autochtones qui avaient eu l'occasion d'entrer en contact avec les Russes et d'apprendre leur langue ou encore des marchands qui se mettaient pour un temps à disposition des missionnaires ? Nous n'avons malheureusement pas d'informations sur ces points, ni sur leur aptitude à servir de médiateurs entre deux cultures.

En effet, dans un cas idéal, c'est cela qui leur était demandé : faire comprendre aux uns et aux autres leurs pensées respectives. Mais pour cela il aurait fallu que l'interprète appréhende avec précision celles de l'un et celles de l'autre, et on peut se demander si cela était tout simplement possible. En effet, d'emblée, toute communication entre chrétiens orthodoxes russes et animistes païens parlant une langue ouralienne était vouée à l'incompréhension, dans la mesure où le regard porté sur le sacré et le spirituel par les uns et par les autres était extrêmement différent – d'où les profonds malentendus qui ont caractérisé les contacts entre occidentaux et autochtones.

La nature des religions animistes pratiquées par les autochtones qui nous intéressent (et de manière générale de toutes les croyances animistes) est caractérisée par l'ouverture : ces religions, qui ne s'érigent pas en système, ne prétendent pas à l'universalisme et reconnaissent la légitimité de toutes sortes de communication avec le surnaturel. Le christianisme, la religion du Dieu russe, en est une parmi d'autres, et elle ne suscite aucun rejet de la part des autochtones. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles les conversions ont, dans certaines conditions, été faciles. Le christianisme pour sa part prétend à l'universalité et à l'exclusivité. Pour les chrétiens, se convertir implique par nature de rejeter toute autre croyance parallèle, alors que les animistes ne font qu'ajouter le christianisme à leurs pratiques, sans pour autant tout rejeter de leur univers mental antérieur. Pour eux conversion n'est pas synonyme de rupture, elle s'effectue dans le cadre de leur vision globale du monde.

Un dialogue réel entre ces deux visions du monde opposées aurait impliqué : a) un truchement maîtrisant les deux et comprenant l'univers mental des deux interlocuteurs b) une ouverture des deux parties au dialogue sur ce point – ce qui n'était pas le cas, parce qu'aucune des deux parties n'était consciente du fossé qui la séparait de l'autre. Comme le dialogue était impossible, le contact s'est établi autrement que par la parole, par-dessus la parole.

J'ajoute que Filofej ne nous a pratiquement pas laissé de paroles de son cru, sauf une lettre, dans laquelle il critique le comportement des Russes à l'égard des autochtones, qui a pour effet de dégoûter ces derniers du christianisme. Tout ce que nous savons de lui provient de ses apologistes et de son chroniqueur.

2.4.2 Par-dessus la parole : grandeur et violence

Le dialogue entre le missionnaire et les autochtones objets de la mission passe donc par d'autres moyens que la parole. C'est la communication non verbale qui permettra d'aboutir, le cas échéant, à la conversion.

Pour montrer que « mon Dieu est plus fort que ton Dieu », pour aboutir au rejet des anciens dieux et à l'adoption du nouveau, ce n'est certainement pas l'humilité chrétienne qui apparaît au moine comme le moyen privilégié. Au contraire : Filofej, qui avait expérimenté l'accueil reçu quand il se présentait seul, sous forme d'un pauvre prêtre sans moyens et sans pouvoir, veille dans ses nouvelles expéditions, après 1712, à se montrer au contraire comme un envoyé de Dieu dans toute sa majesté : il se présente aux communautés à la proue de son bateau, revêtu de tous les atours épiscopaux, dans la solennité de sa fonction, illustrant par là l'idée de grandeur et de puissance. Représentant de Dieu, il veille à ce que la distance entre lui et les autres soit justement à son comble.

Cette grandeur est soulignée par sa suite : il est porteur non seulement de celle qui accompagne la divinité, mais également de celle qui accompagne le pouvoir temporel. Et celle-ci est intelligible par les autochtones : les cosaques armés transmettent par leur seule présence un message très clair. C'est celui du soutien du pouvoir politique, le moine est désormais détenteur d'une autorité qui ne fait plus de doute pour personne. Filofej arrive sous-tendu par le pouvoir politique, ce qui lui confère d'emblée une autorité particulière, qu'il n'avait évidemment pas quand il arrivait en simple ecclésiastique. Bien sûr, ces forces armées seront également susceptibles très concrètement de le défendre si et quand la nécessité s'en fait sentir, et effectivement elles seront parfois amenées à intervenir dans des escarmouches avec les communautés autochtones. Cette présence peut parfois exercer une violence réelle. Mais de manière générale, elle est avant tout porteuse de violence symbolique.²⁰

La première impression entendait convoquer la puissance. Celle-ci est confirmée par les actes accomplis dans la rencontre : pour prouver la force de son Dieu, Filofej entre directement en compétition avec les dieux autochtones et les défie. Il les défie par des actes que nous pouvons considérer comme des actes de violence directe : Filofej en effet détruit les représentations des dieux des autochtones, voulant prouver que si ces « idoles » se laissent détruire, c'est qu'ils n'ont aucune puissance face au Dieu des Chrétiens. Cet argument était censé devoir inciter les communautés à accepter le baptême et à vénérer un nouveau Dieu, puis puissant que les premiers.²¹

Ce faisant, Filofej ne percevait pas sans doute à quel point il brouillait les cartes : il mettait les deux systèmes de divinités sur le même plan en les défiant à un duel et faisait pénétrer ainsi le christianisme de manière apparemment intelligible dans l'univers mental autochtone. En effet, les autochtones connaissaient la pratique de détruire certaines de leurs représentations, qui ne les servaient plus correctement, et de les remplacer par d'autres. Cette compétition établie par le missionnaire entre

²⁰ Cette question a soulevé un débat dans les milieux des spécialistes. La christianisation a-t-elle été violente ou non ? De nombreux historiens orthodoxes nient l'usage de la violence et accusent les autochtones d'avoir réagi violemment (Абрамов, *op. cit.*, 51, Огрызко, *op. cit.*, 49-50). D'autres prétendent que la christianisation s'est faite par le fer et par le feu (Огрызко, *op. cit.*, 50). De manière générale, la littérature orthodoxe nie l'usage de la violence, alors que les auteurs soviétiques ou hostiles à l'Église défendent la position inverse.

²¹ И.М. Суслов, « Шаманство и борьба с ним », *Советский Север*, 1931/3-4, 129.

les dieux confirme les autochtones dans le malentendu, qui les amène à ne pas percevoir dans le christianisme la dimension absolument exclusive. En tout cas, nous constatons que le tout premier moyen utilisé par Filofej est l'acte, symbolique et réel, visant à prouver la supériorité du Dieu des Chrétiens.

Il s'appuie également, bien que de manière moins systématique, sur des circonstances que l'on appellera, suivant les convictions de chacun, coïncidences ou miracles : le fait que le navire de Filofej échappe à une tempête violente a été interprété comme un miracle, permettant de montrer la puissance du Dieu des chrétiens. Une fois également une balle le touche et transperce ses vêtements, mais n'entre pas dans son corps.²² Les autochtones sont très sensibles à ces manifestations palpables de la divinité.

2.4.3 La parole phatique

Est-ce que tout usage de la parole était pour autant exclu dans ce contexte ? Nous l'avons constaté, il n'y avait aucune place pour la parole dialogique. L'idée de convaincre par la parole est totalement exclue par tout le système d'action de Filofej. En revanche, il utilise abondamment la parole pour venir le renforcer.

En effet, les paroles qu'il prononce ne sont pas conçues pour être comprises dans leur sens direct, mais bien pour véhiculer la même idée qui sert de colonne vertébrale à toute l'action. Il s'agit de la parole rituelle, phatique par nature, c'est-à-dire dont la valeur est dans sa simple existence. En effet, l'évêque, arrivé dans un campement, a un comportement rituel. Il parle, comme le veut le rituel, en vieux slavon (notons que cette parole n'est pas plus accessible aux paysans russes orthodoxes, auprès desquels elle a exactement la même fonction). D'une certaine manière, à partir du moment où aucune parole ne peut être intelligible, la fonction de la parole est retournée et elle est exploitée dans son inintelligibilité, qui crée un effet de distanciation, et du même coup d'autorité.

3. Veniamin : un début de dialogue ?

Veniamin, comme je l'ai évoqué, entreprend sa mission plus d'un siècle après Filofej dans une autre région. Cette région est une vaste étendue de toundras, à l'Est de la grande ville russe d'Arhangel'sk, qui va jusqu'à l'Oural polaire, à la limite de la Sibérie. Cette zone diffère sur de nombreux points de celle explorée par Filofej un siècle auparavant. C'est beaucoup plus une zone de contacts. Je ne nourris pas l'illusion qui consiste à croire que les populations de la taïga ou de la toundra, parce qu'elles n'avaient que peu de contacts avec la population russe, étaient réellement isolées : on sait que la mobilité des nomades et des semi-nomades était considérable et que les groupes franchissaient des distances considérables pour aller chercher une épouse, pour apporter des produits à une foire ou tout simplement aller voir des amis. Mais si en Sibérie occidentale, les points de contact avec les Occidentaux – dans ce cas les Russes – étaient les villes fortifiées ou les comptoirs

²² Вануйто, *op. cit.*, 104-105 ; « Краткий очерк... », *op. cit.*, 26-27 ; Абрамов, *op. cit.*, 49-54.

situés le long des rivières, dans les toundras européennes ceux-ci étaient multipliés, car ces zones étaient connues depuis longtemps des marchands, qui commerçaient avec les Samoyèdes depuis le Moyen-Âge. De plus, les contacts avec les Komis de l'Ižma, comme je l'ai mentionné ci-dessus, leur avaient fait connaître de près le christianisme.²³ Ainsi, une partie des Nenets connaissaient-ils le russe, suffisamment pour communiquer à un niveau élémentaire.

Autre caractéristique particulière, les structures sociales qui étaient parfaitement vivantes et opérantes en Sibérie occidentale étaient en train de disparaître dans les toundras occidentales : le système clanique se désagrègeait, laissant sur le bord du chemin les Nenets les moins fortunés, ceux qui n'avaient pas de rennes et qui n'avaient aucun espoir de jamais en avoir. La différenciation sociale, nettement moins marquée au-delà de l'Oural, constituait un terrain favorable à la diffusion du christianisme.

3.1 L'œuvre de Veniamin

Veniamin commence sa mission d'évangélisation des Nenets européens en 1825. Il part dans la toundra à la rencontre des éleveurs de rennes. Au cours de sa mission, il lui arrivera souvent de tomber à plusieurs reprises sur les mêmes groupes. Sa mission fonctionne souvent divisée, Veniamin était d'un côté avec quelques assistants, l'autre partie de la mission étant dirigé par le prêtre komi Fjodor Istomin. Pendant quelques mois dans l'année 1825, l'archimandrite Veniamin interrompt sa mission sur le terrain pour séjourner à Mezen et apprendre le nenets. Il poursuivra ses pérégrinations pendant cinq ans, prêchant l'évangile à chaque rencontre, jusqu'à ce que la proportion de Nenets convertis soit telle que les autorités considèrent que la mission avait été accomplie et que désormais les Nenets occidentaux étaient chrétiens : en 1847, sur les 4043 Nenets des toundras occidentales, seuls 861 n'étaient pas baptisés.²⁴

Veniamin était un esprit curieux : il a accumulé beaucoup de connaissances sur ces populations dont il a au moins partiellement partagé l'existence pendant cinq ans, et il les a consignées dans un article volumineux, une sorte de mini-monographie.²⁵ Mais ce n'est pas le seul écrit qu'il nous a laissé, et c'est ce qui nous permet aujourd'hui de nous faire une idée plus précise de son travail. En effet, les rapports qu'il a dû présenter à son autorité ont été publiés une vingtaine d'années après la fin de sa mission et cela a débouché sur deux articles qui en fait forment un seul document, une sorte de journal de ses cinq années de mission.²⁶ Nous n'oublions pas, bien sûr, que ce n'est pas un journal intime, mais bien un compte-

²³ Laur Vallikivi, « Mission and Minority : Christianisation of the European Nenets », *Pro Ethnologia* 15, Tartu, Publications of the Estonian National Museum, 2003, 111.

²⁴ Николай Николаевич Матафанов, Храмы для самосодов? Быть по сему!, 2000, 247.

²⁵ архимандрит Всениамин, « Самосды мезенскис », *Вестник Императорского Русского Географического Общества*, часть XIV, глава II, Санкт-Петербург, 1855, 77-136.

²⁶ архимандрит Всениамин, « О обращении в христианство мезенских самосодов в 1825-1830 годах. Записки архимандрита Всениамина », *Христианское чтение*. Часть II. Санкт-Петербург, 1850, 363-384, 410-443 ; архимандрит Всениамин « О обращении в христианство мезенских самосодов в 1825-1830 годах. Год 1828. » *Христианское чтение* Часть I. Санкт-Петербург, 1851, 64-88.

rendu de mission à l'intention de ses supérieurs.²⁷ Il n'en reste pas moins que ce texte nous permet de mieux connaître Veniamin l'homme – alors que dans le cas de Filofej, cette dimension nous était restée totalement étrangère faute de sources.

3.2 Les objectifs de Veniamin

L'objectif de Veniamin était clairement, comme celui de Filofej, d'amener au christianisme les éleveurs de rennes nenets qui continuaient à pratiquer des croyances animistes. La question que nous devons nous poser est de savoir ce que cela signifiait pour Veniamin, un siècle après Filofej, convertir les Nenets, les amener au christianisme. A la lecture de ses textes nous constatons une différence considérable ou au moins, ce qui semble, faute de plus amples connaissances sur l'expérience sibérienne du siècle précédent, une évolution considérable dans la manière d'appréhender l'adoption de la religion chrétienne. L'objectif palpable, immédiat de Veniamin, reste certes le baptême. Mais la manière d'y arriver et le suivi diffèrent. En effet, Veniamin a pour objectif de convaincre ses interlocuteurs de la justesse de sa démarche, point que je développerai ci-dessous. De plus, les Nenets qui choisissent de se convertir au christianisme doivent suivre une préparation, qui les instruit sur le dogme et sur les rites de la nouvelle religion.²⁸ Nous n'avons pas d'informations précises sur le programme de ces quelques jours passés en ville. Ce qui semble avoir changé en tout cas, c'est la lecture du baptême, non point qu'il ait perdu de son importance, mais dans le rapport du chrétien au baptême intervient un nouvel élément, qui est la conscience du converti. Veniamin baptise les Nenets avec leur accord, il ne leur impose pas le baptême et celui-ci ne leur est accordé qu'une fois que les candidats savent – ou savent un peu mieux – à quoi ils s'engagent.

3.3 Les méthodes de Veniamin

Comme l'impliquent les remarques générales ci-dessus, le contact que Veniamin établit avec les Nenets diffère considérablement de celui que Filofej impose. Il impose aux Nenets le dialogue.

3.3.1 Première rencontre : un statut sans ambiguïté

Comme il est de rigueur dans la toundra, quand on croise une caravane, on s'arrête et on se parle. La première rencontre est pacifique et cordiale. Contrairement à Filofej, qui arrivait en grande pompe, annonçant d'emblée le rapport de forces qui allait s'imposer, Veniamin, bien qu'il transporte une église portative, est d'une apparence bien plus modeste. Il se déplace dans la toundra par le même moyen de transport que les éleveurs de rennes nomades.

²⁷ Veniamin, *op. cit.*, 1850, 361.

²⁸ Par exemple : Veniamin, *op. cit.*, 1850, 365.

Veniamin n'est toutefois pas seul. Il est accompagné d'un interprète – une fois de plus on peut regretter qu'il ne nous livre pas plus d'informations sur cette personne clé dans la communication – ainsi que d'un *ispravnik*, c'est-à-dire d'un représentant de la force de l'ordre. Nous n'avons pas de preuves que ce personnage ait eu à jouer un rôle actif de protection à l'égard de Veniamin. Les Nenets d'ailleurs de manière générale ne se sont pas montrés agressifs. On peut supposer d'ailleurs que sa fonction principale était de protéger Veniamin moins contre les Nenets que contre les marchands russes ou les éleveurs de renne komis.²⁹ En effet ceux-ci étaient loin d'encourager les Nenets à se convertir : toute conversion mettrait leurs interlocuteurs en position d'égalité par rapport à eux, alors que la situation actuelle présentait un certain nombre d'avantages. Par exemple les éleveurs de rennes nenets étaient nourris avec de la viande de renne mort et donc leur nourriture ne revenait pas cher – or ce qui n'était pas un problème pour les animistes, allait le devenir pour des chrétiens. Et il est moralement plus facile de tromper en commerce des gens qu'on ne reconnaît pas comme égaux que des frères dans la foi. Toujours est-il que quel que soit le rôle prévu des forces de police qui accompagnent Veniamin, elles jouent sans aucun doute un rôle second, mais certainement pas secondaire : elles accordent au missionnaire un statut officiel. Souvenons-nous des échecs de Filofej, quand il se rendait chez les Khantys et les Mansis uniquement à titre privé. Pour Veniamin, il en va de même. Le fait d'avoir la force de l'État derrière lui est un titre essentiel pour marquer d'emblée qu'il faut prendre au sérieux ce qu'il proclame. Même sans aller jusqu'à parler de violence symbolique, il convient de ne pas sous-estimer cette dimension dans la première rencontre.³⁰

3.3.2 Les actes de Veniamin

Avant d'en venir à l'usage de la parole, qui s'avèrera essentiel dans l'œuvre de Veniamin, notons qu'il utilise une large panoplie de moyens, donc ceux mis en œuvre par Filofej également, tout en leur donnant une place différente dans son arsenal.

Tout d'abord notons que les destructions d'idoles et de lieux sacrés se poursuivent. A plusieurs reprises dans son journal Veniamin note au passage des actes de ce genre³¹. Souvent, les nouveaux convertis présentent leurs idoles eux-mêmes aux missionnaires pour que ceux-ci les brûlent (ils préfèrent ne pas le faire eux-mêmes). Quant aux lieux collectifs, c'est en général Veniamin qui s'en prend aux sanctuaires (mais une fois, voyant qu'il ne se passait rien, les Nenets qui l'accompagnaient s'y mettent aussi). Mais alors que, nous l'avons vu, chez Filofej ils sont au cœur de la stratégie de compétition entre les dieux, ici ce sont des actes de la routine missionnaire. Ils ne servent pas à conduire les autochtones vers le baptême, ils sont le corollaire naturel de la christianisation : comme toute manifestation de la foi des autochtones est interprétée comme étant d'inspiration diabolique, il va de soi que dans le combat entre Dieu et Satan, les attributs de ce

²⁹ Veniamin, *op. cit.*, 1850, 372.

³⁰ Vallikivi, *op. cit.*, 2003, 112.

³¹ Veniamin, *op. cit.*, 1850, 410-411, 438-439, Veniamin, *op. cit.*, 1851, 69-71, 76 et suiv.

dernier doivent être détruits. Donc, l'acte est le même, mais sa valeur stratégique est différente et symbolique.

Deuxièmement, Veniamin utilise sciemment et systématiquement le miracle. Le domaine principal dans lequel s'effectuent les miracles de Veniamin est le corps, le corps des Nenets eux-mêmes. Dans ses écrits, il mentionne deux miracles, qui ont pourtant une portée différente. Le premier, que Veniamin utilise abondamment, c'est le miracle vécu par un Nenets appelé Tasselej Vylkin (Foma après son baptême) : l'homme n'avait jamais eu l'usage de ses bras, mais après avoir été baptisé, il parvient à se signer. Veniamin voyagera souvent avec Foma, qui est prêt à porter témoignage auprès des autres Nenets et à les convaincre.³²

Le deuxième miracle est mentionné par Veniamin, mais je n'ai pas noté qu'il en fasse usage dans sa stratégie de conviction. Il note en effet qu'une fois baptisés, les Nenets cessent de sentir mauvais, ce qui lui apparaît comme une intervention du Saint Esprit. Veniamin commente aussi comme un miracle le fait qu'il se produit « quelque chose dans le cœur des Nenets »...

3.4 La parole orale chez Veniamin

La grande nouveauté dans la pratique de Veniamin, c'est l'usage de la parole : toute sa stratégie est fondée sur le dialogue. Veniamin, lors de la rencontre avec les Nenets, parle. D'abord par l'intermédiaire d'un interprète, qui traduit ses propos aux Nenets et qui lui rapporte les réactions de ces derniers, puis personnellement.

Que leur dit-il ? Bien sûr, dans ses journaux, Veniamin ne s'attarde pas sur ce point – il ne faut pas oublier que ces écrits s'adressent à sa hiérarchie ecclésiastique, qui est censée connaître tous les arguments qu'il peut avancer. Ce qui me paraît clair d'après les quelques allusions qui y sont faites, c'est que le message du Nouveau testament me paraît y être nettement plus présent qu'il ne l'était au siècle précédent. Filofej me paraît être un homme de l'ancien testament, Veniamin choisit une approche plus pacifique et bienveillante, axée autour de la joie, par laquelle en tout cas il n'effraye pas ses interlocuteurs.

Il faut d'emblée souligner le handicap que représente à ses yeux son ignorance du nenets. Il exprime dans son journal le besoin de connaître la langue de ses interlocuteurs, pour leur faire parvenir au mieux son message. Cela prouve d'abord que Veniamin est réellement intéressé au dialogue : il assigne à la parole une place centrale. Nous n'en sommes pas encore cependant à un véritable dialogue, car Veniamin est plus intéressé à parler le nenets qu'à le comprendre : il ne tient pas à mieux comprendre ses interlocuteurs, il désire surtout que ceux-ci le comprennent, que son message arrive à bon port. Il découvre dans la pratique ce qui fondera une trentaine d'années l'approche d'Il'minskij.

³² Veniamin, *op. cit.*, 1850, 419, Vallikivi, *op. cit.*, 2003, 115-116.

Il agit également en conséquence. En 1825, au cours de la première année de sa mission, il passera quelques mois à Mezen à apprendre le nenets.³³ D'après ses témoignages, il accomplira le reste de sa mission en parlant nenets aux éleveurs de rennes qu'il veut convertir. C'est là incontestablement un aspect complètement neuf dans la pratique missionnaire, qui élargit largement les possibilités de conviction. Son journal nous dit que les Nenets ont été très heureux d'entendre la bonne nouvelle annoncée dans leur langue. Je ne vois pas de raison de douter de ce qu'affirme Veniamin, bien que nous ayons un témoignage contraire, que les finno-ougriens seront tentés de prendre au sérieux, car la critique provient d'un linguiste digne de confiance, M.-A.Castrén³⁴. Je ne suis cependant pas convaincue que la critique de Castrén soit justifiée : le linguiste finlandais en effet était un philologue qui cherchait dans le nenets quelque chose de très différent – les couches les plus archaïques, pour accumuler un maximum de pièces à conviction dans le dossier de la reconstruction d'une langue proto-ouraliennne. L'intérêt de Castrén pour le nenets n'était pas moins ciblé que celui de Veniamin, mais leurs intérêts étaient radicalement différents. Le missionnaire n'a aucune ambition scientifique. Ce qui l'intéresse, c'est la communication au jour le jour, et encore sur un thème bien précis. De plus, Castrén a rencontré Veniamin après la fin de la mission de celui-ci, à un moment où il avait laissé le nenets de côté depuis longtemps. Ces deux facteurs peuvent expliquer que le linguiste finnois ait eu des doutes sur la connaissance effective de la langue par le missionnaire.

Il me semble en tout cas que le fait que Veniamin prenne sérieusement en compte la langue nenets est central dans sa stratégie. Et il en use abondamment. Par exemple en instaurant la pratique du duel oratoire. Cette forme de compétition n'est pas répandue chez les Nenets comme elle l'était par exemple dans la culture inuit. Mais elle est parfaitement acceptable dans un contexte où la pratique de la présentation orale de récits ou de chants est bien développée. Mais la pratique du débat n'est pas répandue. Quelle chance pouvaient avoir les représentants nenets, qui, bien que sûrs au début de leur bon droit, n'avaient aucune pratique oratoire ? Dans une culture où l'expression orale n'est que l'un des modes de communication et aucunement le principal ? Le débat a lieu, et bien vite les Nenets sont dépassés par les arguments des missionnaires, qui sont prêts à ce genre de joutes et qui ne doutent de rien. Le résultat est d'ailleurs curieux. Aucun des auditeurs ne se convertit après la victoire éclatante dans le débat des chrétiens, mais les deux orateurs nenets, qui se trouvent à court d'arguments, font le choix de se convertir : ils ont été entraînés dans la logique de Veniamin et n'arrivent plus à s'en sortir. Ils entrent d'ailleurs en conflit avec leur propre communauté...

De plus, la parole de Veniamin est une parole insistante. Je dirais même une parole lourde. D'après ce qu'il relate, il parle aux Nenets, en monologue, des heures et des heures durant. Ceux-ci l'écoutent. Que comprennent-ils ? Rien ne nous permet de le savoir. Ils ne réagissent pratiquement pas et laissent parler leur invité. Nous savons cependant que toutes les rencontres ne se finissent pas par le baptême : souvent les autochtones refusent poliment, en disant qu'ils veulent vivre comme

³³ Veniamin, *op. cit.*, 1850, 381.

³⁴ M.-A. Castrén, *Reiseerinnerungen aus den Jahren 1838-1844*, Sankt Peterburg, 1853, 163-164.

leurs ancêtres l'ont fait ou encore qu'ils ne veulent pas changer leurs habitudes alimentaires. Ils pensent qu'une fois qu'ils ont dit non, les jeux sont faits. Mais non point d'après les règles que suit Veniamin. Il est prêt à parler sans discontinuer jusqu'à ce que tous soient convaincus. Certains d'ailleurs partent subrepticement, manifestement pour échapper à la pression verbale.³⁵ Je n'exclus pas que certains décident d'accepter d'être baptisés pour lui échapper et avoir la paix...

3.5 La parole écrite chez Veniamin

L'irruption de la parole dans l'œuvre missionnaire investit tout le champ potentiel de celle-ci. Veniamin se convainc de l'utilité de mener l'œuvre missionnaire en nenets. Pour créer une base utilisable par d'autres missionnaires après lui, il entreprend de traduire en nenets des extraits de la Bible, notamment du nouveau testament³⁶. Il invente pour cela un alphabet, utilisant un mélange de lettres grecques et cyrilliques³⁷. Comme il l'indique lui-même, il est aidé dans cette tâche par Vassili Dvojniov, un Nenets de Kanin converti³⁸ : en 1827, il traduit l'évangile de Saint Matthieu, en septembre 1828 il achève la traduction de celui de st Jean³⁹ et en 1830 les trois premières épîtres de st. Paul.⁴⁰ De plus, on sait qu'il a traduit un catéchisme et des prières, qui sont restés cependant inédits.⁴¹

En fait, il ne s'est pas arrêté là : car il produit une grammaire et un dictionnaire du nenets, qu'il soumettra à l'Académie des Sciences. Celle-ci demande une réfection de la grammaire, ce qui explique que ce texte ne sera jamais publié.⁴²

Conclusion

Ce que je voulais montrer par l'analyse du travail de terrain de ces deux missionnaires qui ont opéré à un siècle d'intervalle, c'est que les conceptions de l'Église orthodoxe ont certainement subi une évolution entre le début du XVIII^{ème} et le début du XIX^{ème} siècle. Cette période voit le passage d'une conception magique de la conversion, dans laquelle la conscience de l'homme ne joue à proprement parler aucun rôle, à une approche nettement plus individualiste, qui repose sur la conviction et le choix individuel. La parole fait son entrée et elle ne quittera plus l'œuvre missionnaire, jusqu'à en devenir, comme c'est le cas aujourd'hui, le moteur central. Bien sûr, deux questions se posent, auxquelles je n'ai pas de réponse à

³⁵ Veniamin *op. cit.*, 1850, 378 ; Veniamin, *op. cit.*, 1851, 67.

³⁶ И.С. « О деятельности Переводческой комиссии, учрежденной при Архангелском комитете Православного Миссионерского Овщества », *Архангельские епархиальные ведомости*, 1895 №17 (8 год), 419.

³⁷ M. G. Levin et L. P. Potapov, *The peoples of Siberia*, Chicago-London, 1964, 570.

³⁸ Veniamin, *op. cit.*, 1850, 428.

³⁹ Ibidem, Veniamin, *op. cit.*, 1850, 71.

⁴⁰ Veniamin, *op. cit.*, 1851, 82.

⁴¹ Сведения « Сведения о миссионер Архимандрит Вениамин », *Христианское чтение*, Часть I. Санкт-Петербург, 1851, 87.

⁴² Терещенко, Наталья Митрофановна, « Самодийские языки », *Младописьменные языки народов СССР*, Москва-Ленинград, 1959, 390.

apporter. Jusqu'à quel point les personnalités des deux missionnaires ont-elles joué un rôle dans les stratégies qu'ils ont choisi de mettre en œuvre ? Il est impossible d'y répondre, parce que nous ne savons pas grand-chose de Filofej en tant que personne. Si tant est que le journal de bord de Veniamin permette de dépasser le compte-rendu officiel pour deviner certains traits de la personnalité du missionnaire. Et puis on peut se demander si ces évolutions étaient effectivement conscientes et codifiées, ou bien si les personnes projetées dans cette situation ne réagissaient pas empiriquement en fonction des notions répandues et dominantes à l'époque, en fonction du *Zeitgeist*... Nous n'avons pas d'indications explicites, et nous devons nous limiter à des conjectures sur les causes de cette évolution. Il n'en reste pas moins que les missionnaires se comportent différemment et que cela méritait d'être relevé.

**3^{ème} journée d'études en linguistique finno-ougrienne
(22 mai 2009)**

La conversion en hongrois avec des remarques contrastives sur le français

Introduction

Notre objectif est de présenter un type particulier de la dérivation en hongrois avec des remarques contrastives sur le français. La terminologie linguistique connaît plusieurs termes pour désigner la même notion en hongrois et en français, mais le phénomène en question désigne essentiellement le changement de la catégorie grammaticale d'un mot sans changement de forme. Quelles sont les changements les plus fréquents au niveau des catégories grammaticales ? Peut-on établir une typologie de base ? Y a-t-il des différences entre le hongrois et le français qui viennent des caractéristiques linguistiques différentes de ces langues ? Avant de répondre à ces questions, considérons l'aspect historique des changements de catégorie grammaticale en hongrois : la langue couramment parlée garde la trace des changements importants et intéressants.

1. Changements de catégorie grammaticale en hongrois : aperçu historique¹

Un coup d'œil rapide sur l'histoire du hongrois montre beaucoup d'exemples pour illustrer les changements de catégorie. Même à la période du proto-hongrois (entre 1000 av J.-C. et 896 après J.-C.), nous connaissons des dizaines de mots qui ont un double emploi : nominal et adjectival – par exemple, les mots qui désignent les professions et les nationalités, mais aussi d'autres qui, en tant que substantifs, désignent le membre d'un groupe (définis par une caractéristique importante) tandis que l'adjectif désigne, définit la caractéristique en question : *árva* 'orphelin', *malade* 'beteg', *bölcs* 'intelligent, sage', *özvegy* 'veuf, veuve', etc. Ce fait a eu une importance particulière à la période suivante du hongrois, c.-à-d. en vieux hongrois (896-1526), car un grand nombre de mots, indépendamment de leur catégorie d'origine, ont eu un emploi double. Le hongrois a emprunté des substantifs aux langues slaves, comme *bolond* 'fou', *gonosz* 'méchant' ou *szomszéd* 'voisin' qui sont devenus adjectifs ; si, au contraire, le mot emprunté était adjectif, il est automatiquement devenu substantif, p. ex. *béna* 'infirme', *paraszt* 'paysan', empruntés, eux aussi, à des langues slaves. A part ces mots, on a enrichi les groupes

¹ Pour une description plus détaillée de l'histoire de l'évolution du hongrois, cf. la source directe de nos exemples pour cet aperçu historique : Kiss, Jcnő. – Pusztai, Ferenc (éds.), *Magyar nyelvtörténet*, Budapest, Osiris Tankönyvkiadó, 2003.

déjà cités, les professions et les nationalités (*görög* ‘grec’, *német* ‘allemand’, *fazekas* ‘potier’, *kocsis* ‘cocher’, etc.). Mais ce n’était pas le seul moyen d’obtenir des mots appartenant à plusieurs catégories grammaticales : on en a également formé des dizaines à la même période du hongrois. Les changements concernent néanmoins surtout les noms et les adjectifs. Un nom peut devenir adjectif d’après la « similitude sémantique » ; on attribue la qualité importante du porteur de sens substantival à tous les autres éléments de la réalité – par le moyen de l’emploi adjectival de son nom (en tant qu’épithète, mais aussi attribut du sujet) : *pokol* ‘l’enfer’ → adjectif : ‘méchant’ ou *ravasz* ‘renard’ → ‘rusé’. L’inverse est aussi possible : *kövér* ‘gros, gras’ → substantif : ‘la graisse’ ou encore plus intéressant le cas de *kocsi szekér* ‘chariot fabriqué à Kocs’^{2,3} qui a donné (par suppression du substantif *szekér* ‘chariot’) *kocsi* ‘voiture’. Quelques autres changements de cette époque : adjectif numéral → nom : *tized* ‘dixième’ et ‘dîme’ ou adjectif → adjectif numéral « indéfini »⁴ : l’adjectif *tömérdek* ‘gros, lourd, dense, etc.’ a pris le sens ‘beaucoup’.

Le changement le plus intéressant (et probablement le plus important) de cette époque concerne la formation de l’article à partir du pronom démonstratif : *ez/az* ‘celui-ci, celui-là’ devient l’équivalent de ‘le, la’ du français. L’emploi de l’article défini en hongrois ne sera généralisé qu’à la fin de la période du vieux hongrois (vers le XV^{ème} siècle). Le changement ne concerne pas la forme, il s’agit d’une vraie conversion (on emploie toujours la forme *az*⁵) dans un entourage syntaxique bien défini (l’élément apparaît avec une fonction anaphorique devant un substantif ou un GN en tant que déterminant sans suffixe casuel). La formation de l’article indéfini est également le résultat d’une conversion avec la distinction d’une fonction de déterminant indéfini du sens de base numéral ‘un seul’.

Toujours à la période du vieux hongrois, on observe l’enrichissement d’une catégorie spéciale qu’on appelle en hongrois « les particules » (*partikulák*). On y range des mots qui incarnent, d’une manière complexe, les particularités de plusieurs catégories grammaticales dans le même mot : par exemple *bezzeg* ‘certes’, *íme, ím, lám* ‘voici, voilà⁶’ (adverbes à l’origine) sont devenus particules avec la valeur d’une interjection, pour marquer l’emphase.

Pour terminer ce (notre) bref aperçu historique, jetons un coup d’œil sur une classe de mots du hongrois : les participes adverbiaux (dont l’équivalent direct en français est le gérondif : *énekelve* ‘en chantant’, etc.). La perte du sens d’origine peut ranger certains participes de ce type dans d’autres champs sémantiques et, éventuellement, peut entraîner un changement évident de la catégorie grammaticale. Les participes hongrois peuvent ainsi devenir

² A l’heure actuelle, Koč en Slovaquie.

³ Le changement nom propre → nom commun et l’inverse (antonomasie) peut être considéré comme un sous-type spécial de la conversion ; pour une typologie de base du phénomène et des exemples cf. Peter Balogh, *Francia jelentésváltozások elemzése*, Budapest, Tinta Könyvkiadó, 2003, 125-127.

⁴ Cette classe existe en hongrois au sein des adjectifs numéraux (outre les cardinaux et les ordinaux), on y range certains adverbes français qui expriment une quantité plus ou moins définie : *sok* ‘beaucoup’, *kevés* ‘peu’, etc.

⁵ Plus lentement, on observe également la généralisation de l’emploi de la forme *a* uniquement devant les substantifs commençant par une consonne.

⁶ Cf. la catégorie grammaticale des équivalents français (adverbes).

- modifieurs qui peuvent devenir même des locutions : *enyhén / őszintén szólva* ‘c’est le moins qu’on puisse dire / à vrai dire⁷’, *alapjában véve* ‘dans le fond, à vrai dire’, etc.

- postpositions avec une désinence casuelle :

- [*vmi*] *múlva* (avec le nominatif) ‘au bout de’,
- [*vminél*] *fogva* ‘à cause de, en raison de’ (avec l’adessif ; abstrait, mais aussi avec un sens concret bien différent : ‘en tenant par qqch’) ;
- [*vmitől*] *fogva* – ‘à partir de, dès’ (avec l’ablatif) fonction : complément circonstanciel de temps ;
- [*vmitől*] *kezdve* – ‘à partir de, dès’ (avec l’ablatif) emploi multiple : CC de temps, de lieu (au sens concret ou abstrait) ;
- [*vmire*] *nézve* (+ sublatif) ‘pour qqch’ – P. ex. *Az eredményeire nézve elég gyenge.* ‘Pour ses résultats, il est assez faible.’
- [*vmitől*] *eltekintve* (+ ablatif) ‘sans compter, sauf qqch’
a gyerekektől eltekintve ‘sans compter les enfants’
- [*vmit*] *tekintve* (accusatif) ‘en regard de qqch’
- [*vmit*] *kivéve* (+ accusatif) ‘excepté, sauf qqch’
- [*vmihez*] *viszonyítva* (+ allatif) ‘par rapport à qqch’
- [*vmivel*] *összevetve / összehasonlítva* (instrumental) ‘comparé à qqch, en comparaison avec qqch’
- [*vmit*] *beleértve / ideértve* (+ accusatif) ‘qqch inclus’, etc.⁸

- ou conjonctions (ou locutions conjonctives) : *illetve* ‘ou bien, plus exactement, c’est-à-dire’, *feltéve* [toujours suivi de *ha/hogy...*] ‘à condition que’, etc.

Parfois, après un premier changement de catégorie, on en observe même un deuxième. Comme nous l’avons vu, le participe *fogva* peut être employé aussi comme postposition (avec l’adessif, *-nál/-nél*) et il a ensuite donné les conjonctions *minélfogva*, *annálfogva*, *ennélfogva*. D’après la terminologie de Klára Lengyel, c’est le point le plus bas de la dégradation du « határozói igenév »⁹.

Après ce rapide aperçu historique des changements, nous passons maintenant à d’autres problèmes qui concernent plutôt l’aspect synchronique de notre sujet.

⁷ En français, la plupart des locutions de ce type sont nommées « locutions adverbiales ».

⁸ Les changements peuvent concerner certains autres participes, par exemple le participe formé du verbe ‘être’ du hongrois : *lévén* [*vmi*] ‘étant’ (valeur circonstancielle de cause – locution conjonctive : *lévén, hogy...* ‘étant donné que’).

⁹ Cf. *op. cit.*, 213 : « A kötőszóvá válás a határozói igenév átalakulásának végső állomása. Ennél lejjebb nem csúszhat a határozói igenév. »

2. Changements « normaux » de la catégorie grammaticale de la base

Traditionnellement, au sein de la morphologie, on distingue deux grands domaines : la morphologie flexionnelle et la morphologie dérivationnelle. La morphologie flexionnelle étudie la flexion nominale (déclinaison, très riche en hongrois) et la flexion verbale (conjugaison – plus riche en français qu'en hongrois). Les flexions ne donnent pas de nouvelles unités lexicales, on ne crée pas de mots nouveaux de cette manière. Pour ce faire, on a recours à l'autre domaine : la morphologie dérivationnelle. La dérivation se fait, le plus souvent, par les affixes : on ajoute certains éléments à une base. Les éléments ajoutés à gauche sont appelés les préfixes, tandis que les suffixes apparaissent à droite de la base en français et en hongrois :

(1) [préfixe] + base + [suffixe]

En général, les préfixes apparaissent seuls (cf. plus loin), mais on peut combiner plusieurs suffixes en hongrois – cf. les mots hongrois ci-dessous avec les équivalents en français qui ont une structure pareille :

(2) *láthatatlanul* 'invisiblement'
láthatóan 'visiblement'
hihetőség 'crédibilité',
etc.

Les suffixes peuvent être employés sans préfixes pour la dérivation nominale (souvent, mais pas obligatoirement avec le changement de la catégorie grammaticale de la base, cf. supra), les préfixes apparaissent le plus souvent avec des dérivés verbaux (sans changement de catégorie de la base) :

(3) *kiirt* 'éradiquer'
felbátorít 'encourager'
felment 'absoudre'
felold 'dissoudre',
etc.

En hongrois, le plus souvent – et normalement – on ne peut ajouter qu'un seul préfixe à la même base. Néanmoins, et très rarement, on peut observer l'emploi simultané de deux préfixes devant la même base, mais les mots formés de cette manière sont souvent critiqués :

(4) [meg]_{Préfl} + [fel]_{Préfl2} + *lebbez*¹⁰ 'faire appel de qqch'

Il en va de même pour les préfixes d'origine étrangère que les locuteurs ne reconnaissent pas et ils trouvent nécessaire d'ajouter un préfixe perfectif à la base. Il est donc, en principe, incorrect de dire : *kiexportál* 'exporter', *beimportál* 'importer',

¹⁰ La viabilité de ce terme est prouvée par ses dérivés qui sont nombreux dans le hongrois courant : *megfellebbezés* 'appel, recours', *megfellebbezhetetlen* [adj.] 'sans appel' et sa forme nominale *megfellebbezhetetlenség*, *megfellebbezhetetlenül* [adv.] 'sans appel', *megfellebbezhető* 'susceptible d'appel', etc.

beinvítal ‘inviter’ [dans la maison, p. ex.], *ledegradál* ‘dégrader’ (ou les préfixes *ki-* et *be-* et *le-* ont respectivement le sens de *ex-* et *im-* et *dé-*) sans parler du terrible ²*lereagál valamit* ‘réagir, répondre à qqch’ où le préfixe hongrois *le-* a permis de transformer le verbe en transitif direct avec un COD à l’accusatif au lieu de *reagál valamire* qui demande normalement l’emploi du sublatif avec le suffixe –*ra/-re* : on peut considérer ce phénomène comme une tendance à la simplification, il en va de même avec *megfellebbez* : *megfellebbez valamit* vs. la forme correcte avec une postposition, *fellebbez valami ellen*. On peut trouver quelques autres exemples de ce type dans le hongrois courant, mais il est à remarquer que le phénomène n’est pas très fréquent.

3. La conversion

La conversion est un type particulier de la dérivation qui est connu sous plusieurs termes en français comme en hongrois : *dérivation impropre* ou *implicite*, *hypostase*, *transfert*, *transposition*, *translation*, etc. – ou bien *szófajátcsapás*, *szófajváltás*. En ce qui concerne les autres langues, le phénomène est plus fréquent en français (et surtout en anglais) qu’en hongrois : c’est qu’en hongrois (à cause du caractère agglutinant de la langue) on a une large gamme de suffixes que l’on emploie normalement pour modifier la catégorie grammaticale de la base. En français, par exemple, on forme facilement un substantif d’un infinitif : *le manger*, *le boire*, etc. En hongrois c’est impossible, car le suffixe de l’infinitif *-ni* n’est pas un suffixe nominal. Pour pouvoir former un substantif, il faut ajouter un autre suffixe à la base ; pour nos exemples, c’est bien le suffixe –*ás*, *és* et on a *evés*, *ivás*.

Pour commencer à préparer une typologie de base des différents types de conversion, nous avons besoin d’abord d’une classification des catégories grammaticales qui peuvent servir de point de référence, car la conversion implique nécessairement le changement de la catégorie grammaticale d’un mot.

La catégorisation des parties du discours en hongrois est problématique¹¹ ; pour la suite de notre étude, nous allons nous servir des termes traditionnels ou scolaires pour les nommer en français et en hongrois :

Les catégories variables	Les catégories invariables
1. le verbe	6. l’adverbe
2. le substantif / nom	7. la conjonction
3. l’adjectif	8. la préposition
4. le pronom	9. l’interjection
5. le déterminant	

Il est à remarquer que le hongrois ne connaît ni préposition, ni déterminant (en tant que catégories autonomes), mais a quelques catégories « supplémentaires » par rapport aux catégories traditionnelles du français, telles que :

¹¹ Cf. Péter Balogh : « Réflexions sur les catégories grammaticales du hongrois : nécessité et approche didactique », dans : *Etudes Finno-Ougriennes* 39, Paris, L’Harmattan, 2008, 147-170.

- la postposition (« névutó »)
- le numéral (« számnév »)
- le participe (« igenév »)
- le préverbe (« igekötő »)
- l'article (« névelő »)
- le modifieur (« módosítószó »)

3.1. Adj → N

Du point de vue des statistiques, on peut constater qu'en hongrois, le groupe le plus riche est l'Adj → N. Quelques exemples « purs » : les adjectifs de nationalité, comme *angol* 'anglais', *német* 'allemand', *orosz* 'russe', etc. On les emploie également pour nommer les langues, mais on pourrait y ajouter aussi les adjectifs de couleur ; bien évidemment, tous ces groupes existent également en français.¹²

Quels sont les suffixes qui apparaissent le plus souvent dans le cas de la conversion ? Une classe très productive est celle des participes présents. Les bases verbales avec le suffixe *-ó/-ő* devenus substantifs réels désignent typiquement :

- a) un lieu : *étkező* 'salle à manger', *söröző* 'brasserie', *kávézó* 'café, cafétéria', *váró* 'salle d'attente', *háló* 'chambre à coucher', etc.,
- b) un événement : *találkozó* 'rendez-vous', *esküvő* 'mariage', *évnyitó* 'cérémonie de rentrée', *évváró* 'cérémonie de fin d'année', *válogató* 'sélection', etc.
- c) un outil : *véső* 'ciseau', *ásó* 'bêche', *evező* 'rame', [internet]*böngésző* 'explorateur', *sörnyitó* 'décapsuleur', *vonalzó* 'règle', *csavarhúzó* 'tournevis', *fogó* 'pince', etc.
- d) une personne pratiquant une activité *edző* 'entraîneur', *felfedező* 'explorateur', *feltaláló* 'inventeur', *író* 'écrivain', *szabó* 'tailleur', *rendező* 'réalisateur, metteur en scène', mais aussi *kezdő* 'débutant', *haladó* 'avancé' et beaucoup d'activités sportives : *futó* 'coureur', *síelő / síző* 'skieur', *úszó* 'nageur', etc. (en français, on emploie le suffixe *-eur*)
- e) ou autre chose : *határozó* 'complément circonstanciel' (p. ex. *időhatározó* 'CC de temps').

Parfois, les dérivés ont plusieurs sens : *olvasó* 1. 'lecteur' 2. 'salle de lecture' 3. 'rosaire', ou le mot *internetező* peut désigner 1. une personne qui consulte l'Internet (cela peut être une activité occasionnelle, mais, en fonction du contexte,

¹² On n'étudie pas ici les changements « internes » de certaines classes grammaticales, p. ex. au sein des noms (l'antonomasie : nom propre → nom commun, cf. *boycott*, *klaxon*, *frigidaire*, etc., ou l'inverse, nom commun → nom propre : *le Malin*, *le Sauveur*, *l'Hexagone*, etc.). Pour les changements de ce type, cf. Balogh Péter, *Francia jelentésváltozások elemzése*, Budapest, Tinta Könyvkiadó, 2003, 125-127, avec des dizaines d'exemples surtout pour le français.

une activité permanente : une personne dont le travail est de travailler sur l'Internet) ou 2. un ordinateur qui sert à consulter l'Internet ou bien 3. une salle où on trouve les machines qui servent à naviguer sur l'Internet. Ces deux exemples montrent bien que leur champ d'emploi est triple. Le mot *edző* peut être dérivé du verbe intransitif (qui veut dire en hongrois s'entraîner, 'celui qui s'entraîne') ou du verbe transitif qui désigne la personne qui entraîne les sportifs, 'celui qui dirige leur entraînement', l'entraîneur du français.

Néanmoins, il est à remarquer que cette classe n'est pas entièrement ouverte. On peut bien dire que :

- (5) *Két ember van a kertben : egy*
 deux homme est le jardin+iness : un
ásó és egy kapáló.
 bêcher-part.prés et un biner-part.prés.

'Il y a deux personnes dans le jardin : une personne qui bêche et une autre qui bine'.

Mais personne n'accepte la phrase suivante hors contexte :

- (6) *Az ásó szőke, a*
 le bêcher-part.prés. blond, le
kapáló barna.
 biner-part.prés. brun.

'Celui qui bêche (= le bêcheur) est blond, celui qui bine (= le bineur) est brun'.

En effet, hors contexte, du point de vue de la syntaxe, le syntagme *az ásó szőke* semble problématique, mais on peut imaginer aussi deux personnes qui bêchent : un blond et un brun - mais on pourrait toujours difficilement accepter **Az szőke ásó magas, a barna alacsony*, car le substantif *ásó* est déjà lexicalisé avec un autre sens substantival très marquant : 'bêche' qui est le nom d'un outil. Pour *kapáló* 'bineur' le problème n'existe pas, car le substantif a la forme *kapa* 'binette'.

Un autre groupe, au sein de la conversion l'Adj → N est celui des adjectifs en *-i* (par exemple la structure nom de ville + *i* : *Budapest+i – budapesti* 'Budapesteois', etc.), mais ici, nous avons une restriction très importante : on trouve souvent des substantifs qui ne sont employés qu'au pluriel, par exemple *ház+i* 'de la maison' : *A háziak kedvesen fogadták a vendégeket* 'Les hôtes (= 'les gens de la maison') ont chaleureusement accueilli les invités'. Mais : **A házi kedvesen fogadta a vendégeket.*, etc. 'La personne de la maison' a chaleureusement accueilli les invités.' Néanmoins, dans certains contextes, l'emploi de ce même mot est possible au singulier : dans le cas d'un GN elliptique, par exemple. On dit *a házi pálinka* 'l'eau de vie préparée à la maison' ; dans ce cas, on peut dire : *Én jobban szeretem a házit (mint a boltit)* 'Je préfère [celle] de la maison à [celle] du magasin'. Le rôle du contexte est essentiel, hors contexte, on n'a pas de référent. En hongrois, n'importe quel adjectif peut devenir substantif de cette manière (on nominalise l'adjectif par le moyen de la suppression du substantif du GN). Bien entendu, il s'agit de deux

phénomènes à distinguer. De plus, ce deuxième emploi a la restriction inverse : l'emploi au pluriel est pratiquement exclu, cf. ^{??} *A házik mindig finomabbak, mint a boltik* '[Celles] de la maison sont toujours meilleures que [celles] du magasin.'. (C'est qu'ici, il s'agit d'un type et on préfère l'emploi du singulier : *A házi mindig finomabb, mint a bolti*. '[Celles] de la maison sont toujours meilleures que [celles] du magasin.')

Pour distinguer les formes, il est à remarquer que la voyelle de liaison marque la différence : *házik* (adjectif au pluriel, rare) vs. *háziak* (substantif au pluriel), cf. *hatalmasak* (adjectif au pluriel, courant) vs. *hatalmasok* (substantif au pluriel) de l'adjectif *hatalmas* 'énorme'.

Il y a un autre suffixe adjectival qui donne des substantifs : c'est est le suffixe *-s*.

(7) *Hoztam* *mézezt*
 apporter-passé-S/1 miel-suff.adj.-acc
is.
 aussi.
 'J'ai apporté aussi du pain d'épice'.

(8) *A sapkást* *nem látom.*
 le bonnet-suff.adj.-acc. non voir-prés.-S/1
 'Je ne vois pas la personne qui porte un bonnet'.

Pour les substantifs autonomes qui ont un sens lexicalisé, il existe deux grands groupes :

a) les professions, activités : *asztalos* 'menuisier', *autós* 'automobiliste', *bádogos* 'ferblantier', *esztergályos* 'tourneur', *kárpitos* 'tapissier', *szerzetes* 'moine', *vasutas* 'cheminot', etc.

b) certains musiciens : *brácsás* 'altiste', *cimbalmos* 'joueur de cymbalum', *dobos* 'tambour', *hárfás* 'harpiste', *hegedűs* 'violoniste', *nagybőgős* 'contrebassiste', *trombitás* 'trompettiste', etc.

La classe peut être considérée comme ouverte, on peut facilement former de nouveaux mots qui ne sont pas encore lexicalisés avec un emploi occasionnel (cf. la phrase 8).

3.2. *N* → *Adj*

Le contraire, c.-à-d. le changement *N* → *Adj* est beaucoup plus rare et le champ sémantique est aussi intéressant, car, dans la plupart des cas, on n'y trouve que des mots négatifs ou péjoratifs :

Ex. : *állat* 'animal', *átok* 'malédiction', *disznó* 'cochon', *hulla* 'cadavre'¹³, *idióta* 'idiot', *köcsög* 'pot', *kurva* 'pute', *kutya* 'chien', *marha* 'bœuf', *malac*

¹³ En tant qu'attribut du sujet : *Hulla vagyok.* ~ 'Je meurs de fatigue'.

‘porcinet’, *mocsok* ‘saleté’, *ökör* ‘bœuf’, *piszok* ‘saleté’, *szemét* ‘ordure’, *szutyok* ‘saleté’, *trágya* ‘fumier’, etc.

Quelques exemples avec un sens positif : *állat* ‘animal’¹⁴, *király* ‘roi’, *penge* ‘lame’, *vitéz* ‘brave’, *zsír* ‘graisse’, etc.

Néanmoins, les noms désignant les matières sont souvent employés comme adjectifs – par exemple les arbres : *bükk* ‘hêtre’, *mahagóni* ‘acajou’, *tölgy* ‘chêne’, etc., les métaux : *acél* ‘acier’, *réz* ‘cuivre’, *vas* ‘fer’, etc., ou autres matières : *fa* ‘bois’, *műanyag* ‘plastique’, *üveg* ‘verre’, etc.

On peut aussi rencontrer des substantifs ayant un sens adjectival unique dans certaines expressions: *pápább a pápánál*, cf. littéralement : ‘il est plus pape que le pape’ (c’est-à-dire que c’est un fidèle ardent du catholicisme) où le substantif *pápa* ‘pape’ est gradable et apparaît au comparatif. C’est la preuve probablement la plus forte du changement : le mot prend les caractéristiques de la nouvelle catégorie (par exemple : l’adjectif formé directement, sans suffixe du substantif devient gradable : *királyabb*, *mocsokabb*, *piszokabb*, *szemetebb*, *vitézebb*, *zsírabb* – mais on ne peut pas dire **átokabb*, **kutyább*, etc.) ou la formation des adverbes (le plus souvent avec le suffixe *-ul/-ül* qu’on ajoute typiquement à un adjectif) : *királyul*, *kutyául*, *vitézül*, *szemétül*, *zsírul*, etc. mais parfois on peut rencontrer d’autres suffixes : *kurvára*, *marhára*, etc.

En français, on peut rencontrer un phénomène comparable qui montre l’assimilation totale de certains mots dans une autre classe : les adjectifs de couleur en *-e* [*mauve*, *orange*, *rose*, etc.] peuvent prendre la marque du pluriel.

3.3. *Adj* → *Adv*

En français, le phénomène concerne quelques dizaines d’adjectifs tels que : *parler fort* ‘hangosan beszél’, *chanter faux* ‘hamisan énekel’, *voir clair* ‘tisztán lát’, *manger / tousser gras* ‘zsiros ételeket eszik’ / ‘hurutosan köhög’, *viser haut* ‘magasra tör’, *respirer / frapper fort* ‘mélyen (ou mélyet) lélegzik’ / ‘erősen üt’, *coûter cher* ‘sokba kerül’, *parler net* ‘érthetően beszél’, *creuser profond* ‘mélyre ás’, *sentir bon* ‘jó illata van’, *peser lourd* ‘nehéz, súlyos ; sokat nyom’, *calculer / tirer juste* ‘pontosan számol / céloz’, etc.

En hongrois, le phénomène est beaucoup plus rare. On le rencontre surtout en hongrois familier avec des adjectifs péjoratifs, négatifs – au sens de ‘très’ essentiellement avec un autre adjectif : *állati* (formé de ‘animal’ et), *baromi* ‘bestial’, *szörnyű* ‘terrible’, *iszonyú* ‘horrible’, *rohadt* ‘pourri’, *veszett* ‘enragé’ et quelques autres adjectifs. Certains locuteurs emploient des constructions comme :

- (9) *iszonyú aranyos* [terriblement =] ‘très charmant’
rohadt finom [*pourriment bon =] ‘délicieux, d’un goût excellent’
veszett jó [*enragément bon =] ‘très bien, très bon’

¹⁴ Occasionnellement : *Nagyon állat kocsija van.* ‘Il a une voiture superbe’.

baromi szép [bestialement =] ‘extrêmement beau’
állati nagy [*animalement =] ‘gigantesque, énorme’

3.4. N → Adv

En hongrois familier, certains substantifs peuvent avoir une valeur adverbiale quand ils apparaissent en tant que modifieur avec un adjectif ou un autre adverbe. Par exemple : *tök* ‘courge, citrouille’ (probablement, dérivé de l’adjectif *tökéletes* ‘parfait’), *marha* ‘bœuf, vache’ et le mot qui est (malheureusement de loin) le plus courant : *kurva* ‘putain’.

Exemples :

- (10) *Ez tök jó!* ‘C’est très bien !’, ‘C’est génial !’
marha erősen ‘très fort(ement)’
kurva hideg ‘très froid’, etc.

Avant de passer à la conclusion, une remarque sur un groupe très productif de l’anglais, N → V, qui est inexistant en hongrois et en français à cause des particularités morphologiques de ces langues : pour former un infinitif, il faut ajouter un suffixe verbal à la base nominale, le plus souvent *-er* ou *-ir* en français et, par exemple *-z(ik)* en hongrois. De plus, en français et en hongrois le sens du verbe est presque toujours prédictible, contrairement à l’anglais où le changement de la catégorie entraîne très souvent un changement de sens imprévisible¹⁵ : *to skin* fr. ‘dépouiller’ ou idem en hongr. ‘(meg)nyúz’. La cause en est simple : en anglais, la forme infinitive est exprimée non par un suffixe, mais par la préposition *to* qui ne change pas la forme du mot.

¹⁵ Néanmoins, on trouve facilement des exemples où chacun des trois langues donne un sens différent au même verbe : cf. l’anglais *to duck* 1. (vi) ‘se baisser vivement’ 2. (vtr) *to ~ sb* ‘plonger qqn sous l’eau’, etc. le français *canarder* 1. (vtr) ‘Tirer sur quelqu’un des coups répétés en restant soi-même à couvert’ 2. (vi) ‘produire une fausse note, un couac’ et le hongrois *kacsázik* (vi) 1. ‘marcher comme une cane, se dandiner’ 2. ‘faire des ricochets’, etc. Ces différences sont particulièrement fréquentes avec les verbes formés de noms d’animaux, cf. Péter Balogh « De quelques types des faux amis phraséologiques », *Revue d’études françaises* N° 4, ELTE Francia tanszék, 1999, 11-22.

4. Conclusion

La langue emploie souvent la « technique » de changer la catégorie grammaticale d'un mot pour créer l'équivalent sémantique pour une autre catégorie. Dans certaines langues, le phénomène est fréquent et naturel (cf. les substantifs et les verbes de l'anglais et parfois c'est l'usage qui fixe le sens). Cela ne peut pas se passer de la même manière en français ou en hongrois où la conjugaison marque davantage la personne grammaticale sur le radical verbal et où l'infinitif a un suffixe spécial.

Le résultat des changements n'est plus visible : parfois, une forme aujourd'hui ne fait pas penser à son sens d'origine (cf. les participes devenus postpositions en hongrois). Certains autres changements sont, au contraire, plus courants et l'enrichissement du vocabulaire continue (adjectifs devenus adverbes, noms devenus adjectifs).

Il est à remarquer que les changements historiques ont donné des classes fermées aujourd'hui. Le terme « conversion » désigne plutôt les classes ouvertes – mais là aussi, on distingue deux types de bases : l'emploi adverbial ou adjectival de certains substantifs s'est déjà lexicalisé et apparaît dans la plupart des dictionnaires importants (MEK, MNyESZ¹⁶), mais certains autres (p. ex. *király*, *zsr*, etc. font partie du langage courant sans aucun doute, mais ce dernier n'apparaît même pas dans le *Magyar Szókincstár*.) Nous considérons donc que cette classe est ouverte et pour définir l'emploi des mots qui en font partie, nous trouvons juste de nous servir du terme « conversion ». L'autre type de classe ouverte désigne les éléments pas du tout, pas encore ou pas forcément lexicalisés : malgré la règle que nous avons donnée pour les participes du type *internetező*, nous pouvons constater que le mot n'est et probablement ne sera pas lexicalisé avec tous les sens indiqués : c'est l'usage et le contexte qui déterminent le sens, mais l'inventaire des sens possibles est donné et ne change pas. Dans nos futures recherches, nous aimerions nous concentrer sur ces classes ouvertes : il serait utile de préparer l'inventaire complet des catégories grammaticales concernées avec l'analyse sémantique des éléments y appartenant en vue de définir les classes sémantiques qui peuvent être à l'origine des changements.

¹⁶ *Magyar Értelmező Kéziszótár*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1992⁹ et *A Magyar Nyelv Értelmező Szótára I-VII*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1959-1964.

Comment concevoir le rapport entre noms et proformes ? L'exemple des compléments de lieu en finnois¹

1. Introduction

Le système pronominal du finnois se caractérise par l'existence de deux types de formes pour désigner le lieu : d'une part, des formes de type *siinä* et, d'autre part, des formes de type *siellä* (« là, là-bas, y »)². La différence entre elles est habituellement décrite en termes de précision avec laquelle le lieu est désigné. On estime que les formes de type *siinä* indiquent le lieu de manière plus précise que celles de type *siellä*. En outre, la notion de précision interagit avec la netteté des limites et l'étendue du lieu, *siinä* provoquant l'idée d'un lieu plus nettement circonscrit et plus petit que *siellä*³.

<i>siinä</i>		<i>siellä</i>	« là, là-bas, y »
+	précision de la localisation	-	
+	netteté des limites	-	
-	étendue du lieu	+	

Tableau 1. Les deux types de proformes de lieu.

Le présent article a pour objectif de mieux comprendre le fonctionnement des proformes de lieu finnoises, en tenant compte, en particulier, de la diversité des entités pouvant faire fonction de lieu, face à laquelle la description en termes de précision n'est pas sans poser problème. Il s'agira d'une tentative de définition des

¹ Je tiens à remercier Auli Hakulinen et Jérôme Auzeray pour les remarques et suggestions qu'ils ont faites à une première version de ce texte.

² Les formes *siinä* et *siellä* sont dotées de la même valeur démonstrative que le pronom *se* « ce, ça, il ». Il existe deux autres couples du même type, correspondant aux valeurs démonstratives des pronoms *tämä* « celui-ci » et *tuo* « celui-là », à savoir *tässä* et *täällä* « ici, là », et *tuossa* et *tuolla* « là, là-bas » (voir 2.2.).

³ *Nyky-suomen sanakirja*, Helsinki, WSOY, 1967, *siellä, siinä* ; Auli Hakulinen, Maria Vilkkuna, Riitta Korhonen, Vesa Koivisto, Tarja Riitta Heinonen, Irja Alho, *Iso suomen kielioppi (ISK)*, Helsinki, Société de littérature finnoise, 2004, <http://scripta.kotus.fi/visk/ctusivu.php>, § 726-728.

traits sémantiques propres à chacune des proformes, responsables des effets de sens qu'elles produisent dans différents contextes d'emploi.

L'examen s'inscrira dans le cadre de la problématique plus générale concernant le statut des proformes par rapport aux noms, qui tire son origine, comme on le sait, de la définition même du terme *pronom*. Selon l'acception traditionnelle, il s'agit d'un « mot qui remplace un nom »⁴. La primauté est ainsi donnée aux noms sur les pronoms, et plus généralement aux éléments lexicaux sur les proformes.

La conception du pronom comme élément secondaire correspond schématiquement à l'emploi textuel des pronoms de troisième personne, c'est-à-dire à leur emploi comme substituts d'éléments lexicaux pour reprendre un référent déjà mentionné, comme en (1) :

- (1) *Vanha rouva* pysähtyy kadun vilinässä näyteikkunan eteen. *Hän* kumartuu eteenpäin ja katsoo hartaasti pienenpienää punaista kirjekuorilaukkaa. [HS]

« Dans le grouillement de la rue, *une vieille dame* s'arrête devant la vitrine. *Elle* se penche en avant et regarde admirativement une minuscule pochette de soirée rouge. »

On considère que le rôle secondaire du pronom se voit dans les phénomènes d'accord, le pronom héritant de son antécédent linguistique, dans une séquence bien formée, ses traits grammaticaux tels le nombre et son genre, si la langue en possède un.

D'un autre côté, les pronoms de troisième personne connaissent l'emploi situationnel. Ils peuvent être utilisés pour désigner des référents présents dans la situation d'énonciation sans que ceux-ci soient nommés dans le contexte immédiat. Dans ce cas, la primauté des éléments lexicaux sur les proformes est moins évidente que dans l'emploi textuel.

En considérant l'exemple finnois en (2a), on serait tenté de dire que le pronom sujet *se* « ce/elle » renvoie directement à son référent sans qu'il soit nécessaire de supposer un support lexical par l'intermédiaire duquel s'établirait le lien référentiel, pas plus du point de vue du locuteur que de celui de l'interlocuteur :

⁴ Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat, René Rioul, *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, 193.

(2) [l'interlocuteur est en train d'entrer dans l'eau]

(2a) Onko *se* kylmää?
être-3-Q cc-NOM froid-PAR⁵

(2b) *Elle* est froide ?

(2c) C'est froid ?

Pour l'équivalent français en (2b), en revanche, il faut justifier le genre grammatical du pronom sujet *elle*. Le genre grammatical étant une propriété des noms, et non des objets mondains, on doit admettre que le pronom *elle* est linguistiquement contrôlé⁶. Pour étayer la position traditionnelle, on pourrait en conclure que même dans l'emploi situationnel, les pronoms de type *il* dépendent d'un nom.

Le pronom français de type *il* est concurrencé par le pronom *ce ~ ça* qui permet d'accomplir une référence « indistincte »⁷, c'est-à-dire de laisser en suspens la catégorisation du référent. Il semblerait alors que le pronom *ce* en (2c) établisse un lien plus direct avec l'objet mondain que le pronom de type *il* en (2b). Qui plus est, le pronom *ce* incite à donner un contenu différent à l'idée d'un élément « substitut ». Il est utilisé, certes, à la place d'un nom dans le sens où un nom pourrait le remplacer, mais grammaticalement, il n'est dépendant d'aucun nom spécifique. Du point de vue de l'acte référentiel, on peut y voir un élément antérieur au nom⁸.

Un autre exemple permettant de remettre en cause le rôle secondaire des proformes est celui des pronoms interrogatifs, qui s'emploient justement pour chercher des éléments lexicaux susceptibles de se substituer à eux. Les deux énoncés finnois en (3), qui se différencient par la forme du pronom interrogatif, illustrent le contrôle que les pronoms interrogatifs peuvent exercer sur les noms :

⁵ Les abréviations suivantes sont utilisées dans les gloses des exemples : NOM, nominatif ; GEN, génitif ; ACC, accusatif ; PAR, partitif ; ESS, essif ; TRA, translatif ; INE, incessif ; ELA, élatif ; ILL, illatif ; ADE, adessif ; ABL, ablatif ; ALL, allatif ; SG, singulier ; PL, pluriel ; POS, suffixe possessif ; PRET, prétérit ; INF, infinitif ; NEG, verbe négatif ; PAS, passif ; Q, particule interrogative ; 1, première personne ; 3, troisième personne.

⁶ Voir par ex. Liliane Tasmowski-de Ryck, Paul S. Verluyten, « Linguistic control of pronouns », *Journal of Semantics*, 1(4), 1982, 323-346 ; Liliane Tasmowski, Paul S. Verluyten, « Control mechanisms of anaphora », *Journal of Semantics*, 4, 1985, 341-370.

⁷ Francis Cornish, « Non-discrete reference, discourse construction, and the French neuter clitic pronouns », *French Language Studies*, 1, 1991, 123-138.

⁸ « Loin d'être mis à la place du nom, le pronom, nous pourrions le concevoir, est antérieur au nom. Il existe des démonstratifs comme *ceci* qui signifiera un objet même pour qui en ignore le nom. Beaucoup de choses n'ont pas de nom : on les conçoit à l'aide d'un pronom démonstratif. Celui-ci n'est donc pas mis à la place d'un nom qui précisément n'existe pas encore. Il signifiera de la même « manière » que des noms comme *être*, *chose*, comme une sorte de signe de valeur générale. » (Claire Blanche-Benveniste, José Deulofeu, Jean Stefanini, Karol van den Eynde, *Pronom et Syntaxe. L'approche pronominale et son application au français*, Paris, SELAF, 1987, 26, note 4, citation tirée de Jean Stefanini, « Jules César Scaliger et son *De causis linguac Latinac* », dans H. Parret (éd.), *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, Berlin, Walter de Gruyter, 1976, 317-330.)

(3a) *Mitä* se on?
quoi-PAR cc être-3

(3b) *Mikä* se on?
quoi-NOM cc être-3

« Qu'est-ce que c'est ? »

La variation de la forme du pronom interrogatif s'explique par le fait qu'en position d'attribut, la grammaire finnoise oblige à exprimer la différence entre les entités massives et les entités individualisables, le partitif étant utilisé pour les entités massives (3a) et le nominatif pour les entités individualisables (3b). Il s'agit d'une conceptualisation qui peut se faire indépendamment de l'acte de nommer le référent, comme le montre l'exemple des pronoms interrogatifs. On est donc amené à dire que les pronoms sont aptes à exprimer des traits syntactico-sémantiques de manière autonome, sans être tributaires d'un nom.

La piste qui consiste à considérer les proformes comme une catégorie à part entière a été explorée dans l'*Approche pronominale*⁹, qui a fait des proformes des outils de description grammaticale. Cette démarche méthodologique est fondée sur le fait que dans la complémentation verbale, les proformes possèdent une syntaxe plus fine que les noms. Elles marquent des distinctions là où les éléments lexicaux ne le font pas, comme on le voit en (4)¹⁰.

(4a) Je pense à *Paul*. Je pense à *lui*.
Je parle à *Paul*. Je *lui* parle.

(4b) *Mies* joutui vankilaan.
homme-NOM devoir aller-PRET-3 prison-ILL
« L'homme a dû aller en prison. »

Mies vangittiin.
homme-NOM emprisonner-PAS-PRET
« L'homme a été emprisonné. »

Hän joutui vankilaan.
il-NOM devoir aller-PRET-3 prison-ILL
« Il a dû aller en prison. »

Hänet vangittiin.
il-ACC emprisonner-PAS-PRET
« Il a été emprisonné. »

⁹ Blanche-Benveniste *et al.*, *op. cit.*

¹⁰ En (4a), il s'agit de la rection des verbes *penser* et *parler*, et en (4b), de la fonction syntaxique du constituant préverbal.

C'est dans cette dernière optique que je me situerai ici : le point de départ de mon étude sera que les proformes sont des éléments fondamentaux, susceptibles d'exprimer des traits syntactico-sémantiques indépendamment des noms¹¹.

L'examen sera mené en deux temps. Dans la partie 2 seront présentés les compléments de lieu en finnois, d'abord, les formes avec du lexique et ensuite, les proformes, l'objectif étant de faire ressortir la différence entre les valeurs liées au contenu lexical des noms et les traits plus abstraits qui caractérisent les proformes. La partie 3 examinera l'emploi textuel des proformes de lieu, notamment les rapports de coréférence entre les proformes et les éléments lexicaux. L'analyse des exemples aura pour but de voir non seulement quels sont les contextes d'emploi typiques des deux types de formes, *siinä* et *siellä*, mais aussi de montrer comment les proformes, avec leurs traits sémantiques, traduisent différentes façons de concevoir les rapports spatiaux, en assumant ainsi un rôle de « classificateurs » de référents¹².

2. Les compléments de lieu

2.1. Syntagmes nominaux aux cas locaux internes et externes

Pour les noms ou les groupes nominaux qui fonctionnent comme complément de lieu, le finnois utilise les cas locaux (à noter que les noms ou les groupes nominaux s'emploient aussi dans les constructions prépositionnelles et post-positionnelles, notamment pour indiquer des idées que les cas locaux ne permettent pas d'exprimer). On s'intéressera ici en particulier à la différence entre les cas internes, la série en *s* (à l'exception de l'illatif) et les cas externes, la série en *l* :

CAS INTERNES ¹³		CAS EXTERNES	
	<i>talo</i>		<i>pöytä</i>
	« maison »		« table »
INESSIF	<i>talossa</i>	ADESSIF	<i>pöydällä</i>
ÉLATIF	<i>talosta</i>	ABLATIF	<i>pöydältä</i>
ILLATIF	<i>taloon</i>	ALLATIF	<i>pöydälle</i>

Tableau 2. Les cas locaux.

Dans leur emploi spatial, chacune des séries peut traduire, en gros, deux idées¹⁴. Les cas internes s'emploient, premièrement, pour situer la *cible* (« entité à

¹¹ Voir aussi *ISK*, § 715.

¹² Blanche-Benveniste *et al.*, *op. cit.*, 27.

¹³ À l'intérieur des deux séries, le choix du cas dépend du caractère statique ou dynamique du verbe, et de ses traits directionnels : l'inessif et l'adessif sont des cas statiques, l'élatif et l'ablatif des cas séparatifs, et l'inessif et l'allatif des cas directionnels.

¹⁴ Voir *ISK*, § 1238-1240.

localiser »¹⁵) à l'intérieur d'un espace tridimensionnel ayant des limites plus ou moins nettes, ou pour situer le mouvement de la cible par rapport à un tel espace. Il s'agit du rapport d'inclusion entre le *site* (« entité de référence ») et la cible :

(5) Cas internes

I. Le rapport d'inclusion

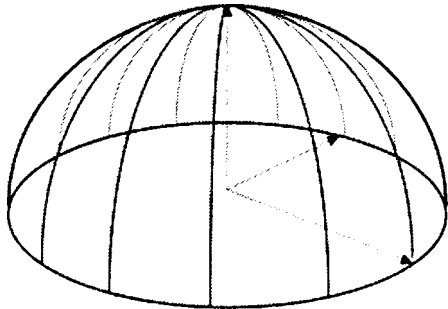


Figure 1. Site conçu comme un espace tridimensionnel ayant des limites plus ou moins nettes.

(5a) Vaatteet ovat kaapissa.
vêtement-NOM.PL être-3.PL armoire-INE
« Les vêtements sont *dans l'armoire*. »

(5b) Raitiovaunussa on aikaa tarkkailla ihmisiä.
tramway-INE être-3 temps-PAR observer-INF gens-PL-PAR
« *Dans le tramway*, on a le temps d'observer les gens. »

Deuxièmement, les cas internes permettent d'exprimer l'idée du contact direct avec la surface du site, par exemple le fait de se trouver contre la surface d'un objet, quelle qu'en soit la configuration :

II. Le contact direct avec la surface du site (quelle qu'en soit la configuration).

(5c) Huoneen katossa oli hämähäkki.
pièce-GEN plafond-INE être-PRET-3 araignée-NOM
« *Au plafond* de la pièce, il y avait une araignée. »

(5d) Lapsella oli pipo päässään.
enfant-ADE être-PRET-3 bonnet-NOM tête-INE-POS
« L'enfant avait un bonnet *sur sa tête*. »

¹⁵ Andréc Borillo, *L'espace et son expression en français*, Paris, Ophrys, 1998, 13.

- (5e) *Hintalapussa* lukee 700 euroa.
 étiquette de prix-INE être écrit-3 700 euro-PAR
 « Sur l'étiquette de prix, il est écrit 700 euros. »

L'idée plus abstraite qui caractérise le sens spatial des cas internes est le rapport fusionnel entre le site et la cible : on peut avoir l'impression que les deux ne font qu'un. Notons encore qu'un cas particulier de ce rapport fusionnel est l'emploi des cas internes pour exprimer la relation de partie à tout, comme en (5f) :

III. La relation de partie à tout

- (5f) *Huoneessa* oli isot ikkunat.
 pièce-INE être-3-PRET grand-NOM.PL fenêtre-NOM.PL
 « La pièce était dotée de grandes fenêtres. »

Quant aux cas externes, ils permettent, premièrement, de situer la cible par rapport à un site qui est conçu comme un support bidimensionnel. Les cas externes expriment l'idée de se trouver sur la surface externe ou supérieure du site ou le mouvement par rapport à une telle surface. Qui plus est, le site doit être habituellement considéré comme une surface servant de support à d'autres éléments¹⁶.

(6) Cas externes

I. Le rapport d'extériorité

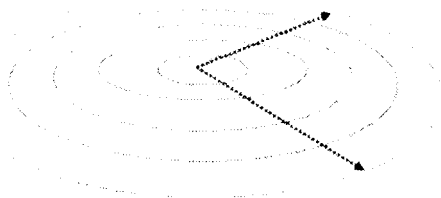


Figure 2. Site conçu comme un support bidimensionnel.

- (6a) *Huomasin keittiön pöydällä* lapun.
 voir-PRET-1 cuisine-GEN table-ADE mot-GEN
 « J'ai vu un mot sur la table de la cuisine. »
- (6b) *Arktisella alueella* asuu noin neljä miljoonaa ihmistä.
 arctique-ADE région-ADE habiter-3 environ 4-NOM million-PAR personne-PAR
 « Environ 4 millions de personnes vivent dans la région arctique. »

¹⁶ Voir par exemple la définition du mot *table* : « objet formé essentiellement d'une surface plane horizontale, généralement supportée par un pied, des pieds, sur lequel on peut poser des objets » (c'est moi qui souligne) (*Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1993, *table*.)

Deuxièmement, les cas externes expriment l'idée de se trouver à proximité du site qui fonctionne comme un point de repère. Il s'agit d'une localisation approximative. Le point de repère peut être par exemple un bâtiment, tel le chalet d'été (6c) : l'idée est de se trouver dans une zone qui s'associe avec le point de repère.

II. La proximité du site qui fonctionne comme un point de repère

(6c) Kävimme viikonloppuna mökillä¹⁷.

aller-PRET-1.PL week-end-ESS chalet-ADE

« Nous avons été *au chalet* le week-end dernier. »

(6d) Museon ovella oli pitkä jono.

musée-GEN porte-ADE être-PRET-3 longue-NOM file d'attente-NOM

« *Devant l'entrée* du musée, il y avait une longue file d'attente. »

L'idée plus abstraite caractérisant le sens spatial des cas externes est la non-intégration de la cible par rapport au site. Dans ce cas, il ne s'agit pas du rapport fusionnel : la cible constitue un élément mobile et non intégré au site.

2.2. Les proformes

Le finnois possède trois pronoms démonstratifs qui varient en nombre et qui se déclinent à tous les cas locaux. De plus, à chacun des trois démonstratifs correspond un proadverbe à sens spatial qui partage avec le pronom le même radical et la même valeur démonstrative (tableau 2) :

pronom		proadverbe	repère référentiel	distance
<i>se</i>	→	<i>siellä</i>	interlocuteur	neutre
<i>tämä</i>	→	<i>täällä</i>	locuteur	proximité
<i>tuo</i>	→	<i>tuolla</i>	locuteur	éloignement

Tableau 2. Pronoms et proadverbes démonstratifs.

Je centrerai mon examen sur les formes qui correspondent au pronom *se* « ce, ça, il », qui sont plus neutres quant à leur valeur démonstrative que les formes correspondant aux deux autres pronoms, *tämä* « celui-ci » et *tuo* « celui-là »¹⁸.

¹⁷ À noter qu'en plus d'exprimer le site par rapport auquel la cible est située, les expressions aux cas locaux peuvent véhiculer l'idée d'une activité qui est liée au site, d'une manière ou d'une autre (voir Tiina Onikki-Rantajääskö, *Sarjoja. Nykysuomen paikallissijaiset olotilanilmaukset kielen analogisuuden ilmentäjinä*, Helsinki, Société de littérature finnoise, 2001, 73-82.

Le tableau 3 présente les formes du pronom *se* aux cas locaux, au singulier et au pluriel, et le proadverbe correspondant, avec ses trois formes qui lui permettent de s'accorder avec le caractère statique ou dynamique du verbe.

PRONOM						PROADVERBE
cas externes			cas internes			
	SG.	PL.		SG.	PL.	
ADE	<i>sillä</i>	<i>niillä</i>	INE	<i>siinä</i>	<i>niissä</i>	<i>siellä</i>
ABL	<i>siltä</i>	<i>niiltä</i>	ELA	<i>siitä</i>	<i>niistä</i>	<i>sieltä</i>
ALL	<i>sille</i>	<i>niille</i>	ILL	<i>siihen</i>	<i>niihin</i>	<i>sinne</i>

Tableau 3. Le pronom *se* aux cas locaux et le proadverbe correspondant.

Deux remarques préliminaires sont à faire sur ces formes. Premièrement, le pronom aux cas externes ne s'emploie que de manière marginale comme complément de lieu. Dans l'emploi situationnel, comme en (7), la forme *sillä*, cas adessif du pronom *se*, s'interprète avec la valeur instrumentale¹⁹ :

- (7) [en parlant d'un appareil photo]
Sillä saa hyviä kuvia.
 ça-ADE obtenir-3 bon-PL-PAR photo-PL-PAR
 « On fait de belles photos *avec ça*. »

Mis à part les contextes de reprise spécifiques (voir les ex. (15b) et (15c) en 3.1.1.), seules les formes mises en gras dans le tableau 3 sont donc concernées par l'emploi spatial²⁰.

¹⁸ Il ne m'est pas possible de tenir compte ici des valeurs démonstratives des trois pronoms, qui ont d'ailleurs été largement étudiées, voir par ex. Matti Larjavaara, *Suomen deiksis*, Helsinki, Société de littérature finnoise, 1990 ; Ritva Laury, *Demonstratives in Interaction. The emergence of a definite article in Finnish*, Amsterdam, Benjamins, 1997 ; Ecva-Lecna Seppänen, *Läsnäolon pronominit. Tämä, tuo, se ja hän viittaamassa keskustelun osallistujan*, Helsinki, Société de littérature finnoise, 1998. On peut toutefois supposer que la différence entre les formes *tässä* et *täällä*, et *tuossa* et *tuolla* (voir la note 1) est semblable à celle entre *siinä* et *siellä*.

¹⁹ Voir Laury, *op. cit.*, 69-70 ; ISK, § 727. Un autre emploi important des pronoms aux cas externes est d'exprimer les rapports de possession.

²⁰ À noter cependant qu'en position de déterminant qui s'accorde avec le nom, l'élément *sillä* peut être doté de la valeur spatiale (par exemple *sillä*_{ADE} *pöydällä*_{ADE} « sur cette table »). Pour la discussion concernant la catégorie lexicale des formes de type *siinä*, tantôt considérées comme pronoms, tantôt comme adverbes, voir Ritva Laury, « Pronouns and adverbs, figure and ground: The local case forms and locative forms of the Finnish demonstratives in spoken discourse », *SKY 1996 Yearbook of the Linguistic Association of Finland*, 1996, 65-92. Le terme *proforme* présente l'avantage d'être neutre par rapport la catégorie lexicale, qui n'a pas une importance de premier ordre dans ce travail. La question catégorielle se pose avant tout lorsque l'on examine l'accord en cas dans les unités que *siinä* et *siellä* peuvent former avec les syntagmes nominaux (par ex. *siinä*_{INE} *hotellissa*_{INE} « dans cet hôtel », *siellä* *hotellissa*_{INE} « là, à l'hôtel », *siinä*_{INE} *hotellilla*_{ADE} « là, devant l'hôtel », etc.), ce qui n'est pas le cas ici.

La deuxième remarque porte sur le proadverbe, qui (à l'exception de la forme *sinne*) se rapproche des cas externes avec ses terminaisons en *l*. On pourrait penser qu'il s'associe aussi fonctionnellement aux cas externes²¹.

D'un autre côté, il est à noter que la différence entre les cas internes et externes peut être neutralisée, notamment lorsque la catégorisation lexicale fait défaut. Ainsi, les pronoms interrogatifs, les pronoms négatifs et les pronoms indéfinis à sens spatial ((8a)-(8c)) s'emploient toujours aux cas internes (la forme à l'illatif étant concurrencée par un adverbe en *nne*). Les cas internes s'emploient également pour désigner les référents abstraits qui n'ont pas de configuration matérielle (8d) et pour l'infinitif en *MA* exprimant une action en guise de valeur spatiale (8e) :

(8a) Pronoms interrogatifs :

*missä*_{INE}, *mistä*_{ELA}, *mihin*_{ILL} (~ *minne*) « où »

(8b) Pronoms négatifs :

(*ei*) *missään*_{INE}, *mistään*_{ELA}, *mihinkään*_{ILL} (~ *minnekään*) « (ne) nulle part »

(8c) Pronoms indéfinis :

*jossakin*_{INE}, *jostakin*_{ELA}, *johonkin*_{ILL} (~ *jonnekin*) « quelque part »

(8d) *Unessa ja rakkaudessa ei mikään ole mahdotonta.*

rêve-INE et amour-INE NEG-3 rien-NOM être impossible-PAR

« Dans les rêves et dans l'amour, rien n'est impossible. »

(8e) *Kävin uimassa. Tulin uimasta. Menen uimaan.*

aller-PRÉT-I nager-INF-INE revenir-PRÉT-I nager-INF-ÉLA aller-I nager-INF-ILL

« Je suis aller *nager*. Je reviens *de nager*. J'irai *nager*. »

En s'appuyant sur ces deux arguments, d'une part sur le fait que les pronoms démonstratifs aux cas externes ne connaissent que marginalement l'emploi spatial et, d'autre part, sur le fait qu'il existe des exemples où la différence entre les cas internes et externes est neutralisée, on peut faire l'hypothèse que la différence entre les cas internes et externes, telle qu'on la trouve dans le domaine des noms et notamment la distinction ayant trait à la configuration matérielle du lieu, sa tridimensionnalité et sa bidimensionnalité, n'est pas le facteur déterminant pour l'emploi des proformes.

Cette hypothèse implique qu'il est possible de définir les traits sémantiques des proformes de manière autonome et indépendante des noms. Pour ce

²¹ Voir Auli Hakulinen, Fred Karlsson, *Nykysuomen lauseoppi*, Helsinki. Société de littérature finnoise, 1979, 207-209 ; Jan-Ola Östman, « Recasting the deictic foundation – using physics and Finnish », dans S. A. Thompson, M. Shibatani (éds), *Essays in semantics and pragmatics*, Amsterdam, John Benjamins, 1995, 247-278.

faire, il n'est pas inintéressant de commencer par regarder comment les proadverbes ont été formés, étant donné qu'ils sont en rapport de dérivation avec les pronoms.

Le passage de *se* à *siellä* (de *tämä* à *täällä*, de *tuo* à *tuolla*, ou encore de *muu* « autre » à *muualla* « ailleurs ») s'explique par le biais d'un troisième élément, à savoir l'adjectif *sikäläinen* « qui vient de là-bas » (*täkäläinen* « qui vient d'ici », *tuokalainen* « qui vient de là-bas », *muukalainen* « étranger »). On identifie dans cette forme, en plus du suffixe adjectival *inen*, le suffixe *la* qui sert à former des noms de lieu et le suffixe *ka* que l'on retrouve dans plusieurs pronoms (voir les exemples en (9)).

(9) Groupes dérivationnels²²

<i>se</i>	<i>siellä</i>	<i>si-kä-lä-inen</i> , adj.	← * <i>sikälä</i>
<i>tämä</i>	<i>täällä</i>	<i>tä-kä-lä-inen</i> , adj.	← * <i>täkälä</i>
<i>tuo</i>	<i>tuolla</i>	<i>tuo-ka-lainen</i> , adj.	← * <i>tuokala</i>
cf. <i>muu</i>	<i>muualla</i>	<i>muu-ka-la-inen</i> , adj.	← * <i>muukala</i>

↓	↓	↓
<i>ka, kä</i>	<i>la, lä</i>	<i>inen</i>
↓	↓	↓
<i>ku-ka</i>	<i>kana-la</i>	<i>aurinko-inen</i>
« qui »	« poule → poulailler »	« soleil → ensoleillé »
(PRONOM)	(NOM DE LIEU)	(ADJECTIF)

En effet, on peut reconstruire un nom de lieu de type **sikälä* (**täkälä*, **tuokala*, **muukala*) à partir duquel l'adjectif a été formé. Sémantiquement, **sikälä* se rattache au lieu de l'interlocuteur ou à un autre lieu connu qui ne coïncide pas avec celui du locuteur (**täkälä* se rattache au lieu du locuteur et **tuokala* indique un lieu qui ne coïncide ni avec celui du locuteur ni avec celui de l'interlocuteur).

Les proadverbes, quant à eux, sont d'anciens cas locaux : *siellä* est l'essif de *sikälä*, *sieltä* est son partitif²³. Il s'agit de formes construites sur le thème consonantique, ce qui explique le degré faible de l'occlusive :

(10) ESSIF	* <i>sikälä</i> :	<i>siyäl + nä</i> → <i>siällä</i>	→ <i>siellä</i>
PARTITIF	* <i>sikälä</i> :	<i>siyäl + tä</i> → <i>siältä</i>	→ <i>sieltä</i>
LATIF	<i>se</i> :	<i>si + nne</i>	→ <i>sinne</i> ²⁴

²² Voir Lauri Hakulinen, *Suomen kielen rakenne ja kehitys*, Helsinki, Otava, 1979, 38, 59, 90, 127.

²³ Des traces du sens spatial des cas essif et partitif se trouvent aussi dans les adverbes tels *kotona*_{ESS} « à la maison », *takana*_{ESS} « derrière », *kotoa*_{PAR} « de la maison », *takaa*_{PAR} « de derrière ».

²⁴ La troisième forme du paradigme, *sinne*, qui comporte le suffixe *nne* à sens latif (« mouvement vers le site »), se rattache directement au radical pronominal *si-*.

On trouve donc dans les formes de type *siellä* la trace du suffixe *LA* qui est une marque du lieu et qui, sémantiquement, conditionne toujours leur emploi.

Pour définir la valeur spatiale des formes de type *siellä*, je m'inspire ici d'une analyse proposée par Larjavaara²⁵. Le propre des formes de type *siellä* est de se rapporter à un *volume* : elles désignent un *site qui est conçu comme un espace tridimensionnel borné*, même si ses limites ne sont pas forcément concrètes, et *qui est composé d'un nombre indéterminé de points d'ancrage plus précis* (figure 3)²⁶ :

(11) *siellä* : [+volume]

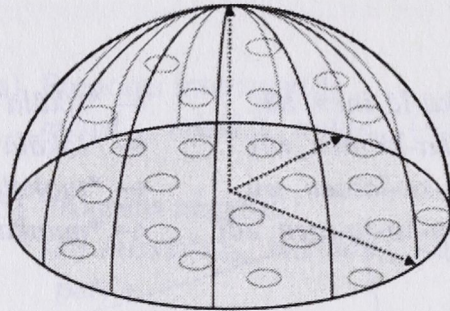


Figure 3. Site conçu comme un espace tridimensionnel borné, composé d'un nombre indéterminé de points d'ancrage plus précis.

(11a) Hän asuu Suomessa.
il-NOM habiter-3 Finlande-INE
« Il habite en Finlande. »

(11b) Hän asuu siellä.
« Il habite là-bas. »

Une illustration de la façon dont les proadverbes indiquent le lieu peut être fournie en les rapprochant des noms géographiques, tels les noms de pays. En (11a), la forme *Suomessa* indique un territoire qui se définit par les frontières précises, mais elle ne donne pas d'information sur le point d'ancrage précis à l'intérieur de ce territoire. La référence de *siellä* en (11b) se construit de la même manière : il désigne un espace à l'intérieur duquel se trouve la cible sans donner d'information plus précise sur son point d'ancrage exact, d'où aussi l'effet d'approximation que les proadverbes peuvent produire (cf. tableau 1).

Quant à la valeur spatiale des formes de type *siinä* (pronoms démonstratifs aux cas internes), Larjavaara la définit par rapport au sens des proadverbes : les formes de type *siinä* indiquent un endroit précis situé à l'intérieur

²⁵ *Op. cit.*, 117-120, 123-124.

²⁶ Larjavaara, *op. cit.*, 117, 119, n'exclut pas la possibilité d'un support bidimensionnel. Voir cependant les ex. (15b) et (15c) en 3.1.1. qui laissent penser que *siellä* n'est pas propice à exprimer l'idée d'un support bidimensionnel.

d'un espace que désignent les formes de type *siellä*. À la différence de *siellä*, *siinä* ne contiendrait pas d'information sur la configuration matérielle du lieu qu'il désigne : ce peut être un point, mais pas forcément. Pour Larjavaara, l'essentiel est la relation de partie à tout entre les formes *siinä* et *siellä* (voir figure 4)²⁷.

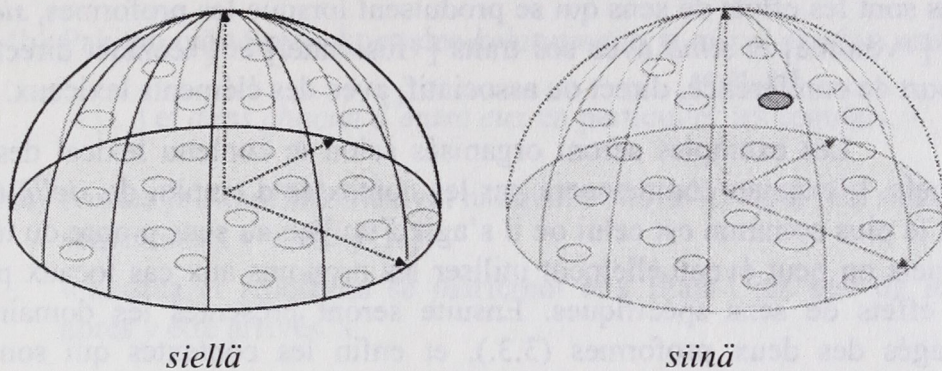


Figure 4. Relation de partie à tout entre *siinä* et *siellä*.

Dans l'analyse proposée par Larjavaara, une valeur sémantique précise est donc accordée aux formes de type *siellä*. Les formes de type *siinä*, en revanche, reçoivent une définition qui s'appuie sur une relation d'implication réciproque : étant donné que l'espace que désigne *siellä* est par définition composé de points d'ancrage plus précis que l'on peut indiquer par *siinä*, un site désigné par *siinä* serait aussi toujours situé par rapport à un espace plus vaste susceptible d'être désigné par *siellä*. Si l'idée semble juste du point de vue des formes de type *siellä*, ce type de définition ignore la possibilité que *siinä* connaisse des emplois autres que ceux qui se caractérisent par la relation de partie à tout avec *siellä* (voir les parties 3.3., 3.4. et 3.5.).

Sans remettre en cause l'idée de Larjavaara, on peut tenter de donner une définition propre de la valeur sémantique des formes de type *siinä*. En effet, on trouve les traits qui caractérisent *siinä* dans les emplois spatiaux des cas internes, présentés en 2.1., après l'élimination des idées qui se rapportent directement au contenu lexical des noms.

Deux facteurs se dégagent : premièrement, l'idée du contact direct et deuxièmement, celle du rapport fusionnel entre le site et la cible. Je propose que ces deux idées constituent les traits sémantiques inhérents des proformes de type *siinä*.

(12) *siinä* : [+contact], [+fusionnel]

²⁷ On trouve une analyse compatible avec celle de Larjavaara chez Laury, *op. cit.*, 82-83, qui propose d'appliquer les notions de *figure* et de *fond*, empruntées à la théorie des formes (cf. aussi Léonard Talmy, « How language structures space » dans Herbert L. Pick, et Linda P. Acredolo (éds), *Spatial orientation: Theory, research, and application*, New York, Plenum Press, 1983, 225-282), à l'analyse des deux types de proformes. D'après Laury, les formes de type *siellä* désignent le lieu comme un fond, alors que les formes de type *siinä* lui accordent le rôle de figure qui se détache du fond.

3. Les proformes de lieu dans le texte

Cette partie sera consacrée à l'examen de l'emploi des proformes de lieu dans le texte. Elle tentera d'apporter des réponses aux questions suivantes : 1) quels sont les contextes d'emploi typiques des deux types de formes, *siinä* et *siellä*, et 2) quels sont les effets de sens qui se produisent lorsque les proformes, *siellä* avec son trait [+volume] et *siinä* avec ses traits [+fusionnel] et [+contact direct], entrent en rapport de coréférence, direct ou associatif, avec des éléments lexicaux.

Les exemples seront organisés selon le contenu lexical des antécédents textuels. L'examen commencera par les contextes d'emploi de *siellä* (3.1. et 3.2.), dont le plus commun est celui où il s'agit d'un lieu au sens propre du terme, et dans lesquels on peut éventuellement utiliser les pronoms aux cas locaux pour produire des effets de sens spécifiques. Ensuite seront présentés les domaines d'emploi partagés des deux proformes (3.3.), et enfin les contextes qui sont propices à l'emploi de *siinä* (3.4. et 3.5.).

3.1. Le site est un lieu au sens propre du terme : *siellä* (*siinä*)

3.1.1. L'antécédent est un nom de lieu

Comme on peut s'y attendre (voir 2.2. pour les explications étymologiques et la définition du trait [+volume]), la proforme *siellä* trouve son emploi le plus commun dans les contextes où son antécédent textuel est un nom de lieu désignant une localité, un pays, une région géographique, etc.²⁸ :

- (13) Palasin *Brysseliin*. *Siellä* satoi kaatamalla. (**siinä*) [i]²⁹
Bruxelles-ILL
« Je suis rentré à *Bruxelles*. Il y pleuvait à verse. »

La compatibilité entre *siellä* et les noms de lieu peut être nuancée par deux remarques, la première portant sur la question du nombre. Lorsque l'antécédent est un nom formellement et sémantiquement au pluriel, tel *kehitysmaita* « les pays en développement » en (14a), la proforme *siellä*, qui ne varie pas en nombre, provoque un effet *désindividualisant* : elle désigne le site comme un espace unique. Dans ce contexte, les pronoms, qui possèdent le pluriel, permettent de réaliser la référence *distributive* (14b)³⁰. En revanche, un accord purement grammatical n'est pas possible avec un antécédent au pluriel qui est un nom propre, tel *Yhdysvallat* « les États-Unis » (14c).

²⁸ Voir *ISK*, § 728.

²⁹ Les exemples cités sont tirés des sources suivantes : *Iso suomen kielioppi* [*ISK*, *op. cit.*], internet [i], le quotidien *Helsingin Sanomat* [HS], la revue littéraire *Parnasso* [P], la revue culturelle *Hiidenkivi* [H], le roman *Liha tottelee kuria* de Miina Supinen [R1], le roman *Puhdistus* de Sofi Oksanen [R2] et le recueil de nouvelles *Viimeinen kesäyö* de Leena Lehtolainen [N].

³⁰ Cf. *ISK*, § 1433.

- (14a) Pahiten työttömyys koettelee *kehitysmaita* ja *siellä* etenkin naisia.
[ISK, § 1433]
« Ce sont les pays en développement qui sont les plus sévèrement touchés par le chômage et *là-bas* en particulier les femmes. »
- (14b) Pahiten työttömyys koettelee *kehitysmaita* ja *niissä* etenkin naisia.
se-PL.INE
« [...] et *dans chacun d'entre eux* en particulier les femmes. »
- (14c) Kustaa ja Adolffiina menivät naimisiin *Yhdysvalloissa* heti *sinne* saavuttuaan. (**niihin*) [H]
« Kustaa et Adolffiina se marièrent aux États-Unis peu de temps après y être arrivés. »

La deuxième remarque concerne les antécédents qui sont des noms s'employant généralement aux cas externes, comme *saari* « île » (par ex. *saarella*_{ADE}) ou *alue* « région » (*alueella*_{ADE}). Lorsque l'antécédent conçoit le site comme un support bidimensionnel, *siellä* provoque l'effet de le recatégoriser comme un espace à trois dimensions (15a) :

- (15a) *Saarella* on ollut asutusta vuodesta 1500 lähtien. Tällöin *siellä*
île-ADE
asusteli kaksi kruununtalonpoikaa, jotka viljelivät maata ja pitivät maatilaa. [i]
« *L'île* est habitée depuis l'an 1500. Au début, deux paysans de la couronne y vivaient, en cultivant la terre et en tenant une ferme. »

Il y a toutefois une certaine hésitation dans l'usage. On trouve des exemples dans lesquels la forme de reprise est un pronom au cas externe³¹ :

- (15b) *Maapallon arktinen alue* on äärimmäisen harvaan asutettu. *Sillä*
sc-ADE
asuu vähän yli neljä miljoonaa ihmistä, joista lähes puolet Venäjän pohjoisessa. [i]
« *La région arctique de la Terre* est extrêmement peu peuplée. Un peu plus de quatre millions de personnes y vivent, dont près de la moitié au Nord de la Russie. »

³¹ Voir aussi ISK, § 727.

(15c) *Kanarian saaria* on seitsemän, ja *niillä* asuu kaksi miljoonaa
ihmistä. [i]
SC-PL.ADE

« *Les îles Canaries* sont au nombre de sept et *elles* comptent deux millions d'habitants. »

Les exemples en (15b) et en (15c) fournissent indirectement la preuve que *siellä* n'est pas propice à transmettre l'idée d'un support bidimensionnel (voir la note 26). Pour exprimer cette idée, qui semble pertinente, pour une raison ou pour une autre, notamment dans le contexte où l'on parle du peuplement d'une région, on a alors recours aux pronoms aux cas externes qui se soumettent au contrôle de leur antécédent textuel. Ce sont les caractéristiques lexicales de l'antécédent qui expliquent l'emploi du cas externe. La dépendance étroite fait que le pronom est difficilement séparable de son antécédent (cf. l'ex. (7) en 2.2.).

Plus généralement, les exemples analysés ci-dessus montrent l'ambivalence du rapport entre noms et proformes : là où la forme *siellä* permet de produire des effets de recatégorisation, les pronoms aux cas externes sont soumis au contrôle de leur antécédent textuel.

3.1.2. Relation de partie à tout entre *siinä* et *siellä*

Les exemples en (16) illustrent la façon dont la forme *siinä* permet d'indiquer un point d'ancrage qui fait partie d'un espace plus vaste, implicitement ou explicitement exprimé dans le texte (voir figure 4 en 2.2.).

En (16a), l'antécédent de la proforme est le nom *parveke* « balcon ». On aurait pu s'attendre à ce que le balcon soit désigné par *siellä* afin de le concevoir comme un espace à l'intérieur duquel l'on passe du temps³². Or, la forme utilisée est *siinä*. En fait, le balcon est considéré comme un élément faisant partie d'un espace plus vaste dans lequel les vacanciers passent du temps. Le choix de la forme *siinä* au lieu de *siellä* permet de mettre l'accent sur le contraste entre le site précis placé à l'ombre et le reste de l'espace sous le soleil³³.

(16a) *Parvekkeemme* pysyi varjossa iltapäivään asti, *siinä* oli mukavan
vilpoista juoda aamukahvit ja viettää siestaa, kun ei enää jaksettu
hikoilla paahtavassa auringossa. [i]
SC-INE

³² Notons aussi que *parveke* appartient aux noms qui s'emploient principalement aux cas externes (cf. *Parvekkeella*_{ADE} oli mukavan vilpoista juoda aamukahvit... « Sur le balcon, il faisait agréablement frais pour prendre le café du matin... »). Dans cet exemple, l'emploi d'un pronom au cas externe pour souligner le caractère bidimensionnel du site est cependant difficilement envisageable. Ce procédé semble se limiter à des contextes bien spécifiques (voir ci-dessus).

³³ Avec *siellä*, le contraste serait toujours réel, mais non exprimé par des moyens grammaticaux.

« *Notre balcon* restait à l'ombre jusqu'à l'après-midi, il y faisait agréablement frais pour prendre le café du matin et faire la sieste quand on n'avait plus envie de transpirer sous le soleil brûlant. »

En (16b), *siinä* est précédé de deux antécédents potentiels, *kotiin* « à la maison » et *työpöydän päälle* « sur le bureau », qui se trouvent en rapport d'inclusion. Parmi ces deux éléments, *siinä* se rapporte au point d'ancrage (la « surface du bureau ») qui est inclus dans l'espace plus vaste (la « maison »), susceptible d'être désigné par *siellä*.

(16b) Kymmenen vuoden keräilyn tulos on asetettu kotiin *työpöydän päälle*. *Siinä* useiden satojen kolikkojen kokoelmaa on helppo tar-
sc-INE
kastella. [HS]

« Le résultat d'un travail de collection qui a duré dix ans est exposé à la maison, *sur le bureau*. Là, on peut bien examiner cette collection de plusieurs centaines de pièces. »

L'ancrage référentiel de *siinä* dans un point précis de l'espace plus vaste s'explique par l'idée du contact direct qui caractérise son sens.

3.1.3. Espaces en rapport associatif avec le contexte

La forme *siellä* peut désigner des espaces qui sont en rapport associatif avec des éléments mentionnés dans le contexte. L'antécédent peut exprimer un événement (17a) ou une action (17b) qui se situe à un lieu implicite, rendu explicite par la proforme :

(17a) Jos on menossa *rock-konserttiin*, luulisi tietävän, että *siellä* soitetaan musiikkia lujaa. [i]

« Si quelqu'un va à *un concert de rock*, on pourrait croire qu'il sait qu'on y joue la musique très fort. »

(17b) Kävin *uimassa*. *Siellä* oli ihanaa! [i]

« Je suis allé nager. C'était génial, *là-bas* ! »

Dans les exemples en (17c) et en (17e), le contexte qui précède la proforme exprime un procès impliquant un agent humain, mais qui n'est pas spécifié. Par la suite, il s'agit d'identifier la personne, mais au lieu de le faire par le moyen d'une construction attributive (cf. (17d)), on utilise la forme *siellä* qui désigne un espace, le « devant de la porte » ou l'« autre bout de la ligne téléphonique », où la personne est située :

- (17c) *Oveen* koputettiin. Odotin, että *siellä* olisi ollut joku poliiseista, mutta kynnyksellä seisoj Daniel. [N]
 « On a frappé à la porte. Je m’attendais à ce que *ce* soit [qu’il y ait] un des policiers, mais sur le seuil se tenait Daniel. »
- (17d) *Oveen* koputettiin jälleen. Tällä kertaa *se* oli poliisi. [N]
sc-NOM
 « On a frappé à nouveau à la porte. Cette fois, *c’était* la police. »
- (17e) Yhtäkkiä *puhelimeni* soi. Näin näytöstä, että *siellä* oli Rönn. [N]
 « Tout à coup, *le téléphone* a sonné. J’ai vu sur l’écran que *c’était* Rönn [qu’il y avait Rönn]. »

Dans les exemples ci-dessus, la proforme *siellä* introduit donc dans le texte l’idée d’un espace qui se dessine autour des éléments explicitement ou implicitement présents dans le contexte.

3.2. Le site se conçoit comme un espace d’action : *siellä*

La forme *siellä* s’emploie aussi dans les contextes où l’antécédent désigne une institution politique, sociale ou culturelle. Dans ce cas, il s’agit plutôt d’un espace d’action que d’un lieu matériel³⁴ :

- (18a) *Helsingin yliopisto* on kaksikielinen ja *siellä* voi opiskella ruotsiksi. [i]
 « *L’université de Helsinki* est bilingue et on peut y faire ses études en suédois. »
- (18b) Äitisi kannattaisi hakea töitä *teatterista*, *siellä* hänellä olisi suuri tulevaisuus. [ISK, § 1433]
 « Ta maman devrait chercher du travail *au théâtre*, elle y aurait un grand avenir. »

3.3. Le site est un objet qui fait fonction de lieu : *siellä* le conçoit comme un contenant ; *siinä* le désigne comme un bloc

Lorsque le site est un objet, tel un sac, un paquet cadeau, une voiture, un tramway, etc., et non un lieu au sens propre du terme, on peut utiliser, en principe, les deux proformes, *siinä* et *siellä*. Le choix de la forme ne se fait pas en fonction de la portée matérielle de la référence, qui est la même (l’objet en question) pour les deux formes (cf. l’ex. (16b)), mais par rapport à la façon dont le site est considéré.

³⁴ Voir aussi ISK, § 1433.

siellä, avec son trait [+volume], sert à concevoir l'objet comme un contenant qui est doté d'un intérieur³⁵. Plus précisément, c'est l'intérieur de l'objet qui constitue l'espace désigné par *siellä*. *Siinä*, en revanche, avec son trait [+fusionnel], désigne l'objet comme un bloc dans lequel la cible est intégrée.

La conception d'un objet comme un contenant peut s'expliquer par le sens de l'énoncé plus globalement, comme en (19), où il s'agit de décrire ce qui se passe à l'intérieur d'un tramway :

- (19) *Raitiovaunussa on aikaa tarkkailla ihmisiä. Siellä on suurempi todennäköisyys nähdä jokin tapahtuma kuin muualla.* [HS]
 « *Dans le tramway, on a le temps d'observer les gens. Il est plus probable d'y pouvoir observer un quelconque événement qu'ailleurs.* »

Dans d'autres contextes, le choix de la proforme semble se reposer sur des critères plus subtils. En (20a), on adopte un point de vue sur l'espace à l'intérieur d'un paquet cadeau, alors qu'en (20b), le paquet cadeau et son contenu sont considérés sous un rapport fusionnel dans lequel le site et la cible ne forment qu'un seul bloc :

- (20a) *Voi kuinka kaunis lahjapaketti. Mitähän siellä on?* [i]
 « *Quel beau paquet cadeau. Mais qu'est-ce qu'il y a dedans ?* »
- (20b) *Voi kuinka kaunis lahjapaketti. Mitähän siinä on?*
sc-INE
 « *Quel beau paquet cadeau. Mais qu'est-ce que c'est ?* »

Le même type de différence caractérise les deux exemples suivants. On peut concevoir une voiture comme un contenant (21a), doté d'un intérieur, dont sort un homme, ou bien, on peut la désigner sans faire ressortir cet aspect intérieur. En (21b), on l'envisage du point de vue externe comme un bloc qui comporte en son sein quelque chose, le pronom *siitä* au cas séparatif mettant l'accent sur la rupture d'un rapport fusionnel³⁶ :

- (21a) *Kadun viereen pysähtyi auto ja sieltä nousi mies.* [i]
 « *Une voiture s'arrêta au bord de la rue et un homme en descendit.* »

³⁵ Voir aussi Laury, *op. cit.*, 85.

³⁶ Une autre étude serait nécessaire pour déterminer les facteurs situationnels et interactionnels qui sont susceptibles d'agir sur la conception du site et le choix de la proforme (par ex. la position du locuteur et de l'interlocuteur par rapport au site, sa visibilité, etc.).

(21b) Kadun viereen pysähtyi *auto* ja *siitä* nousi mies.

se-ELA

« Une voiture s'arrêta au bord de la rue et un homme en descendit. »

Notons encore que les noms *pluralia tantum* peuvent déclencher un accord grammatical en nombre : en (21c), le pronom à l'étatif pluriel *niistä* est contrôlé par son antécédent *vaunut* « carrosse », qui est un nom au pluriel, mais ne désignant qu'un seul objet (cf. le nom propre géographique au pluriel en (14c)).

(21c) Keisari Aleksanteri I matkusti Porvooseen *vaunuilla*, mutta nousi *niistä* kaupungin ulkopuolella ja ratsasti Porvoon keskustaan. [i]

se-PL.ELA

« Le tsar Alexandre I fit le voyage pour Porvoo en carrosse, mais il en descendit à l'extérieur de la ville pour arriver à cheval au centre de Porvoo. »

Parmi les entités qui peuvent être conçues comme des contenants dotés d'un intérieur et désignés par *siellä*, on peut mentionner les parties du corps, telles la tête et ses parties, par exemple la bouche en (22a), et l'occiput en (22b) :

(22a) Tyttö aukoi *suutaan* muutaman kerran ennen kuin *sieltä* lähti puhetta. [R2]

« La fille ouvrit sa bouche plusieurs fois avant que les mots en sortent. »

(22b) Tunsin, kuinka keväästä asti minua vaivannut pääkipu alkoi sykkiä *takaraivossa*. *Sieltä* se leviäisi vähitellen laajemmalle [...]. [P]

« J'ai senti que la douleur de tête qui m'avait gêné depuis le printemps dernier a commencé à palpiter dans l'occiput. De là, elle se répandrait peu à peu dans une zone plus vaste [...]. »

La forme *siellä* peut se rapporter aussi à une unité textuelle, telle un livre³⁷. De même qu'avec les lieux concrets ou les objets dotés d'un intérieur, *siellä* crée l'idée d'un espace, mais cette fois, d'un espace textuel qui est composé de plusieurs points d'ancrage plus précis susceptibles d'abriter la cible. Ainsi, en (23a), où la forme *siellä* désigne un journal intime dans un énoncé interrogatif, la question ne porte pas sur le contenu intégral du journal, mais il s'agit de savoir quelle est l'information contenue dans le passage lu par l'interlocuteur³⁸. En (23b), *siellä*, qui se rapporte à l'épopée du *Kalevala*, crée l'idée d'un espace textuel que l'on peut

³⁷ Voir aussi *ISK*, § 728.

³⁸ À noter qu'au début de l'extrait, le verbe *lukea* est construit avec un complément d'objet au partitif qui exprime l'aspect non borné, c'est-à-dire l'idée de non-accomplissement du procès.

parcourir et dans lequel on peut repérer, à plusieurs endroits, des idées thématiques différentes.

(23a) « Minä luin Astran *päiväkirjaa* edellisenä iltana, juuri ennen kuin me lähdimme Amsterdamiin. [...] » Kaarina yllättyi: huolimattomuus ja tyhmyys eivät olleet Astralle tyypillisiä piirteitä. Miksi tyttö oli jättänyt papereitaan toisten löydettäväksi? « Mitä *siellä* tarkkaan ottaen luki ? » hän kysyi. [R1]

« « J'ai lu [un peu] le journal intime d'Astra la veille, juste avant notre départ pour Amsterdam. [...] » Kaarina fut surprise : l'imprudence et la stupidité n'étaient pas du genre d'Astra. Pourquoi la fille avait-elle laissé ses papiers de sorte que les autres puissent les trouver. « Qu'est-ce qui était écrit *dedans* plus exactement ? » demanda-t-elle. »

(23b) Aloin miettiä, mitä *Kalevalan* suuret teemat ja myytit ovat ja mitä ne minulle merkitsevät. *Sieltä* löytyi sellaisia aiheita kuin rakkaus, kuolema, vaellus, humanismi ja sankaruus, Lindgren kertoi. [HS]

« « Je me suis mis à réfléchir à quels étaient les grands thèmes et mythes du *Kalevala* et à ce qu'ils signifiaient pour moi. J'ai pu trouver des thèmes comme l'amour, la mort, le voyage, l'humanisme et l'héroïsme », a expliqué Lindgren. »

D'un autre côté, lorsqu'on parle du contenu d'un texte intégral, par exemple de l'histoire que raconte un livre (23c) ou du message écrit sur un bout de papier (23d), il convient d'utiliser le pronom de type *siinä*, qui indique l'idée de fusion entre le site et la cible. Le rapport entre le site et la cible se rapproche alors de la relation d'ingrédience (voir 3.4.2.). En (23d), on peut voir aussi l'idée du contact direct entre le texte et son support (cf. l'ex. (5e) en 2.1.).

(23c) Eilen illalla luin uudelleen Leena Krohnin *teosta "Datura"*. Krohn kertoo *siinä* tarinan paranormaaleja ilmiöitä käsittelevän lehden

sc-INE

toimitussihteeristä... [i]

« Hier soir, j'ai recommencé à lire le *Datura* de Leena Krohn. Krohn y raconte l'histoire d'une secrétaire de rédaction dans un magazine traitant de phénomènes paranormaux... »

(23d) Menin keittiöön ja huomasin keittiön pöydällä *lapun*. *Siinä* luki:

sc-INE

Saara! Syö jotain ja tule sitten tallille. [i]

« Je suis allée dans la cuisine et j'ai vu sur la table de la cuisine *un bout de papier*. Il était écrit *dessus* : Saara, mange quelque chose et viens ensuite à l'écurie ! »

3.4. Le rapport fusionnel entre le site et la cible : *siinä*

3.4.1. Le contenant contient un contenu dépourvu de forme propre

On a vu en 3.3. que les proformes *siellä* et *siinä* permettaient d'adopter deux points de vue différents sur les objets conçus comme des contenants. Cela mérite encore quelques précisions. En fait, le choix de la proforme ne dépend pas que de la façon dont le site est considéré (soit comme contenant doté d'un intérieur, soit comme bloc), mais aussi de la façon dont est conçu le rapport entre le site et la cible. Il est des contextes où *siinä* semble convenir mieux que *siellä*, comme en (24a) et (24b) :

(24a) Hän otti *kupin* ja kaatoi *siihen* kahvia. [i]

sc-ILL

« Il prit *une tasse* et y versa du café. »

(24b) Tutkin *pulloa* ja *siinä* on hajun perusteella samaa vahvaa ainetta,

sc-INE

jota Eleth tarjosi minulle. [i]

« J'ai examiné *le flacon* et sur la base de l'odeur, je peux dire que c'est [il y a] le même produit ultra-puissant que Eleth m'avait proposé. »

La particularité de ces exemples par rapport à ceux vus en 3.3. réside dans le fait que la cible est une matière qui n'a pas de forme propre (un liquide, une poudre). Lorsqu'un objet conçu comme contenant, tel une tasse ou une bouteille, contient une matière qui n'a pas de forme propre, celle-ci prend la forme du récipient. Le rapport entre le contenant et le contenu est alors peu compatible avec le sens de *siellä* : l'intérieur d'un récipient occupé par une matière sans forme propre ne peut guère être considéré comme un espace qui soit composé de plusieurs points d'ancrage plus précis. Au contraire, la matière se répand dans l'espace en l'homogénéisant, en effaçant tous les points d'ancrage distincts. Il en résulte un rapport fusionnel entre le récipient et la matière. Pour faire ressortir l'idée de ce rapport fusionnel, il convient d'utiliser la forme de type *siinä*.

À titre de comparaison, considérons encore un exemple du rapport non fusionnel :

(24c) Hän veti *kukkaron* esiin ja katsoi, kuinka paljon *siellä* oli rahaa. [i]

« Il sortit *son porte-monnaie* et regarda combien d'argent il y avait. »

En (24c), le porte-monnaie peut être désigné par *siellä* étant donné qu'il contient des pièces (et/ou des billets), qui sont des éléments ayant une forme propre.

Les exemples en (24) permettent de voir que la taille physique du site n'est pas un élément déterminant dans le choix de la proforme (cf. l'introduction) :

une (grande) tasse à café et un porte-monnaie, qui ont tous les deux à peu près le même volume, peuvent être désignés, en fonction de leur contenu, par les proformes différentes.

Il faut encore ajouter que l'on trouve aussi des exemples comparables à (24a) et à (24b), mais avec la proforme de type *siellä* (*sinne*). Le choix de la proforme est en fait toujours une question du regard que l'on adopte sur la réalité à décrire. Le locuteur peut ne pas mettre en avant l'idée du rapport fusionnel entre le site et la cible.

3.4.2. Relation d'ingrédience

Un cas particulier du rapport fusionnel est la relation d'ingrédience : le tout dont une ou plusieurs parties sont spécifiées est désigné par un cas interne, qu'il s'agisse d'un nom (voir 2.1.) ou d'une proforme. Ainsi, dans les exemples en (25), où l'on parle de la configuration d'un appartement et du goût d'un gibier, c'est-à-dire de composants essentiels et fixes d'un tout, on utilise la forme de type *siinä* :

(25a) *Asunto on siistissä kunnossa, siinä on kaksi makuuhuonetta, tilava*
sc-INE
olohuone sekä eteisaula ja uudistettu keittiö. [i]

« *L'appartement est en bon état, il comporte deux chambres à coucher, un séjour spacieux ainsi que le hall d'entrée et une cuisine rénovée. »*

(25b) *Ei tarvitse kovin tarkkaa kieltä, jotta erottaa villisian kesysian*
lihasta. Siinä maistuu metsä, mutta riistan maku ei ole yhtä väkevä
sc-INE
kuin jäniksessä tai karhussa. [HS]

« *On n'a pas besoin d'avoir un palais très sophistiqué pour distinguer le sanglier de la viande de porc d'élevage. On y sent les arômes de la forêt, mais le goût du gibier n'est pas aussi prononcé que dans le lièvre et l'ours. »*

Rappelons que la forme *siellä* convient pour situer des corps étrangers, des éléments mobiles, dans l'espace que constitue l'intérieur d'un site (voir 3.3.).

3.4.3. L'identification qui s'appuie sur l'ancrage spatial

La forme *siinä* peut aussi servir de support de l'identification ou de la catégorisation d'une entité. Il est alors utilisé pour désigner un objet ou un ensemble de la même manière que lorsqu'il s'agit d'exprimer la relation d'ingrédience, mais au lieu de se rattacher à une ou à plusieurs parties de l'entité en question, l'identification ou la catégorisation porte sur le tout.

En (26a), *siinä* s'ancre référentiellement dans l'ensemble, qui est identifié comme « tout ce que je possédais » (*koko omaisuuteni*), des affaires chargées dans la voiture, le lien entre la proforme et le syntagme nominal étant assuré par la copule *olla* « être ». En (26b), *siinä* se rapporte à l'objet nommé *kirjekuorilaukku* « pochette de soirée », qui est catégorisé comme un potentiel « cadeau de Noël » (*joululahja*).

(26a) Auto oli tupattu täpötäyteen *tavaraa*, *siinä* oli koko omaisuuteni.
sc-INE

[N]

« La voiture était pleine à craquer de *mes affaires*, c'était (là) tout ce que je possédais. »

(26a') *Se* oli koko omaisuuteni.

sc-NOM

« C'était tout ce que je possédais. »

(26b) Vanha rouva pysähtyy kadun vilinässä näyteikkukan eteen. Hän kumartuu eteenpäin ja katsoo hartaasti pienenpienää punaista *kirjekuorilaukkaa*. *Se* on nostettu korkealle jalustalle joulukoristeiden yläpuolelle. Hintalapussa lukee 700 euroa. *Siinä* vasta olisi joululahja.

sc-INE

[HS]

« Dans le grouillement de la rue, une vieille dame s'arrête devant la vitrine. Elle se penche en avant et regarde admirativement *une toute petite pochette de soirée rouge*. Elle est posée sur un haut piédestal, au-dessus des décorations de Noël. Sur l'étiquette de prix, il est écrit 700 euros. *Voilà* un cadeau de Noël !

(26b') *Se* vasta olisi joululahja.

sc-NOM

« Ça, *ce* serait un cadeau de Noël ! »

Comme on l'a vu en 3.1.3., la forme *siellä* est également utilisée pour identifier des référents³⁹. Cependant, les deux proformes n'ont pas le même rapport avec l'entité à identifier. L'ancrage référentiel de *siellä* n'est pas identique avec l'objet de l'identification : il désigne l'espace dans lequel l'entité est située, alors que le rapport entre *siinä* et l'objet de l'identification (ou de la catégorisation) est comparable à celui que l'on trouve entre les deux termes d'une construction attributive (cf. (26a') et (26b'))⁴⁰.

³⁹ L'ancrage spatial non seulement des référents, mais aussi des procès semble en effet être une caractéristique du finnois (pour la « phrase existentielle » et le « passif » du finnois, voir *ISK*, § 893-894, § 1315-1317, § 1328-1329).

⁴⁰ Notons que la forme *siinä* connaît aussi des emplois où elle est faiblement référentielle et où sa fonction se rapproche de celle d'une particule, voir *ISK*, § 821.

3.5. Contact direct entre la cible et l'objet : *siinä*

En plus du rapport fusionnel entre le site et la cible, l'emploi de la forme *siinä* peut s'expliquer par l'idée du contact direct. Ce deuxième trait sémantique caractérise au moins deux cas de figure différents, d'une part, les cas où le site n'abrite ou ne recouvre que partiellement la cible, et, d'autre part, les cas où l'entité faisant fonction de lieu est considérée comme une matière.

3.5.1. La cible n'est pas entièrement contenue dans le site

L'emploi de la forme *siellä* implique que la cible est entièrement englobée dans le site. Lorsque ce n'est pas le cas, le rapport entre le site et la cible se conçoit avec l'idée du contact direct, qui est exprimée par les formes de type *siinä*. Ainsi, on utilise *siinä* par exemple pour désigner un pot qui sert de support à une plante (27a) :

- (27a) Ruukku vaikuttaa kasvin viihtymiseen ja vedentarpeeseen. Kiinnitä huomiota ruukun kokoon ja materiaaliin. *Liian suuresta ruukusta on kasville enemmän haittaa kuin hyötyä, sillä kasvi kärsii siinä*
sc-INE
helposti liikakosteudesta. [i]

« Le pot a une importance pour le bien-être de la plante et son besoin d'eau. Faites attention à la taille et à la matière du pot. *Un trop grand pot* produit plus de dégâts que de bénéfices à la plante, car elle y souffre facilement d'une humidité excessive. »

La forme de type *siinä* est également utilisée pour désigner des pièces de vêtement que l'on porte ou dans lesquelles on se glisse, et qui ne recouvrent le corps que de manière partielle :

- (27b) Saat kutsun ystäväsi häihin. Olet sattumalta ostanut *upean valkoisen juhلامekon* ja haluaisit pukeutua *siihen*. Mitä teet? [i]
sc-ILL

« Tu reçois une invitation au mariage de ton amie. Il se trouve que tu t'es acheté *une magnifique robe blanche* et tu voudrais *la mettre* [t'y glisser]. Que fais-tu ? »

- (27c) Kolmannella kerralla [kun Pelargia pissasi lattialle, päiväkodin] hoitajat olivat jo raivona ja heidän oli pakko antaa Pelargialle *tiikerin kokopuku* näytelmävarastosta. *Siinä* Pelargia suorastaan
sc-INE

villiintyi, karjui ja juoksi ja konttasi pitkin huoneita. [R1]

« La troisième fois [que Pelargia fit pipi par terre], les puéricultrices [de la garderie] étaient furieuses et elles étaient obligées de lui sortir *une tenue de tigre* de la garde-robe de

costumes. *Là-dedans*, Pelargia devint carrément turbulente, se mit à crier, à courir et à faire du quatre pattes dans tous les sens. »

En revanche, une combinaison de plongée ne laissant apparente aucune partie du corps pourrait être désignée par *siellä*⁴¹.

3.5.2. Le contact avec une matière

La forme *siinä* permet d'exprimer le contact de la cible avec une matière. La zone de recouvrement n'a pas d'importance : la cible peut être entièrement recouverte par la matière ou n'être qu'en contact partiel avec elle.

Considérons l'exemple en (28a) : on y parle d'un étang (*lampi*) qui est d'abord présenté comme un espace vital des poissons et désigné par *siellä*, qui met l'accent sur le caractère borné de cet espace ; puis on évoque l'eau (*vesi*) comme une matière qui a la propriété d'être rafraîchissante et qui, d'un autre côté, sous cette acception massive, est dépourvue de forme propre et inapte, en tant que telle, à constituer un espace borné. Seule la forme *siinä* permet d'indiquer l'idée du contact avec cette matière pour décrire la sensation que cela produit :

(28a) *Lampi* oli syvä ja *siellä* uiskenteli akvaariosta tuttuja raidallisia kaloja. *Vesi* oli virkistävää ja *siinä* oli mukava pulikoida. [i]

sc-INE

« *L'étang* était profond et on y voyait nager des poissons à rayures qu'on avait déjà vus dans l'aquarium. *L'eau* était rafraîchissante et il était agréable d'y barboter. »

En (28b), on trouve un autre exemple du contact avec de l'eau ; en (28c), il s'agit du contact entre les pieds nus et l'herbe :

(28b) Runouden kirjoittaminen on yritystä palata esikielelliseen kokeemukseen, jolloin olimme kirjaimellisesti veden sylissä. Ehkä tämä on syy siihen, miksi runoilijasukupolvet kaikilla mantereilla ja kaikilla kielillä palaavat *veteen*, laulavat *siinä* ja siitä. [P]

se-INE

« Écrire la poésie, c'est essayer de revenir sur l'expérience pré-langagière pendant laquelle nous étions littéralement entourés d'eau. Peut-être cela est-il la raison pour laquelle des générations de poètes sur tous les continents, et de toutes les langues, retournent *dans l'eau*, pour y chanter et pour en chanter. »

⁴¹ Voir Larjavaara, *op. cit.*, 120.

(28c) Autoliikenne oli vielä hiljaista ja muistan, että joissakin paikoissa tiellä kasvoi vielä *ruoho* keskellä tietä ja *siinä* oli mukava kävellä
se-INE

paljain jaloin. [i]

« Le trafic routier était encore peu important et je me souviens qu'à certains endroits sur le chemin, *l'herbe* poussait encore au milieu de la route et il était agréable d'y marcher pieds nus. »

3.5.3. Le site est une entité dépourvue de dimensions physiques

Enfin, la forme de type *siinä* est utilisée pour désigner les référents qui n'ont pas d'existence physique, tels un rôle (29a), une action ou une activité (29b), la situation (29c) ou encore un système abstrait comme celui que constitue notre monde (29d). Le site n'étant pas une entité bornée (cf. 3.5.2.), son rapport avec la cible ne peut se concevoir que par l'idée du contact : la cible se trouve impliqué dans un site abstrait.

(29a) Sattumien kautta tutustuin *opettajan ammattiin* ja huomasin, että pääseehän *siinäkin* olemaan äänessä, esillä ja kaiken lisäksi aina
sc-INE

oikeassa. [i]

« Grâce à des coïncidences, j'ai découvert le métier d'enseignant et j'ai constaté que *là* aussi, on peut parler beaucoup, s'exposer et, de plus, avoir toujours raison. »

(29b) Suositellaan, että *liikuntaa* harrastettaisiin monta kertaa viikossa niin, että *siinä* hikoilee ja hengästyy. [i]
sc-INE

« Il est recommandé que *l'exercice physique* soit pratiqué plusieurs fois par semaine de sorte que l'on y transpire et que l'on s'y essouffle. »

(29c) « Tunnelma kokouksessa oli hyvin asiallinen », A. G. kuvailee.
« Ei *siinä* mitään kovin suurta dramatiikkaa ollut. » [HS]
sc-INE

« L'ambiance à la réunion était très correcte », raconte A.G. « *Ça* [cette situation] n'avait rien de vraiment dramatique. »

(29d) Monet pitävät luonnontieteellistä ja humanistista näkökulmaa vastakkaisina tai ainakin yhteensovittamattomina tapoina tulkita *maailmaa* ja ihmisen paikkaa *siinä*. [P]
sc-INE

« Beaucoup considèrent que l'approche des sciences naturelles et celle des sciences humaines sont deux façons opposées, ou du moins incompatibles, d'interpréter *le monde* et la place que l'homme y occupe. »

3.6. Récapitulatif

Le tableau 4 réunit les principaux contextes d'emploi des formes *siellä* et *siinä* analysés ci-dessus.

ENTITE QUI CONSTITUE LE SITE (RAPPORT ENTRE LE SITE ET LA CIBLE)	<i>siellä</i>	<i>siinä</i>
Localité, pays, région géographique, etc.	[+volume]	
Quelconque espace tridimensionnel, composé de points d'ancrage plus précis	[+volume]	
Point d'ancrage précis situé par rapport à un espace plus vaste		[+contact direct]
Institution politique, sociale ou culturelle constituant un espace d'action	[+volume]	
Objet conçu comme contenant doté d'un intérieur (rapport non fusionnel entre le site et la cible)	[+volume]	
Objet considéré d'un point de vue externe comme bloc		[+fusionnel]
Unité textuelle considérée comme espace composé de points d'ancrage plus précis	[+volume]	
Contenant qui contient un contenu dépourvu de forme propre (rapport fusionnel entre le site et la cible)		[+fusionnel]
Relation d'ingrédience entre le contenant et le contenu		[+fusionnel]
Identification ou catégorisation d'une entité qui s'appuie sur l'ancrage spatial		[+fusionnel]
Zone de recouvrement partielle entre le site et la cible		[+contact direct]
Site considéré comme une matière		[+contact direct]
Site dépourvu de dimensions matérielles		[+contact direct]

Tableau 4. Contextes d'emploi des formes *siellä* et *siinä*.

4. Conclusion

Je me suis proposé, dans cet article, de déterminer les traits sémantiques qui caractérisent le sens des proformes de lieu finnoises, la valeur [+volume] pour les formes de type *siellä*, les valeurs [+fusionnel] et [+contact direct] pour les formes de type *siinä*. J'ai voulu attirer l'attention en particulier sur le fait que les proformes constituent un système à part entière, doté des valeurs qui ne sont pas forcément exprimées ou mises en avant par les éléments lexicaux.

J'ai tâché de montrer ensuite que ces traits sémantiques permettent d'expliquer différents emplois des proformes et les effets de sens qu'elles produisent. On a vu que le choix de la proforme dépend non seulement de la façon dont le site est conçu, notamment de la possibilité de le concevoir comme un contenant doté d'un intérieur sur lequel on peut adopter un point de vue externe ou interne, mais aussi de la façon dont on conçoit le rapport entre le site et la cible, fusionnel ou non, et enfin de la zone de recouvrement, complète ou partielle, entre les deux entités.

L'examen des exemples a permis de voir l'ambiguïté du rapport entre les proformes et le lexique : les proformes sont aptes à produire des effets de recatégorisation du site, mais dans des contextes bien spécifiques, elles peuvent aussi se soumettre au contrôle de leur antécédent textuel. Cela est le cas notamment des pronoms aux cas externes contrôlés par des antécédents qui désignent des supports bidimensionnels. Ni *siinä*, ni *siellä* n'expriment l'idée d'un support bidimensionnel. En effet, il s'agit d'un trait relatif au contenu lexical des noms, qui n'appartient pas à la « sémantique primitive »⁴² grammaticalisée dans le système pronominal finnois.

Malgré l'indépendance des proformes par rapport aux noms aux cas locaux, les deux systèmes ont des points communs : les noms aux cas internes peuvent exprimer les idées du rapport fusionnel et du contact direct, qui caractérisent le sens des proformes de type *siinä* ; les proformes de type *siellä* se rapprochent des cas externes par l'idée du rapport non fusionnel⁴³. Les disparités entre les deux systèmes apparaissent lorsque l'emploi des cas internes et externes est dicté par la configuration matérielle du lieu, incluse dans le contenu lexical des

⁴² Blanche-Benveniste *et al.*, *op. cit.* 26.

⁴³ Une remarque s'impose sur le lien entre les formes de type *siellä* et les désinences en *l* des cas locaux externes. D'après L. Hakulinen, *op. cit.*, 104, les désinences des cas externes se seraient développées à partir des formes telles que *siellä* dans lesquelles le *l*, à l'origine un élément du radical de type **sikälä*, aurait été réanalysé comme appartenant à la désinence (**siyäl-nä* > **siällä* > *sie-llä*). Les désinences en *l* se seraient par la suite chargées d'exprimer l'idée d'extériorité en contraste avec les désinences en *s*, plus anciennes, exprimant l'idée d'intériorité. Du point de vue synchronique et des traits sémantiques de *siellä*, le point de rapprochement entre les cas externes et le proadverbe semble cependant résider dans l'idée du rapport non fusionnel plutôt que dans l'idée d'extériorité. L'examen des exemples dans la partie 3 a permis de voir que *siellä* implique deux idées : l'intériorité (ou l'inclusion) et le rapport non fusionnel. S'il existait déjà dans la langue les cas internes pour exprimer l'idée d'intériorité, on peut supposer que l'idée du rapport non fusionnel était le point de départ du développement du sens des cas externes. À partir d'un rapport non fusionnel ont pu se développer aussi bien l'idée de la proximité d'un point de repère que celle de se trouver sur la surface externe ou supérieure d'un support bidimensionnel (que l'on peut, en effet, considérer comme un cas particulier de la « proximité » d'un point de repère).

noms : ainsi, pour parler par exemple d'un objet sur la table, qui est, par définition, un support bidimensionnel, on utilise le mot *pöytä* à un cas externe (*pöydällä*_{ADL} « sur la table »), mais pour désigner la même chose à l'aide d'une proforme, on choisit la forme de type *siinä*, pronom à un cas interne, qui indique l'idée du contact direct avec le site ; ou encore pour situer une cible mobile à l'intérieur d'une maison, qui est, par définition, un espace tridimensionnel doté de limites nettes, on utilise le nom *talo* à un cas interne (*talossa*_{INE} « dans la maison »), tandis que dans le domaine des proformes, c'est le proadverbe *siellä* qui convient pour exprimer l'idée de se trouver à l'intérieur d'un espace borné.

Prédication¹ et négation en hongrois

Dans le cadre de la comparaison entre langues et en particulier dans celui des descriptions de ces langues, il arrive souvent, à l'occasion de l'emploi d'une terminologie, qu'affleurent des questions et que se trouve posé un problème de fond concernant les véritables critères qui ont conduit à une formulation, ensuite consacrée par l'usage. Doit alors être réexaminé de façon systématique l'ensemble des critères utilisés dans chacune des langues concernées afin de mieux comprendre les phénomènes concernés.

Phrase nominale, phrase verbale, phrase averbale, ces trois dénominations prises ensemble, questionnent, en premier lieu, le statut de phrase dans chaque langue. C'est-à-dire, qu'au-delà de la terminologie employée, se pose la question plus fondamentale des critères de caractérisation qui permettent d'argumenter qu'une séquence, dans une langue donnée, peut être appelée phrase. En liaison avec les trois expressions ci-dessus mentionnées, le terme de verbe est, comme on le voit aussi, étroitement associé à celui de phrase dans deux de celles-ci. Le terme de verbe, souvent utilisé pour renvoyer en fait, à la partie de discours, ou catégorie, susceptible d'être le support de la relation de prédication, apparaît comme l'un des domaines fondamentaux lié à celui de la phrase. Les formulations mentionnées précédemment, et en usage dans certaines langues, nous apparaissent, de plus, présenter un avantage dans la mesure où elles permettent de rapprocher et donc de comparer des types de phrase, et par la même, des types de prédication, qui sont habituellement présentés de façon séparée voire opposée.

A propos du domaine de la phrase, les ouvrages descriptifs hongrois, comparés à ceux qui traitent d'approches théoriques, le présentent traditionnellement sous trois types de constructions, ceux-ci étant, en fait, le reflet des types de prédicat². Dans une langue telle que le hongrois, il est pourtant assez explicite que la

¹ « La prédication, en linguistique, peut se définir sommairement comme l'opération par laquelle se structure la relation fondamentale – celle qui canoniquement fonde l'énoncé – et, par transfert métonymique, comme le produit de cette opération. » Jean-Marie Merle, « La prédication », *Faits de Langues*, 31-32, Paris, Ophrys, 2008, 5.

² Le terme de prédication, en hongrois, *predikatív viszony*, réfère à prédicat, *állítmány*. Le terme de prédicat peut être interprété à des niveaux différents. En logique, le terme de prédicat est associé à celui d'argument. Contrairement à l'argument, le prédicat ne réfère pas, mais il définit par contre une relation entre des expressions référentielles. Employé dans le contexte de prédicat grammatical, le terme de prédicat renvoie, lui, à la réalité syntaxique du constituant généralement appelé syntagme verbal (SV).

phrase nominale et la phrase verbale ont en commun des propriétés et partagent de nombreux emplois. En effet, le fonctionnement des unes et des autres, phrase nominale et phrase verbale, est comparable dans de nombreux domaines, par exemple, dans celui de l'assertion. Dans le domaine de l'assertion négative, elles font toutes deux usage de *nem*, forme invariable de la négation. Ce critère d'emploi de la négation permet alors de montrer qu'un autre type de phrase, rarement présenté de façon autonome, les phrases de type existentiel, utilisant le verbe 'être' lexical, ont un statut différent. Pour la forme négative de ces dernières sont employées les formes *nincs* et *nincsenek*, formes variables en nombre, et non la forme *nem*, invariable, utilisée dans les phrases verbales et nominales.

C'est par l'étude d'approches décrivant la phrase hongroise que s'ouvrira ce travail. Ce point de départ permettra une comparaison avec des descriptions de même type à propos de la phrase en français, sera ainsi mis à jour le lien étroit entre phrase et prédication. La notion d'atypique, utilisée en français, fera apparaître et soulignera un clivage dans l'approche de la prédication entre le hongrois et le français. Cette dissymétrie permettra à son tour une reconsidération de l'analyse de la prédication avec *être* en hongrois.

I.

1. Dans le cadre des ouvrages descriptifs hongrois³, deux types de critères sont avancés pour définir la phrase simple.

D'une part, elle est caractérisée comme formée de la combinaison d'un sujet *alany* et d'un prédicat *állítmány*. Concernant le sujet, les ouvrages énumèrent les différents éléments catégoriels susceptibles d'assurer cette fonction. C'est dans l'étude des types de prédicat⁴ que réside, en fait, la véritable caractérisation de la phrase. Au nombre de trois, ce prédicat est soit verbal (a), soit nominal (b), soit verbo-nominal, appelé aussi prédicat complexe (c).

- a. János tanul.
Jean étudier PRES-3-SG
Jean étudie.

Associé au terme de topique, de thème ou de sujet, le terme de prédicat renvoie à ce qui peut être nommé la structure informationnelle de la phrase et dans ce cas le terme de prédicat équivaut à « ce que l'on dit à propos du topique, thème ou sujet ». Ces derniers étant définis comme « ce dont on parle ».

³ Pour une étude détaillée de ce phénomène : Maric-Josèphe ChARRIER-GOUESSE, « Types de phrase, types de prédicat », dans : *Balatonneries Linguistiques*, Nyiregyháza, Besseney György könyvkiadó, 2000, 37-52.

On peut citer également : László KERESZTES, *Grammaire pratique du hongrois*, Debrecen, Wider Print, 2001, 105.

⁴ « Az állítmánynak tehát három fajtája van:

1. ha az állítmány szófaja ige: igci állítmány;
2. ha az állítmány szófaja főnév, melléknév, számnév vagy névmás: névszói állítmány;
3. ha az állítmány egy névszó és létige kapcsolata: névszói-igci állítmány ».

Endre RÁCZ – ETEL TAKÁCS, *Kis magyar nyelvtan*, Budapest, Gondolat, 1987, 226.

- b. János szorgalmas.
Jean consciencieux
Jean est consciencieux.
- c. Én is szorgalmas vagyok.
Je aussi consciencieux être-PRES-1-SG
Moi aussi, je suis consciencieux.

Le second type, le prédicat nominal, bien que posé en tant que tel et donc considéré comme autonome, ne l'est pas à proprement parler, car il est le plus généralement ramené au type suivant, le prédicat verbo-nominal⁵. Le rapport d'autonomie ou de non autonomie entre ces deux types de prédicat repose la question de la caractérisation, en soi, de la notion de prédicat et de l'articulation de ces deux types l'un à l'autre, et in fine de leur rapport au type verbal. Dans la description alors utilisée, apparaissent les termes de *segédige* (auxiliaire), *kopula* (copule), *létige* (verbe d'existence), ceux-ci permettent, en partie, d'expliquer les sources d'erreur dans l'analyse de ces prédicats. Au-delà de cette caractérisation du prédicat, quelles peuvent être les interférences concernant les types de phrases elles-mêmes ?

D'autre part, comme dans Bárdosi & Karakai⁶, un autre domaine de caractérisation est invoqué pour caractériser le prédicat, et celui-ci fait appel à la structure de l'information : « Az állítmány (*prédicat* h fn) a mondatnak az a része, amellyel az alanyról mondunk vagy kérdezzünk valamit, illetve utasítjuk valamire : Pierre **vient** ici. 'Pierre ide jön'. Pierre **vient** ici ? 'Pierre ide jön ?' Pierre, **viens** ici. 'Pierre, gyere ide !' »

2. Dans les parties d'ouvrages ou ouvrages qui ne relèvent pas d'une démarche descriptive mais plutôt d'une démarche « théorique » prévaut le fait que le hongrois est classé comme une langue non-configurationnelle. Le hongrois est donc décrit comme ayant une structure de phrase articulée autour de la dichotomie *topik - predikátum*⁷. Tout constituant peut jouer le rôle de *topik*, quant au *predikátum*⁸, la majorité des études de celui-ci porte sur un élément de catégorie verbale. Se retrouve également dans ces approches, une démarche, en quelque sorte comparable à celle des ouvrages descriptifs, mais celle-ci se situe à un niveau différent. Il s'agit encore de rapprocher deux types de prédicat, ici de ramener au type verbal ce qui n'est pas

⁵ Par exemple dans : Borbála Keszler (éd.), *Magyar Grammatika*, Budapest, Nemzeti Tankönyvkiadó, 2000, 395-396. Dans la partie intitulée : Az állítmány, quatre types sont distingués : 'Az egyszerű állítmány mindig ige', par exemple 'Ég a tűz, Épül a ház'...'Az összetett állítmány névszói és igei egyszerre', à propos de ce type est utilisé le terme de 'segédige (kopula)' et les exemples donnés : 'szép vagy, nyugdíjas leszel'. Les critères des deux autres types signalés ne sont pas pertinents en regard des critères ici traités.

⁶ Vilmos Bárdosi & Imre Karakai, *A francia nyelv lexikona*, Budapest, Corvina, 2008, 27.

⁷ Katalin É. Kiss-Ferenc Kiefer-Péter Siptár, *Új magyar nyelvtan*, Budapest, Osiris Kiadó, 1998, 21.

⁸ Dans ces ouvrages, la métalangue ne fait pas usage du terme : 'állítmány'.

d'ordre verbal, par exemple par le biais des modificateurs du verbe, *módosító*.⁹ Pour exemplifier cet argument, (a) et (b) sont comparés à (c) :

- a. **János orvos lesz.**¹⁰
John doctor becomes
'John will become a doctor'.

- b. **János híres lesz.**
John famous becomes
'John will become famous'.

- c. **János újságot olvas.**
John newspaper-ACC read
'John is engaged in newspaper-reading'.

La caractérisation de la phrase hongroise, qu'elle fasse appel à la fonction syntaxique des éléments ou qu'elle s'appuie sur la structure informationnelle, se fait dans l'une comme l'autre des approches toujours à partir de la dualité, elle préserve donc une présentation, et une représentation dans les modèles plus formels, binaire de celle-ci. Caractérisation de la phrase et type de prédicat sont toujours intimement liés.

II.

1. En français, dans les ouvrages descriptifs, deux types de critères peuvent être proposés pour la caractérisation de la phrase. Elle peut être définie, d'une part, selon la fonction de ses éléments constitutifs, le sujet et le prédicat¹¹; d'autre part, elle peut être basée sur une analyse en constituants immédiats et celle-ci conduit à une catégorisation syntagmatique symbolisée par GN -groupe nominal - et GV -groupe verbal-. La combinatoire d'un GN suivi d'un GV, constitue la réécriture de la structure des deux constituants¹² qui se concatènent dans cet ordre pour former la phrase. Comme dans la majorité des usuels de langue, un chapitre fourni aborde la nature de l'ensemble des mots de la langue susceptibles d'être noyau de ces syntagmes et est étudiée d'autre part de façon systématique et exhaustive la structure de tels constituants. C'est bien évidemment la structure du GV qui retient notre

⁹ « Categorially the predicate is a VP merged with morphosyntactic elements such as tense, mood and agreement (...) », Katalin É. Kiss, *The syntax of Hungarian*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 27.

De même « Nominal and adjectival predicates were also included tentatively in the set of verb modifiers... », *op.cit.*, 71.

¹⁰ Le verbe utilisé n'est pas 'être' mais 'devenir'.

¹¹ Pierre Le Goffic, *Grammaire de la Phrase française*, Paris, Hachette, 1993.

¹² Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat, René Rioul, *Grammaire Méthodique du Français*, Paris, PUF, 1994, 112-115.

attention, en particulier le tableau qui synthétise ces structures¹³. Les principales constructions du verbe sont au nombre de huit et d'un point de vue contrastif celle qui nous concerne le plus est la septième dont la structure consiste en un verbe et un attribut.

Toutes ces approches sont illustrées par des exemples de phrase, le plus souvent indépendante, de type déclarative, et, ici aussi, le principe de la binarité sous-tend chaque d'entre elles.

Un tel consensus, qui fonde la caractérisation de la phrase sur la binarité, est confirmé lorsque dans cet ouvrage sont passés en revue les types de phrase rencontrés dans la langue. D'un point de vue typologique neuf types sont recensés. Sous le dernier type, le neuvième, nommé 'Phrases atypiques'¹⁴ sont regroupés : les phrases à présentatif¹⁵; les phrases nominales, les énoncés à un ou deux termes. Le premier type cité ne sera pas pris ici en considération, notre analyse portera sur les deux autres types. D'un point de vue contrastif, on observera que pour exemplifier ces séquences dites atypiques les auteurs signalent que « La phrase nominale est particulièrement utilisée dans les énoncés exclamatifs »¹⁶.

Ex : Génial ce film ! – Ciel ! Mon mari !

Ex : Vos papiers !

Ex : Mes bijoux !

Ex : Magnifique, ce paysage !

Dans de tels exemples, le fait qu'ils soient atypiques est-il dû au fait que ces exemples sont dépourvus de verbe¹⁷ ? Ou bien cela tient-il au fait que leurs structures ne comportent qu'un constituant ?

2. La confrontation de telles descriptions avec des écrits de Benveniste traitant plus spécifiquement de la notion de phrase, mais aussi des types de phrase, est-elle susceptible de procurer des arguments plus pertinents pour une analyse contrastive afin d'appréhender ces phénomènes d'une façon plus appropriée ?

« Nous pouvons segmenter la phrase, nous ne pouvons pas l'employer à intégrer... Une phrase ne peut donc servir d'intégrant à un autre type d'unité. Cela tient avant tout au caractère distinctif entre tous, inhérent à la phrase, d'être un *prédicat*... Le nombre de signe entrant dans une phrase est indifférent : on sait qu'un seul signe suffit à constituer un prédicat. De même la présence d'un 'sujet' auprès d'un prédicat n'est pas indispensable : le terme prédicatif de la proposition se suffit à lui-même puisqu'il est en réalité le déterminant du 'sujet' »¹⁸.

¹³ *Op.cit.*, 219.

¹⁴ *Op.cit.*, 453.

¹⁵ Pour une analyse plus détaillée et précise de certaines phrases de ce type en hongrois: Zsuzsanna Gécseg, « Être ou ne pas être : prédication averbale et localisation spatio-temporelle en hongrois. », *Actes du colloque : Les énoncés averbaux entre grammaire et discours*, Ophrys, Paris, à paraître.

¹⁶ *Op.cit.*, 457.

¹⁷ *Op.cit.*, 457 : « On appelle phrase nominale une phrase sans verbe, ... ».

Quant aux types de phrase, l'approche préconisée par Benveniste souligne une structuration explicitement motivée à partir des relations intersubjectives du langage. « La phrase appartient bien au discours. C'est par là même que l'on peut la définir : la phrase est unité du discours. Nous en trouvons confirmation dans les modalités dont la phrase est susceptible : on reconnaît partout qu'il y a des propositions assertives, des propositions interrogatives, des propositions impératives, distinguées par des traits spécifiques de syntaxe et de grammaire, tout en reposant identiquement sur la prédication. »¹⁹

III.

Au sein des types de phrase, phrases atypiques, qu'en est-il de la phrase nominale si les exemples donnés, en effet, sont majoritairement de type verbal ?

A diverses reprises²⁰, nous avons argumenté à propos de l'existence et du domaine d'extension de la phrase nominale en hongrois et montré que ce type de phrase est en tout point comparable à la phrase verbale. Nous reprenons ici, brièvement, ses caractéristiques, à partir de Benveniste.

« Caractérisée sommairement, la phrase nominale comporte un prédicat nominal, sans verbe ni copule, et elle est considérée comme l'expression normale en indo-européen là où une forme verbale éventuelle eût été à la 3^{ème} personne du présent indicatif de 'être' »²¹. Si la caractérisation de la phrase nominale est faite, en ce point de l'article, à propos de l'indo-européen, Benveniste signale que « Elle est même si générale que, (...) on aurait plus vite fait de dénombrer les langues flexionnelles qui ne la connaissent pas (...) que celles où elle apparaît »²².

« ...Elle comporte des variétés qu'il faudra distinguer. Il n'en reste pas moins que les structures linguistiques les plus variées admettent ou exigent que, dans certaines conditions, un prédicat verbal ne soit pas exprimé ou qu'un prédicat nominal suffise »²³.

« La phrase nominale comporte des variétés qu'une description complète devrait distinguer soigneusement. La situation de la phrase nominale est différente suivant que la langue considérée possède ou non un verbe 'être' et que, par

¹⁸ Émile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique », 1964, repris dans *Problèmes de Linguistique Générale* 1, Paris, Gallimard, 1966, 128.

¹⁹ *Op.cit.*, 130. On soulignera ici aussi la pertinence des types d'exemples proposés dans Vilmos Bárdosi & Imre Karakai reprenant précisément ces trois modalités. Certaines approches sont obligées de recourir à des formulations qui distinguent entre des types obligatoires et des types facultatifs afin d'énumérer et distinguer tous les types.

²⁰ Marie-Josèphe Charrier-Gouesse, *Contribution à l'étude du prédicat : La phrase nominale en hongrois*, Paris, Université Paris 7, 1987.

Marie-Josèphe Charrier-Gouesse, « A propos des deux types de phrase nominale en hongrois », dans : *Études Finno-Ougriennes* XXI, 1988, 89-104. Marie-Josèphe Gouesse, « La phrase nominale hongroise : encore des questions », dans : *Syntaxe & Sémantique – Aux marges de la prédication* - n°6, 2004.

²¹ Émile Benveniste, « La Phrase Nominale », 1950, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XLVI ; repris : *Problèmes de Linguistique Générale* 1, Paris, Gallimard, 1966, 151-167.

²² *Op.cit.*, 151, 152.

²³ *Op.cit.*, 152.

conséquent, la phrase nominale représente une expression possible ou une expression nécessaire »²⁴.

Dans les exemples proposés à l'analyse, les structures sont bien de type phrase ; elles possèdent les « deux caractères formels indépendants » qui caractérisent « un énoncé assertif fini » : « 1° il est produit entre deux pauses ; 2° il a une intonation spécifique, 'finale' »²⁵.

1. Le domaine de la phrase nominale retenu est celui défini par Benveniste - indicatif présent 3^{ème} personne- pour souligner le parallélisme d'emploi de la phrase nominale comparé à celui de la phrase verbale et à celui d'autres types de phrase dans des conditions comparables.

Les emplois variés et multiples de la phrase nominale, ainsi que les structures de chacun de ses constituants, comparés à ceux de la phrase verbale, ont déjà fait l'objet d'autres études, nous ne reprendrons donc explicitement que certains emplois qui nous permettent de montrer des parallélismes ou au contraire de pointer des oppositions.

La phrase nominale peut être assertive, affirmative (1) ou négative (2), à deux constituants, avec l'ordre GN suivi de GPred. Les non assertives (3) peuvent apparaître coordonnées, la première n'ayant qu'un constituant le GPred, la seconde ayant deux constituants dans l'ordre GPred suivi de GN, tous ces constituants étant au pluriel. Si les phrases nominales sont souvent de type phrase indépendante, elles apparaissent tout aussi facilement dans des structures enchâssées. En (4), nous avons une structure avec deux phrases nominales coordonnée, en (5) et (6) la phrase nominale enchâssée ne comporte qu'un constituant, le GPred, et celui-ci est de forme assertive négative.

1. Ö is ilyen.
 Pro-3SG aussi tel
 Lui aussi, il est comme ça.

2. De mindez nem érdekes.
 Mais tout cela NEG intéressant
 Mais tout cela n'est pas intéressant.

3. Mire jók és hogyan használhatók a korpuszok ?
 Pro-ILL bon-PL et comment utiliser-POT-PART-PLU DET corpus-PLU
 A quoi sont utiles et comment utiliser les corpus ?

²⁴ *Op.cit.*, 157.

²⁵ *Op.cit.*, 154. On aura noter le glissement terminologique, de *phrase* à *énoncé*, dans le chapitre XI, 9. Phrases atypiques : Phrases à présentatif, Les phrases nominales. Les énoncés à un et deux termes. Riegel & al, *op. cit.*, 453.

4. Tudod jól, hogy a macska nem az
 Savoir-PRES-2SG-OBJ bien que DET chat NEG DET
 enyém, hanem a társbérlőméké.
 pro-POSS-1SG mais DET colocataire-1SG-PLU-POSS
Tu sais bien que le chat n'est pas à moi mais que c'est celui de mes colocataires.
5. [– Erre mit mondott ?]
 – Hogy nem köteles kiszolgáltatni fél deci tejet
 que NEG obligatoire servir demi décilitre lait-ACC
Qu'il n'est pas obligatoire de servir 5 cl de lait.
6. Tudta, hogy nem különb a bátyjainál.
 Savoir-PRET-3SG que NEG meilleur DET frère-POSS-PLU-ADESS
Il savait qu'il n'était pas meilleur que ses frères aînés.

On remarquera que la structure du GPred peut avoir une certaine complexité; celle-ci tient, dans les exemples donnés (3) (5) (6), à la rection demandée par le lexème tête de ce groupe.

2. Les exemples retenus pour exemplifier la phrase nominale hongroise correspondent précisément au prédicat nominal tel qu'il est décrit dans les usuels de la langue hongroise. L'articulation de ce dernier au prédicat verbo-nominal a fait état des confusions terminologiques auxquelles donne lieu l'emploi des termes qualifiant l'élément support sur lequel s'affixent les marques de mode, temps, personne et nombre : *létige* (verbe d'existence), *kopula* (copule), *segédige* (auxiliaire), lorsque ce prédicat se réalise en dehors des conditions mentionnées précédemment dans la caractérisation de la phrase nominale formulée par Benveniste. Ce que recouvrent précisément ces termes ne semble pas perçu.

Afin de parvenir à une vision plus complète de ce prédicat verbo-nominal, prenons en considération l'emploi du verbe 'être' dans la langue hongroise en tenant compte de l'analyse proposée par Benveniste à propos de «être» et «avoir».

IV.

« A la base de l'analyse, tant historique que descriptive, il faut poser deux termes distincts que l'on confond quand on parle de 'être' : l'un est la 'copule', marque grammaticale d'identité ; l'autre, un verbe de plein exercice [...] »²⁶ et plus

²⁶ Emile Benveniste, 1960, « 'Etre' et 'Avoir' dans leurs fonctions linguistiques », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, LV ; repris : *Problèmes de Linguistique Générale*, 1, Paris, Gallimard, 1966, 187-207.

loin Benveniste souligne: « Quand on parle du verbe ‘être’, il faut préciser s’il s’agit de la notion grammaticale ou de la notion lexicale [...] »²⁷.

En utilisant le critère de l'emploi de la négation, deux paradigmes sont proposés pour le ‘être’ en hongrois, le paradigme de la notion lexicale, verbe d'existence, dont la négation est *nincs* au singulier *nincsenek* au pluriel²⁸, et celui de la notion grammaticale, la copule, simple trait d'union, pour laquelle est utilisé *nem*, forme invariable de négation. « C'est la négation qui fonde la distinction retenue »²⁹.

	être / existence	être / copule	Verbe / se dépêcher
sg	Vagyok	Vagyok	Sietek
sg	Vagy	Vagy	Sietsz
sg	Van NEG. Nincs	Ø NEG. Nem	Siet Ø NEG. Nem

Cette dualité posée et reconnue, comment se répartissent les emplois de ‘être’ comme verbe copule d'une part et ‘être’ comme verbe lexical d'autre part.

1. Lorsque le prédicat est un élément de catégorie nominale, types de prédicat que les usuels nomment, prédicat nominal et prédicat verbo-nominal³⁰, nous sommes dans le cas d'emploi de ‘être’ copule, celui-ci se réalise phonologiquement et porte les marques de mode, de temps et de personne; dans le cas particulier décrit par Benveniste, indicatif présent 3^{ème} personne, le ‘être’ copule n'est pas phonologiquement réalisé, et ceci apparaît dans le tableau sous forme de Ø³¹. Ces deux types de prédicat ne se différencient, en fait, que par la présence d'un élément autre que l'élément de catégorie nominale, élément le plus souvent étiqueté, de façon erronée, *létige* dans les approches citées.

2. Dans l'ouvrage de Borbála Keszler, la différence entre ‘être’, prédicat véritable, et ‘être’ copule est explicitement formulée. La différence entre ces deux emplois prédicatifs ne peut être faite uniquement en termes de catégorie mais bien

²⁷ *Op.cit.*, 188.

²⁸ "Les particules négatives *nincs(en)* et *nincsenek* sont utilisées pour nier la 3^e personne du singulier et du pluriel du verbe d'existence" László Keresztes, *op.cit.*, 113.

²⁹ Gouesse, *op.cit.*, 2004, 126, 127.

³⁰ 3.2.4. A névszói állítmány :

« Felmerül a kérdés, milyen szerepet tulajdonítsunk a pusztá névszói állítmánynak, azaz az olyan predikatív főnévnek, mely mellől hiányzik a jelen idejű, kijelentő módú, harmadik személyű létige ? » Katalin É Kiss - Ferenc Kiefer – Péter Siptár, *Új Magyar Nyelvtan*, Budapest, Osiris Kiadó, 1998, 38.

³¹ Cette absence de marque, dans ces mêmes conditions, caractérise aussi le prédicat verbal à la conjugaison subjective, sicut Ø.

plutôt en termes de syntaxe. Si le prédicat existentiel est, en tant que tel mentionné³², il s'agit alors d'établir les distinctions de structure entre celles du verbe d'existence, – vrai prédicat autonome –, et celles de la copule – partie d'un prédicat complexe – formulation habituelle de ces types de prédicat. Si le verbe copule est toujours accompagné d'un élément nominal sans suffixe casuel, le verbe d'existence par contre est employé avec des formes nominales marquées casuellement

Relativement rares sont les structures du verbe 'être' lexical qui exemplifient son emploi absolu, un faible nombre de lexèmes sont compatibles avec cette valeur d'existence.

7. Van igazság.
être-PRES-3SG vérité
Il y a de la vérité
8. Persze vannak, nagyon-nagyon ritkán, kivételek.
Bien sûr être-PRES-3PLU très très rarement exception-PLU
Bien sûr, très rarement il y a des exceptions.
9. [Ott nem égnek gyertyák.] Nincs se Rauschenigg
être-PRES-NEG-3SG ni Rauschenigg
professzor, se másmilyen híresség, se languszt, se lazac;
professeur ni autre célébrité ni langouste ni saumon
egybesült disznóhús van, amit...
rôti porc être-PRES-3SG que...
Il n'y a ni professeur Rauschenigg, ni d'autres célébrités, ni langouste ni saumon; il y a du rôti de porc, que.....
10. Nincs kardfogú tigris.
être-PRES-NEG-3SG sabre-dent-adj tigre
Il n'y a pas de tigre à dents de sabre/ Le tigre à dents de sabre n'existe pas.
11. Nincs út, nincs vonal.
être-PRES-NEG-3SG route être-PRES-NEG-3SG ligne
Il n'y a pas de route, il n'y a pas de ligne

Outre son emploi restreint en emploi absolu, le verbe 'être' existentiel entre, par contre, dans un nombre important de structures qu'il est possible de caractériser, d'une façon globale, de constructions de localisation. Cette localisation peut être de type spatial et temporel. A ce type de construction, peut être rattachée

³² « ...hiszen a létige önmagában egyszerű állítmány, a segédige pedig összetett állítmány része ». Borbála Keszler (éd.), *Magyar Grammatika*, Budapest, Nemzeti Tankönyvkiadó, 2000, 401.

aussi la construction qui exprime l'appartenance. Toutes ces structures sont exprimées par des syntagmes nominaux marqués par des suffixes casuels.

12. ...ebben az országban nincsenek évszakok,
 DEM-INCESS pays-INCESS être-NEG-PRES-3PLU saison-PLU
 egyetlen évszak van, forró és ..., egyhangú
 unique saison être-PRES-3SG brûlant et uniforme
 nincs tavasz, nincs megújulás
 être-NEG-PRES-3SG printemps être-NEG-PRES-3SG. renouveau
 ...*dans ce pays il n'y a pas de saison, il n'y a qu'une saison, brûlante et uniforme, il n'y a pas de printemps, pas de renouveau.*
13. Anyu, [kérdézte a gyerek]
 [...] otthon is vannak örök?
 maison même être-PRES-3PLU garde-PLU
 – Otthon nincsenek.
 maison être-PRES –NEG-3PLU
 [...] *A la maison aussi il y a des gardes?*
A la maison il n'y en a pas.
14. Tél van?
 Hiver être-PRES-3SG
Est-ce l'hiver? Est-ce que c'est l'hiver?

Contrairement à ce que l'on peut lire dans Keszler, le prédicat d'existence est souvent accompagné d'éléments nominaux dépourvus de suffixes casuels comme dans (13) et (14). Ces éléments nominaux référant par exemple à des saisons ou périodes, à des séquences de journée, ont une valeur adverbiale.

Si l'appartenance peut être analysée et rapprochée de ces constructions qui expriment une localisation, c'est qu'elle correspond, en quelque sorte, aussi à une localisation relativement à un repère : celui-ci peut être une personne, un objet, etc. L'approche de Benveniste à propos de 'être' et 'avoir' conduit à cette interprétation dans une langue comme le hongrois qui est dépourvue de verbe 'avoir'³³. ...De fait *avoir* comme lexème est, dans le monde, une rareté; la plupart des langues ne le connaissent pas... L'expression la plus courante du rapport indiqué en nos langues par avoir s'énonce à l'inverse, par 'être- à',... »³⁴

15. [Kedves Viktor, kérdeztem,] mikor van megint
 [...] quand être-PRES-3SG à nouveau
 föllépése?
 apparition-3SG
 [...], *quand a lieu votre prochaine apparition sur scène ?*

³³ László Keresztes, *op.cit.*, parle de construction *habeo*, 141, 145.

³⁴ Emile Benveniste, *op.cit.*, 1960, 194, 195.

16. Hány esete van a magyar főnévnek?
 Combien cas-3SG être-PRES-3SG DET hongrois substantif-DAT
Combien le substantif hongrois a-t-il de cas?
17. Nincs zenei hallása
 Etre PRES-NEG-3SG musique-adj oreille-3SG
 [, de nem szeretne szégyent vallani].
Il/elle n'a pas l'oreille musicale, [mais....]
18. –Magának nincs valami betegsége?
 Vous-DAT être-PRES-NEG-3SG quelque chose maladie-3SG
 – Nekem nincs.
 Dat-1SG être-PRES-NEG-3SG
 -*Vous n'avez pas de maladie?*
 -*Moi, non.*

En basant l'analyse des prédicats sur les structures dans lesquelles ils apparaissent, il devient évident en hongrois de distinguer appartenance de possession. En effet, pour l'appartenance il est fait usage de 'être' d'existence accompagné de formes nominales, pourvues de suffixes casuels, réalisées ou non, alors que pour exprimer la possession est utilisée une construction avec la copule dans laquelle la forme nominale en est dépourvue³⁵.

19. A púder anyámé.
 dét poudre mère-1sg-poss
La poudre, c'est celle de ma mère.

Les constructions des exemples du verbe 'être' lexical en emploi absolu sont majoritairement avec un ordre V (verbe) en premier, que celui-ci soit une assertion affirmative (7), (8) ou négative (9), (10), (11), (12), et il est suivi d'un GN. L'exemple (9), associe assertion négative avec l'ordre, d'abord le GV, puis le GN, alors que l'assertion affirmative de la deuxième partie présente l'ordre inverse, GN suivi de GV. Ce qui paraît être une constante, dans l'ensemble de ces exemples c'est le fait que le GN est toujours dépourvu d'un déterminant de type article, la tête du GN peut, par contre, avoir une qualification de type adjectival comme dans (9) et (10).

Dans les exemples proposés, la tendance observée de l'ordre de la structure GV + GN, ordre caractéristique de certaines phrases thétiques³⁶ hongroises, reflète-t-elle la structure informationnelle fondamentale de ces types de phrase ? Si syntaxiquement, on peut à l'analyse reconnaître deux séquences, la prosodie par

³⁵ Aurélien Sauvageot, *Premier livre de hongrois*, Paris, Imprimerie Nationale, 1965, 149 et Lajos Nyéki, *Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui*, Paris, Ophrys-Pof, 1998, 78.

³⁶ Hans-Jürgen Sasse, « The thematic/categorical distinction revisited », dans : *Linguistics* 25, 1987, 511-580.

contre présente une réalisation d'une seule séquence, l'information y apparaît de façon globale, en quelque sorte dans la portée du prédicat – ici le verbe 'être' – plus précisément incluse dans son sémantisme. Comment envisager la transition entre l'emploi de 'être' existentiel, en construction absolue, et son emploi dans les constructions dans lesquelles il est accompagné d'un syntagme de localisation ? L'exemple (12) nous semble intéressant de ce point de vue, jusqu'où dans la phrase s'étend la portée du syntagme, marqué par l'inessif, 'ebben az országban...' ?

Concernant le domaine de la phrase hongroise, nominale comme verbale, même si, d'une façon générale, les descriptions privilégient des exemples de phrase simple indépendante, les corpus montrent que les réalisations de phrase apparaissent aussi bien dans des phrases simples que dans des phrases complexes. La phrase nominale est apte à exprimer toutes les modalités de la phrase mais, elle apparaît en distribution complémentaire avec la phrase verbale pour la modalité intersubjective que Benveniste nomme 'propositions impératives'³⁷. 'Intimer un ordre', cette modalité ne trouve sa réalisation que dans l'expression de la phrase verbale en hongrois.

En comparant les réalisations de certaines phrases négatives en hongrois, les deux formes de l'expression de la négation ont permis de proposer une scission entre, d'une part les phrases verbales et nominales et, d'autre part, les phrases existentielles. Cette distinction permet d'observer de façon plus appropriée les constituants et l'ordre respectif de ceux-ci dans ce dernier type de phrase. Un nombre non négligeable de phrases de type existentiel semblent privilégier un ordre dans lequel c'est le verbe d'existence qui est premier dans la phrase, ordre correspondant à l'ordre VS. Ces types de phrases sont donc plutôt du côté des phrases thétiqes. Il resterait à quantifier, sur un corpus plus diversifié, l'étendue de la réalisation de ce type afin de mieux cerner le sémantisme du verbe d'existence dans ces constructions, sémantisme qui serait à comparer à celui des autres prédicats qui entrent de façon privilégiée dans la réalisation de ce type de structure de phrase en hongrois.

Outre les exemples pris dans les ouvrages linguistiques cités, les exemples proviennent de István Örkény, *Egyperces Novellák, Macskajáték. De A szerető* (L'Amant) de Marguerite Duras, traduction Ádám Péter.

³⁷ Emilc Benveniste, *op. cit.*, 1964, 130.



Prédications averbales en finnois : subordination ou autonomie ?

1. Introduction

La limite entre les prédications « premières » averbales (1a) et les prédications secondes¹ (1b) peut être floue, et on peut se demander s'il s'agit parfois uniquement d'un caprice de la ponctuation :

(1a) Jean est parti. *Furieux.*

(1b) Jean est parti, *furieux.*

Nous verrons ci-dessous que, théoriquement, les deux types de construction ont des fonctions différentes, et nous croyons qu'une approche contrastive peut rendre la différence plus nette. Dans cet objectif, nous examinerons les traductions finnoises de ces deux types de construction apparaissant dans deux romans français.

Nous partons du principe que les prédications secondes sont subordonnées à la proposition principale dans le sens qu'elles sont dans un *rapport de dépendance* envers une prédication supérieure², tandis que les prédications averbales « premières » sont autonomes. En finnois, les traits d'autonomie et de subordination se manifestent en principe par un marquage casuel différent. Toutefois, les traducteurs n'ont peut-être pas tenu compte de la seule ponctuation, et nous nous demandons ci-dessous si les prédications averbales « premières » ne montrent pas parfois en traduction finnoise des traits de subordination. Nous examinerons également les prédications « premières » apparaissant dans quatre romans finlandais

¹ La prédication seconde est traitée plus en détail dans ce même volume (Havu ; Gouesse et Kiefer) : Rappelons ici seulement les traits principaux : elle est traditionnellement définie, sur le plan sémantico-syntaxique comme « un type de séquence qui, malgré son statut syntaxiquement intégré, exprime sémantiquement un contenu phrastique à l'intérieur même de la phrase » (P. Cadiot et N. Furukawa (éds.), « La prédication seconde », *Langue française*, 2000, 127). Voir aussi E. Havu et M. Pierrard, « La prédication seconde : essai de mise au point », *Travaux de Linguistique* 57, 2009.

² D'après les définitions de S. Cristofaro, *Subordination*, Oxford Studies in Typology and Linguistic Theory. Oxford, Oxford University Press, 2003, une construction subordonnée n'a pas besoin d'être introduite par une conjonction et de former une proposition subordonnée explicite contenant un verbe fini, mais la subordination peut se manifester par une dépendance sémantique et interprétationnelle par rapport à la proposition principale, ce qui implique également que les valeurs temporelle, modale et aspectuelle s'interprètent en fonction du sémantisme de la principale (cf. *Regardant à sa gauche, il a vu le facteur / Regardant à sa gauche, il verrait le facteur*) ; v. aussi M. Haspelmath, « The converb as a cross-linguistically valid category », dans : M. Haspelmath & E. König (éds), *Converbs in Cross-Linguistic Perspective*, Berlin – New York, Mouton de Gruyter, 1995, 1-55, ainsi que I. Herlin et J. Kalliokoski dans ce même volume.

pour voir si elles sont clairement autonomes casuellement ou si elles montrent des traits de subordination malgré la ponctuation forte³.

Tout d'abord, il s'agit de définir ce que nous entendons par « prédication averbale ». D'après les définitions de Delorme et Lefeuve⁴, la prédication averbale est séparée du contexte gauche et droit par une ponctuation forte (point). Le prédicat averbal, de nature adjectivale (*Délicieux, votre café*), nominale (*Calomnies, toutes ces accusations !*), pronominale (*Qui, Juliette ?*), prépositionnelle (*Au fond le combattant et le médecin*) ou adverbiale (*Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiègent*), est pourvu d'une modalité d'énonciation (assertion, injonction, interrogation, exclamation) et peut donc constituer une phrase. Il peut être relié à un sujet explicite avec une valeur attributive ou locative⁵ :

(2a) *Pas tendre du tout, le sourire.* (Pennac ; prédicat adjectival, valeur attributive)

(2b) *Loin de moi cette idée !* (prédicat adverbial, valeur locative)

Il peut également être relié à un sujet implicite avec les mêmes valeurs attributive ou locative :

(3a) *Enchanté !*

(3b) *Quel imbécile !*

(3c) *Debout !*

Le référent du sujet est localisé p. ex. grâce au contexte situationnel (3d), ou il peut s'agir d'une prédication entière à laquelle la prédication averbale renvoie d'une façon résomptive (3e) :

(3d) Deux petits verres furent pris dans l'arrière-boutique et apportés sur la planche aux préparations ; puis les deux hommes examinèrent en l'élevant vers le gaz la coloration du liquide.

— *Joli rubis !* déclara Pierre. (Maupassant)

(3e) Plus loin, une déléguée FCPE s'emporte haut et fort : « On s'en fiche de savoir qui a raison des Esan ou des PVP. On veut que nos marmots reprennent les cours de natation. La Mairie doit agir ! » *Pas si facile.* (Le Nouvel Observateur)

Dans les cas où le prédicat averbal pose l'existence d'une situation ou d'un objet, on ne trouve pas de sujet explicite ni implicite :

(4a) *Hier, confessions.* (Bernanos)

(4b) *Au mur, une image de la Dame de la Salette.* (Aragon)

³ En effet, Helasvuo montre que la différence entre l'autonomie et l'intégration, donc la subordination, peut être subtile : « Thus, the differences between NPs that are a part of a clausal structure on the one hand and free NPs on the other may be quite subtle », cf. M.-L. Helasvuo, *When discourse becomes syntax: Noun phrases and clauses as emergent syntactic units in Finnish conversational discourse.*, University of California, Santa Barbara (Dissertation for the degree of Doctor of Philosophy in Linguistics), 1997, 130.

⁴ B. Delorme et F. Lefeuve, « De la prédication seconde à la prédication autonome », *Verbum*, XXVI, 4, 2004, 284 ; v. aussi F. Lefeuve, *La Phrase averbale en français*, Paris, L'Harmattan, 1999, 28-29.

⁵ Mais dans des constructions du type *ça, rien à faire*, il n'y aurait pas une relation sujet-prédicat, mais une relation thème + prédicat existentiel : « en ce qui concerne ça, il n'y a rien à faire », cf. Lefeuve, *op. cit.*, 35-36.

Si le sujet est implicite, il se pose parfois la question que nous avons évoquée ci-dessus, c'est-à-dire de savoir si seule la ponctuation distingue une prédication première d'une prédication seconde ou si le statut sémantique change également. Par exemple dans les deux exemples suivants, il serait théoriquement possible de changer la ponctuation, avec, éventuellement, quelques modifications :

- (5a) Ses bras nus entourent sa tête, *abandonnés*. Le corps n'est pas convenablement couché comme celui des autres filles, [...] (Duras, L'Amant)
- (5a') Ses bras nus entourent sa tête. *Abandonnés*. Le corps n'est pas convenablement couché comme celui des autres filles, [...]
- (5b) Seule Hélène Lagonelle échappait à la loi de l'errcur. *Attardée dans l'enfance*. (Duras, L'Amant)
- (5b') Seule Hélène Lagonelle échappait à la loi de l'errcur, *attardée (qu'elle était) dans l'enfance*.

Qu'en est-il du sens ? Delorme et Lefevre montrent que la différence dans la ponctuation influe généralement sur l'interprétation : l'autonomie forme une sorte de réflexion après coup et constitue souvent un pivot entre le contexte de droite et celui de gauche⁶, tandis que l'intégration partielle, marquée par la virgule, souligne généralement l'appariement de l'élément au contexte de gauche (dans (5a), il s'agit d'une description du SN, dans (5b') d'une cause ou d'une justification).

Dans la traduction de ces phrases, Jukka Mannerkorpi a pris en compte la ponctuation d'une manière très rigoureuse : quand il agit de la prédication seconde, la construction détachée a été intégrée et se trouve à l'essif, tandis que l'autonomie de la prédication première est soulignée par le cas nominatif :

- (6a) Paljaat käsivarret lepäävät *veltoina* pään ympärillä. (= 5a : essif)
- (6b) Hélène Lagonelle oli ainoa poikkeus erchdyksen laista. Lapsuutensa *seisahtunut*. (= 5b : nominatif)

Si, dans (6b), le traducteur avait considéré l'élément détaché par une ponctuation forte comme subordonné au contexte de gauche, aurait-il choisi l'essif ? Peut-être, mais dans ce type de texte, il aurait probablement transformée la construction détachée (6b') en une construction intégrée à l'essif (6b''), donc en une construction correspondant à une prédication seconde française :

- (6b') Hélène Lagonelle oli ainoa poikkeus erchdyksen laista. ? Lapsuutensa *seisahtuneena* (essif)
- (6b'') Hélène Lagonelle oli lapsuutensa *seisahtuneena* (essif) ainoa poikkeus erchdyksen laista.

La question ne se pose pas quand la prédication autonome est un SN et le verbe de la principale attributif, car l'élément détaché ne pourrait guère être intégré à la phrase précédente, à moins de changer de place et clairement de valeur interprétative (ex. 7a'', 7b'' : apposition). Il serait en finnois toujours au nominatif, même si dans les deux langues la valeur interprétative est différente : la prédication

⁶ La dernière fois, une délégation de salariés est venue la voir. *Inquiets*. Le patron de l'usine était en train de déménager les machines en douce (dans Delorme et Lefevre, *op. cit.*, 284, 287).

autonome sous-entend une construction attributive (*C'était une vieille femme*) avec une éventuelle interprétation causale, sens qui manque à la construction appositive :

- (7a) Martha n'était pas reconnaissable. *Une vieille femme.*
- (7a') ??Martha n'était pas reconnaissable, *une vieille femme.*
- (7a'') Martha, *une vieille femme*, n'était pas reconnaissable.
- (7b) Martha ei ollut tunnistettavissa. *Vanha nainen.*
- (7b') ?Martha ei ollut tunnistettavissa, *vanha nainen.*
- (7b'') Martha, *vanha nainen*, ei ollut tunnistettavissa.

Toutefois, certains types de prédication averbale nominale laissent l'interprétation au choix du lecteur. Quand le verbe de la phrase précédente est transitif (cf. ex. 8), mais sans objet explicite, on peut se demander si la prédication autonome est un commentaire indépendant (attribut sous-entendu) ou si elle constitue le COD des verbes de la principale.⁷ En finnois, l'auteur / l'énonciateur doit en principe prendre position⁸ : dans (9) la prédication autonome au partitif constitue sans aucun doute l'objet du verbe de la phrase principale, tandis qu'en choisissant une construction au nominatif, l'auteur finlandais aurait souligné l'autonomie de la prédication (9''). La traduction française de la prédication averbale est plus opaque et laisse le choix au lecteur :

- (8) J'écris, je lis, j'observe. *Des petites choses* (Kristeva – Frantexte)
[J'écris, [...] des petites choses / J'écris, je lis, j'observe. Ce sont des petites choses]
- (9) Koskaan en tulisi näkemään häntä enää. Minun ainoata sisartani. (Lardot, p. 7 : partitif : dépendance de 'voir')
- (9') Je ne la verrai plus jamais. Mon unique sœur. (la traduction française correspond aussi à 9'')
- (9'') Koskaan en tulisi näkemään häntä enää. *Minun ainoa sisareni.* (nominatif) (Je ne la verrai plus jamais. [Et pourtant c'est] *Mon unique sœur*)

Nous examinerons ci-dessous les prédications autonomes en finnois, d'abord les choix faits dans la traduction de deux romans français, et ensuite les constructions autonomes apparaissant dans quatre romans finlandais.

⁷ Question discutée au séminaire sur l'Hyperbate, ENS, Paris 27/03/2009 (Groupe « Nouvelles Recherches en Stylistique », dirigé par A.-M. Paillet (ENS ULM) et Cl. Stolz (Paris 4)).

⁸ Le système casuel se manifeste dans tout type de prédication : le sujet est normalement marqué par un nominatif, parfois par un partitif, tandis que l'objet se trouve généralement aux cas génitif / accusatif ou au partitif (qui correspond en partie à l'emploi de l'article partitif en français, mais qui apparaît également p. ex. après une négation et un numéral) : *Mika tulee 'Mika vient' / Ostan Coca-Colan* (génitif / accusatif) '*J'achète un Coca-Cola*' / *Ostan Coca-Colaa* (partitif) '*J'achète du Coca-Cola*' / *En osta Coca-Colaa* (partitif) '*Je n'achète pas de Coca-Cola*' / *Ostan kaksi Coca-Colaa* (partitif) '*J'achète deux Coca-Cola*'.)

2. La prédication autonome en finnois

Si le finnois ne connaît guère le détachement prédicatif par une virgule⁹, les prédications autonomes semblent y être bien courantes. D'après la grammaire de Hakulinen *et alii*, les prédications averbales, « finiittiverbittömät lausemaisiet rakenteet », sont définies comme des énoncés où le verbe fini manque, mais qui, d'un point de vue communicatif sont compréhensibles et forment des énoncés complets dans leur contexte. Il faut les distinguer des phrases elliptiques dont l'interprétation dépend entièrement du contexte.¹⁰ Les qualités prédicatives et les modalités d'énonciation ne sont pas mentionnées explicitement dans cette définition, mais il s'agit en pratique du même type de construction que les prédications averbales en français.

Selon Hakulinen *et alii*, les prédications averbales finnoises sont le plus souvent des SN ou SA au nominatif ou au partitif, mais on trouve également des Spost- ou prépositionnels ou des syntagmes à verbe non fini (infinitifs, participes).¹¹ Hakulinen *et alii* mentionnent différents contextes d'emploi de ces constructions¹², tels que les consignes et directives (*Toinen ovi vasemmalla* 'Deuxième porte à gauche', *Yksi olut* 'Une bière', *Saunaan ilman uimapukua* 'Dans le sauna sans maillot de bain' > '[Entrer] dans le sauna...'), titres (*Ahtisaari uudestaan valtiovierailulle Moskovaan* 'Ahtisaari de nouveau en visite officielle à Moscou' > *Ahtisaari* [part] de nouveau...¹³), commentaires (*Todella hyvää tämä keitto* 'Vraiment bonne, cette soupe') ou exclamations (*Kuinka ihana aamu!* 'Quel beau matin').

2. 1. La prédication autonome dans les traductions

Nous avons examiné la traduction finnoise de deux romans français. Il s'agit de *L'Amant* de Marguerite Duras (1984) traduit par Jukka Mannerkorpi (*Rakastaja*, 1987) et de *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb traduit par Annikki Suni. (*Nöyrin palvelijanne*, 1999)¹⁴ Le nombre des prédications autonomes y est très

⁹ L'apposition nominale est le seul type de prédication seconde détachée en finnois par une virgule, cf. E. Havu dans ce même volume et p. cx. E. Havu, « 'Toissijaiset' predikaattirakenteet ranskassa ja suomessa », dans : A. Pajunen, et H. Tommola (éds), <http://tampub.uta.fi/index.php?tiidot=125>, Tampere Studies in Language, Translation and Culture, Tampere University Press, 2006, 373-385.

¹⁰ A. Hakulinen *et alii* (éd. en chef.), *Iso suomen kielioppi*, Helsinki, Suomalaisen kirjallisuuden seura, 2004, § 879, § 1020: « Lausumat, joista finiittiverbi puuttuu, katsotaan lauseina rakenteellisesti vajaiksi, vaikka ne kommunikatiiviseltä kannalta ovatkin ymmärrettäviä ja kontekstissaan täydellisiä lausumia. Lauseiksi vajaita mutta kontekstissaan riittäviä lausumia ovat monet lausekkeet tai niiden liitot, joihin ei kuulu finiittiverbiä, mutta joita ei voi käsittää kontekstista tulkittaviksi elliptisiksi lauseiksi » (cf. Hakulinen *et alii*, *op. cit.*, § 879).

¹¹ Hakulinen *et alii*, *op. cit.*, § 1020, v. aussi Helasvuo, *op. cit.*; l'auteur traite uniquement de constructions nominales (free NPs), qui d'après elle aussi sont au nominatif et parfois au partitif.

¹² Hakulinen *et alii*, *op. cit.*, § 879, 881, 1021.

¹³ Dans les prédications averbales finnoises, les cas choisis peuvent marquer un état, la direction où on va ou la direction d'où on vient) ; dans *Saunaan* et *Moskovaan*, on trouve un illatif, dans *valtiovierailulle* un allatif, cas qui marquent la direction où on va.

¹⁴ M. Duras, *L'Amant*, Paris, Les éditions de Minuit, 1984, traduit par J. Mannerkorpi, *Rakastaja*, Helsinki, Otava, 1987 ; A. Nothomb, *Stupeur et tremblements*, Paris, Albin Michel, 1999, traduction par A. Suni, *Nöyrin palvelijanne*, Helsinki, Otava, 1999.

différent : si dans *L'Amant*, qui est surtout un monologue intérieur, elles sont nombreuses, dans *Stupeur et tremblements* où les dialogues sont courants, elles sont presque inexistantes.¹⁵

Nous n'examinons ici que les prédications autonomes constituées d'un SN ou d'un SA, où il s'agit éventuellement de choisir un cas spécifique pour distinguer le sujet nominal d'un objet nominal (9-9'') ou, dans le cas d'adjectifs, l'emploi attributif (*Il est jeune*) ou épithétique (*Un jeune garçon*) d'un emploi prédicatif (*Jeune, il faisait du sport* : 6b-6b''). D'après la grammaire de Hakulinen *et alii* (cf. supra), les SN et SA seraient normalement aux cas nominatif et partitif dans les prédications averbales finnoises.

Les traducteurs ont généralement gardé les prédications averbales dans leur traduction, et rares sont les cas où ils ont ajouté un verbe (10) ou, vice versa, traduit une phrase française par une construction averbale (11) :

- (10) [...] pour seulement manger dans un restaurant cher, ce qui devrait être bien naturel. *Autour du souvenir la clarté livide de la nuit, du chasseur. Ça fait un son strident d'alerte, de cri d'enfant.* (Du, 67)
- (10') [...] vain saadakseen aterioida kalliissa ravintolassa, minkä tulisi olla maailman luonnollisin asia. *Muiston yllä leijuu [flotte] metsästäjän yön kelmeä hohde.* Kuuluu viiltävä hälytysääni, Lapsen huuto. (Ma, 60)
- (11) [...], elle se tenait là, toujours d'une amitié attentive, très fidèle et très tendre. *Collaborateurs, les Fernandez. Et moi, deux ans après la guerre, membre du P.C.F.* L'équivalence est absolue, définitive. (Du, 85)
- (11') [...], pitäytyi niihin, oli aina huomaavaisen ystävällinen, hyvin uskollinen ja hyvin herkkä. *Kollaboraattoreita, nuo Fernandezit. Ja minä, kaksi vuotta sodan jälkeen, Ranskan kommunistisen puolueen jäsen. Ehdottomasti, kiistatta samanarvoisen ratkaisu.* [Absolument, définitivement solution équivalente]. (Ma, 75)

Effectivement, les prédications autonomes sont dans les traductions au nominatif (sujet / attribut implicite) (12) ou au partitif (objet implicite : comme indiqué dans la note (7), le partitif est en finnois obligatoire si la construction est négative (13) ou accompagnée d'un numéral (14)). On n'y trouve jamais d'objet sous-entendu à l'accusatif / génitif¹⁶ (ou de construction adjectivale à l'essif, comme dans le cas des prédications secondes). En effet, les traducteurs n'auraient même pas eu besoin de trancher entre une interprétation « objet sous-entendu, affirmatif, défini, non numéral » et une phrase entièrement indépendante, car le contexte français ne présente guère ce type de cas :

- (12) Une détresse à peine ressentie se produit tout à coup, une fatigue, la lumière sur le fleuve qui se ternit, mais à peine. *Une surdité très légère aussi, un brouillard, partout.* (Du, 44)
- (12') Sisällä vallitsee hienoinen piina, cräänlainen raukeus, virran hode näyttää himmenevän Tuskin huomattavasti. *Aavistuksenomainen kuurous, kuin sumu, kaikkialla.* (Ma, 42)
- (13) Je dis que nous n'avons pas d'argent. *Plus rien.* (Du, 51)
- (13') Sanon ettei meillä ole rahaa. *Ei mitään.* (Ma, 47)

¹⁵ On peut faire un constat similaire au sujet des prédications secondes : chez Duras elles sont bien plus courantes que chez Nothomb, même si leur nombre, chez Nothomb, est bien plus élevé que celui des prédications averbales premières.

¹⁶ cf. Helasvuo, *op.cit.*, 141: « [...] , the genitive and the accusative are hardly ever used in free NPs. »

- (14) Sur le bac, regardez-moi, je les ai encore. *Quinze ans et demi*. Déjà je suis fardée. (Du, 24)
- (14') Mutta lossilla, katsokaa, ne on minulla vielä. *Viisitoista ja puoli vuotta*. Minä meikkaan jo. (Ma, 25)

Dans les rares constructions où la prédication autonome peut en théorie être interprétée de deux manières, le traducteur a opté pour une construction au nominatif : dans l'exemple (15), on pourrait éventuellement voir deux solutions : un attribut du sujet *elle = première en français*, et une prédication seconde *elle est sortie première en français*. En finnois, on aurait donc théoriquement eu le choix entre un nominatif (choix du traducteur) ou un essif (*Priimuksena ranskassa*) :

- (15) Mais celle-ci, un jour, elle le savait, elle partirait, elle arriverait à sortir. *Première en français*. Le proviseur lui dit : votre fille, madame, est première en français. (Du, 31)
- (15') Mutta tyttö, sen äiti tiesi, jonakin päivänä tyttö lähtisi, löytäisi ulospääsyn. *Priimus ranskassa*. Rehtori sanoi äidille : teidän tyttärenne on priimus ranskassa. (Ma, 31)

Dans ces deux traductions examinées, les prédications autonomes ne sont qu'à deux cas : au nominatif (sujet ou attribut du sujet), et au partitif, cas pouvant marquer un sujet ou objet « partitifs » (*Du lait a été renversé / Je bois du lait*), négatifs ou quantifiés. Qu'en est-il des romans finnois examinés ? Les cas autres que le nominatif et le partitif y seront-ils également absents ?

2. 2. La prédication autonome dans des romans finlandais

Nous avons examiné les prédications averbales dans quatre romans finnois : *Juoksuhaudantie* (2002) de Kari Hotakainen, *Ei kiitos* (2008) d'Anna-Leena Härkönen, *Harjunpää ja rakkauden nälkä* (2007 [1993]) de Matti Yrjänä Joensuu, et *Siskonpeti* (1991) de Raisa Lardot.¹⁷ Comme en français, l'emploi des prédications averbales dépend étroitement de l'auteur et du style choisi : les romans de Härkönen et de Hotakainen sont surtout des monologues intérieurs, rédigés à la première personne avec peu de dialogues, et on y trouve le plus de prédications autonomes. Le roman de Lardot, également rédigé à la première personne, mais présentant aussi des dialogues, en comprend peu, tandis que dans le roman policier de Joensuu, rédigé à la troisième personne et avec de nombreux dialogues, leur emploi est extrêmement rare.

Les prédications autonomes sont nombreuses dans les *consignes* et *directives* :

- (16a) Keksitte itse vaikka roolileikkejä, niin mekin lapsena tehtiin ! *Vähän oma-aloitteisuutta !* (Hä, 50)
- (16a') Vous inventerez par exemple des jeux de rôle, c'est ce que nous faisons enfants ! *Un peu d'initiative !*

¹⁷ K. Hotakainen, *Juoksuhaudantie*, Helsinki, WSOY, 2002 ; A.-L. Härkönen, *Ei kiitos*, Helsinki, Otava, 2008 ; M. Y. Joensuu, *Harjunpää ja rakkauden nälkä*, Helsinki, Otava, 2007 [1993] ; R. Lardot, *Siskonpeti*, Helsinki, WSOY, 1991.

- (16b) Ruoka on valmista, Susa ilmoittaa.
– *Sopraanot ensin ! Roope lohkaiscc.*
Menemme pöytään. (Hä, 44)
- (16b') Le repas est prêt [= A table], annonce Susa.
– *Les sopranos d'abord ! dit Roope.*
Nous passons à table.

Les *commentaires* sont également courants, aussi bien dans les dialogues que dans les monologues intérieurs :

- (17a) Pelkonen ehdotti, että tuulettaisiin toisesta ikkunasta. *Naurettavaa.* (Ho 64)
- (17a') Pelkonen a proposé que j'ouvre l'autre fenêtre pour aérer. *Ridicule.*
- (17b) – Niin. Mies se on häviäjäksi. Mut huono mies.
– *Aika armoton näkökanta, Roope sanoo.* (Hä 48)
- (17b') – Oui. Le perdant est aussi un homme. Mais un homme médiocre.
– *Un point de vue assez cruel, dit Roope.*

En plus de cela, on trouve dans les textes beaucoup de questions et réponses averbales (18)¹⁸ et des listes averbales décrivant les personnes observées par le personnage principal (surtout Hotakainen (19)) : aucun sujet formel n'apparaît dans le contexte de gauche, mais le sujet zéro implicite serait probablement « les habitants de la maison observée » :

- (18) No ? hän kysyy hellästi ja istuutuu vierceeni sängylle. – *Mitä pieni ?*
– Ihan ok. (Hä, 37)
- (18') Eh bien ? demande-t-il et il s'assoit à côté de moi sur le lit. – *Que [sait] la petite ? (= Comment vas-tu, ma petite ?)*
– Tout à fait ok (= ça va)
- (19) *Kärkkäitä omaisuudestaan ja yksityisyydestään.* Antavat itsestään humanin kuvan, mutta silkkoa sisältä. Hcti kun vieras mies tulee taloon, ovat poliisia soittamassa. (Ho, 80)
- (19') *Jaloux de leur fortune et de leur vie privée.* Veulent donner d'eux-mêmes une bonne image, mais c'est du vent. Dès qu'un étranger arrive, « sont à téléphoner » à la police [= appellent la police].

Les cas où les prédications autonomes sont traitées comme des objets sous-entendus ou des prédications secondes et où elles sont aux cas génitif / accusatif ou essif sont presque inexistantes : normalement, les adjectifs et les noms détachés ayant un sujet implicite sont au nominatif ou au partitif, comme nous l'avons vu dans les traductions.

Toutefois, le partitif de la prédication averbale peut marquer clairement la subordination par rapport au verbe transitif du contexte de gauche, comme c'est le cas dans l'exemple (7) où le choix du partitif est motivé par la négation dans la phrase précédente. Un SN au nominatif aurait souligné l'indépendance de la prédication, comme dans l'exemple (20) :

- (7) Koskaan en tulisi näkemään häntä enää. *Minun ainoata sisartani* (La, 7 : partitif)
- (7') Je ne la verrai plus jamais. *Mon unique sœur.*

¹⁸ Les réponses à des questions sont des phrases elliptiques, incomplètes et non des prédications autonomes, car elles reposent sur la question précédente (*Quand viendras-tu ? – Demain*) (cf. Lefcuvre, *op. cit.*, 42-43, cf. Helasvuo, *op. cit.*, 141).

- (20) Juoksin lujempaa ja sivuilleni katsomatta. Pelkäsin näkeväni lisää perheitä. Hickkatie rahisi alla, ja tunsin ensimmäisen tipan otsalla. *Hiki* [nominatif], *ruumiin lahja sielulle*. (Ho 83)
- (20') J'ai couru plus vite et sans regarder autour de moi. [...], et j'ai senti la première goutte sur le front. *La sueur, le cadeau du corps à l'âme* ['C'est la sucur'.. et non 'J'ai senti la sucur...']

Dans un seul cas, la prédication autonome est au génitif / accusatif (*kolmasosan* 'un tiers'), mais s'agirait-il plutôt d'un ajout, juxtaposé à la phrase averbale autonome précédente (*Hyvä jos puolet*)? *Puolet* 'moitié' est soit un nominatif, soit un accusatif, et il est clairement autonome, car il n'est pas au partitif comme l'objet de la phrase verbale, *kaikkeaa* 'tout', régi par la forme négative du verbe *saada* 'avoir / obtenir'¹⁹ :

- (21) Olemme hyväksyneet esimerkiksi sen, ettei elämässä saa kaikkea. Hyvä jos puolet. *Tai kolmasosan*. (Hä, 8)
- (21') Nous avons accepté par exemple le fait qu'on ne peut pas tout avoir dans la vie. [C'est] déjà bien si [on a] la moitié. *Ou un tiers*.

Il est intéressant de constater que les constructions à sujet explicite du type '*Les verres dans le lave-vaisselle*', classées par Helasvuo sous l'étiquette « theme (nominative NP) and an orientation (locative NP) »²⁰, sont assez rares : dans ces ouvrages, la prédication averbale finnoise est normalement constituée d'un SN à sujet implicite dans le rôle d'un attribut sous-entendu :

- (22) Matilla on lomaa kaksi ja puoli kuukautta. *Yläasteen opettajan elämän ainoa lohtu*. (Hä, 10)
- (22') Matti a deux mois et demi de vacances. *La seule consolation d'un professeur de collège*.

3. Conclusion

Dans les traductions finnoises de romans français, les formes choisies par les traducteurs reflètent clairement la ponctuation française et les prédications détachées par une ponctuation forte sont toujours traduites par un nominatif (partitif). Même dans les romans finlandais examinés, les constructions autonomes ne sont guère qu'à ces deux cas. Aussi bien dans les textes authentiques que dans les traductions s'observe donc l'absence de cas marquant uniquement une subordination par rapport à un élément antérieur (p. ex. génitif / accusatif, essif), le partitif et le nominatif pouvant marquer aussi bien le sujet et l'attribut que l'objet.²¹

Le partitif (et plus rarement le nominatif) *peut* mais ne *doit* pas marquer la « subordination » d'une prédication « autonome » par rapport au contexte de gauche, tandis que dans la traduction française des phrases finnoises de l'exemple (23), rien ne précise la dépendance ou l'autonomie des prédications averbales :

¹⁹ Nous l'avons interprété comme un accusatif, donc comme l'objet d'une construction sous-entendue : *Hyvä jos saa puolet* 'Bon si on a / obtient la moitié > C'est déjà bien si [on a] la moitié'.

²⁰ *Op.cit.*, 150.

²¹ On trouve par exemple un objet au nominatif dans les phrases impératives ou impersonnelles : *Osta sohva* 'Achète le / un sofa' / *Minun täytyy ostaa sohva* 'Il me faut acheter le / un sofa'.

- (23) Ostin cilen sohvan. *Uuden huonekalun* (génitif / accusatif : objet) / *Uusi huonekalu* (nominatif : autonome) // *Kaksi huonekalua* (partitif motivé par le numéral qui précède : objet sous-entendu de *ostaa* 'acheter' ou autonome ?)
- (23') Hier, j'ai acheté un sofa. *Un nouveau meuble* (autonome ? objet ?) // *Deux meubles* (autonome ? objet ?)

Dans des prédications autonomes sans aucun contexte de gauche, les cas autres que le nominatif et le partitif semblent impossibles :

- (24) Tarjoilija, *musta kahvi* (nominatif) / Tarjoilija, *kaksi mustaa kahvia* (partitif) / Tarjoilija, *kahvia* (partitif) // *Tarjoilija, *mustan kahvin* (accusatif)
- (24') Garçon, *un café noir* / Garçon, *deux cafés noirs* / Garçon, *du café* // Garçon, *un café noir*

En commençant cette étude, nous pensions que les traducteurs finlandais profiteraient des possibilités offertes par leur langue pour distinguer entre ce qu'ils interpréteraient comme des prédications autonomes « subordonnées » et les prédications clairement autonomes. Toutefois, nous avons dû constater que le nominatif et le partitif étaient pratiquement les seuls cas à apparaître dans les constructions détachées par une ponctuation forte, qu'il s'agisse de traductions ou d'ouvrages rédigés en finnois. Même si ces cas peuvent également marquer une dépendance par rapport au contexte de gauche, ils soulignent généralement l'autonomie de la prédication, tandis qu'en français le lien avec le contexte de gauche peut être laissé en suspens, comme nous l'avons vu : le français permet les prédications « autonomes » à deux interprétations, le finnois ne les permet guère. Dans les prédications détachées par une ponctuation forte, les Finlandais évitent les cas qui marquent explicitement une « subordination » par rapport à une autre construction : généralement, les prédications « autonomes » y sont clairement autonomes.

Les conjonctions complexes en finnois

1. Introduction

Cet article traite des conjonctions de subordination finnoises, notamment des conjonctions complexes circonstancielles. Les conjonctions de subordination finnoises sont traditionnellement présentées à l'aide d'une brève liste, où *että* est une conjonction subordonnante générale, autrement dit complétive, alors que les conjonctions *jotta* ('pour que', finale), *koska* ('parce que', causale), *kun* ('quand', 'que', temporelle / causale), *jos* ('si', conditionnelle), *vaikka* ('bien que', concessive) mais encore *kuin* et *niin kuin* ('comme', sens comparatif), sont des conjonctions circonstancielles. Il s'agit là de conjonctions que l'on peut appeler *primaires* : la majorité d'entre elles ressemblent au « cas type de la conjonction européenne », exprimant une seule relation circonstancielle, qu'elle soit causale, concessive ou temporelle. Les conjonctions de ce type ont également été appelées « conjonctions idéales ».¹

Ce qui est moins connu, cependant, c'est qu'en plus de ces « conjonctions de base » simples, il existe en finnois un grand nombre de conjonctions de subordination complexes (sujet de cet article), qui structurent le champ des relations circonstancielles de façon plus précise. Certaines descriptions y incluent les conjonctions de temps *ennen kuin* ('avant que') et *sen jälkeen kun* ('après que') ainsi que la conjonction de cause *sen takia että* ('à cause de', 'pour cette raison que'). En réalité, il existe beaucoup d'autres conjonctions complexes en finnois, mais on n'en trouve pas de description complète à ce jour.

Je traiterai de ce type de conjonctions complexes sous trois angles différents, en examinant leur sémantique, leur morphologie, puis certaines de leurs caractéristiques textuelles illustrant un peu plus clairement leur signification. Dans les deux premiers points, je tenterai également de comparer quelques traits du finnois avec les traits correspondants en français ou dans les langues européennes en général. Le travail de comparaison et d'analyse se fondera sur les études euro-typologiques portant sur les conjonctions circonstancielles.²

D'abord, je traiterai brièvement de la subordination à un niveau général. Mon point de départ est la dimension double des phrases subordonnées et des constructions apparentées : d'une part, ce sont des constructions grammaticales, des

¹ Bernd Kortmann, *Adverbial subordination. A Typology and History of Adverbial Subordinators Based on European Languages*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1997.

² Kortmann, *op. cit.*

parties de phrases complexes, et d'autre part, elles participent à la construction du discours, ce qui en fait des unités rhétoriques qui créent de la cohérence textuelle. En adoptant ce point de départ, j'aborderai la subordination de deux points de vue : cognitiviste-constructionniste et discursif.

Les propositions subordonnées sont généralement divisées en trois groupes : propositions relatives, propositions complétives et propositions circonstancielles, dont les dernières seront examinées plus en détail dans cet article. Ces derniers temps, on a discuté des différences entre les types de subordination, avec la conclusion qu'un de ces trois groupes concrétise l'idée de subordination mieux que les deux autres. Par exemple, Croft traite les propositions complétives comme un groupe à part, alors que selon Langacker et Dixon, les propositions circonstancielles se rapprochent des propositions coordonnées, de sorte que seules les propositions complétives et les propositions relatives sont considérées comme des propositions subordonnées proprement dites.³ Je ne présenterai pas ici ma propre position concernant les relations entre les types de propositions subordonnées, mais je suis plutôt favorable à l'approche de Langacker et Dixon parce qu'au moins en finnois, les propositions circonstancielles sont, en plusieurs sens, les propositions subordonnées les plus indépendantes, plus indépendantes que les propositions complétives et les propositions relatives.

Un des principes utilisés dans la description de la subordination est ce que l'on appelle le principe d'asymétrie de Sonia Cristofaro, selon lequel les subordonnées sont des structures dont le sens se comprend à partir de la perspective d'une autre proposition (dominante).⁴ Par exemple, dans l'énoncé *luulen, että ulkona sataa* ('je crois qu'il pleut dehors'), la pluie dehors se comprend à travers ce que moi je crois, donc à travers ma perspective. Cet article vise, premièrement, à montrer que la subordination devrait être abordée en tant que phénomène graduel : il n'est pas raisonnable de se demander, du moins à chaque fois, si une construction est subordonnée ou pas, mais plutôt à quel degré elle l'est. D'après cette conception de la subordination, de deux situations vues dans la perspective d'une autre situation, l'une peut être encore plus « perspectivisée » que l'autre. Deuxièmement, je tenterai de faire le lien entre cette conception de la subordination et la conception de la subjectivité de Langacker.⁵

Dans la grammaire cognitive, la conceptualisation subjective signifie que le point de vue du locuteur a fusionné avec l'expression utilisée. Le locuteur peut s'objectiviser, « se mettre en scène » ; par exemple dans l'exemple (1a), « ma » position par rapport à Vanessa a été objectivée, alors que dans l'exemple (1b), cette relation est exprimée de façon plus « subjectivée », c'est-à-dire que le locuteur ne se met pas ouvertement en scène. Malgré l'absence du mot « moi » dans

³ William Croft, *Radical construction grammar : syntactic theory in typological perspective*. Oxford, Oxford University Press, 2001 ; Ronald Langacker, « Subordination in cognitive grammar », dans B. Lewandowska-Tomaszczyk (éd.) *Asymmetric Events*, Philadelphia, Benjamins, 2008, 137-149 ; R. M. W. Dixon, « Complementation », dans R. M. W. Dixon & A. Aikhenvald (éds.), *Complementation. A cross-linguistic typology*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

⁴ Sonia Cristofaro, *Subordination*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

⁵ Ronald Langacker, « Subjectification », dans *Cognitive Linguistics* 1, 1990, 5-58.

la phrase, l'interprétation dans ce contexte est bien que c'est en face de moi que Vanessa était assise. Les exemples (1c–d) montrent que la conceptualisation subjectivée peut également représenter le point de vue d'une autre personne que le locuteur, celui d'une personne que l'on décrit ou dont on rapporte les paroles.

1.a. J'étais assise au milieu. Vanessa était assise *en face de moi*.

1.b. J'étais assise au milieu. Vanessa était assise en face.

1.c. Fred était assis au milieu. Vanessa était assise en face (de lui).

1.d. Fred a raconté qu'il était assis au milieu. Vanessa était assise en face.

Quand les conjonctions de subordination expriment une situation « perspectivisée », elles marquent typiquement, selon moi, une situation perçue non seulement du point de vue de la proposition principale, mais aussi, et en particulier, du point de vue du locuteur. Je tenterai de montrer que les conjonctions complexes – du moins en finnois – expriment dans certains cas des relations plus objectives et en quelque sorte moins « perspectivisées » que les conjonctions primaires contenant un seul mot. Je reviendrai sur le concept de perspective après avoir traité la sémantique des conjonctions circonstancielles de manière plus spécifique. Tout d'abord, je ferai un bref aperçu des caractéristiques aréales des conjonctions dans les langues européennes.

2. Les conjonctions dans les langues européennes

Dans cet article, l'approche sémantique et morphologique des conjonctions circonstancielles se fondera principalement sur les classifications présentées par Kortmann. Je prendrai comme point de départ sa définition de la conjonction circonstancielle, énonçant que les conjonctions circonstancielles sont des formes libres et invariables qui peuvent exercer leur influence sur l'énoncé qu'elles introduisent, et dans lequel elles n'ont pas de fonction syntaxique circonstancielle ; ces conjonctions n'appartiennent pas à un registre marqué. En outre, Kortmann ajoute une condition pour les conjonctions complexes : celles-ci doivent remplir au moins une des conditions suivantes : (1) elles doivent faire preuve de fusionnement, (2) elles doivent avoir perdu quelques caractéristiques de leur sens original, (3) elles doivent avoir au moins une lecture circonstancielle possible qui ne peut pas être déduite de leurs composants.⁶

A première vue, la définition de Kortmann paraît quelque peu aléatoire : pourquoi justement ces conditions-ci, et pas par exemple une des trois sous-conditions pour les conjonctions complexes ? Après avoir survolé rapidement les principes et les résultats principaux avancés dans l'étude de Kortmann, je reviendrai à cette définition pour la reformuler légèrement.

Kortmann a étudié les conjonctions circonstancielles dans les langues européennes du point de vue de la linguistique aréale. Parmi les 137 langues d'Europe (du projet EUROTYP) il a choisi comme modèles 49 langues, dont le

⁶ Kortmann, *op. cit.*

finnois et le français. Il montre l'existence de tendances aréales touchant le nombre et le type des conjonctions, et en établit une typologie sémantique et morphologique, décrivant des modèles de formation des conjonctions typiques des langues européennes. A travers les conjonctions circonstancielles, il esquisse une vision du noyau de l'Europe, de sa zone centrale, ainsi que de sa périphérie. Il démontre la connexion entre les zones centrales et périphériques en se fondant, entre autres, sur la durée de la culture littéraire : d'une façon générale, plus l'histoire littéraire est courte, plus le système de conjonctions est périphérique. Un des résultats de sa recherche est que le français appartient au noyau de l'Europe tandis que le finnois fait partie de sa périphérie. L'histoire littéraire de la langue finnoise est toutefois relativement longue comparée à celle de beaucoup de langues incluses dans cette étude.

Kortmann démontre également une connexion entre les caractéristiques typologiques et les systèmes de conjonctions : par exemple les langues SOV et les langues SVO se différencient par leurs systèmes de conjonctions, question qui ne sera toutefois pas abordée ici. Ceci étant dit, il est facile de comprendre que dans les langues possédant une grande quantité de structures verbales circonstancielles infinitives, le nombre de conjonctions est naturellement plus limité que dans les langues qui possèdent peu de structures non finies pour exprimer une relation subordonnée circonstancielle. Ceci s'applique aussi au finnois, qui n'a pas beaucoup de conjonctions circonstancielles, mais beaucoup de structures verbales invariables. Souvent, la même relation peut être exprimée indifféremment soit par une conjonction, soit par une structure infinitive. L'exemple (2a) présente d'abord la solution utilisant la conjonction temporelle *kun* ('quand'), puis la solution optionnelle, c'est-à-dire la structure temporelle (une forme non finie : l'inessif du deuxième infinitif) du verbe *matkustaa* ('voyager'). Dans l'exemple (2b) apparaît la conjonction (complexe) *ilman että* ('sans que') qui exprime un « état de choses négatif », suivi du verbe *käyttää* ('utiliser', ici : 'porter') à l'abessif du troisième infinitif :

2.a. Tapasin hänet, *kun* matkasin Helsinkiin. ~ Tapasin hänet *matkatessani* Helsinkiin.

'Je l'ai rencontré quand j'allais à Helsinki. ~ ...en allant à Helsinki.'

2.b. En näc kauas *ilman että* käytän lasuja. ~ En näc kauas *käyttämättä* lasuja.

'Je ne vois pas loin sans que je porte des lunettes*. ~ ... sans porter des lunettes.'

En outre, Kortmann montre comment l'appartenance au domaine d'influence du grec classique ou du latin pendant l'histoire littéraire de la langue dessine une ligne est-ouest entre les systèmes de conjonctions.⁷

Le fait que la langue finnoise soit située dans la zone périphérique de l'Europe en ce qui concerne les conjonctions s'explique avant tout par le nombre réduit de conjonctions qu'elle utilise (plutôt que par le type de ces conjonctions). En effet, d'après Kortmann le finnois ne compte que 28 conjonctions circonstancielles

⁷ Kortmann, *op. cit.*,

(qui, malheureusement, ne sont pas énumérées dans son étude), alors qu'une langue européenne plus centrale en utilise en moyenne 42,9, et une langue qui se situe dans le noyau de l'Europe, 58,5. En français, il y en a même 84, ce qui est dû notamment à un certain modèle de formation qui sera abordé plus loin. Il est cependant intéressant de voir que la situation change, au moins pour le finnois, si l'on rend un peu plus souple la définition de la conjonction au niveau des sous-conditions appliquées aux conjonctions complexes.

Revenons maintenant à la définition de la conjonction circonstancielle. Je voudrais attirer l'attention sur le fait que les sous-conditions appliquées aux conjonctions complexes et énumérées plus haut contiennent implicitement la définition de la construction donnée par la grammaire constructionniste goldbergienne, pour laquelle la construction est la combinaison d'une forme et d'un sens, dont la signification est plus que la somme de ses composants.⁸ Si l'on considère les conjonctions comme des constructions, mais plutôt dans le sens de Langacker que dans celui de Goldberg, les trois sous-conditions attribuées aux conjonctions complexes disparaissent. Selon Langacker, la construction (soit l'unité de langue) est un ensemble maîtrisé par le locuteur de la langue – même si sa signification peut être déduite à partir de ses composants.⁹ La différence entre les définitions de Goldberg et de Langacker provient d'une différence dans leur conception de la langue : Langacker met l'accent sur sa réalité psychologique, c'est-à-dire sur la façon dont la langue est représentée dans l'esprit de l'homme. Les conjonctions complexes font partie des moyens exploités par le locuteur pour marquer différentes relations entre deux situations, ce sont des instruments du locuteur. Il est vrai que la convention veut qu'elles appartiennent aux phénomènes grammaticaux. Or, cette définition n'est pas basée sur les réflexions d'un linguiste mais d'un locuteur de la langue. La convention est celle existant dans l'esprit des locuteurs indépendamment, par exemple, de la forme de son expression par fusion.

J'adopterai la conception des constructions développée par Langacker, et j'inclurai également dans l'étude les conjonctions complexes non-fusionnées dont la signification peut être déduite à partir de leurs composants.

3. La sémantique des conjonctions complexes finnoise

Les conjonctions circonstancielles ont été regroupées sémantiquement de façon plus ou moins précise et selon des principes variés en fonction du contexte. La division de base comporte en général quatre classes : (1) les conjonctions temporelles, (2) les conjonctions exprimant des relations CCC, c'est-à-dire causales, conditionnelles et concessives (3) les conjonctions de modalité dont les sous-catégories sémantiques sont la manière, la similitude, le commentaire, la comparaison et l'instrument, et (4) une quatrième classe principale où sont classées les autres conjonctions, dont celles exprimant le lieu. Dans ce qui suit seront

⁸ Adele Goldberg, *Constructions : A Construction Grammar Approach to argument structure*, Chicago, Chicago University Press, 1995.

⁹ Ronald Langacker, *Foundations of Cognitive Grammar*. Vol 1, Stanford, Stanford University Press, 1987, 494.

examinées les deux premières classes principales, à savoir les conjonctions temporelles et les relations CCC.

Les conjonctions temporelles et celles exprimant les relations CCC peuvent à leur tour être divisées en différents sous-groupes. Leur définition et leur nombre exact sont intéressants quand on étudie la mono- et polysémie des conjonctions : plus il y a de groupes de signification, plus on distingue de polysémie ; par exemple la conjonction *kun* du finnois peut avoir au moins six significations temporelles (et en plus exprimer une relation causale), ce qui la rend très polysémique à la lumière de cette classification. Toutefois, je n'entrerai pas d'avantage dans le thème de la polysémie pour problématiser les groupes de signification. Je me servirai principalement des classifications de Kortmann et Hengeveld, et proposerai un groupe de signification supplémentaire.

Kortmann répartit les conjonctions temporelles en neuf groupes, qui sont présentés ci-dessous. D'après les chiffres fournis par Kortmann, le finnois devrait contenir 7,3 conjonctions temporelles, alors que j'en dénombre onze. Elles se répartissent de la manière suivante dans les groupes de Kortmann :

Simultaneity Overlap: 'when $p, q' - p$ overlaps with q , *kun* ('quc, quand')

Simultaneity Duration: 'while $p, q' - p$ opens up a time interval for the whole or part(s) of which q is true: *silloin kun, siihen aikaan kun* ('à l'époque où')

Simultaneity Co-Extensiveness: 'as long as $p, q' - p$ opens up a time interval for the whole of which q is true: *niin kauan kuin* ('aussi longtemps que')

Anteriority 'after $p, q' - p$ simply precedes q in time, *sen jälkeen kun* ('après que')

Immediate anteriority 'as soon as $p, q' - p$ immediately precedes q *heti kun* ('dès que')

Terminus a quo: 'since $p, q' - p$ identifies a point or period of time in the (relative) past from which onwards q has been true. *siitä lähtien kun* ('à partir du moment où')

Posteriority 'before $p, q' - p$ simply follows q in time, *ennen kuin* ('avant que')

Terminus ad quem 'until $p, q' - p$ identifies a point or period of time in the (relative) future up to which q is true. *siihen asti kun ~ kunnes* ('jusqu'à ce que')

Contingency. 'in cases when p, q' , whenever p, q' – alternative term : « Indefinite time ». – involves quantification over a situation p : at all times when p is true, q is true, too; typically expressed by means of adverbial subordinators primarily signaling Simultaneity overlap (e.g. *when, whenever*) or Condition (*if*) *aina kun* ('toujours quand')

Cette liste montre l'omniprésence de *kun*. En tant que conjonction temporelle générale, *kun* peut exprimer en finnois de nombreuses relations. En fait, *kun* exprime une relation temporelle de simultanéité quelconque pouvant être précisée de multiples façons par le contexte, par exemple en relation de succession ou de succession immédiate. Les trois relations que *kun* ne peut pas exprimer à lui seul sont la postériorité, le « terminus quo » et le « terminus ad quem ». Il n'empêche que *kun* est un des composants des conjonctions complexes exprimant

ces relations (*siihen asti kun* 'jusqu'à ce que' / *siitä asti kun* 'à partir du moment où'; *ennen kuin* 'avant que').

Il convient de remarquer que les conjonctions *kun* et *kuin* ('que', 'comme', emploi comparatif) se prononcent souvent de la même manière dans le discours oral (*ku, kun*), et qu'à l'origine, en effet, il n'y avait pas de distinction entre les deux, cette distinction ayant été créée artificiellement lors du processus de standardisation de la langue au dix-neuvième siècle. Ainsi la conjonction *ennen kuin* ('avant que') est également formée sur la base de *kun*. On peut donc dire que les conjonctions temporelles du finnois se construisent principalement autour de cette conjonction de base unique.

Le deuxième groupe sémantique examiné ci-dessous est celui des conjonctions CCC, qui expriment des relations causales, conditionnelles et concessives. D'après le classement de Kortmann, il s'agit des sous-groupes suivants : *cause / raison, condition, condition négative, condition concessive, concession, contraste, résultat, but, but négatif, degré / quantité, exception / restriction*.

En outre, Hengeveld présente comme faisant partie des relations CCC les groupes suivants : « circonstance potentielle » (*siltä varalta että* 'au cas où', « circonstance négative » (*ilman että* 'sans que', que nous avons déjà vu dans l'exemple (2b)) et « circonstance irréelle » (*ikään kuin*, 'comme si'), auxquels j'ai moi-même ajouté le groupe « circonstance potentielle négative » (*silläkin uhalla että*, 'quitte à').¹⁰

Alors que les conjonctions temporelles se construisent avec des conjonctions complexes formées avec la conjonction *kun*, les conjonctions CCC se construisent autour du complémenteur *että* ('que'). Comme le *que* du français, les *kun* et *että* du finnois participent à la construction d'une conjonction complexe. Il est intéressant que chacune de ces deux conjonctions puisse traduire le mot *que* du français – *että* en tant que complémenteur et *kun* en tant que conjonction de comparaison.

Selon Kortmann, le finnois devrait comporter 16 conjonctions CCC, mais ma propre estimation s'élève à environ 25, en partie à cause d'une définition plus souple, en partie à cause de groupes sémantiques supplémentaires pris en considération ; quand on y ajoute les trois conjonctions primaires (*jos, koska, vaikka*), on obtient un total d'environ 28. Le nombre des conjonctions causales – sept – est particulièrement élevé. Voici les groupes pris en considération, avec les conjonctions finnoises correspondantes :

a) cause / raison

sen takia että, sen tähden että, sen vuoksi että ('à cause de', 'pour la raison que'), *sen johdosta että, siitä syystä että, siksi että, sillä perusteella että* ('pour la raison que', 'sur la base de')

¹⁰ Kees Hengeveld, «Adverbial clauses in the languages of Europe», dans *Adverbial Constuctions in the Languages of Europe*, 335-419, Berlin, Mouton de Gruyter, 1998.

- b) condition
siinä tapauksessa että ('au cas où')

- c) condition concessive
joskin ('quoique')

- d) concession
siitä huolimatta että ('malgré')

- e) contraste
siihen verrattuna että, sen rinnalla että ('en comparaison de')

- f) résultat
niin että ('de façon que'), *sillä seurauksella että* ('avec pour résultat que')

- g) but
jotta, siksi että, sitä varten että ('pour que', 'parce que')

- h) but négatif
jottei, ettei ('de peur que')

- i) degré / quantité
siinä määrin että ('dans la mesure que')

- j) exception / restriction
paitsi että ('à part que')

- k) circonstance potentielle
siltä varalta että ('au cas où')

- l) circonstance négative
ilman että ('sans que')

- m) circonstance irréelle
ikään kuin ('comme si')

- n) circonstance potentielle négative
sillä(kin) uhallä että ('quitte à')

En comparaison avec les autres langues européennes, le finnois contient beaucoup de conjonctions CCC. En ce qui concerne la sémantique des conjonctions circonstancielles, le finnois et le français se ressemblent en ce sens que plus de la moitié des conjonctions circonstancielles expriment une relation CCC dans ces deux langues, alors que les relations temporelles sont marquées par environ un tiers des conjonctions. Les langues montrant les taux les plus opposées à ce niveau seraient le

grec classique et certaines langues de l'Europe de l'Est qui en ont subi l'influence : la proportion des conjonctions CCC y est nettement inférieure.

4. La morphologie des conjonctions complexes finnoises

Morphologiquement, les conjonctions circonstancielles peuvent d'abord être divisées en deux groupes de la manière décrite ci-dessus : les conjonctions primaires à un seul mot (simples) et les conjonctions complexes. Les conjonctions circonstancielles simples ne sont que légèrement plus nombreuses que les conjonctions complexes dans les langues d'Europe, mais il est intéressant de constater que si l'on exclut le français et les autres langues gallo-ibéro-romanes, les conjonctions simples l'emportent largement sur les complexes. En Europe, les conjonctions complexes sont un phénomène occidental : en Europe de l'Ouest, la majorité des conjonctions circonstancielles sont complexes. Pour citer un exemple, en français, leur proportion atteint quatre-vingt-dix pour cent. En Europe de l'Est en revanche, la majorité des conjonctions circonstancielles consistent (d'après Kortmann) en un seul mot, et sont donc des conjonctions primaires. Sur ce point, le finnois se situe entre l'est et l'ouest : environ la moitié des conjonctions circonstancielles y sont (d'après Kortmann) composées d'un seul mot et l'autre moitié sont des conjonctions complexes.¹¹ Encore une fois, ce qui est vrai pour les conjonctions est vrai à d'une façon plus générale (La Finlande se situe entre l'est et l'ouest). L'approche adoptée rend toutefois le finnois plus occidental, car elle augmente la proportion des conjonctions complexes d'environ 80 pour cent.

Le groupe des conjonctions complexes est relativement hétérogène d'un point de vue morphologique. J'étudierai maintenant, à travers quelques exemples, certains modèles morphologiques à l'aide desquels les conjonctions complexes se forment. Ils font apparaître quelques groupes faciles à distinguer. Le premier est celui des conjonctions composées d'un adverbe, notamment temporel, et d'une conjonction primaire ; c'est en fait le modèle suivi par toutes les conjonctions temporelles (complexes) du finnois. L'exemple (3) illustre l'idée de base de ce modèle de formation.

3. silloin ('alors') + kun > sillä välin kun ('pendant que');

3.a. Maija kävi kaupassa. *Sillä välin* Matti siivosi.

'Maija a fait les courses. *Pendant ce temps*, Matti a fait le ménage'.

3.b. Maija kävi kaupassa *sillä välin kun* Matti siivosi.

'Maija a fait les courses *pendant que* Matti a fait le ménage'.

En français, ce modèle apparaît au moins dans la formation de la conjonction *avant que*. A ce groupe appartiennent beaucoup de conjonctions dont la signification peut être déduite de leurs composants : un adverbe temporel et une conjonction temporelle générale produisent une conjonction temporelle spécifique, correspondant à la signification de l'adverbe.

¹¹ Kortmann, *op. cit.*

Le deuxième groupe est celui des conjonctions construites sur les adpositions (prépositions ou postpositions), plus précisément sur un modèle dans lequel une adposition est complétée par un démonstratif (ou par un article défini), comme dans le cas du *parce que* français. Ce modèle est typique notamment des langues germaniques, avec comme exemples les conjonctions de l'allemand *in-dem*, *nach-dem*, *trotz-dem*, *ohne-daß*. En finnois, ce modèle a servi surtout pour former des conjonctions CCC, telles que la conjonction causale *sen takia* ['de ceci + à cause'] + *että* [que] > *sen takia että* ('à cause de').

Pour finir, je présenterai le modèle qui (selon Kortmann) n'existe pas en finnois, mais qui est couramment employé dans la majorité des langues européennes, six langues faisant exception. Dans ce modèle, l'adposition est complétée par un substantif monosémique, suivi éventuellement d'un complémenteur ou d'un pronom relatif. En français, il s'agit par exemple des conjonctions *du moment que*, *du temps que*, *en cas que*, et en anglais, de *in case*, *on condition (that)*, *in order (that)*. Or, il est possible que les conjonctions finnoises *sillä perusteella että* (*sur la base de*), *siinä tapauksessa että* (*dans le cas où*) appartiennent justement à ce groupe.

Les conjonctions dont j'ai traité sont en relation entre elles. Cette relation est conforme au principe iconique, les conjonctions primaires à un mot étant plus polysémiques que les conjonctions complexes.¹² Dans le cas du finnois il semblerait que la signification se reflète directement dans la forme : plus la sémantique est compliquée, plus la morphologie est compliquée aussi. La conjonction primaire *kun* porte un sens général, alors que les autres conjonctions formées à partir de *kun* sont plus spécifiques. Par contre, cette correspondance iconique n'existe pas pour les conjonctions causales, conditionnelles et concessives. Il est vrai que le mot *että* employé tout seul a des utilisations multiples, mais c'est une conjonction complétive, contrairement aux conjonctions complexes composées avec *että*.

Après cet aperçu général de la sémantique et de la morphologie des conjonctions, je présenterai l'une de leurs caractéristiques spécifiques à l'aide de quelques courts extraits de texte. Nous verrons apparaître un trait particulier des conjonctions complexes construites autour du complémenteur *että*, trait qui les sépare des conjonctions primaires CCC.

5. Approche textuelle des conjonctions complexes

Dans cet article, j'ai estompé les limites entre les conjonctions conventionnelles dites primaires et les conjonctions non-conventionnelles (complexes), suivant l'idée de Langacker selon laquelle tous les ensembles maîtrisés par le locuteur sont des constructions ou des unités de langue (*unit* en anglais), y compris ceux dont la signification *n'est pas plus* que la somme de ses composants. Une étude textuelle semble toutefois montrer que les conjonctions circonstancielles

¹² Kortmann, *op. cit.*

différent entre elles selon leur degré de conventionalité. Examinons maintenant trois paires de conjonctions qui semblent être synonymiques :

vaikka ('même si') – *siitä huolimatta että* ('ceci malgré que' > 'malgré') *jos* ('si') – *siinä tapauksessa että* ('dans le cas où')
koska ('parce que') – *sen takia että* ('à cause de', 'pour la raison que')

La relation concessive est exprimée par la conjonction unimorphe, dite primaire, *vaikka* ou par la conjonction complexe *siitä huolimatta että*. De la même manière, la relation conditionnelle est exprimée par la conjonction primaire *jos* ou par la conjonction composée *siinä tapauksessa että*, et la relation causale par *koska* ou *sen takia että*. Dans chacun de ces trois cas, deux conjonctions paraissent synonymiques malgré des différences d'emploi selon les genres : *siitä huolimatta että* ('malgré') est plus fréquent dans les textes formels ou officiels que *vaikka* ('même si') qui est plus dominant à l'oral.

Il existe cependant un contexte textuel qui ne permet que l'utilisation des conjonctions complexes composées avec *että* que je viens de décrire ; c'est le cas de l'exemple (4). Il s'agit de contextes où la structure dominante, c'est-à-dire la « proposition principale », n'est pas une proposition proprement dite mais soit un nom propre, comme dans l'exemple (4a), soit un pronom (ex. 4b), qui renvoie à un endroit situé plus haut dans le même texte :

4.a. Klassisen musiikin puolelta voisin nimetä kaksi suosikkia : Mozart ja Bach. Mozart sen takia, että (*koska) Mozartia täytyy tulkita oikein jotta siitä voi nauttia. 'Côté musique classique je pourrais citer deux favoris : Mozart et Bach. Mozart, parce qu'il faut savoir l'interpréter correctement pour pouvoir l'apprécier.'

4.b. Tämän vuoksi käsimatkapuhelimien käyttö on kielletty näissä paikoissa, ja jotkut autojen valmistajat ovat suositelleet, että matkapuhelimia ei käytettäisi autoissa ilman ulkopuolista antennia. Tämä kaikki sen takia, että [*koska] se harmiton pieni puhelin aiheuttaa todellisia ongelmia väärin käytettynä. Pelkkä laitteen päälläolo riittää häiriön aiheuttamiseen, kas kun se vektotin ilmoittelee itsestään lähimmälle tukiasemalle, että täällä sitä ollaan. 'Pour cette raison, l'utilisation de téléphones mobiles est interdite dans ces endroits, et certains fabricants d'automobiles ont recommandé de ne pas utiliser les téléphones mobiles dans les voitures sans antenne extérieure. Tout cela parce que le mauvais usage de ce petit téléphone inoffensif peut causer de véritables problèmes. Rien que le fait qu'il soit allumé suffit pour causer de l'embarras, car il envoie des signaux au point d'accès le plus proche pour dire « coucou je suis là ».'

4.c. [...] Von Haartman ei toki ollut näissä mielipiteissään yksin vaan samankaltaisia lausuntoja antoivat muutkin, näin esimerkiksi Viipurin hovioikeuden presidentti C.G. Mannerheim oli sitä mieltä, että fennomaanit pyrkimyksissään tehdä suomen kielestä tieteen kieli ampuivat yli maalin ; Tämä siitä huolimatta, että [*vaikka] Mannerheim muuten suhtautui suomen kieleen hyvin myönteisesti ja oli vaikuttamassa siihen, että yliopistoon saatiin suomen kielen professuuri. Tieteen kieleksi hän ei suomea kuitenkaan halunnut kelpuuttaa. ' [...] Certes, Von Haartman n'était pas le seul à penser ainsi, mais des déclarations semblables étaient données par d'autres personnes, parmi lesquelles le président de

la Cour d'appel de Viipuri, C.G. Mannerheim, qui considérait que les fennomanes visaient trop haut en voulant faire du finnois la langue des sciences. Cela malgré le fait que dans les autres domaines Mannerheim avait une attitude très favorable envers la langue finnoise et contribuait à l'ouverture d'une chaire de professeur de langue finnoise à l'université. Pourtant, il ne voulait pas donner au finnois le statut d'une langue des sciences.'

Dans les deux derniers exemples, nous avons affaire à des contextes où le pronom démonstratif *tämä* ('cela') renvoie un passage situé plus haut dans le texte. A quoi ces éléments anaphoriques renvoient-ils précisément ? A mon avis, ils reprennent le passage du texte qui est souligné. Cette façon d'employer les conjonctions illustre bien la double tâche des conjonctions de subordination, qui est de montrer d'une part les relations internes de la phrase, et d'autre part, de créer de la cohérence dans le texte, c'est à dire d'agir comme instruments rhétoriques.

Ce type d'emploi montre que le passage auquel l'élément anaphorique renvoie est la plupart du temps de caractère résumant. Il s'agit souvent de l'opinion ou du point de vue d'une personne dont on rapporte les idées. Dans l'exemple (4a) c'est le locuteur lui-même, en (4b) c'est l'opinion des fabricants de voitures et en (4c) c'est Mannerheim. Ceci est particulièrement intéressant si l'on se rappelle la définition de la subordination qui a servi de point de départ dans cette étude : la proposition subordonnée doit être interprétée dans la perspective de la proposition principale. Dans les exemples (4 a-c) il n'y a pas de proposition principale, et le point de vue est en quelque sorte objectivisé. J'en reviens donc à mon hypothèse selon laquelle les conjonctions complexes marquent une relation moins « perspectivisée » que les conjonctions primaires, et c'est précisément pour cela qu'elles peuvent s'employer dans des contextes comme ceux qu'on voit dans les exemples (4b-c) : le point de vue est celui d'une personne citée et rapportée, pas nécessairement celui du locuteur.

6. Remarques finales

Dans cet article, j'ai examiné le sémantisme et la morphologie des conjonctions complexes finnoises en les comparant aux résultats des études euro-typologiques. Mettant en avant la formation incessante de nouvelles conjonctions, j'ai cherché à décomposer le concept de conjonction idéale et fixe. J'ai également présenté quelques calculs du nombre de conjonctions complexes en finnois. Il est toutefois évident que le point de vue adopté dans cette étude, qui met l'accent sur la nature dynamique des catégories, ainsi que les définitions élargies de conjonction et de construction que j'ai proposées, ne permettent pas de mener des comparaisons statistiques strictes ; les proportions présentées rendent plutôt compte des tendances de la formation des conjonctions en finnois.

J'ai considéré la subordination comme un phénomène graduel, de la même manière que le phénomène de conjonction, en proposant que les conjonctions complexes circonstancielles fonctionnent comme des éléments moins subordonnants que les conjonctions de subordination simples et fixes. Les extraits de textes présentés ont illustré le caractère objectivant des conjonctions complexes par comparaison avec les conjonctions simples : dans ces exemples, la cause, la

condition ou la concession exprimée dans une proposition subordonnée ne représentait pas nécessairement le point de vue du locuteur mais celui d'une personne mentionnée ou citée dans le texte. Même si les données utilisées pour l'analyse textuelle ont été limitées et que les observations restent de ce fait préliminaires, elles sont suffisantes pour prouver l'importance du contexte textuel dans l'étude du sémantisme et de la morphologie des constructions subordonnées.



La reduplication du préverbe : un itératif hongrois

1. Introduction

L'itératif hongrois est un mode d'action qui s'exprime par la reduplication du préverbe et il dénote l'itération plus au moins irrégulière d'un événement. La preuve en est qu'il est compatible avec des expressions adverbiales comme *időnként* 'de temps en temps', *hébe-hóba* 'de temps à autre' mais non, par exemple, avec *állandóan* 'tout le temps', *szüntelenül* 'sans arrêt'.

- 1.a. A fiúk időnként ki-kinyitották
 le garçons de temps en temps prév-prév-ouvrir-passé-3p
 az ajtót.
 la porte-acc
 'De temps en temps les garçons ouvraient la porte'.
- 1.b. *A fiúk állandóan ki-kinyitották az ajtót.
 'Les garçons ouvraient la porte tout le temps'.

Outre l'itératif le hongrois possède également un fréquentatif exprimé par le suffixe *-gat/-get*, qui désigne la répétition régulière d'un événement ; par conséquent, il est compatible avec des expressions adverbiales du type *állandóan* 'tout le temps', *minden nap* 'tous les jours', *rendszeresen* 'systématiquement' mais non avec *időnként* 'de temps en temps', *hébe-hóba* 'de temps à autre'. La différence sémantique entre l'itératif et le fréquentatif est donc facilement testable. L'exemple (2a) montre la compatibilité du fréquentatif avec les expressions adverbiales du type *állandóan* 'tout le temps' et (2b) son incompatibilité avec les expressions adverbiales du type *időnként* 'de temps en temps'.

- 2.a. A fiúk állandóan nyitogatták az ajtót.
 le garçons tout le temps ouvrir-fréq-passé-3p la porte-acc
 'Les garçons ouvraient la porte tout le temps'.
- 2.b. *A fiúk időnként nyitogatták az ajtót.
 'Les garçons ouvraient la porte de temps en temps'.

L'itératif et le fréquentatif représentent donc deux modes d'action différents en hongrois. Notons que ces deux modes d'action se distinguent de l'itération simple exprimée par le préfixe *re* en français comme en *rouvrir* qui n'exprime ni une répétition régulière ni une répétition irrégulière, le sens du verbe est tout simplement 'ouvrir de nouveau'. Donc il ne s'agit pas d'un mode d'action.

Les deux modes d'action en hongrois, l'itératif et le fréquentatif, expriment la répétition d'un événement. Il s'en suit que seuls les événements peuvent être répétés, les états n'admettent pas une telle répétition. Par exemple, les formes **meg-meggyűlöl* 'haïr de temps en temps' ou **gyűlölget* 'haïr tout le temps' ne sont pas admises en hongrois. De même pour les verbes avec préverbe *összefér* 'être compatible avec qc': **össze-összefér* - **összeféreteget*; *elfér* 'trouver place': **el-elfér* - **elféreteget*. La conclusion est qu'il n'y a ni un itératif, ni un fréquentatif dans le cas des verbes dénotant un état.

Règle 1 : On ne répète pas les états.

Dans ce qui suit nous allons examiner les propriétés de l'itératif de plus près.

2. Les propriétés morphosyntaxiques

En hongrois les préverbes peuvent être séparés de leurs bases. Ils ne forment pas une unité morphologique avec la base et en principe ils peuvent occuper n'importe quelle position dans la phrase.

- 3.a. Péter *tegnap* megcsinálta a feladatát
Pierre hier prév-faire-passé-3p le devoir-poss-acc
'Hier, Pierre a fait son devoir'.
- 3.b. Péter **tegnap** csinálta meg a feladatát.
Pierre hier faire-passé-3p prév le devoir-poss-acc
'C'était hier que Pierre a fait son devoir'.
- 3.c. **Péter** csinálta tegnap meg a feladatát.
Pierre faire-passé-3p hier prév le devoir-poss-acc
'C'était Pierre qui a fait son devoir hier'.

Le préverbe doit quitter sa place préverbale quand un constituant de la phrase est focalisé (le constituant focalisé est signalé en caractères gras), parce que le focus occupe obligatoirement la place immédiatement à gauche du verbe. Ceci pose un problème pour la reduplication comme on le voit dans les exemples suivants.

- 4.a. *Péter **tegnap** csinálta meg-meg a feladatát.
Pierre hier faire-passé-3p prév-prév le devoir-poss-acc
- 4.b. ***Péter** csinálta meg-meg a feladatát.
Pierre faire-passé-3p prév-prév le devoir-poss-acc

Ceci montre que les préverbes itérés ne peuvent figurer que dans la position immédiatement à gauche du verbe. Ils forment une véritable unité morphologique avec la base verbale. Pourtant, il y a quelques exceptions. La particule *is*, qui indique l'attitude du locuteur, peut prendre place entre le préverbe itéré et le verbe comme en *vissza-vissza is nézett* 'de temps en temps il a regardé en arrière malgré tout'.

En hongrois il y a une construction dite progressive qui exprime un événement en cours. Dans cette construction, le préverbe suit le verbe comme en (5b), mais il ne peut pas être redoublé (exemple (5c)).

- 5.a. Péter bejött a szobába.
Pierre prév-entrer-passé-3p la chambre-illatif
'Pierre est entré dans la chambre'.
- 5.b. Péter (éppen) jött be a szobába.
Pierre juste entrer-passé-3p prév la chambre-illatif
'Pierre allait entrer dans la chambre'.
- 5.c. *Péter éppen jött be-be a szobába.
Pierre juste entrer-passé-3p prév-prév la chambre-illatif

Il s'agit d'un procès ou d'un événement non accompli, tels événements ne sont pas répétables.

Règle 2: On ne répète pas les événements non accomplis.

Si le préverbe redoublé doit toujours occuper la position préverbale, position qui est également celle du constituant focalisé est-ce que cela implique que la focalisation est exclue dans ces phrases ? Évidemment non, mais la focalisation n'est possible que par une phrase clivée, comme en (6).

6. Péter volt az, aki meg-megcsinálta a feladatát.
Pierre était celui qui prév-prév faire-passé-3p le devoir-poss-acc
'C'était Pierre qui avait fait son devoir de temps en temps'.

La particule négative, elle aussi, occupe normalement la position préverbale et si un préverbe est attaché au verbe celui-ci doit quitter sa place.

7. Péter nem jött be a szobába.
Pierre nég entrer-passé-3p prév la chambre-illatif
'Pierre n'est pas entré dans la chambre'.

Par conséquent, il y a un conflit entre la négation et l'itératif et dans ce conflit c'est l'itératif qui gagne : il ne quitte jamais sa place préverbale. Ceci implique que l'itératif ne peut être nié que par une phrase négative comme dans l'exemple (8).

8. Nem igaz, hogy Péter be-bejött a szobába.
nég vrai que Pierre prév-prév entrer-passé-3p la chambre-illatif
'Il n'est pas vrai que de temps en temps Pierre est entré dans la chambre'.

De même pour les phrases interrogatives. Normalement, la particule interrogative, elle aussi, occupe la place préverbale et dans le cas d'un itératif ceci n'est pas possible. Donc la seule possibilité pour poser une question, c'est d'utiliser une phrase clivée.

- 9.a. *Ki jött be-be a szobába?
qui entrer-passé-3p prév-prév la chambre-illatif
'Qui est entré dans la chambre de temps en temps ?'
- 9.b. Ki volt az, aki be-bejött a szobába ?
qui était celui qui prév-prév entrer-passé-3p la chambre-illatif

'Qui était la personne qui est entrée dans la chambre de temps en temps ?'

On constate donc que le préverbe itéré est inséparable de sa base, c'est-à-dire qu'il est devenu un véritable préfixe verbal.

3. La règle dérivationnelle

L'itératif est exprimé par un mot morphologiquement complexe dérivé par une règle dérivationnelle qui attache le préfixe redoublé à la base verbale. Comme dans le cas de la plupart des règles dérivationnelles, cette dérivation n'est pas complètement libre. Elle doit obéir aux contraintes phonologiques, morphologiques et sémantiques. En même temps, il lui manque une caractéristique typique des mots dérivés : elle n'admet pas la lexicalisation. La preuve en est qu'il n'existe pas de mots contenant un préfixe redoublé dans le lexique. Le sens de ces formes est toujours transparent. Ceci montre que – du point de vue de la prototypicalité – l'itératif n'appartient pas aux cas typiques des mots dérivés. Cette observation est renforcée par le fait que l'itératif ne permet pas la dérivation d'autres formes morphologiques (v. 3.2.)

3.1. Une contrainte phonologique

Tous les préverbes peuvent être redoublés à condition que ceux-ci ne contiennent pas plus de deux syllabes. La plupart des préverbes hongrois satisfont à cette condition, ils sont mono- ou bisyllabiques et il n'y a que deux exceptions. L'une de ces exceptions est le préverbe *keresztül* 'à travers', l'autre est *utána* 'après'. Les formes en (10a,b) ne sont pas acceptables.

- 10.a. **keresztül-keresztülmegy* *vmin* 'aller à travers qc',
 **keresztül-keresztülnéz* *vmin* 'regarder à travers qc',
 **keresztül-keresztülszúr* 'transpercer qc'
- 10.b. **utána-utánajön* 'suivre qqun',
 **utána-utánaszalad* 'courir après qqun',
 **utána-utánaúszik* 'suivre qqun à la nage'

Apparemment, c'est la longueur de ces formes qui les rend lourdes et difficiles à saisir. D'ailleurs, des contraintes similaires existent d'une façon ou d'une autre dans diverses langues du monde, il ne s'agit donc pas d'une spécificité hongroise.

3.2. Est-ce qu'il y a des contraintes morphologiques ?

Est-ce qu'il y a des cas dans lesquels un verbe morphologiquement complexe empêche l'itération du préverbe ? Si oui, on aura affaire à une contrainte morphologique. Regardons, par exemple, la forme verbale qui contient le suffixe fréquentatif *-gat/-get*. Le sens fréquentatif n'apparaît que si le verbe dénote un événement ponctuel. Par conséquent on aura le fréquentatif dans le cas des verbes

comme *nyit-ogat* 'ouvrir fréquemment', *csuk-ogat* 'fermer fréquemment', *int-egyet* 'faire signe de la main fréquemment' mais non dans le cas des bases duratives: les verbes dérivés *olvas-gat* 'lire un peu', *néz-egyet* 'regarder un peu', *sétál-gat* 'se promener un peu' sont dépourvus de sens fréquentatif. Ces derniers expriment le mode d'action appelé 'diminutif', c'est-à-dire que l'action dénotée n'est pas exécutée d'une façon tout-à-fait sérieuse ni avec une concentration approfondie, mais plutôt d'une façon superficielle ou désinvolte.

Le fréquentatif exprime l'itération régulière d'un événement et l'itératif la répétition irrégulière d'un événement, il y a donc un conflit entre le fréquentatif et l'itératif : il s'agit de deux façons différentes d'itérer qui ne sont pas combinables. Il s'en suit que dans ce cas-là, il s'agit plutôt d'une contrainte sémantique que d'une contrainte morphologique. Les exemples en (11) montrent que le suffixe *-gat/-get* et l'itératif peuvent apparaître dans la même phrase si le suffixe exprime le diminutif et non le fréquentatif.

- 11.a. *el-eldolgozgat* 'travailler un peu pendant un certain temps'
el-elolvasgat 'lire un peu pendant un certain temps'
el-elfestegyet 'peindre un peu pendant un certain temps'
- 11.b. **ki-kinyitogat* 'ouvrir plusieurs fois'
**be-becsukogat* 'fermer plusieurs fois'

En dépit du fait qu'il y a un nombre considérable de suffixes verbaux en hongrois, les formes dérivées n'empêchent pas la dérivation de l'itératif. Notre conclusion est donc que la dérivation de l'itératif n'est pas limitée par des contraintes morphologiques.

Notons, d'autre part, qu'il n'est pas possible de dériver d'autres formes morphologiques à partir de l'itératif. Par exemple, l'une des formes dérivées très fréquente et régulière est la nominalisation en *-ás/-és*. Le suffixe nominal *-ás/-és* peut être attaché à n'importe quel (simple ou complexe) verbe : on trouvera donc les formes nominalisées comme *olvas* 'lire impf' – *olvasás* 'lecture', *elolvas* 'lire perf' – *elolvasás* 'lecture perf', *olvasgat* 'lire un peu' – *olvasgatás* 'lisant un peu', *nyitogat* 'ouvrir fréquemment' – *nyitogatás* 'le fait d'ouvrir qc fréquemment' etc. Cependant, cette nominalisation ne fonctionne pas dans le cas de l'itératif : *el-elolvas* 'lire de temps en temps' – **el-elolvasás* 'la lecture de temps en temps', *meg-megszúr* 'piquer de temps en temps' – **meg-megszúrás* 'la pique de temps en temps'. Les nomina actionis correspondant à l'itératif n'existent pas et ceci est également vrai pour les nomina agentis. Les formes comme **el-elolvasó* 'qqn qui lit', **meg-megszúró* 'qqn qui pique' ne sont pas possibles.

3.3. Les contraintes sémantiques

Contrairement à la morphologie, les contraintes sémantiques imposées sur la dérivation de l'itératif sont nombreuses. On a déjà dit que la répétition ne concerne que les événements, les états sont en effet exclus de l'itération. Une deuxième contrainte concerne les événements irréversibles. Normalement un tel

événement ne peut pas être répété mais, comme on le verra toute de suite, la situation est plus complexe. Considérons les exemples suivants :

12. *agyon-agyonüt* 'assommer de temps en temps'
agyon-agyontapos 'écraser (du pied) de temps en temps'
agyon-agyonlő 'fusiller de temps en temps'

Notons cependant que la répétition du préverbe n'est pas exclue si le complément d'objet rend une lecture distributive possible.

13. A fiú időnként agyon-agyonütött egy-egy
le garçon de temps en temps prév-prév frapper-passé.3p une-une
legyet.
mouche-acc
'De temps en temps le garçon tuait une mouche'.

En hongrois la lecture distributive est indiquée ici par *egy-egy* 'quelques', 'l'une après l'autre'. La même lecture est possible avec l'article indéfini mais il faut présupposer un ensemble dont un membre est touché par une action qui fait partie d'une série d'actions. En d'autres termes, le syntagme nominal doit être spécifique (et non indéfini non-spécifique). Un complément d'objet au pluriel ne permet pas une lecture distributive :

14. *A fiú időnként agyon-agyonütötte a
le garçon de temps en temps prév-prév frapper-passé-3p la
legyeket.
mouche-pl-acc
'De temps en temps le garçon a tué les mouches'.

Évidemment, on ne peut pas tuer la totalité des mouches plusieurs fois. Cette observation nous permet de formuler la contrainte suivante.

Règle 3 : Le préverbe d'un verbe transitif qui exprime un événement irréversible peut être redoublé si le complément d'objet permet la lecture distributive.

On a affaire à une situation similaire dans le cas des verbes intransitifs qui dénotent un événement irréversible. Notons la différence entre les syntagmes nominaux dans la position du sujet en (15a-d).

- 15.a. A gyengébb állatfaj visszafejlődött.
le faible-comp animal-espèce prév développer-passé-3p
'L'espèce animale faible était en régression'.
- 15.b. *A gyengébb állatfaj vissza-visszafejlődött.
le faible-comp animal-espèce prév-prév développer-passé-3p
'De temps en temps l'espèce animale faible était en régression'.
- 15.c. Egy-egy gyengébb állatfaj vissza-visszafejlődött.
une-une faible-comp animal-espèce prév-prév développer-passé-3p
'De temps un temps une espèce animale faible était en régression'.

- 15.d. *A gyengébb állatfajok vissza-visszafejlődtek.
 le faible-comp animal-espèce prév-prév développer-passé-3p
 'De temps en temps les espèces animales faibles étaient en régression'.

Ces exemples rendent la généralisation possible :

Règle 4 : Le préverbe d'un verbe intransitif qui exprime un événement irréversible peut être redoublé si le sujet permet la lecture distributive.

Quand le verbe exprime un changement d'état irréversible et à la fois universel l'interprétation distributive est normalement exclue, par conséquent l'itératif n'est pas possible.

- 16.a. *Egy-egy ember meg-megöregedett.
 une-une homme prév-prév vieillir-passé-3p
 'De temps en temps un homme vieillissait'.
- 16.b. *Egy-egy ember meg-meghalt.
 une-une homme prév-prév mourir-passé-3p
 'De temps en temps un homme mourait'.

Dans ces deux cas, il s'agit d'événements non seulement irréversibles mais aussi universaux, par conséquent on ne peut pas sélectionner un sous-ensemble de l'ensemble dénoté par le sujet qui aurait des propriétés différentes.

Finalement, les verbes complexes qui dénotent une action excessive ou extrême ne permettent pas le redoublement de leur préverbe non plus. Voilà quelques exemples.

- 17.a. **túl-tülkomplikál* 'surcompliquer de temps en temps'
 **túl-tülhevit* 'surchauffer de temps en temps'
 **túl-tüleröltet* 'surmener de temps en temps'
- 17.b. **agyon-agyonhajszol* 'surmener de temps en temps',
agyon-agyongyötör 'harceler à mort qqun de temps en temps',
 **agyon-agyonterhel* 'surcharger qqun de temps en temps'

La conclusion en est :

Règle 5 : On ne répète pas les actions excessives.

4. L'aspect de l'itératif

Normalement, un préverbe comme *el* ou *meg* rend le verbe perfectif. On aura donc des paires aspectuelles comme *olvas* ('lire' imperfectif) – *elolvas* ('lire' perfectif), *ír* ('écrire' imperfectif) – *megír* ('écrire' perfectif). Même si cette correspondance n'est pas toujours parfaite, le plus souvent, l'aspect perfectif est exprimé par un préverbe. Il n'y a que quelques exceptions : par exemple, *lóg* 'pendre' – *kilóg* 'pendre en dehors', *lóg* 'pendre' – *belóg* 'pendre en dedans' etc où la base est un verbe statique. Étant donné cet état des choses, il serait surprenant que l'itératif ne soit pas perfectif.

Pour tester l'aspect on utilise normalement un test basé sur la compatibilité de la forme verbale avec deux types d'expressions adverbiales temporelles : si une forme verbale est compatible avec une expression du type *en deux heures*, elle est perfective, et si une forme verbale se combine facilement avec une expression du type *pendant deux heures*, elle est imperfective.

Les exemples (18a, b) montrent qu'il n'y a pas de doute que le fréquentatif exprime l'aspect imperfectif :

- 18.a. Órákon át nyitogatta az ajtót.
heures pendant ouvrir-fréq-passé-3p la porte-acc
'Il ouvrit la porte pendant des heures'.
- 18.b. Fél órán át integetett.
demi heure pendant faire signe-fréq-passé-3p
'Il fit signe de la main pendant une demie-heure'.

Dans ces exemples les deux verbes *nyitogat* 'ouvrir fréquemment' et *integet* 'faire signe fréquemment' sont morphologiquement complexes : les bases *nyit* 'ouvrir' et *int* 'faire signe' dénotent des événements ponctuels. Étant donné qu'un événement ponctuel est toujours perfectif, il s'en suit que l'imperfectivité des verbes en (18a, b) est due au suffixe *-gat/-get*. Notons que les exemples parallèles aux (18a, b) avec un adverbe du type *en deux heures* ne sont pas acceptables.

Le résultat est similaire quand on emploie le test temporel dans le cas de l'itératif.

- 19.a. A gyerek egy óra alatt összetörte a játékot.
le enfant une heure en prév-casser-passé-3p le jouet-acc
'L'enfant a cassé le jouet en une heure'.
- 19.b. *Egy óra alatt a gyerek össze-összetört egy-egy
une heure en le enfant prév-prév casser-passé-3p un-un
játékot.
jouet- acc
'En une heure l'enfant a cassé un jouet de temps en temps'.
- 19.c. Egy órán át a gyerek össze-összetört
une heure pendant le enfant prév-prév casser-passé-3p
egy-egy játékot.
un-un jouet-acc
'Pendant une heure l'enfant a cassé un jouet de temps en temps'.

Ceci montre que l'itératif, malgré la présence d'un préverbe, est également imperfectif. En effet, le redoublement d'un préverbe perfectivisant change l'aspect perfectif en aspect imperfectif. Ce phénomène n'est pas exceptionnel : une forme verbale qui exprime la répétition d'un événement est normalement imperfective parce qu'il s'agit d'un procès d'événements et non d'événements isolés et accomplis. C'est le cas en français (*il a frappé à la porte – il frappait à la porte*) et en anglais (*he knocked at the door – he was knocking at the door*) et dans beaucoup d'autres langues. La spécificité hongroise est que la répétition est exprimée par le redoublement du préverbe.

5. Conclusion

Dans cet article, nous avons discuté de l'itératif hongrois. Cet itératif est dérivé par des moyens morphologiques et nous avons montré que cette dérivation est limitée par des contraintes phonologiques et sémantiques. Nous avons également montré que l'itératif a un statut spécial dans la morphologie du hongrois parce qu'il n'admet pas la nominalisation. Finalement, nous avons vu que l'itératif est imperfectif comme l'est le fréquentatif.¹

¹ V. également Ferenc Kiefer, *Aspektus és akcióminőség különös tekintettel a magyar nyelvre*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 2006, 150-162.



Structures prédicatives en ougrien et en mordve et genèse de la relation objectale

Depuis longtemps déjà mes analyses et mes réflexions concernant les langues ouraliennes sont plus spécialement consacrées aux caractéristiques morphologiques des types de prédication que les énoncés mettent en œuvre, et notamment dans les langues – il vaudrait mieux dire états de langues – qui permettent d'intégrer à l'enquête une évolution historique, surtout dans les cas privilégiés où on dispose de données historiques au sein d'une famille de langues.

Un cas particulièrement intéressant à cet égard est celui des langues ougriennes, c'est-à-dire du hongrois et des langues ougriennes de l'Ob, vogoul et ostiak, qui présentent dans leur morphologie ce qu'on appelle la double conjugaison : deux ensembles paradigmatiques pour un même verbe, une flexion dite définie (conjugaison objective) et une flexion dite non définie (conjugaison subjective), avec des différences très sensibles entre les conjugaisons du hongrois et celles du vogoul et de l'ostiak.

Ces données intéressent à la fois la recherche synchronique et la recherche diachronique qui seront abordées l'une et l'autre.

En synchronie, il faut rompre avec une tradition qui maintient obstinément une analyse décrivant les types de prédication que présentent ces langues comme ceux dont d'autres familles de langues, et notamment les langues indo-européennes, fournissent les modèles. Or il est tout à fait évident que la morphologie des paradigmes qui fournissent les « conjugaisons » des langues ouraliennes en cause impose le rejet de ces modèles : le matériel que met en œuvre la flexion des verbes dans ces langues n'est pas spécifiquement verbal et comporte à la fois des marques personnelles qui se retrouvent dans les formes possessives des noms et des marques de nombre également communes aux substantifs. Le tableau présenté ci-après met en évidence ces données, fondamentales pour une analyse objective des formes en cause. Analyse qui montre que, quel que soit le processus historique à reconstituer pour rendre compte des différences qui séparent le hongrois des langues ob-ougriennes, les structures morphosyntaxiques du hongrois, comparées à celles des langues ob-ougriennes, conduisent à caractériser ces langues ob-ougriennes, et surtout le vogoul, comme des modèles de cohérence alors que le hongrois livre le résultat de la forte évolution d'un système ancien ; ce système doit être celui qui a conservé sa cohérence dans l'aire ob-ougrienne en même temps

qu'une affinité importante avec le samoyède nenets dont le territoire est proche. Le hongrois, lui, ne présente plus qu'un résidu du système ancien dans un nouveau type de valeurs qui s'est installé dans la langue, en l'occurrence celui qui y a implanté la relation objectale, avec pour la morphologie nominale l'émergence d'un accusatif.

Formes possessivées du nom et formes des trois conjugaisons

Ex. *sāli* : « renne » - *toti* « apporter » au prétérit en -s

	Posseur ou « objet »	Nom : possessivation	Conjugaison objective	Conjugaison subjective	Conjugaison passive
Possédé/ « objet » singulier	1 ^e	<i>sāli-m</i>	<i>tot-əs-l-^om-</i>	<i>tot-s-^om</i>	<i>tot-we-s-^om</i>
	Sing. 2 ^e	<i>sāli-n</i>	<i>tot-əs-l-ən</i>	<i>tot-s-ən</i>	<i>tot-we-s-ən</i>
	3c	<i>sāli-te</i>	<i>tot-əs-te</i>	<i>tot-əs</i>	<i>tot-we-s</i>
	1 ^e	<i>sāli-mēn</i>	<i>tot-əs-l-^omēn</i>	<i>tot-s-mēn</i>	<i>tot-we-s-mēn</i>
	Ducl 2c	<i>sāli-jin</i>	<i>tot-əs-ən/ēn</i>	<i>tot-s-ən/ ēn</i>	<i>tot-we-s-ən</i>
	3c	<i>sāli-tēn</i>	<i>tot-əs-t ēn</i>	<i>tot-s-īγ</i>	<i>tot-we-s-īγ</i>
	1 ^e	<i>sāli-uw</i>	<i>tot-əs-l-uw</i>	<i>tot-s-uw</i>	<i>tot-we-s-uw</i>
	Plur. 2 ^e	<i>sāli-n</i>	<i>tot-s-l-ən/-an</i>	<i>tot-s-ən/an</i>	<i>tot-we-s-ən</i>
	3c	<i>sāli-anəl</i>	<i>tot-s-anəl</i>	<i>tot-s-ət</i>	<i>tot-we-s-ət</i>
Possédé/ « objet » duel	1 ^e	<i>sāli-aγ-^om</i>	<i>tot-s-aγ-^om</i>		
	Sing 2c	<i>sāli-aγ-ən</i>	<i>tot-s-aγ-ən</i>		
	3c	<i>sāli-aγ-e</i>	<i>tot-s-aγ-e</i>		
	1 ^e	<i>sāli-aγ-mēn</i>	<i>tot-s-aγ-^omēn</i>		
	Ducl 2c	<i>sāli-aγ-ēn</i>	<i>tot-s-aγ-ən/ēn</i>		
	3c	<i>sāli-aγ-ēn</i>	<i>tot-s-aγ- ēn</i>		
	1 ^e	<i>sāli-aγ-uw</i>	<i>tot-s-aγ-uw</i>		
	Plur. 2 ^e	<i>sāli-aγ-an</i>	<i>tot-s-aγ-ən/an</i>		
	3c	<i>sāli-aγ-anəl</i>	<i>tot-s-aγ-anəl</i>		
Possédé/ « objet » pluriel	1 ^e	<i>sāli-an-^om</i>	<i>tot-s-an-^om</i>		
	Sing 2 ^e	<i>sāli-an-(ən)</i>	<i>tot-s-an-(ən)</i>		
	3c	<i>sāli-an-e</i>	<i>tot-s-an-e</i>		
	1 ^e	<i>sāli-an-mēn</i>	<i>tot-s-an-amēn</i>		
	Ducl 2 ^e	<i>sāli-an-ēn</i>	<i>tot-s-an-(ēn)</i>		
	3c	<i>sāli-an-ēn</i>	<i>tot-s-an- ēn</i>		
	1 ^e	<i>sāli-an-uw</i>	<i>tot-s-an-uw</i>		
	Plur. 2c	<i>sāli-an-ən</i>	<i>tot-s-an-(ən)</i>		
	3c	<i>sāli-an-anəl</i>	<i>tot-s-an-(an)əl</i>		

Marques du nombre
dans le nom
non possessivé ;
duel : -γ
(īγ après consonne
-jīγ après -i)
pluriel : -t
Pour *sāli* :
sāli-jīγ « (2)rennes »
sāli-t « (>2)rennes »

Il s'agit donc de procéder à un double travail : d'une part, analyser les états de langue que présentent le hongrois, le vogoul et l'ostiak, d'autre part, sur le

plan diachronique, à partir d'hypothèses sur les états anciens et d'analyses appliquées aux états historiques, tenter de reconstituer le processus qui a conduit à la situation actuelle. telle qu'elle se présente en hongrois, en ob-ougrien et d'autre part dans le cas très particulier du mordve (représenté ici par le dialecte erza).

Quelques exemples d'énoncés vogouls feront apparaître l'organisation de la prédication telle qu'elle est fondée sur la morphologie exposée dans le tableau ci-avant ; ces énoncés comportent le nom du bateau (*xāp*) au cas zéro dans un système qui ne possède pas d'accusatif (ni d'ailleurs de génitif), et le verbe *wār* « faire, fabriquer » (thème *wār-s-* au prétérit, dont les formes ont l'avantage d'échapper à quelques détails qui compliquent le présent et qui sont sans rapport avec la présente analyse); les formes de ce verbe, qui appartiennent ici à la conjugaison objective, font référence par une marque de personne à un possesseur (ainsi *-m* pour la 1^{ère} personne, *-e/-te* pour la 3^{ème} personne du singulier), et par la marque de nombre (singulier \emptyset /duel *-iy*, pluriel *-ət*) à un possédé :

- a) *xāp wār-əs-l-um* « j'ai fabriqué le bateau » litt. le bateau [a été] mon fabriqué
 SG POSS 1sg
xāp-iy wār-s-ay-um « j'ai fabriqué les (2) bateaux » litt. les (2) bateaux[ont été] mes fabriqués
 DL DL
xāp-ət wār-s-an-um « j'ai fabriqué les (>2) bateaux » litt. les (>2) bat [ont été] mes fabriqués
 PL PL
- b) (*ōjka*) *xāp wār-əs-te* « (l'homme) il a fabriqué le bateau » litt. le bateau [a été] son fabriqué
 POSS 3 sg
 (à la 3^{ème} personne, pas de marque de nombre pour le possédé singulier)
xāp-iy wār-s-ay-c « il a fabriqué les (2) bateaux » litt. les (2) bateaux [ont été] ses fabriqués
 DL DL
xāp-ət wār-s-an-e « il a fabriqué » les (>2) bateaux" litt. les (>2) bateaux [ont été] ses fabriqués
 PL PL

Les formes verbales de ces énoncés présentent des marques de personne et de nombre identiques à celles des formes possessivées du nom (référence personnelle au possesseur, référence au nombre du possédé), à cette différence près, dont on rend facilement compte, que dans le nom c'est une marque \emptyset qui correspond au singulier du possédé. Si la conjugaison objective organisait ses paradigmes avec la même marque \emptyset , il n'y aurait plus de distinction entre les formes subjectives et les formes objectives, le tableau ci-avant présenterait des formes identiques dans les deux conjugaisons pour les deux premières personnes : *tot-s-ə-m* (1^{ère} pers.) *tot-s-ə-n* (2^{ème} pers.)¹. confusion évitée par le recours à une marque *l*, bien représentée en ob-ougrien comme marque possessive et qui ici a assumé la fonction de marque de 3^{ème} personne pour le patient, c'est-à-dire pour le possédé : *tot-əs-l-^om*, *tot-əs-l-ən* objectifs se distinguent de *tot-s-^om*, *tot-əs-ən* subjectifs . Si le patient est non défini, c'est avec l'agent que s'accorde le prédicat verbal et le patient le précède immédiatement : (*ōjka*) *xāp wār-əs* « (l'homme) il a fabriqué un bateau », *ōjka-t xāp-iy wār-s-ay-anəl* « (les(>2) hommes) ils ont fabriqué 2 bateaux »

La caractéristique essentielle de ces énoncés réside dans le fait qu'il ne s'agit aucunement d'un traitement actanciel des participants du procès, avec expression d'un agent et d'un patient, il s'agit d'une relation d'appartenance qui fait

¹ Sur ce point, voir Perrot 2009.

de l'agent un possesseur (auquel renvoient les suffixes possessifs des formes verbales) et du patient un possédé (auquel renvoie une marque de nombre).

Les langues finno-ougriennes autres que le vogoul et l'ostiak ont fait évoluer diversement leurs structures prédicatives et le hongrois notamment a innové profondément.

Avant d'examiner les changements introduits dans les structures prédicatives de ces langues, à commencer par le hongrois, il est utile d'évoquer un linguiste hongrois de la première moitié du siècle dernier, Antal Klemm, syntacticien, auteur de travaux importants sur sa langue, en particulier d'une syntaxe historique du hongrois (Klemm 1928), dans laquelle il a fait observer qu'un énoncé comme *a nő megfőzte a halam*, qui se traduit par « la femme a cuit (fait cuire) mon poisson » (*a halam* « le poisson mien ») pouvait être analysé de deux façons correspondant à deux interprétations de l'énoncé :

- l'une correspond à l'état de langue ancien, lecture fondée sur la relation d'appartenance (« mon poisson [est] le cuit de la femme » litt. « la femme son cuit ») avec le participe passé *megfőzte* (*meg* préverbe, *főzte* forme possessivée par *-te* suffixe possessif 3^{ème} personne du singulier du participe passé en *-t*) ;

- l'autre lecture se fonde sur le mode de prédication substitué à l'ancien dans l'état moderne de la langue et impose une traduction fondée sur des valeurs nouvelles pour deux éléments de cette séquence phrastique : « la femme (*a nő*) a cuit mon poisson » où le prédicat est la forme objective du prétérit du verbe « cuire » à la 3^{ème} personne du singulier; « la femme » devient le sujet du prédicat verbal *megfőzte* « a cuit (a fait cuire) » et le prédicat *megfőzte* ne fonctionne plus comme forme possessivée de participe, mais comme une forme verbale finie de 3^{ème} personne, en conjugaison objective, du verbe «(faire) cuire », ce qui justifie encore une traduction « la femme a fait cuire mon poisson » mais cette réinterprétation modifie l'organisation informative de l'énoncé (la fonction thématique qui appartenait à « mon poisson » passe à la femme et la fonction rhématique est assumée par le prédicat verbal « a fait cuire ». *Halam* « mon poisson » (*hal* « poisson » + suffixe possessif) qui était sujet devient objet, mais, particularité remarquable des formes possessivées à suffixe possessif de 1^{ère} ou de 2^{ème} personne, l'objet n'y est pas nécessairement marqué par le *-t* de l'accusatif qui n'est que facultatif pour l'objet possessivé aux différentes personnes, ce qui montre que la grammaire hongroise n'a pas intégré totalement le changement intervenu dans l'organisation syntaxique des énoncés.²

Un autre élément qui va dans le même sens est le fait que pour la 1^{ère} personne du singulier la conjugaison subjective n'a pas adopté une forme différente de celle de la conjugaison objective : elle a conservé la forme en *-m* qui était conforme à la morphologie possessive, anomalie de principe mais qui n'a pratiquement aucune chance de créer une ambiguïté dans la nouvelle structure de l'énoncé tandis que la substitution du *-k* subjectif à *-m* présentait ce danger. (homonymie avec *-k* marque de pluriel).

² A. Sauvagot a manifesté son accord avec A. Klemm sur cette analyse (Sauvagot 1971a, 90-92).

Il faut encore ajouter un cas particulièrement patent de survivance en hongrois d'une pièce de la morphologie verbale fondée sur le type possessif : les temps ou modes composés, c'est-à-dire construits à l'aide d'un auxiliaire. Le hongrois a possédé au cours de son histoire plusieurs formations à auxiliaire « être » ; c'est le cas d'un ancien passé qui présentait les formes suivantes pour une sorte de plus-que-parfait du verbe « aller » (infinitif *men-ni*):

	<i>mentem vala</i> « j'étais allé »	<i>mentünk vala</i> « nous étions allés »
Sing.	<i>mentél vala</i> « tu étais allé »	Plur. <i>mentetek vala</i> « vous étiez allés »
	<i>ment vala</i> « il était allé »	<i>mentek vala</i> « ils étaient allés »

A ces formes du verbe conjugué est associé l'auxiliaire *vala* « être », forme de 3^{ème} personne d'un vieux préterit en *-a/-e* du verbe d'existence.

On constate que l'auxiliaire présente une forme unique pour tout le paradigme, tandis que le verbe conjugué présente des formes correspondant aux différentes personnes, situation inverse de celle du français.

Le hongrois a encore aujourd'hui un temps composé à valeur de conditionnel: là aussi l'auxiliaire est de forme fixe, et c'est le verbe conjugué qui apporte un jeu de formes présentant les marques personnelles nécessaires, pour les deux conjugaisons subjective et objective. Ainsi pour le verbe « lire » (infinitif *olvasni*) le conditionnel passé présente les formes suivantes pour les deux conjugaisons, subjective et objective, les deux paradigmes étant formés sur la base d'un préterit à thème *olvas-t-*

conjugaison subjective	conjugaison objective
<i>olvastam volna</i> « j'aurais lu (qqch) »	<i>olvastam volna</i> « je (l') aurais lu »
<i>olvastál volna</i> « tu aurais lu (qqch) »	<i>olvastad volna</i> « tu (l') aurais lu »
<i>olvasott volna</i> « il aurait lu (qqch) »	<i>olvasta volna</i> « il (l') aurait lu »
<i>olvastunk volna</i> « nous aurions lu (qqch) »	<i>olvastuk volna</i> « nous (l') aurions lu »
<i>olvastatok volna</i> « vous auriez lu (qqch) »	<i>olvastátok volna</i> « vous (l') auriez lu »
<i>olvastak volna</i> « ils auraient lu (qqch) »	<i>olvasták volna</i> « ils (l') auraient lu »

Le paradigme de ce conditionnel passé s'interprète clairement comme signifiant, avec la conjugaison subjective, pour la 1^{ère} personne « il y aurait eu lecture accomplie de moi » « j'aurais eu lu (quelque chose) », pour la 2^{ème} personne « il y aurait eu lecture accomplie de toi », etc.

La relation d'appartenance intervient aussi, aujourd'hui encore, dans la construction des prédicats secondaires, même si l'influence des langues européennes a tendu à substituer à ce type ressenti comme archaïsant les ressources plus modernes offertes par la subordination qui utilise des conjonctions. A. Sauvageot (Sauvageot 1951, p.172) cite *ő örül láttamon* « lui se réjouit de m'avoir vu », litt. « de mon vu » relevé chez Kosztolányi et qu'il dit comporter une forme de *lát* « voir » à suffixe *-t* interprétable soit comme le participe passé, soit comme le préterit (qui n'est d'ailleurs que le participe passé utilisé prädicativement). Sauvageot cite également un énoncé relevé chez Gyula Illyés : *nekem ember csinálta*

táj kell « il me faut un paysage fabriqué par l'homme », litt. « (qui soit) le fabriqué de l'homme » ou « que l'homme ait fabriqué ».

Dans la traduction hongroise des *Souvenirs de ma vie hongroise* d'Aurélien Sauvageot (Budapest 1988) intitulée *Magyarországi életem* (Budapest 1988), on trouve des exemples de traduction comme le suivant :

Texte A. Sauvageot p. 22 : *Je me sentais humilié en tant que citoyen français ;*

Traduction p. 34 : *francia polgár voltomban alázna meg,*

litt.[cela] « m'aurait humilié dans mon étant (*vol-t-om*) français. »

Ces quelques exemples montrent que si le contact du hongrois avec les principales langues européennes l'a amené à développer dans l'expression des prédicats secondaires le recours à une subordination soit par une conjonction, soit par un relatif, l'usage a conservé dans des formules stéréotypées ou comme ressource stylistique le type ancien fondé sur une relation d'appartenance engageant une forme verbo-nominale. On note même que parmi les structures maintenues dans l'usage courant figurent la combinaison d'un infinitif possessivé avec *kell* « il faut » et autres expressions impersonnelles prädicatives comme *sikerül* « réussir » ou les prédicats de qualification : *el kell mennem* « il faut que je parte » (litt. « mon partir »), *jó lenne többet tanulniuk* « il serait bon qu'ils étudient (litt. « leur étudier ») davantage ».

* *

*

Le hongrois conserve donc dans son système verbal des formes qui le relient aux langues obougriennes, mais qui apparaissent comme des survivances d'un type de structures prädicatives auquel la langue moderne ne confie plus l'essentiel de ses moyens d'expression : ce n'est plus une relation d'appartenance qui fournit le principe organisateur de la prédication, mais les suffixes possessifs apparaissent partiellement encore dans la morphologie du verbe hongrois, où ils sont convertis en marques personnelles d'actants. Il faut maintenant examiner plus complètement la morphologie nominale et verbale en cause.

Éléments de morphologie du nom en hongrois

Nombre : opposition à deux termes, singulier (marque Ø) et pluriel : marque *-k* (pas de duel).

Cas : approximativement une vingtaine (nombre discuté), dont un accusatif à marque *-t*.

Formes possessivées pour *ház* « maison » et *könyv* « livre »

Formes possessivées

		Possédé		Possédé	
		sing.	plur.	sing.	plur.
Possesseur	1° p.	<i>ház-am</i>	<i>ház-aim</i>	<i>könyv-em</i>	<i>könyv-e-im</i>
	2° p.	<i>ház-ad</i>	<i>ház-aid</i>	<i>könyv-ed</i>	<i>könyv-e-i-d</i>
	3° p.	<i>ház-a</i>	<i>ház-ai</i>	<i>könyv-e</i>	<i>könyv-e-i</i>

	1° p. <i>ház-unk</i>	<i>ház-ai-nk</i>	<i>könyv-ünk</i>	<i>könyv-e-i-nk</i>
Possesseur plur.	2° p. <i>ház-atok</i>	<i>ház-ai-tok</i>	<i>könyv-etek</i>	<i>könyv-e-i-tek</i>
	3° p. <i>ház-uk</i>	<i>ház-ai-k</i>	<i>könyv-ük</i>	<i>könyv-e-i-k</i>

Éléments de morphologie du verbe en hongrois

Exemple : *lát* « voir », (vocalisme sombre), *kér* « demander, solliciter » (vocalisme clair) au présent et au prétérit (marque *-t/-tt*)

Présent				
	Conj.subj.	Conj.obj.	Conj.subj.	Conj.obj.
Sujet sing	1° p. <i>lát-ok</i>	<i>lát-om</i>	<i>kér-ek</i>	<i>kér-em</i>
	2° p. <i>lát-sz</i>	<i>lát-od</i>	<i>kér-sz</i>	<i>kér-ed</i>
	3° p. <i>lát</i>	<i>lát-ja</i>	<i>kér</i>	<i>kér-i</i>
Sujet plur.	1° p. <i>lát-unk</i>	<i>lát-juk</i>	<i>kér-ünk</i>	<i>kér-jük</i>
	2° p. <i>lát-tok</i>	<i>lát-já-tok</i>	<i>kér-tek</i>	<i>kér-i-tek</i>
	3° p. <i>lát-nak</i>	<i>lát-ják</i>	<i>kér-nek</i>	<i>kér-i-k</i>
Prétérit				
	Conj.subj.	Conj.obj.	Conj.subj.	Conj.obj.
Sujet sing	1° p. <i>lát-t-am</i>	<i>lát-t-am</i>	<i>kér-t-em</i>	<i>kér-t-em</i>
	2° p. <i>lát-t-ál</i>	<i>lát-t-ad</i>	<i>kér-t-tél</i>	<i>kér-t-ed</i>
	3° p. <i>lát-ott</i>	<i>lát-t-a</i>	<i>kér-t</i>	<i>kér-t-e</i>
Sujet plur.	1° p. <i>lát-t-unk</i>	<i>lát-t-uk</i>	<i>kér-t-ünk</i>	<i>kér-t-ük.</i>
	2° p. <i>lát-t-atok</i>	<i>lát-t-á-tok</i>	<i>kér-t-etek</i>	<i>kér-t-é-tek</i>
	3° p. <i>lát-t-ak</i>	<i>lát-t-ák</i>	<i>kér-t-ek</i>	<i>kér-t-é-k.</i>

On constate que sur certains points importants le hongrois présente une morphologie analogue à celle du vogoul ; ainsi, la 3^{ème} personne du singulier subjective est caractérisée en hongrois par une marque personnelle zéro (*lát*, *kér*), quand le vogoul présente une finale-*i* (*tot-i*), mais cette finale, peut-être issue d'une forme participiale, n'est pas une marque personnelle et d'ailleurs elle n'existe qu'au présent (le prétérit a une forme *tot-as* sans marque personnelle) ; cette situation de la 3^{ème} personne est un trait ouralien ancien.

En revanche les suffixes possessifs qui sont la norme en vogoul pour la conjugaison objective fournissent un jeu important de formes de 1^{ère} et 2^{ème} personnes, mais curieusement partagées dans le paradigme nominal : la conjugaison objective présente des finales au singulier du présent objectif : *lát-om* « je (le vois) », *lát-od* « tu (le) vois », *lát-ja* « il (le) voit », tandis que le pluriel a des formes particulières : 1^{ère} personne *lát-juk/ kér-jük* avec le suffixe possessif *-juk/-jük*, 2^{ème} personne *lát-já-tok* qui présente un suffixe possessif de 3^{ème} personne du singulier *-já* avec le suffixe possessif de 2^{ème} personne du pluriel *-tok* : *lát-já-tok* « vous (le) voyez » comme si l'élément *ja* apportait une référence de 3^{ème} personne, perçue comme référence à l'objet défini. Le prétérit, à marque *-t-*, présente des formes qui manifestent la même tendance à différencier formes subjectives et formes objectives

par la présence d'un élément vocalique long précédant immédiatement le suffixe possessif (c'est-à-dire une référence personnelle) et apportant une référence au participant propre aux formes objectives : *lát-t-á-tok* « vous (le) voyez » (forme objective) s'opposant à *lát-t-atok* forme subjective : c'est ici la quantité du *a* précédant le suffixe possessif qui réalise l'opposition entre la forme subjective et la forme objective : le deuxième actant est ainsi introduit et avec lui la réalisation d'une marque objectale ; la situation est la même pour les formes à vocalisme *e* : opposition entre la forme subjective *kér-t-etek* (le 1^{er} *e*=voyelle d'appui) et la forme objective *kért-é-tek* (avec *é* référence au participant propre à la conjugaison objective). On voit ainsi se constituer ou au moins s'amorcer l'opposition entre une forme à double référence (agent/patient) et une forme à référence simple (agent) opposition qui fonde la relation objectale dans le système verbal puisqu'elle matérialise l'identification d'un agent (sujet) et d'un patient (objet).

A la 3^{ème} personne du pluriel, la forme objective du présent s'analyse comme la forme du singulier pluralisée en *k* : *lát-já-k*, et de même en conjugaison objective : singulier *kéri*, pluriel *kérik*.

Au prétérit, les formes des deux conjugaisons appellent les mêmes analyses appliquées aux éléments construits sur la base d'un thème de prétérit en *-t*.

On peut conclure de ces analyses que les formes de la conjugaison objective s'organisent sur des bases beaucoup moins claires qu'en vogoul, mais toujours à partir du matériel possessif, les suffixes possessifs de 3^{ème} personne placés devant la référence finale au possesseur, c'est-à-dire à l'actant agent (*-ja/-i-* pour *lát-já-tok/ kér-i-tek*), ces suffixes assumant la référence au patient, c'est-à-dire à l'actant objet. En d'autres termes, il s'agit d'une nouvelle mise en fonctionnement des ressources offertes par les marques d'appartenance : *lát-já-tok* est en définitive une adaptation du modèle ancien que présentent en vogoul *toti-ay-e* et *toti-an-e*.

Finalement, l'analyse qu'on fait en vogoul de la conjugaison objective avec des infixes de nombre représentant le patient (fourni par le possédé) trouve sa continuation normale dans une structure nouvelle où une marque d'appartenance à la 3^{ème} personne introduit le nouvel actant, porteur de la fonction objectale.

* *

*

Il faut examiner maintenant avec une attention particulière le cas du mordve : il n'appartient pas à la branche ougrienne de la famille ouralienne, mais il possède lui aussi une double conjugaison et présente en outre une spécificité remarquable dans sa morphologie verbale, qui comporte un jeu de formes étendu aux trois personnes pour l'objet. Les autres langues à double conjugaison ne font référence dans la conjugaison objective qu'à la 3^{ème} personne de l'actant identifié comme objet, que cette conjugaison est la seule à prendre en compte, le jeu des personnes n'étant représenté que pour l'autre actant, identifié comme sujet. Le mordve s'est donné le moyen de faire face aux besoins d'une double détermination personnelle pour chacune des formes dont le système dispose ; ainsi pour le verbe

« prendre » (infinitif *kundams*) si l'actant objet est construit comme relevant de la 1^{ère} personne ('objet » moi »), une même forme va faire référence à deux actants agents relevant respectivement de la deuxième (tu me ...) et de la troisième personne (il te...) : si l'actant objet est construit comme relevant de la deuxième personne, une même forme va faire référence à deux actants agents relevant respectivement de la 1^{ère} (je te...) et de la 3^{ème} personne (il te ...), etc. Ce qui est exclu, c'est que la même personne soit impliquée à la fois pour représenter l'agent et le patient, situation qui appelle un moyen d'expression relevant du cas particulier du réfléchi.

L'analyse de cet ensemble de formes a déjà été présentée dans une publication antérieure (Perrot 1995) à laquelle je renvoie. Je voudrais mettre l'accent ici sur un aspect des réflexions qu'impose l'ensemble des paradigmes de la conjugaison, sur les informations que cette morphologie apporte. Il est frappant de constater que les innovations qu'elle met en évidence sont liées à la genèse d'un système (d'ailleurs très incomplet) permettant de faire référence, dans les formes verbales, à la personne de l'objet. Ce développement – on le comprend aisément – exigeait de nouvelles marques, et tout naturellement c'est dans les formes comportant référence à un objet de 3^{ème} personne qu'on retrouve des éléments qui manifestent encore la présence de données héritées. Mais la morphologie verbale est surtout caractérisée par l'extension du syncrétisme, avec une forme en *-iz* dont la polyvalence réduit beaucoup le nombre des formes théoriquement possibles. C'est l'objet qui, dans la conjugaison déterminée, est clairement marqué partout, particulièrement l'objet des 1^{ère} et 2^{ème} personnes, qui bénéficient même d'indices réitérés : *kunda-sa-m-am* « il me prend » *kunda-ta-nza-t* « il te prend ». Pour la 3^{ème} personne en revanche, et c'est un trait tout à fait significatif, on retrouve un modèle assez proche de celui qu'offre le système vogoul. Dans le commentaire présenté en 1995, j'ai été porté à mettre en évidence les importants remaniements entraînés par le nouveau marquage actanciel dans les indices intraverbaux, la double référence objectale et subjectale marquant la rupture avec la construction d'appartenance dont on ne retrouve pratiquement rien. Je voudrais aujourd'hui mettre au contraire l'accent sur le petit trésor conservé par la morphologie utilisée dans les cas où le verbe mordve fait référence à un objet de 3^{ème} personne singulier ou pluriel : comme je l'indiquais en 1995, les marques personnelles correspondant aux suffixes possessifs de l'ob-ougrien sont au nombre de 6 sur les 9 formes en cause, comme la finale *-sa-zo* qui concurrence *-si* pour le sujet de 3^{ème} personne du singulier /objet de 3^{ème} personne du singulier, alors que pour un objet de 1^{ère} ou de 2^{ème} personne le tableau est très pauvre.

Caractéristiques de la morphologie nominale

Un marquage de la définitude instaure une opposition entre deux paradigmes de déclinaison : non défini / défini, le non défini n'a pas de pluriel.

Pas de duel. Pluriel en *-t* (cf. vogoul) qui fonctionne sans autre marque comme nominatif- accusatif de la déclinaison non définie-*t'ńeś*.

Marque de définitude : au nominatif *-ś*, aux autres cas *ńt'*, au pluriel *-ńe*, d'où un complexe *-t'ń* e au nominatif pluriel défini et devant les marques des différents cas.

Déclinaison du nom : cas principaux

Non défini			Défini		
<i>kudo</i> « maison »			<i>kudoś</i> « la maison »		
			sing.	plur.	
nom-acc.	sg. <i>kudo</i>	nominatif	<i>kudo-ś</i>	<i>kudo-t'ńe</i>	
	pl. <i>kudo-t</i>				
génitif	<i>kudo-ń</i>	acc-gén.	<i>kudo-ńt'</i>	<i>kudo-t'ńe-ń</i>	
datif	<i>kudo-ń-eń</i>	datif-allatif	<i>kudo-ńt'-eń</i>	<i>kudo t'ńe-ń-eń</i>	
ablatif	<i>kudo-do</i>	ablatif	<i>kudo-ńt'</i>	<i>kudo-t'ń-de</i>	
inessif	<i>kudo-so</i>	inessif	<i>kudo-ńt'</i>	<i>kudo-t'ńese</i>	
élatif	<i>kudo-sto</i>	élatif	<i>kudo-ńt'</i>	<i>kudo-t'ńe-ste</i>	
Pas de pluriel					

Un élément particulièrement intéressant de cet ensemble casuel du mordve est l'existence d'une forme fonctionnant à la fois comme accusatif et comme génitif, c'est-à-dire pour marquer l'objet lorsqu'il est défini ou possessivé (marquant ainsi la relation objectale qui s'installe alors même que se conserve la trace de la relation d'appartenance caractéristique de la structure ancienne) :

ex.	<i>á'a-s</i>	<i>uski-ze</i>	<i>tejter-eńt'</i>	<i>viře-v</i>
	vieillard	emmener	jeune fille	forêt
	nomin. défini	prétérit 3sg.défini	gén.acc.	gén.acc.latif
	« Le vieillard a emmené la jeune fille dans la forêt »			

L'objet non défini est au cas zéro. Autre trait important du paradigme casuel : la forme de génitif-accusatif fournit la base des autres formes casuelles du paradigme défini. La position du mordve est donc caractérisée par son originalité, qu'il s'agisse de la morphologie verbale ou de la morphologie nominale.

* *
*

Il n'était pas possible, dans un simple survol du groupe de langues considéré ici, de soumettre ces trois langues à une étude approfondie des structures. Mais les indications qu'apporte cet exposé ont l'avantage de fournir les éléments d'une étude à la fois synchronique et diachronique mettant en évidence les structures fondamentales des langues parentes considérées dans le domaine essentiel de la prédication ; d'autre part, les bouleversements qui ont affecté ces structures font apparaître certaines données précises, des mécanismes dont on peut tirer des enseignements de portée générale. Les évolutions qui se sont produites et qui suggèrent des reconstructions peuvent se traduire par la constitution de systèmes très

fortement structurés comme celui de la prédication en vogoul, qui est d'une netteté remarquable. Mais en mordve le résultat est une véritable révolution syntaxique tandis qu'en hongrois l'établissement d'une relation objectale n'a pas bouleversé au même degré les structures héritées et apparaît comme une conversion des valeurs dont les formes verbales sont porteuses dans la conjugaison : l'opposition entre le paradigme de la conjugaison objective et celui de la conjugaison subjective était fondée, dans l'état ancien que le vogoul aurait conservé, sur la structure syntaxique de la prédication : opposition entre l'expression **d'une relation d'appartenance** entre le patient et le procès (conjugaison objective) et le traitement de l'actant patient comme un **déterminant du prédicat** (conjugaison subjective) ; cette opposition s'est convertie en deux valeurs nouvelles : l'agent actant se comporte comme le sujet dans l'acte de prédication et le patient reçoit un traitement d'objet, dont il se donne la marque en l'empruntant au domaine casuel, à partir d'un locatif si on adopte l'hypothèse la plus probable, à laquelle Sauvageot a semblé adhérer.³

On peut aborder de diverses façons le problème de l'émergence de la relation objectale en hongrois, compte tenu de l'importance et des multiples connexions de cette relation dans la morphosyntaxe de la langue, comme l'a écrit Sauvageot dans un assez long article (Sauvageot 1971b) où il fait allusion à des langues diverses, ouraliennes ou non, en indiquant que « la relation objectale se dégage d'une série de procédures distinctes, irréductibles les unes aux autres, plus ou moins complexes » (et dans certains cas c'est le facteur sémantique qui est déterminant, pp. 360-362).

J'ai moi-même proposé (Perrot 1997) une interprétation du passage (tel que je le suppose) du système représenté par les langues ob-ougriennes à l'état hongrois en faisant intervenir un autre type de considération, d'une importance certainement majeure, mais malheureusement souvent négligé. Les locuteurs sont amenés, dans leur pratique langagière, d'une part à organiser les prédications conformément aux structures qu'ils ont acquises et d'autre part à mettre en question la conformité de ce qu'ils émettent avec leur perception de la réalité situationnelle ou événementielle qu'ils veulent communiquer. C'est dans cette confrontation que peut apparaître une discordance entre les structures des énoncés qu'ils produisent et la réalité des rôles qu'assument dans la réalité les participants auxquels les locuteurs font référence. Or l'existence en ob-ougrien de deux structures morphosyntaxiques différentes pour l'expression de ce que Gilbert Lazard appelle la construction biactancielle majeure (avec, dans l'exécution du procès auquel réfèrent le prédicat, un agent et un patient) crée en ob-ougrien une discordance qui n'est pas conforme aux rôles perçus par les locuteurs : si le patient est défini, la prédication se fait avec les formes de la conjugaison objective qui expriment le procès en le traitant comme une propriété qui appartient à l'agent (c'est dans l'exemple mentionné par Klemm « mon poisson est le cuit de la femme ») tandis que si le patient est non défini, le procès est représenté par une forme de la conjugaison subjective, que précède immédiatement le patient.

³ Voir Sauvageot 1971a, qui fait intervenir une influence latine.

Dans les exemples d'énoncés vogouls qui ont été mentionnés ci-avant, on observe la présence de ces deux situations : ainsi dans un énoncé signifiant « l'homme a fabriqué le bateau », le patient défini « bateau » est traité comme le sujet d'un prédicat verbal exprimé par une forme possessive (littéralement « l'homme le bateau a été son fabriqué ») et le prédicat verbal s'accorde en nombre avec le patient (exemples donnés ci-avant). Si le patient « bateau » est non défini, on a un énoncé « l'homme a fabriqué un bateau » où le patient précède immédiatement la forme verbale et n'impose aucun accord à ce prédicat verbal, accordé avec le constituant qui sur cette base de l'accord peut être posé comme le sujet de l'énoncé.

L'évolution qui a conduit à l'état hongrois a supprimé la discordance entre les deux structures anciennes utilisées selon que le patient est défini ou non : aux mêmes participants sont affectées les mêmes fonctions syntaxiques dans les deux modèles d'énoncés, transformation qu'a rendue possible le non-marquage de la fonction actancielle dans l'état ancien ; en revanche, l'évolution a comporté le développement en hongrois d'une marque d'accusatif *-t* dont l'origine reste discutée – mais ne peut être discutée ici.

Ouvrages cités

Références concernant les publications antérieures de l'auteur mentionnées dans le présent article

Perrot, Jean, « Morphologie verbale et nominale et structure de l'énoncé dans le développement historique des langues ouraliennes », *Travaux du Cercle linguistique d'Aix-en-Provence*, n°8, Aix-en-Provence 1990, 203-221.

Perrot, Jean, « Sur l'accusatif pronominal en finno-ougrien », *Etudes finno-ougriennes* XXIII, 1991, 25-33.

Perrot, Jean, « Morphologie verbale et relations actanciennes en ostiak oriental », *Modèles linguistiques* n°28 =XIV, 1992-1993, 2, 105-140.

Perrot, Jean, « L'expression de l'objet en mordve erza », *Etudes finno-ougriennes*, 27, 1995, 53-74 ; repris dans *Regards sur les langues ouraliennes*, Paris (L'Harmattan-ADEFO) 2006, 83-103.

Perrot, Jean, « Aspects de la reconstruction en finno-ougrien : morphosyntaxe de l'actance », *Mémoires de la Société de Linguistique, Nouvelle série*, V, 1997, 125-150 ; repris dans *Etudes de linguistique finno-ougrienne*, Leuven-Paris 2005, 257-286.

Perrot, Jean, « Morphologie verbale et structure prédicative dans les langues ougriennes », *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus des séances de l'année 1998, nov.-déc.* (fasc. IV), Paris, 1031-1043.

Perrot, Jean, « Méthodologie de la grammaire comparée et comparatisme ouralien » *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, nouvelle série XV, 2007a, 121-144.

Perrot, Jean, « Un double piège de la typologie des langues : l'identification et le traitement des actants », *Európai szemmel, Tanulmányok Köpeczi Béla tiszteletére*, Budapest, 2007b, 9-22.

Perrot, Jean, « Le hongrois en Europe : langue enclavée ou langue intégrée », *Cahiers d'études hongroises*, 14, 2008, tome I, 135-150.

Autres ouvrages cités

Klemm, Antal, *Magyar történeti mondattan* (Syntaxe historique du hongrois) II, 1928, 6. füzet, 119-122.

Lazard, Gilbert, « Légitimité des approches multiples en typologie. Un exemple : actance et possession », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 99/1, 2004, 107-128.

Liimola, Matti, « Noch einmal über das *l* der objektiven Konjugation des Wogulischen », *Mémoires de la Société finno-ougrienne*, (Mélanges Itkonen), 1973, 196-204.

Sauvageot, Aurélien, *L'édification de la langue hongroise*, Paris, 1971a. (avec faits obougriens et hongrois).

Sauvageot, Aurélien, « Le problème de la relation objectale », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 66/1, 1971b, 345-368.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction		7
 <i>2^e journée d'études en linguistique finno-ougrienne (18 avril 2008)</i>		 11
Balogh, Peter	Remarques sur l'ordre des mots en hongrois	13
Duvallon, Outi	Les oppositions aspectuelles exprimées par le complément d'objet en finnois	27
Gecső, Tamás	Focusing on the focus in Hungarian (Prosody or syntax ?)	43
Gouesse Marie-Joséphé et Kiefer Ferenc	La prédication secondaire en français et en hongrois	55
Havu, Eva	La traduction en finnois des prédications secondes détachées du français	67
Hevér, Krisztina	Expression du temps simultané en mordve erzya	79
Kalliokoski, Jyrki	A discourse perspective to subordination	91
Mahieu, Marc-Antoine	Cas de l'objet et propositions infinitives en finnois	103
Perrot, Jean	La conjugaison en vogoul du nord : un modèle fort et ses faiblesses.	121
Toulouse, Eva	Deux missionnaires dans la toundra et dans la taïga au XIX ^{ème} siècle : de l'acte à la parole	131
 <i>3^e journée d'études en linguistique finno-ougrienne (22 mai 2009)</i>		 149
Balogh, Peter	La conversion en hongrois avec des remarques contrastives sur le français	151
Duvallon, Outi	Comment concevoir le rapport entre noms et proformes ? L'exemple des compléments de lieu en finnois	163
Gouesse, Marie-Joséphé	Prédication et négation en hongrois	193
Havu, Eva	Prédications averbales en finnois : subordination ou autonomie ?	207
Herlin, Ilona	Les conjonctions complexes en finnois	217
Kiefer, Ferenc	La reduplication du préverbe : un itératif hongrois	231
Perrot, Jean	Structures prédicatives en ougrien et en mordve et genèse de la relation objectale	241

L'HARMATTAN, ITALIA
Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Rue 15.167 Route du Pô Patte d'oie
12 BP 226
Ouagadougou 12
(00226) 76 59 79 86

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA
Faculté des Sciences Sociales,
Politiques et Administratives
BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamy Rue KA 028
En face du restaurant le cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
M. Etien N'dah Ahmon
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31

L'HARMATTAN MAURITANIE
Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN CAMEROUN
BP 11486
(00237) 458 67 00
(00237) 976 61 66
harmattancam@yahoo.fr

Cahiers d'études hongroises

Le finnois et le hongrois appartiennent à la famille de langues finno-ougrienne et sont de ce fait linguistiquement apparentés, non seulement entre eux, mais avec de nombreuses autres langues de cette même famille, dont par exemple l'estonien et le same. Cette parenté reste visible dans la structure et dans le vocabulaire des langues géographiquement voisines, telles que le finnois et l'estonien. Toutefois, ces langues se sont développées chacune de leur côté au point de ne plus (ou guère) permettre l'intercompréhension, et de masquer de nombreuses ressemblances aux yeux du non-spécialiste. Les distances géographiques et l'appartenance à des contextes socioculturels et sociopolitiques extrêmement différents ont par ailleurs donné naissance à des civilisations très variées, peu connues du grand public et même de nombreux linguistes. Ce recueil d'articles présente diverses questions liées aux langues finno-ougriennes, tout en montrant les multiples facettes. Les linguistes, ainsi que les amateurs de sciences du langage, y trouveront certainement des informations et des réflexions intéressantes sur ces langues si peu connues au niveau mondial, mais si captivantes d'un point de vue grammatical et typologique.



ISBN : 978-2-296-11315-2

25 €